

· BIBLIOTECA ·
· LUCCHESI · PALLI ·



BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI

III.^a SALA

SCAFFALE

2

PLUTEO

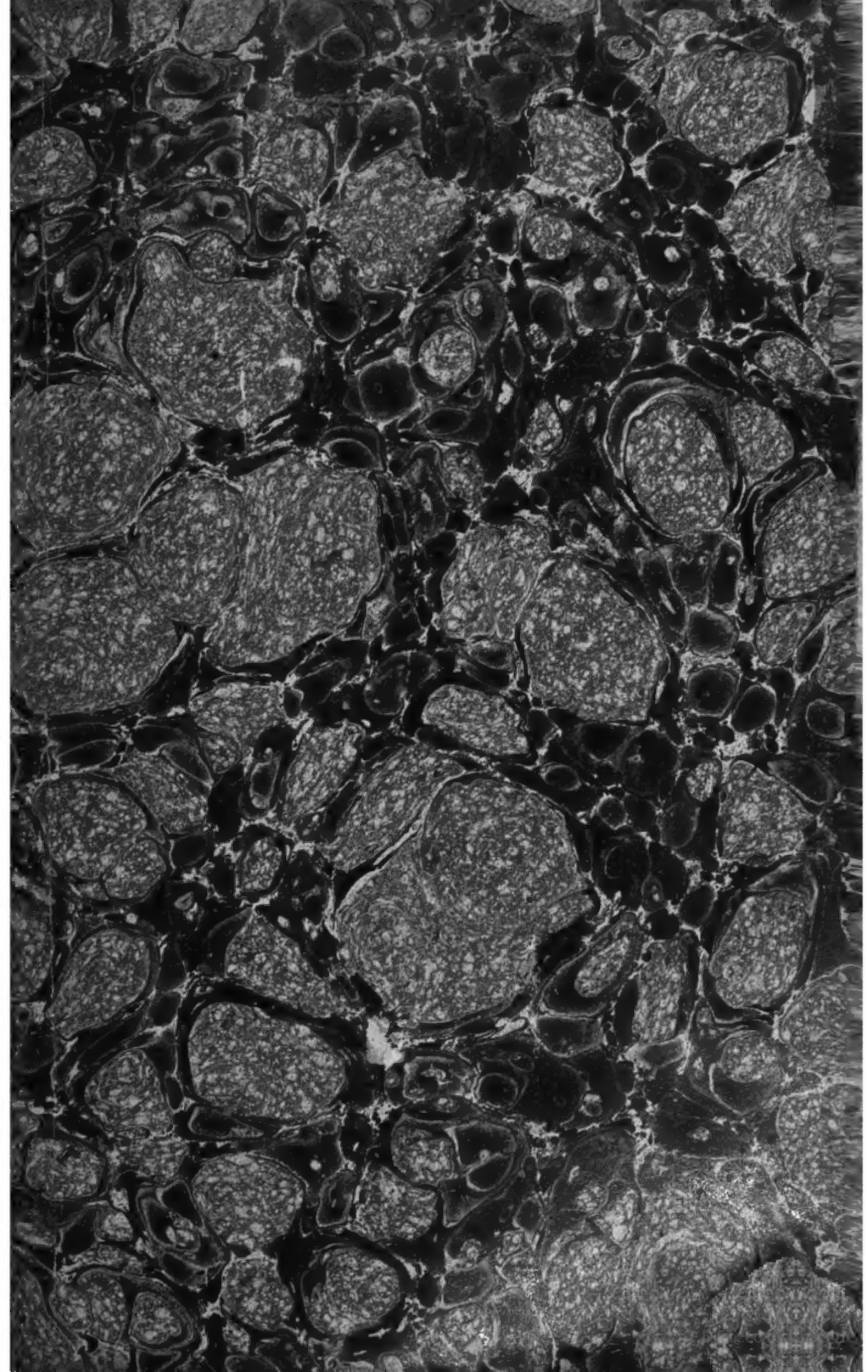
VII

N.^o CATENA

22

Sala 08

10



III 2 VII 22

HISTOIRE
DE
PENDENNIS

COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE A. MOUSSIN.

27167

HISTOIRE
DE
PENDENNIS

PAR W. M. THACKERAY

ROMAN ANGLAIS

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR ÉDOUARD SCHEFFTER

TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1869

Tous droits réservés

10N-50

AU DOCTEUR

JOHN ELLIOTSON.

MON CHER DOCTEUR,

Il y a treize mois, quand il semblait que cette histoire fût arrivée à son terme, un bon ami vous amena au chevet de mon lit, d'où probablement je ne me serais jamais levé si je n'avais reçu les soins de votre talent et votre constante vigilance. J'aime à me rappeler votre grande bonté et votre bienveillance (ainsi que beaucoup de preuves de sympathie et d'amitié surprenante que d'autres m'ont données) en ce temps où la bienveillance et l'amitié m'étaient surtout agréables et nécessaires.

Et comme vous n'avez voulu recevoir d'autres hono-
raires que mes remerciements, souffrez que je les inscrive
ici en mon nom et au nom des miens, et que je signe ce
très-sincère témoignage de gratitude.

Tout à vous,

W. M. THACKERAY.



PRÉFACE.

Comment ce mot de préface peut-il être autre chose que mélancolie, et qui peut se réjouir en disant adieu ? Si cette espèce de composition, dont le produit pendant deux ans est actuellement mis sous les yeux du public, manque d'art (elle en manque en effet et nécessairement), elle a du moins l'avantage d'une certaine vérité et d'une bonne foi que pourrait perdre une œuvre plus élaborée¹. Dans cette communication constante avec le lecteur, l'écrivain est forcé de s'exprimer avec franchise, et de dire, au fur et à mesure, ce qu'il pense et ce qu'il sent. En relisant son livre, il trouve bien des mots échappés à la plume, bien des fautes d'impression, bien des paroles dites à la hâte qu'il voudrait rétracter. C'est une sorte de causerie confidentielle entre l'auteur et le lecteur, qui doit être souvent ennuyeuse et flasque. Dans le cours de sa volubilité, le parleur perpétuel doit nécessairement mettre à découvert ses faiblesses, ses vanités, ses singularités. De même que nous jugeons du caractère d'un homme, après avoir longtemps fréquenté sa société, non par un seul discours, ni par une disposition momentanée de son humeur, ni par une de ses pensées, ni même par toute une journée de causerie, mais par l'esprit général de sa conduite et de sa conversation ; ainsi pouvez-vous dire d'un auteur qui s'exprime forcément sans réserve devant vous : « Est-il sincère ? Dit-il en somme la vérité ? Semble-t-il animé du désir de la trouver et de la proclamer ? Est-ce un charlatan qui feint le sentiment et qui déclame pour faire de l'effet ? Cherche-t-il la popularité par des coups de théâtre ou autres artifices ? » Je ne puis pas plus ignorer la bonne fortune que les autres hasards qui me sont arrivés. J'ai trouvé des milliers de lecteurs de plus que je n'en avais jamais osé espérer. Je n'ai pas le droit de leur dire : « Vous ne trouverez rien à blâmer dans mon œuvre, vous ne vous endormirez pas en lisant mes pages. » Mais je vous prie de croire que la personne qui a écrit ces pages dit la vérité. Si la vérité n'y est pas, il n'y a rien.

Peut-être ceux qui aiment les émotions apprendront-ils avec intérêt que ce livre avait été commencé sur un plan très-arrêté, lequel fut totalement mis de côté. Oui, mesdames et messieurs, vous deviez être régales (au grand bénéfice des bourses de l'auteur et de l'éditeur), du récit des horreurs les plus réelles. Quoi de plus émou-

1. L'Histoire de Pendennis a été publiée d'abord en livraisons mensuelles.
(Note du traducteur.)

vant qu'un rufien de Saint-Giles doué de plusieurs admirables vertus, et visité constamment par une jeune personne de Belgravia? Quoi de plus intéressant que les contrastes des deux sociétés? que le mélange d'argot et de langage fashionable? que les évasions, les combats, les meurtres? Qui plus est, jusqu'à ce matin à neuf heures, mon pauvre ami, le colonel Altamont, était condamné à être exécuté, et je ne me suis laissé fléchir que juste à temps pour le sauver.

Ce plan émouvant fut repoussé (avec une tolérance bienveillante mais pleine de regrets de la part des éditeurs), parce que, ayant essayé de le mettre à exécution, je trouvai que je n'avais pas l'expérience nécessaire pour bien traiter mon sujet. N'ayant jamais vécu dans l'intimité d'un forçat et n'étant pas familier avec les mœurs des brigands et autres pièces de gibier de potence, je renonçai à l'idée de faire concurrence à M. Eugène Sue. Pour faire le portrait d'un vrai scélérat, il faut le peindre tellement horrible qu'il serait trop hideux à montrer; et, si le peintre ne représente pas fidèlement le coupable, je soutiens qu'il n'a pas le droit de le montrer du tout.

Les gentlemen mêmes de notre temps (j'ai essayé dans ce livre d'en faire connaître un, ni meilleur ni pire que la plupart des hommes qui ont reçu de l'éducation), il ne nous est pas possible de les montrer tels qu'ils sont, avec l'égoïsme et les autres défauts notoires qui résultent de l'éducation d'à présent. Depuis qu'on a enterré l'auteur de *Tom Jones*, nul romancier n'ose plus peindre un homme avec l'énergie qu'il sent en lui-même. Il faut que nous le voilions, que nous lui donnions un certain sourire de convention. La société ne tolère plus le naturel dans notre art. J'ai reçu des reproches de plusieurs dames et j'ai perdu plusieurs souscripteurs parce que, dans le cours de l'histoire, je décrivais un jeune homme agité par les tentations, et y résistant néanmoins. Je voulais dire simplement qu'il était à la fois sensible aux passions et doué d'une assez mâle générosité pour les vaincre.

C'est une chose bonne à savoir que vous ne voulez pas qu'on vous dise ce qui se passe dans le vrai monde, ce qu'on entend dans la société, dans les clubs, au collège, dans les bureaux des journaux, ce que font et ce que disent vos fils. Nous avons essayé de mettre un peu plus de franchise qu'à l'ordinaire dans cette histoire, sans aucune mauvaise intention de la part de l'auteur, et, nous l'espérons, sans aucune conséquence fâcheuse pour le lecteur. Si la vérité n'est pas toujours agréable, du moins vaut-elle toujours mieux que l'erreur, soit qu'elle vienne, cette vérité, de la tribune où discutent des écrivains et des penseurs plus sérieux, ou de l'humble chaise sur laquelle le conteur est assis en terminant son œuvre et prenant congé du lecteur bienveillant.

Kensington, 26 novembre 1849.



HISTOIRE DE PENDENNIS.

CHAPITRE PREMIER.

Lequel montre comment un premier amour peut interrompre un déjeuner.

Par une belle matinée en pleine saison de Londres, le major Arthur Pendennis sortit de son logis pour déjeuner, selon sa coutume, en certain club de Pall-Mall dont il était un des principaux ornements. Comme il se trouvait être un des plus fins dégustateurs de vins de l'Angleterre, et qu'il avait l'esprit actif, dominateur et investigateur, c'est à juste titre qu'on l'avait élu membre du comité de ce club, et de fait, il était presque le directeur de l'établissement : aussi, garçons et administrateurs s'inclinaient devant lui avec autant de respect que s'il eût été duc ou feld-maréchal.

Invariablement à dix heures et quart, le major faisait son apparition, chaussé des bottes les mieux cirées de Londres, le cou pris dans une cravate du matin, de cotonnade rayée, qui ne se chiffonnait jamais jusqu'à l'heure du dîner. Son gilet chamois était garni de boutons ornés de la couronne royale. Quant à sa chemise, elle était d'une blancheur telle, que M. Brummel lui-même avait demandé le nom de sa blanchisseuse. Ce grand homme eût probablement employé cette femme, si des malheurs ne l'avaient forcé de fuir le pays. L'habit de Pendennis, ses gants blancs, ses favoris, sa canne même, étaient parfaits en leur genre, comme spécimens du costume d'un officier en retraite.

A distance, ou vu seulement par derrière, il ne semblait pas avoir plus de trente ans. Ce n'est qu'en l'examinant de plus près, qu'on apercevait la nature factice de son abondante chevelure brune, et les pattes d'oie aux angles extérieurs de ses yeux un peu ternis. Un nez à la Wellington donnait un air viril à sa belle figure. Ses mains étaient longues, et blanches comme les poignets de sa chemise, qu'attachaient de charmants boutons d'or, présent de S. A. R. le duc d'York. Plusieurs bagues élégantes ornaient ses doigts ; la principale et la plus grosse était blasonnée aux fameuses armes des Pendennis.

Il prenait toujours possession de la même table dans le même coin de la salle, et personne ne songeait plus à l'en évincer. Un ou deux mauvais plaisants à tête folle avaient, dans les premiers temps, voulu le priver de cette place ; mais le major s'était assis à la table voisine avec une dignité si calme, regardant les intrus d'un air si majestueux, qu'il n'y avait pas possibilité de rester à déjeuner sous l'éclair de ses yeux ; de sorte que cette table, au coin du feu et pourtant près de la fenêtre, était devenue sa propriété.

Ses lettres y étaient déposées en attendant son arrivée, et il y avait nombre de jeunes gens à Londres qui regardaient avec étonnement la multitude de ces billets, ainsi que les cachets et les timbres d'affranchissement qu'ils portaient. S'élevait-il une question d'étiquette ou de savoir-vivre ? demandait-on qui était marié à tel ou telle, quel était l'âge de tel ou tel duc ? Pendennis était l'homme à qui chacun en appelait. Des marquises avaient pris l'habitude de faire arrêter leurs voitures devant le club et de remettre des billets à son adresse, ou même de le faire appeler. Il était d'une affabilité parfaite. Les jeunes gens aimaient à se promener avec lui dans le Parc ou dans Pall-Mall ; car il saluait tout le monde, et, de deux hommes qu'il accostait, l'un était un lord.

Le major s'assit donc à sa table accoutumée, et, tandis que les garçons allaient lui chercher ses rôties et son journal tout chaud, il examina ses lettres à travers son binocle d'or. Il le maniait si gaiement, que vous n'eussiez guère pensé que c'étaient des lunettes déguisées. Il considéra les petits billets l'un après l'autre, et les rangea en ordre à côté de lui. Il y avait de ces grandes et solennelles cartes d'invitation, qui

suggèrent un dîner de trois services et une lourde conversation ; il y avait de mignons petits billets confidentiels, transmettant des sollicitations de femme ; il y avait une lettre écrite sur gros papier comme on en emploie dans les ministères, et par laquelle le marquis de Steyne l'engageait à venir à Richmond en partie fine à la taverne de *l'Étoile et la Jarretière* ; on y parlerait français, langue que le major possédait à la perfection. Il y avait enfin une autre invitation de l'évêque d'Ealing et de mistress Trail, qui priaient le major de les honorer de sa présence à Ealing-House. Toutes ces lettres, Pendennis les lut gracieusement et avec d'autant plus de satisfaction que Glowry, le chirurgien écossais, qui déjeunait en face de lui, le regardait avec envie et le haïssait de lui savoir tant d'invitations, tandis que lui, Glowry, n'en avait jamais reçu de personne.

Cette lecture terminée, le major prit son carnet pour voir les jours où il était libre, et par conséquent quelles invitations il pouvait accepter et quelles autres il fallait refuser.

Il rejeta Cutler, le directeur de la Compagnie des Indes dans Baker-Street, pour dîner avec lord Steyne et la petite société française à la taverne de *l'Étoile et la Jarretière*. Il accepta l'invitation de l'évêque, quoique le dîner ne fût pas des plus joyeux, parce qu'il aimait à dîner avec les évêques. Il parcourut ainsi sa liste et disposa de ses jours suivant son caprice ou son intérêt. Il se mit ensuite à déjeuner en lisant son journal, les faits divers, les naissances, les morts et les nouvelles du grand monde, pour voir son nom inscrit parmi les hôtes de la fête donnée par milord tel ou tel. Enfin, dans les intervalles de ses occupations, il causait gaiement avec les personnes qu'il connaissait dans la salle.

De toutes les lettres venues ce jour-là pour le major Pendennis, il n'y en avait qu'une qui n'eût pas été lue. Elle gisait solitaire et séparée de toutes les missives fashionables de Londres, marquée d'un timbre de petite ville et scellée d'un cachet fort simple. L'adresse était d'une fine et jolie écriture de femme ; mais, quoiqu'elle fût apostillée du mot *pressée* souligné d'un vigoureux trait de plume exprimant l'anxiété de sa correspondante, cependant le major, pour des raisons particulières, avait négligé jusqu'alors l'humble pétitionnaire campagnarde, qui, naturellement, ne pouvait guère espérer.

d'obtenir audience concurremment avec tant de grands personnages arrivés pour *le lever du prince*.

Le fait est que cette lettre venait d'une parente de Pendennis ; et, tandis que les grands seigneurs de la connaissance du major étaient introduits, obtenaient leur entrevue et s'éloignaient ensuite, la patiente lettre de la campagne resta longtemps à attendre son audience et à faire, en quelque sorte, antichambre sous une soucoupe.

Mais son tour vint enfin, et le major rompit le cachet, sur lequel on lisait *Fairoaks*. Le timbre de la poste était marqué *Clavering-Saint-Mary's*. C'était une double lettre, et le major se mit à lire l'épître qui servait d'enveloppe avant d'attaquer l'épître enveloppée.

« Une lettre de quelque autre *douc*, grommela intérieurement M. Glowry ; autrement Pendennis ne l'eût pas gardée pour la fin, je suppose. »

« Mon cher major Pendennis, disait la lettre, je vous prie et vous conjure de venir me trouver *immédiatement*. » Elle est bonne, pensa Pendennis, et le dîner de Steyne aujourd'hui ! « Je suis dans le plus profond chagrin, dans la plus grande perplexité. Mon cher fils, qui jusqu'à ce jour a été tout ce que peut désirer la plus tendre des mères, m'afflige *terriblement*. Il s'est épris, je puis à peine l'écrire, il s'est amouraché (le major fit une grimace) d'une actrice qui est venue jouer ici. Elle a au moins douze ans de plus qu'Arthur, qui n'en aura dix-huit qu'en février prochain, et le malheureux enfant veut à toute force l'épouser. »

« Eh ! eh ! qu'est-ce donc qui fait jurer Pendennis ? » se demanda M. Glowry ; car l'étonnement et la fureur se concentrèrent dans la bouche ouverte du major, lorsqu'il lut cette stupéfiante nouvelle.

« Je vous en prie, mon cher ami, continuait la dame affligée, venez aussitôt ce billet reçu, et, en votre qualité de tuteur d'Arthur, priez, ordonnez que le malheureux enfant renonce à sa déplorable résolution. »

Après d'autres supplications à ce sujet, la correspondante du major terminait en signant :

« Votre malheureuse et affectionnée sœur,

« HÉLÈNE PENDENNIS. »

« Fairoaks, mardi, » conclut le major, lisant les deux derniers mots de la lettre. « Une satanée affaire à Fairoaks, mardi !... Voyons, maintenant, ce que le gamin peut avoir à me dire. »

Et il prit l'autre lettre, d'une grande écriture flamboyante et scellée du grand sceau des Pendennis, plus grand même que celui du major. Ce cachet était entouré de petits pâtés supplémentaires, indices de l'agitation et du tremblement de la main du jeune homme.

L'épître était ainsi conçue :

« Fairoaks, lundi à minuit.

« Mon cher oncle,

« En vous informant de ma liaison avec miss Costigan, fille de J. Chesterfield Costigan, esquire, de Costiganstown, mais peut-être mieux connue de vous sous son nom de guerre de miss Fotheringay, artiste des théâtres royaux de Drury-Lane et Crow-street, de Norwich et du pays de Galles, je sais que je vous apprends une chose qui, à cause des préjugés actuels de la société, ne peut être agréable à ma famille. Ma chère mère, à qui, Dieu le sait, je voudrais éviter toute peine inutile, est profondément émue et désolée, je regrette de le dire, de la nouvelle que je lui ai annoncée ce soir. Je vous prie, mon cher oncle, de venir la consoler et lui faire entendre raison. Quoique forcée par la pauvreté à trouver d'honorables moyens d'existence dans l'exercice de son magnifique talent, miss Costigan est d'une famille aussi ancienne et aussi noble que la nôtre. Quand notre aïeul Ralph Pendennis aborda en Irlande avec Richard II, les ancêtres de mon Emily étaient rois de ce pays. Je tiens ce renseignement de M. Costigan qui, comme vous, est militaire.

« C'est en vain que j'ai voulu raisonner avec ma chère mère, et lui prouver qu'une jeune lady de mœurs et de lignée irréprochables, douée des dons les plus brillants de la beauté et du génie, qui se voue à l'exercice d'une des plus nobles professions dans le but sacré de soutenir sa famille, méritait l'amour et le respect de tout le monde plutôt que le mépris : ma pauvre mère a des préjugés que ma logique ne peut vaincre, et elle refuse d'ouvrir ses bras à une personne prête à lui tenir lieu, toute s'avie, de la plus affectionnée des filles.

« Quoique miss Costigan ait quelques années de plus que moi, cette circonstance n'est pas un obstacle à mon affection, et je suis sûr qu'elle n'en diminuera pas la durée. Un amour comme le mien, mon oncle, est, je le sens, de ceux qui durent toujours. De même que je n'avais jamais songé à aimer avant de la voir, je sens à présent que je mourrai sans jamais connaître d'autre amour. Tel est le destin de ma vie. C'est la délicatesse de miss Costigan qui a suggéré que la différence de nos âges, différence dont je ne m'étais jamais aperçu, pourrait être un obstacle à notre union. Mais, ayant aimé une fois, je me mépriserais et je serais indigne du nom de gentilhomme, si j'hésitais à rester fidèle à mon amour, si je ne m'abandonnais pas entièrement à mes sentiments, si je ne livrais pas tout mon cœur et toute ma fortune à la femme qui m'aime passionnément.

« Il me tarde d'épouser mon Emily; pourquoi, en vérité, différerais-je ce mariage? Tout délai implique un doute, que je repousse loin de moi comme une chose indigne. Il est impossible que mes sentiments puissent changer envers Emily; il est impossible qu'à aucun âge de ma vie elle soit autre chose que l'unique objet de mon amour. Ainsi, pourquoi attendre? Je vous supplie, mon cher oncle, de venir réconcilier ma chère mère avec la pensée de cette union; et je m'adresse à vous comme à un homme du monde, *qui mores hominum multorum vidit et urbes*, qui n'éprouvera aucun des lâches scrupules, aucune des craintes vaines dont est troublée une dame qui n'a presque jamais quitté son village.

« Venez donc immédiatement, je vous en prie. Je suis bien convaincu que, sauf les considérations de fortune, vous admirerez mon Emily et approuverez pleinement mon choix.

« Votre affectionné neveu,

« ARTHUR PENDENNIS junior. »

Après cette lecture, la figure du major prit une telle expression de rage et d'horreur, que Glowry, le chirurgien, fourra la main dans sa poche pour chercher sa lancette; il en avait toujours une dans son étui à cartes. Il croyait que son honorable ami allait avoir une attaque d'apoplexie.

La nouvelle était vraiment suffisante pour agiter Pendennis. Le chef des Pendennis sur le point d'épouser une ac-

trice de dix ans son aînée ! Un entêté blanc-bec se plonger dans le gouffre du mariage !

« La mère a gâté ce jeune coquin, gémit tout bas le major, avec sa maudite sensiblerie et son fatras romanesque. Mon neveu épouser une reine de tragédie ! Bonté divine ! On se rirait de moi, et je n'oserais plus me faire voir ! »

Et il songea avec un indicible saisissement qu'il lui fallait renoncer au dîner de lord Steyne à Richmond, perdre son repos et passer la nuit claquemuré dans une abominable malle-poste, au lieu de s'amuser, comme il se l'était promis, dans une des sociétés les plus aimables et les plus choisies de l'Angleterre.

Et il fallait renoncer non-seulement à cette invitation-là, mais encore à toutes les autres, pour plusieurs jours ! Qui peut savoir combien de temps cette affaire le retiendra ? Il se leva de table et entra dans le salon voisin, où il écrivit, bien à contre-cœur, des lettres de refus au marquis, au comte, à l'évêque, à tous ses amphitryons. Il ordonna ensuite à son domestique d'aller arrêter les places à la malle-poste pour le soir ; mais il inscrivit naturellement la somme déboursée au compte de la veuve et du mauvais garnement dont il était le tuteur.

CHAPITRE II.

Une généalogie et autres affaires de famille.

Au commencement de la régence de Georges le Magnifique, vivait dans une petite ville de l'ouest de l'Angleterre, appelée Clavering, un gentleman du nom de Pendennis. On y eût trouvé encore, à l'époque de notre histoire, des gens qui se rappelaient avoir vu ce nom peint sur une enseigne surmontée d'un pilon et d'un mortier dorés, le tout placé au-dessus de la porte d'une très-humble petite boutique de la ville de Bath, où M. Pendennis avait exercé la profession de chirurgien-apothicaire. Et non-seulement il allait soigner les malades et les dames à l'époque la plus intéressante de

leur vie, mais encore il daignait vendre, de derrière son comptoir, à quelque pauvre fermière, des emplâtres sur papier goudronné, ou bien des brosses à dents, de la poudre pour les cheveux et autres articles de parfumerie de Londres. Desquels faits pouvaient témoigner quelques-uns des habitants de Clavering, car la mémoire des gens y est peut-être plus tenace que dans le tumulte et le mouvement d'une grande métropole.

Et pourtant ce petit apothicaire, qui vendait à quelque chaland de rencontre pour un penny de sel, ou un pain de savon parfumé de Windsor, était un gentilhomme de bonne éducation et d'une famille aussi ancienne que pas une dans tout le comté de Somerset. Il avait une généalogie de Cornouailles, d'après laquelle les Pendennis remontaient jusqu'au temps des druides, et qui sait combien plus haut encore ? Lorsqu'ils s'étaient mariés avec les Normands, leur famille comptait déjà des siècles d'existence, et ils étaient alliés à tous les grands noms du pays de Galles et de la Bretagne d'outre-mer.

Pendennis avait passé quelque temps à l'Université, et il eût pu continuer cette carrière avec honneur, si, pendant sa seconde année à Cambridge, son père ne fût mort insolvable, ce qui fit que le pauvre Pen dut prendre le pilon et le tablier. Il avait toujours détesté le commerce, et il fallut, pour forcer John Pendennis à embrasser une profession qui lui était si odieuse, la terrible nécessité et les offres d'un apothicaire de Londres, son oncle maternel. Le père de Pendennis s'était mésallié en épousant la sœur d'un homme de si basse extraction.

Aussitôt que John eut fini son apprentissage, il quitta le grossier praticien, son oncle, pour s'établir à Bath, avec sa modeste enseigne médicale. Pendant quelque temps il eut fort à lutter contre la pauvreté, et c'était tout ce qu'il pouvait faire que d'entretenir en bon état sa boutique et ses ornements dorés, et de fournir le nécessaire à sa mère invalide. Mais lady Ribstone, se rendant un jour aux bains en chaise à porteurs, son Irlandais pris de vin la jeta contre la devanture même de Pen, dont le plus beau bocal rose en montre à la fenêtre fut brisé du coup. Elle sortit du véhicule en poussant les hauts cris, et alla s'asseoir sur une chaise dans

la boutique de M. Pendennis, qui calma ses nerfs au moyen de cannelle et de sel volatil.

Les manières de M. Pendennis furent si polies et d'une si rare distinction, que cette dame, femme de sir Pépin Ribstone, baronnet, de Codlingbury dans le comté de Somerset, nomma son sauveur, comme elle l'appelait, apothicaire de sa personne et de toute sa famille, qui était fort nombreuse. Le fils Ribstone, venu d'Eton pour passer les vacances de Noël à la maison, attrapa la fièvre à la suite d'un dîner trop copieux, et M. Pendennis le traita avec autant de tendresse que d'habileté. Bref, l'apothicaire gagna les bonnes grâces de la famille de Codlingbury, et à partir de ce jour ses affaires commencèrent à prospérer. La bonne société de Bath le patronna; les dames surtout l'aimèrent et l'admirèrent.

D'abord son humble petite boutique devint plus coquette; puis il cessa de vendre des brosses à dents et de la parfumerie, comme chose indigne d'un gentilhomme de vieille race. Puis il ferma boutique tout à fait, et n'eut plus qu'une petite chirurgie, où il plaça un jeune homme de bonne éducation. Ensuite il eut un cabriolet et un cocher pour le conduire, et, avant de sortir de ce monde, sa pauvre vieille mère eut le bonheur de voir, de la fenêtre de sa chambre à coucher, vers laquelle elle faisait rouler son fauteuil, son cher John monter en une voiture fermée qui lui appartenait, une voiture à un cheval, il est vrai, mais avec les armes de la famille Pendennis élégamment blasonnées sur les panneaux.

« Que dirait Arthur maintenant, demanda-t-elle, parlant d'un fils cadet, lui qui n'est pas venu voir une seule fois mon cher Johnny pendant tout le temps de sa pauvreté et de ses épreuves? »

— Le capitaine Pendennis est aux Indes, mère, avec son régiment, répliqua M. Pendennis; et, s'il vous plaît, je voudrais que vous ne m'appelassiez pas Johnny devant le jeune homme... devant M. Parkins. »

Le jour arriva bientôt où elle cessa d'appeler son fils par le nom de Johnny, et par tout autre terme de tendresse ou d'affection; et la maison devint bien solitaire quand n'y retentit plus cette voix amie, quoique plaintive. John transporta sa sonnette de nuit dans la chambre où la bonne vieille dame

avait grommelé durant tant de longues années, et il coucha dans le grand lit qui s'y trouvait.

Il avait plus de quarante ans quand ces événements arrivèrent. C'était avant la fin de la guerre, avant que Georges le Magnifique montât sur le trône, et naturellement avant le commencement de cette histoire. Mais qu'est-ce qu'un gentilhomme sans sa généalogie? Pendennis fit donc venir et élégamment encadrer la sienne, et la suspendit dans son salon entre deux vues de Codlingbury-House dans le Somersetshire, et du collège Saint-Boniface de Cambridge, où il avait passé le peu de jours heureux de sa jeunesse. Quant à la généalogie, il l'avait tirée d'une malle, comme l'officier de Sterne son épée, désormais qu'il était gentilhomme et pouvait la montrer.

Vers le temps de la mort de mistress Pendennis, mourut aussi, à Bath, une autre des malades de son fils, la vertueuse vieille lady Pontypool, fille de Réginald douzième comte de Bareacres, par conséquent arrière-grand'tante du comte actuel, et veuve de John deuxième lord Pontypool, et aussi du révérend Jonas Wales, de la chapelle d'Armageddon, à Clifton. Pendant les cinq dernières années de sa vie, cette dame avait eu pour compagne miss Hélène Thistlewood, parente très-éloignée de la noble maison de Bareacres, ci-dessus mentionnée, et fille du lieutenant R. Thistlewood, de la marine royale, tué à la bataille de Copenhague.

Sous le toit de lady Pontypool, miss Thistlewood avait trouvé un refuge confortable, pour ce qui est de la table et du logis; mais elle avait eu à subir une de ces infernales tyrannies, comme les femmes seules savent en exercer ou en supporter, de l'une à l'autre. Le docteur Pendennis, qui faisait au moins deux visites par jour à lady Pontypool, ne put s'empêcher de remarquer la douceur et la bonté angéliques avec lesquelles la jeune demoiselle supportait les insultes de sa vieille parente; et ce fut dans la quatrième voiture de deuil, dans laquelle il se trouva avec elle pour accompagner les restes vénérés de cette lady à l'abbaye de Bath, où ils reposent actuellement, que, regardant son pâle et doux visage, il résolut de lui poser une certaine question dont la seule pensée donnait à son pouls quatre-vingt-dix pulsations au moins par minute.

Il avait pour le moins vingt ans de plus qu'elle, et il n'avait jamais été le plus ardent des hommes. Peut-être avait-il eu dans sa jeunesse une affaire d'amour qu'il avait dû étouffer, et peut-être faudrait-il étouffer ou noyer, comme autant de petits chats aveugles, toutes les premières affaires d'amour. Quoi qu'il en soit, c'était à quarante-trois ans un petit homme recueilli et paisible, en bas noirs et à tête chauve ; et, quelques jours après les funérailles, il alla voir la demoiselle. Lui ayant tâté le pouls, il retint sa main dans la sienne et lui demanda où elle allait demeurer, maintenant que la famille Pontypool s'était abattue sur l'héritage qu'on clouait dans des caisses, qu'on emballait dans des paniers, qu'on emmaillottait de foin, qu'on enfouissait dans la paille, qu'on enfermait sous trois clefs dans des coffrets à argenterie doublés de drap vert, et qu'on emportait sous les yeux de la pauvre miss Hélène.... il lui demanda, disons-nous, où elle allait se fixer définitivement.

Les yeux d'Hélène se remplirent de larmes, et elle répondit qu'elle n'en savait rien. Elle avait un peu d'argent. Le fait est que la vieille lady lui avait laissé mille livres sterling, et elle entrerait dans une pension ou dans une école, mais elle ne savait pas encore où.

Alors Pendennis, contemplant son pâle visage et gardant sa froide petite main, lui demanda si elle voulait venir demeurer avec lui. Il était vieux en comparaison de.... d'une jeune personne aussi florissante que miss Thistlewood (Pendennis appartenait à la grave vieille école complimenteuse des gentilshommes et des apothicaires), mais il était d'une bonne famille et, il s'en flattait, de bons principes et d'humeur facile. Ses affaires allaient bien et s'amélioreraient chaque jour. Il était seul au monde, et il avait besoin d'une compagne constamment bienveillante, qu'il s'efforcerait toute sa vie de rendre heureuse. Bref, il lui récita un petit *speech* qu'il avait composé le matin au lit, répété et perfectionné dans sa voiture en venant rendre ses devoirs à la jeune demoiselle.

S'il avait eu quelque amour de jeunesse, elle aussi peut-être avait jadis espéré un autre sort que celui d'épouser un petit homme qui faisait claquer ses dents, qui souriait avec art, qui était d'une politesse minutieuse envers le sommelier lorsqu'il le rencontrait en montant furtivement l'escalier du

salon, et prodigue de civilités pour la femme de chambre assise à la porte de l'appartement de la malade; un homme que sa vieille patronne avait coutume de sonner comme un serviteur, et qui arrivait avec plus d'empressement qu'un laquais; un homme qui contait des histoires, comme il ordonnait des potions, pour l'amusement de ses malades et son propre bénéfice. Peut-être eût-elle choisi un autre mari; mais elle savait, d'autre part, quel digne homme c'était que Pendennis, combien prudent et honorable, combien il avait été bon et plein de sollicitude constante pour sa mère; et la conclusion de cette entrevue fut qu'Hélène, en rougissant beaucoup, fit à Pendennis une révérence extrêmement profonde et lui demanda la permission de.... de réfléchir à sa très-bienveillante proposition.

Le mariage eut lieu pendant la saison triste de Bath, c'est-à-dire au plus fort de la belle saison de Londres. Et Pendennis, ayant auparavant, par l'entremise d'un sien ami et collègue, membre de la Société royale de chirurgie, retenu un logement dans Holles-Street, Cavendish-Square, y mena sa femme en chaise à deux chevaux. Il la conduisit aux théâtres, aux parcs, à la chapelle royale; il lui montra les courtisans se rendant à la réception du souverain; en un mot, il lui donna tous les plaisirs de Londres.

Il laissa aussi des cartes chez lord Pontypool, chez le très-honorable comte de Bareacres, chez sir Pépin et lady Ribstone, ses premiers et bienveillants protecteurs. Bareacres ne fit pas attention aux cartes. Pontypool rendit visite aux nouveaux mariés, admira mistress Pendennis et dit que lady Pontypool viendrait la voir, ce que fit la noble dame, par délégation de John son valet de pied, qui déposa sa carte avec une invitation à un concert qu'elle devait donner dans cinq semaines. Or, à cette époque, Pendennis avait repris ses courses dans sa petite voiture à un cheval, et ses ordonnances de potions et de pilules. Mais les Ribstone l'invitèrent avec sa femme à une fête, ce dont M. Pendennis se vanta jusqu'au dernier jour de sa vie.

M. Pendennis avait toujours eu la secrète ambition d'être un gentilhomme. Il faut beaucoup de temps et une stricte économie à un docteur de province, dont les gains ne sont pas très-considérables, pour mettre de côté une somme suf-

fisante à l'acquisition d'une maison et d'un bien. Mais, abstraction faite de la frugalité et de la prudence de notre ami, la fortune l'aida généreusement dans ses efforts et lui fit atteindre le but après lequel il soupirait ardemment. Il employa fort avantageusement son argent à l'achat d'une maison et d'un petit domaine près du village de Clavering, déjà mentionné. Nulles paroles ne sauraient décrire, et lui-même ne se soucia jamais d'avouer à qui que ce fût sa fierté lorsqu'il se vit réellement propriétaire foncier, et qu'il put se promener dans des champs dont il était le maître. Il avait acheté antérieurement quelques actions d'une mine de cuivre, qui ajoutèrent aussi à sa fortune, car il eut la prudence de les réaliser tandis que cette mine était encore en pleine vogue. Finalement il vendit sa clientèle de Bath à M. Parkins, pour une jolie somme d'argent comptant, et une rente qui devait lui être payée pendant un certain nombre d'années après qu'il aurait renoncé pour jamais au maniement du mortier et du pilon.

Lors de cet événement, son fils Arthur Pendennis avait huit ans. Il n'est donc pas étonnant que celui-ci, ayant quitté si jeune Bath et la chirurgie, eût presque entièrement oublié qu'il existât une ville de ce nom, et que les mains de son père eussent jamais été salies par la fabrication d'odieuses pilules ou la préparation d'emplâtres dégoûtants. Le vieux gentleman ne parlait jamais de la boutique, jamais il n'y faisait allusion. Avait-on besoin de médecin dans sa famille, on appelait celui de Clavering. Il avait tout à fait renoncé aux culottes noires et aux bas de même couleur. Il allait aux marchés et aux sessions, portait un habit vert-bouteille à boutons de cuivre avec des guêtres grises, comme s'il eût été toute sa vie un gentilhomme anglais. Il avait coutume de se placer à la grille de son domaine pour voir entrer les voitures, et il saluait gravement les cochers et les conducteurs de diligence qui portaient la main à leurs chapeaux en passant devant lui. C'est lui qui fonda le club littéraire de Clavering, et qui institua la *Société des soupes et couvertures du bon Samaritain*. C'est lui qui fit passer par Clavering la malle qui traversait autrefois le village de Cacklefield. A l'église, il était également actif comme fidèle et comme membre de la fabrique. Tous les jeudis, au marché, il allait voir les

bœufs et les moutons dans leurs parcs, et les chevaux dans leurs stalles; il examinait les échantillons d'avoine, il goûtait les blés, il tâtait les bêtes, il pinçait et soupesait les oies grasses d'un air connaisseur, il trafiquait avec les fermiers réunis aux *Armes de Clavering*, aussi bien que le plus vieil habitué de ce rendez-vous. C'était alors sa honte, comme ç'avait été jadis son orgueil, d'être appelé docteur, et ceux qui voulaient lui plaire lui donnaient toujours le titre de *squire*.

Dieu sait d'où venaient tous ces portraits de Pendennis, mais il y en avait une rangée suspendue aux boiseries de chêne de la salle à manger. Le docteur jurait que c'étaient tous des Lély ou des Van-Dyke, et, quand on l'interrogeait sur l'histoire des personnages qu'ils représentaient, il répondait vaguement : « Ce sont des ancêtres à moi ! » Il était facile de voir, à l'air de sa femme, qu'elle ne croyait pas à ces légendes généalogiques; car elle cherchait généralement à détourner la conversation quand il abordait ce sujet. Mais son petit garçon y ajoutait une foi pleine et entière, et Roger Pendennis d'Azincourt, Arthur Pendennis de Crécy, le général Pendennis de Blenheim et d'Oudenarde, étaient pour le jeune gentilhomme des êtres aussi vrais, aussi réels que.... qui dirons-nous? que Robinson Crusoé, ou Peter Wilkins, ou les Sept Champions de la Chrétienté, dont il avait les histoires dans sa bibliothèque.

La fortune de Pendennis, qui ne dépassait certainement pas huit cent livres sterling de rente, ne lui permettait pas, malgré la plus sage économie, de frayer avec les grands personnages du comté; mais il avait une société de second ordre, honnête et agréable. S'ils n'étaient pas la fleur des pois, les membres de cette société vivaient du moins près de cette fleur, et avaient une grande partie du parfum de la vie élégante. Ils avaient leur argenterie et dînaient les uns chez les autres deux fois par an, choisissant pour cela les nuits de clair de lune; car ils arrivaient d'une douzaine de milles à la ronde à ces festins.

Les Pendennis avaient, en outre, la société du bourg de Clavering, autant et voire plus qu'ils ne voulaient: car mistress Pybus rôdait toujours autour d'Hélène, entravant la distribution de ses billets de soupe et de ses parts de char-

bon ; et le capitaine Glanders (en demi-solde, du 50^e régiment des dragons de la garde) paraissait sans cesse dans les écuries et les jardins du squire, s'efforçant de l'enrôler dans ses querelles avec le ministre, avec le maître de poste, avec le révérend F. Wapshot du collège de Clavering, lequel avait le tort de fouetter par trop son fils Anglesea Glanders ; en un mot, avec tout le village.

Et souvent Pendennis et sa femme se félicitaient de ce que leur maison de Fairoaks fût à près d'un mille de Clavering ; car autrement ils n'eussent jamais été un instant à l'abri des regards curieux et des commérages de quelqu'un des habitants, homme ou femme, de cette terrible bourgade.

La pelouse de Fairoaks descend jusqu'à la petite rivière de Brawl, de l'autre côté de laquelle sont les plantations et les bois (autant qu'il en reste) du parc de Clavering, appartenant à sir Francis Clavering, baronnet. Le parc était loué comme pâturage et dégradé par les moutons et les vaches, quand les Pendennis vinrent se fixer à Fairoaks. Tous les volets de la résidence étaient fermés ; c'était un splendide palais de pierres de taille, à grands escaliers, et orné de statues et de portiques. On en peut voir une gravure dans les *Beautés de l'Angleterre et du pays de Galles*. Sir Richard Clavering, aïeul de sir Francis, avait commencé la ruine de la famille en bâtissant ce palais ; son successeur l'avait consommée en y demeurant. Le sir Francis actuel était quelque part à l'étranger ; et l'on ne pouvait trouver aucun locataire assez riche pour s'accommoder de cette vaste résidence, dont Arthur Pendennis, lorsqu'il était enfant, avait souvent parcouru en tremblant les appartements déserts, les salles humides et sonores et les lugubres galeries.

De la pelouse de Fairoaks on jouissait d'une vue magnifique, au coucher du soleil. Fairoaks et Clavering-Park revêtaient alors une riche teinte dorée qui leur allait à merveille. Les fenêtres de l'étage supérieur de la grande maison flamboyaient à vous faire fermer les yeux ; la petite rivière coulait bruyamment vers l'ouest et se perdait dans une sombre forêt, derrière laquelle s'élevaient empourprées les tours de la vieille église de l'abbaye de Clavering. (De là vient qu'aujourd'hui encore cette bourgade porte le nom de Clavering-Saint-Mary's.) Le petit Arthur et sa mère projetaient sur

l'herbe de longues ombres bleuâtres ; et l'enfant, au grand plaisir d'Hélène dont il avait hérité la sensibilité, et qui comme elle était toujours touché par les beautés de la nature, répétait alors à voix basse un cantique qui commençait ainsi :

Voilà tes glorieux ouvrages, ô Père de tout ce qui est bon !
Dieu tout-puissant, cet univers t'appartient !

Ces promenades et la conversation finissaient toujours par des caresses réciproques, maternelles et filiales. Aimer et prier étaient les principales occupations de la chère femme ; et souvent j'ai ouï dire à Pendennis, dans sa naïve exaltation, qu'il était bien sûr d'aller au ciel, parce que sa mère n'y pourrait jamais être heureuse sans lui.

Quant à John Pendennis, en sa qualité de chef de la famille, etc., tout le monde avait pour lui le plus profond respect, et ses ordres étaient exécutés comme ceux des Mèdes et des Perses. Son chapeau était aussi bien brossé, peut-être, que pas un dans tout ce vaste empire. Ses repas étaient servis tous les jours à la même minute ; et malheur à qui venait trop tard, comme cela arrivait parfois au petit Pen, ce jeune garnement ! Tous les jours, aux mêmes heures il faisait la prière, il lisait ses lettres, il expédiait ses affaires, il inspectait ses écuries et son jardin, il visitait son poulailleur et son chenil, sa grange et son étable à porcs.

Après dîner, il faisait régulièrement un petit somme, le journal *le Globe* étalé sur son genou et son foulard jaune sur sa figure. (C'était le major Pendennis qui avait envoyé de l'Inde ces foulards jaunes, et son frère l'avait aidé à acheter son grade, de sorte qu'ils étaient alors bons amis.) Ainsi, le dîner étant servi à six heures précises, on peut supposer que la promenade au coucher du soleil avait lieu vers les sept heures et demie ; et il est probable que John ne se souciait pas beaucoup du coup d'œil dont on jouissait de celles de ses fenêtres qui donnaient sur la pelouse, pas plus que des rêveries poétiques et des caresses dont cette pelouse était le théâtre.

A vrai dire, ces choses arrivaient rarement en présence de John. Quelque folâtres qu'ils eussent été auparavant, la mère et l'enfant s'arrêtaient et se taisaient quand M. Pendennis

entrait au salon, son journal sous le bras.... Et là, tandis que le petit Pen, enseveli dans un grand fauteuil, lisait tous les livres sur lesquels il pouvait mettre la main, le squire parcourait les articles qu'il avait publiés dans la *Gazette du Jardinier*, ou bien faisait une solennelle partie de piquet avec mistress Pendennis ou quelque ami venu de Clavering.

Pendennis s'arrangeait ordinairement pour qu'un de ses grands dîners eût lieu lorsque son frère venait faire sa visite semestrielle à Fair Oaks : car, après que son régiment fut revenu de l'Inde et de la Nouvelle-Galles du sud, le major avait vendu son grade et pris sa demi-solde. « Mon frère le major Pendennis, » était le thème constant de la conversation de l'ex-docteur. Toute la famille était enchantée de « mon frère le major. » C'était le lien qui les attachait au grand monde de Londres et à la fashion. Le major apportait chaque fois les dernières nouvelles de la noblesse, et dînait presque tous les jours avec des lords ou d'autres grands personnages. Il parlait d'eux avec le respect et le décorum habituels au soldat. Il disait : « Milord Bareacres a eu la bonté de m'inviter à chasser le faisan dans son domaine de Bareacres ; » ou : « Milord Steyne a bien voulu me prier de passer les fêtes de Pâques à Stillbrook. » Et vous pouvez penser que le digne M. Pendennis avait soin de faire savoir à ses amis du club littéraire de Clavering, aux magistrats lors de leurs réunions, et à toutes ses connaissances du chef-lieu du comté, les domaines où était invité « mon frère le major. »

Les voitures arrivaient de dix milles à la ronde pour voir le major Pendennis, au temps de ses visites à Fair Oaks. Sa renommée d'homme à la mode dans la capitale était répandue par tout le comté. Le bruit avait couru qu'il devait épouser miss Hunkle, de Lilybank, fille du vieux Hunkle l'attorney. Elle avait au moins quinze cents livres sterling de rente. Mais « mon frère le major » avait refusé cette affaire, quelque avantageuse qu'elle pût paraître.

« Tant que je suis célibataire, dit-il, personne ne fait attention à mon peu de fortune. J'ai le bonheur de vivre avec des gens si haut placés dans le monde, que quelques centaines ou quelques milliers de livres de plus ou de moins par an ne peuvent en rien changer l'estime qu'ils veulent bien

avoir pour moi. Miss Hunkle, quoique assurément une très-honorable personne, ne possède ni la naissance ni les manières qui lui donneraient droit d'entrée dans la sphère où j'ai l'honneur d'être admis. Je vivrai et je mourrai vieux garçon, John; et votre estimable amie, miss Hunkle, trouvera, je n'en doute pas, quelque objet plus digne de son affection qu'un vieux soldat à la demi-solde et usé par les fatigues de ses campagnes. »

Le temps prouva l'exactitude de cette conjecture de l'homme du monde. Miss Hunkle épousa un jeune noble français; elle habite aujourd'hui Lilybank, avec le titre de baronne de Carambole, s'étant séparée d'avec son vaurien de baron très-peu de temps après leur mariage.

Le major était le grand favori de presque toute la petite colonie de Fairoaks. La bonté de son cœur égalait celle de ses manières; il aimait et estimait sincèrement sa belle-sœur, qu'il déclarait avec raison aussi belle que pas une dame d'Angleterre, et un sujet d'honneur pour la famille. En effet, la beauté sereine de mistress Pendennis, sa douceur et sa bienveillance naturelles, cette simplicité et cette dignité qu'une innocence et une pureté parfaites confèrent à toute jolie femme, la rendaient bien digne des louanges de son beau-frère.

Je ne pense pas être entraîné par un préjugé national en croyant qu'une dame anglaise bien élevée est la plus complète de toutes les œuvres de Dieu sur la terre. En quelle autre créature voyez-vous tant de grâces et tant de vertus, tant de tendresse et tant de fidélité, avec une politesse et une chasteté aussi parfaites? Et par des dames bien élevées, je n'entends pas des duchesses et des comtesses. Si haute que soit la position de celles-ci, elles ne peuvent être que des dames, et rien de plus. Mais presque tout homme qui fréquente la société a le bonheur, espérons-le, de compter dans le cercle de ses connaissances quelques-unes de ces femmes dont la nature angélique offre à notre contemplation une sorte de beauté qui nous remplit d'un saint respect, et aux pieds desquelles les plus fiers et les plus sauvages d'entre nous ne peuvent faire autrement que de tomber et de s'humilier, en admiration de cette adorable pureté, qui jamais ne semble même songer au mal.

Arthur Pendennis eut le bonheur d'avoir une mère douée de ces nobles qualités. Elle était pour lui, enfant et jeune homme, presque un ange, un être surnaturel, toute sagesse, tout amour, toute beauté. Quand son mari la menait aux bals et aux concerts du chef-lieu de comté, il s'avavançait au milieu de l'assemblée, sa femme au bras, et regardait en face les plus hauts personnages, comme pour dire : « Voyez-moi cela, milord ; quelqu'un de vous peut-il me montrer une femme comme *celle-ci* ? »

Elle faisait enrager certaines provinciales qui avaient trois fois sa fortune, par une sorte de perfection inimitable qu'elles trouvaient en elle. Miss Pybus la disait froide et hautaine ; miss Pierce prétendait qu'elle était trop fière pour son rang ; mistress Wapshot, en sa qualité de femme d'un docteur en théologie, voulait avoir le pas sur elle, qui n'était que la femme d'un médecin.

Cependant mistress Pendennis traversait paisiblement la foule, sans s'inquiéter des commentaires qu'on faisait à sa louange ou à sa défaveur. Elle ne semblait pas savoir qu'elle était admirée ou haïe à cause de sa perfection, mais continuait tranquillement sa vie, disant ses prières, aimant sa famille, aidant ses voisins et faisant son devoir.

Une femme parfaite est, toutefois, une chose contraire à la nature, qui nous assigne quelque vice moral, comme elle nous envoie des migraines, des maladies ou la mort ; autrement, le système social ne pourrait subsister, et certaines des meilleures qualités de l'espèce humaine ne trouveraient pas à se développer. Comme la douleur produit la force d'âme et la patience, comme les difficultés font naître la persévérance, comme la pauvreté est mère du travail et de l'industrie, comme le danger engendre le courage ; ainsi les vertus à leur tour engendrent quelques vices, et, pour être court, mistress Pendennis avait le défaut que miss Pybus et miss Pierce découvraient en elle : la fierté, une fierté qui ne venait pas tant de sa propre personne que de sa famille. Elle parlait de M. Pendennis (un assez digne petit gentilhomme, mais il y en a d'autres qui le valent) avec une sorte de sainte vénération, comme s'il eût été le pape de Rome sur son trône, et elle un cardinal agenouillé à ses pieds et lui offrant l'encens. Le major était pour elle une sorte de Bayard entre tous

les majors ; et quant au petit Arthur, elle l'adorait avec une ardeur que le jeune garnement acceptait presque aussi froidement que la statue du saint, dans la basilique de Saint-Pierre, reçoit les dévotes osculations que les fidèles déposent sur son orteil.

Cette malheureuse superstition de l'excellente femme et ce culte idolâtre furent cause d'une grande partie des infortunes qui assaillirent le jeune gentilhomme, héros de cette histoire, et méritent par conséquent d'être mentionnés au début de ce récit.

Les condisciples d'Arthur Pendennis au collège de Greyfriars disent qu'il ne se distinguait ni comme fainéant ni comme travailleur. La vérité est qu'il faisait juste ce qu'on exigeait de lui, et rien de plus ; s'il montrait des dispositions pour quelque chose, c'était pour les vers : mais, si grand que fût son enthousiasme, il s'arrêtait dès qu'il avait composé le nombre de vers demandé ; bien différent, par exemple, du jeune Swettenham, qui, tout en n'ayant pas plus de talent poétique que M. Wakley, n'en remettait pas moins cent mauvais hexamètres à son professeur, après un demi-jour de congé ; ou du jeune Fluxmore, qui faisait non-seulement ses propres vers, mais encore ceux de toute la classe d'humanités.

Arthur Pendennis ne lisait jamais pour s'instruire, en dehors des heures d'étude, mais dévorait au contraire tous les romans, toutes les pièces de théâtre, toutes les poésies, sur lesquels il pouvait mettre la main. Il ne fut jamais fouetté ; mais on peut s'étonner qu'il ait échappé à ce châtiment.

Quand il avait de l'argent, il le dépensait royalement en tartes pour lui-même et pour ses amis. On l'a vu déboursier en un seul jour neuf schellings et demi sur dix qu'on lui avait donnés. Lorsqu'il n'était pas en fonds, il prenait à crédit. S'il ne pouvait trouver de crédit, il s'en passait, et était presque tout aussi heureux. Il est avéré qu'il reçut un jour, sans mot dire, une rossée pour un camarade ; mais la moindre tape venant d'un ami le faisait rugir. Dès les premiers temps, il fut ennemi des combats, ainsi que des médecines, de la grammaire grecque, etc., et il ne s'y soumettait qu'à la dernière extrémité.

Il ne mentait jamais, ou mentait rarement, et ne maltraita jamais plus petit que lui : il aimait avec ardeur ceux de ses maîtres ou de ses aînés qui lui montraient de la bienveillance. Et quoique le docteur dît de lui, lorsqu'il ne savait pas son Horace ou qu'il ne pouvait faire la construction de sa tragédie grecque, que l'élève Pendennis était la honte de l'établissement, un jeune homme qui se perdrait dans ce monde et dans l'éternité, un scélérat qui ruinerait probablement son vieux père et ferait descendre sa mère dans une tombe déshonorée; cependant, comme le susdit docteur adressait les mêmes compliments à la plupart des élèves du collège (qui n'a pas produit plus de voleurs ni d'assassins qu'un autre), le petit Pen, d'abord terrifié de ces reproches, s'accoutuma peu à peu à les entendre; et le fait est qu'il n'a pas assassiné ses parents, ni commis jusqu'à ce jour aucun acte digne de la potence ou de la transportation.

Parmi les condisciples de Pendennis, il y en avait beaucoup qui, longtemps avant de quitter le collège, s'arrogeaient tous les privilèges de l'homme fait. Un assez grand nombre, par exemple, fumaient des cigares, et quelques-uns s'adonnaient déjà à l'ivrognerie. L'un d'eux, à la suite d'une querelle au théâtre, s'était battu en duel avec un enseigne d'un régiment de passage; un autre avait un tilbury et un cheval chez un loueur du quartier de Covent-Garden; et, tous les dimanches, on pouvait le voir conduisant son équipage dans Hyde-Park, en compagnie d'un groom aux boutons armoriés, qui restait les bras croisés. Plusieurs des plus âgés étaient amoureux, et se communiquaient en confidence les poèmes adressés à leurs maîtresses, ou les lettres et les boucles de cheveux qu'ils en avaient reçues.

Mais Pen, jeune homme timide et modeste, les enviait plutôt qu'il ne les imitait. Il n'avait pas encore été au delà de la théorie; toute la pratique de la vie restait à venir. Et, à ce propos, tendres mères et sages pères de familles chrétiennes, c'est une chose prodigieuse que cette théorie de la vie telle qu'on l'apprend en un grand collège. Ah! si vous pouviez entendre ces garçons de quatorze ans qui rougissent devant les mères et s'enfuient à l'approche des jeunes filles, si vous pouviez les entendre causer entre eux, ce serait aux femmes de rougir à leur tour. Avant qu'il eût douze ans ac-

complis, et lorsque sa mère le croyait encore un ange de candeur, le petit Pen en avait assez entendu pour être terriblement au fait de certaines choses.... et il en est de même, madame, de votre joli petit garçon aux joues roses, qui vient passer les vacances de Noël à la maison. Je ne dis pas que l'enfant soit perdu, ni qu'il n'ait plus cette innocence venue du ciel, notre vraie demeure; mais que les ombres de la prison terrestre se resserrent rapidement autour de lui, et que nous contribuons autant que possible à le corrompre.

Or, Pen venait de mettre son premier habit à queue, ou *cauda virilis*, et il se regardait fort attentivement dans son petit miroir, pour voir si les favoris commençaient à pousser, comme chez quelques-uns de ses camarades plus favorisés; et sa voix de soprano (car il avait la voix très-douce, et ses anciens prenaient plaisir, lorsqu'il était petit, à lui faire chanter : *Home, sweet Home* ou *My pretty page*, ou quelques chansons françaises que sa mère lui avait apprises), sa voix de soprano, disons-nous, s'était transformée en basse-taille entremêlée de sons criards, qui divertissaient fort élèves et professeur, quand venait son tour d'expliquer un auteur; en un mot, Pen allait atteindre ses seize ans, lorsqu'il lui fallut quitter soudain ses études académiques.

C'était à la fin de la classe du matin, et Pen était resté presque inaperçu jusque-là, quand le docteur l'invita à faire la construction d'un passage de je ne sais plus quelle tragédie grecque. Il n'en comprenait pas un mot, quoique le petit Timmins, assis sur le même banc que lui, le soufflât de toutes ses forces. Pen avait fait une ou deux grosses fautes, lorsque le terrible professeur éclata contre lui.

« Pendennis! monsieur! dit-il, votre fainéantise est incorrigible, et votre stupidité sans exemple. Vous êtes le déshonneur du collège et de votre famille; et je ne doute pas que, plus tard, vous ne deveniez aussi le déshonneur de votre patrie. Si ce vice, monsieur, qui nous est représenté comme la source de tous les maux, est réellement ce que disent les moralistes (et je ne révoque pas en doute leur opinion), de quelle prodigieuse quantité de méfaits et de crimes ne semez-vous pas le germe, malheureux enfant?...

Misérable paresseux ! un garçon qui, à seize ans, traduit *dé et*, au lieu de *dé mais*, est coupable non-seulement d'une légèreté, d'une ignorance, d'une stupidité inconcevables, mais encore d'un crime, d'un crime capital, l'ingratitude filiale, et cela me fait trembler ! Un garçon, monsieur, qui n'apprend pas sa tragédie grecque, trompe son père qui dépense de l'argent pour son éducation. Un garçon qui trompe son père, n'est pas bien éloigné de voler son voisin ou de faire un faux. Un homme qui fait un faux expie son crime à la potence. Et ce n'est pas lui que je plains, car il aura bien mérité d'être retranché du nombre des vivants ; mais ses parents désespérés, que ses crimes poussent vers une tombe prématurée, ou qui, s'ils continuent de vivre, traînent une vieillesse misérable et déshonorée !... Continuez, monsieur, et je vous prévienne qu'à la première faute je vous condamne aux verges.... Qu'est-ce qui rit ? quel est le malotru qui se permet de rire ? » s'écria le docteur.

Le fait est que, tandis que le professeur débitait ce discours, tout le monde riait sous cape derrière lui dans la classe. L'orateur tournait le dos à la porte de cette vieille salle, et par cette porte laissée ouverte, un gentleman, à qui ces lieux étaient familiers (car le major Arthur et M. John Pendennis avaient fait leurs études en ce même collège), demandait Pendennis à l'élève le plus proche de l'entrée.

Celui-ci lui montra en riant le coupable, sur qui le docteur lançait alors les foudres de son juste courroux. Le major Pendennis ne put s'empêcher de rire. Il se rappelait avoir été semoncé bien des années auparavant par le prédécesseur du docteur, au pied de cette même colonne où se tenait alors Pen junior.

En un instant la nouvelle circula que ce gentleman était l'oncle de Pendennis, et cent jeunes figures espiègles, hésitant entre la crainte et le rire, se tournèrent d'abord vers le nouveau venu, puis vers le terrible docteur.

Le major pria l'élève auquel il s'était déjà adressé de porter sa carte au professeur, ce que le jeune homme fit d'un air malin. Le major Pendennis avait écrit sur la carte : « Il faut que j'emmène Arthur Pendennis à la maison ; son père est très-malade. »

Au moment où le professeur reçut la carte et coupa court

à sa harangue d'un air quelque peu effaré, les élèves, qui s'étaient contenus jusque-là, éclatèrent en un rire général.

« Silence ! » rugit le docteur en frappant du pied.

Pen leva les yeux et vit quel était son libérateur. D'un de ses gants blancs le major l'invita gravement à s'approcher, et Pen, jetant là ses livres, traversa la classe.

Le docteur tira sa montre. Il était une heure moins deux minutes.

« Nous prendrons le Juvénal à la classe du soir, » dit-il en faisant signe au sergent ; et tous les élèves, comprenant ce signal, ramassèrent leurs livres et se précipitèrent hors de la salle.

Le jeune Pen vit à l'air de son oncle qu'il était arrivé quelque chose à la maison.

« Est-ce que.... ma mère.... serait en danger ? dit-il ; mais à peine pouvait-il parler, tant il était ému, et des larmes remplissaient ses yeux.

— Non, répondit le major ; mais votre père est très-malade. Allez et faites votre malle sur-le-champ ; j'ai une chaise de poste à la porte. »

Pen courut à sa pension pour faire ce que son oncle lui disait ; et le docteur, resté seul dans la classe, en sortit pour serrer la main à son ancien condisciple. Vous l'eussiez pris pour un autre homme. Comme Cendrillon, à certaine heure, cessait d'être une resplendissante et magnifique princesse pour devenir une humble petite fille en robe grise ; ainsi disparaissaient, dès que l'horloge sonnait une heure, la majesté foudroyante et le courroux terrible du professeur.

« La chose n'est pas sérieuse, je l'espère, dit le docteur. Ce serait dommage d'emmener le garçon, à moins d'un cas grave. C'est un très-bon sujet, un peu paresseux et manquant d'énergie, mais un jeune homme honnête et de bonnes manières, quoique je ne puisse l'amener à expliquer ses auteurs selon mes désirs.... N'entrerez-vous pas pour goûter avec nous ? Ma femme sera très-heureuse de vous voir. »

Mais le major Pendennis refusa le goûter. Il dit que son frère était en danger, qu'il avait eu une attaque la veille, et que peut-être ils ne le reverraient plus en vie.

« Il n'y a pas d'autre fils, n'est-ce pas ? reprit le docteur.

— Non, répondit le major.

— Et il y a une jolie.... une jolie propriété, je crois ? demanda l'autre, d'un ton d'indifférence.

— Hem!... comme ça ! » dit le major.

Ainsi finit ce colloque. Et Arthur Pendennis monta dans la voiture avec son oncle pour ne plus jamais retourner au collège.

Lorsque la chaise traversa Clavering, le palefrenier, qui se tenait sifflant à l'entrée de l'auberge aux *Armes de Clavering*, cligna de l'œil d'un air sinistre au postillon, comme pour dire que tout était fini.

La femme du jardinier vint ouvrir la grille pour livrer passage aux voyageurs, et elle hocha la tête sans mot dire. Toutes les jalousies étaient baissées à Fair Oaks. Le vieux laquais était tout pâle quand il introduisit l'oncle et le neveu. La figure d'Arthur était blanche aussi, de terreur plus que de chagrin. Quelque ardente affection que le défunt eût pu avoir (et il adorait sa femme, aimait et admirait son fils de toute son âme), ce trésor d'amour était resté enfermé dans son cœur ; et jamais l'enfant n'avait pu franchir la barrière glacée qui l'en séparait. Mais Arthur avait toujours été l'orgueil et la gloire de son père, et son nom fut le dernier que John Pendennis essaya de prononcer, lorsque, gisant sur son lit, il prit la main de sa femme dans sa main froide et gluante, que son souffle vacillant s'exhala dans les ténèbres de la mort, et que la vie et le monde finirent pour lui.

La petite fille, dont la figure s'était montrée un instant sous les jalousies, à l'arrivée de la chaise, ouvrit la porte de l'escalier dans le vestibule ; puis, ayant pris en silence la main d'Arthur qui se baissait pour l'embrasser, elle le mena vers sa mère. Le vieux John ouvrit au major la salle à manger. Cette salle était sombre à cause des persiennes fermées, et tout autour étaient rangés les sombres portraits des Pendennis. Le major but un verre de vin. La bouteille avait été débouchée pour le squire, quatre jours auparavant. Le chapeau du squire, bien brossé, était posé sur la table ; ses journaux et son portefeuille, avec une plaque de cuivre sur laquelle on lisait ces mots gravés : *John Pendennis, esquire, Fair Oaks*, l'attendaient aussi là.

Le docteur et le légiste¹ de Clavering, qui avaient vu passer la chaise, arrivèrent en cabriolet, une demi-heure après le major, et entrèrent par la porte de derrière. Le premier fit le récit détaillé de l'attaque et de la mort de M. Pendennis, s'étendit sur ses vertus, sur l'estime en laquelle le tenait tout le canton, sur la grande perte que faisaient en sa personne les magistrats et l'hôpital du comté, etc., et conclut en disant que mistress Pendennis montrait une force d'âme admirable, surtout depuis l'arrivée du jeune Arthur.

Le légiste resta à Fair Oaks et dîna avec le major. Ils passèrent toute la soirée à parler affaires. Le major était exécuteur testamentaire de son frère, et co-tuteur du garçon avec mistress Pendennis, à qui tous les biens étaient laissés, sans réserve aucune, si ce n'est en cas de secondes noces, cas qui pouvait se présenter pour une femme si jeune et si belle, ajouta galamment M. Tatham; aussi le défunt avait, en cette prévision, pris diverses mesures de prudence.

Le major devait, en ces tristes et douloureuses circonstances, prendre la direction de toutes choses. Aussi le vieux laquais John, en apportant au major Pendennis sa bougie pour se coucher, le suivit avec la corbeille où se mettait l'argenterie; et le lendemain matin il lui remit la clef de la pendule de la grande salle, en disant que le squire avait coutume de la remonter tous les jeudis. La femme de chambre de mistress Pendennis lui donna des nouvelles de sa maîtresse, et confirma ce qu'avait dit le docteur de la consolation que l'arrivée de M. Arthur avait été pour sa mère.

Ce qui se passa entre cette dame et l'enfant nous importe peu. Il faut jeter un voile sur les émotions saintes de l'amour et de la douleur. L'amour maternel est pour moi un mystère sacré. Ce que l'Église romaine a symbolisé dans l'image de la Vierge-mère au cœur saignant d'amour, je crois qu'on peut le voir chaque jour avec admiration pour la bonté du Tout-Puissant. J'ai vu, hier encore, une dame juive avec un enfant sur ses genoux; de sa figure rayonnait vers l'enfant une si angélique douceur, qu'il y avait

1. Le *lawyer* anglais n'est ni notre notaire, ni notre avoué, ni notre avocat; mais il tient un peu de tous les trois: c'est pourquoi nous traduisons littéralement par *légiste*. (Note du traducteur.)

comme une auréole autour de ces deux têtes. Je vous assure que j'aurais pu m'agenouiller devant elle aussi, et adorer en elle la bienfaisance divine qui nous a fait don de l'amour maternel, cet amour qui a commencé avec notre race, et qui sanctifie l'histoire de l'humanité.

C'est donc en cet amour maternel que mistress Pendennis trouva des consolations à la mort de son époux, qu'elle avait toutefois constamment révééré comme le meilleur, le plus droit, le plus sage, le plus accompli et le plus respectable des hommes. Si les femmes ne faisaient pas de nous des idoles, si elles nous voyaient comme nous nous voyons les uns les autres, la vie serait-elle supportable, ou la société pourrait-elle continuer? Ce devrait être le plus ardent désir de l'homme, que la femme ne pût jamais découvrir son peu de valeur. Si votre femme vous connaissait tel que vous êtes, voisin, elle ne se désolerait pas beaucoup de se voir veuve, et laisserait bientôt s'éteindre votre lampe sépulcrale, si même elle prenait la peine de l'allumer. Cependant mistress Pendennis offrit à son mari le plus beau des souvenirs, et l'entretint sans cesse de l'huile la plus précieuse.

Pour Arthur Pendennis, après le terrible choc que dut lui faire éprouver la vue de son père mort, après la pitié et l'émotion qu'occasionna sans doute un tel événement, je ne suis pas sûr que, dans le moment même de sa douleur, lorsqu'il embrassait sa mère, la consolait tendrement et lui promettait de l'aimer toujours, je ne suis pas sûr, dis-je, qu'il ne s'élevât pas dans son sein un sentiment secret de triomphe et de joie. Il était désormais le chef et le seigneur. Il était Pendennis; et tous autour de lui étaient ses serviteurs et ses servantes.

« Vous ne m'enverrez jamais ailleurs, dit la petite Laure, trotinant à côté de lui et le tenant par la main; vous ne m'enverrez pas en pension, n'est-ce pas, Arthur? »

Arthur la baisa et lui donna de petites tapes sur la tête. Non, elle n'ira pas en pension. Quant à y aller lui-même, la chose est hors de question. Il a résolu que cette partie de sa vie ne se renouvellera pas. Au milieu de la douleur générale, et le cadavre gisant encore en haut, il a trouvé le loisir de décider que désormais il n'aura plus que des vacances, qu'il ne se lèvera plus que quand il lui plaira, et qu'il n'essuiera

plus les sermons du docteur. Il a fait cent rêves et pris cent résolutions pareilles pour l'avenir. Comme nos pensées voyagent parfois ! et avec quelle rapidité nos désirs les engendrent !

Quand, tenant Laure par la main, il entra dans la cuisine pour se rendre au chenil, au poulailler et à ses autres endroits favoris, tous les domestiques qui s'y trouvaient réunis en grand silence avec leurs amis, et les fermiers avec leurs femmes, et Sally Potter qui portait les lettres à la poste de Clavering, et le garçon boulanger de Clavering, tous ces gens rassemblés là et buvant de la bière en cette triste circonstance, se levèrent à sa vue et le saluèrent. Jamais ils ne l'avaient salué aux dernières vacances, et il en ressentit aussitôt un ineffable plaisir. La cuisinière s'écria : « O mon Dieu ! » puis murmura : « Comme M. Arthur grandit ! » Thomas, le palefrenier, qui était en train de boire, ôta le pot de la bouche, alarmé à l'aspect de son maître. Et le maître de Thomas fut sensible à cet honneur. Il traversa la cuisine et alla voir les chiens d'arrêt. Lorsque Fleurette se frotta le nez contre son gilet et que Ponto, hurlant de joie, fit résonner sa chaîne, Pen dit d'un ton protecteur et plein de condescendance : « Allons, Ponto ! allons, Fleurette ! » Puis il alla donner un coup d'œil aux poules de Laure, et aux cochons, et au verger, et à la laiterie ; peut-être rougit-il en se rappelant qu'aux vacances dernières il avait en quelque sorte pillé le grand pommier, et avait été grondé par la fille de laiterie pour avoir pris de la crème.

On enterra John Pendennis, esquire, « ci-devant éminent médecin à Bath, subséquemment magistrat plein de capacité, propriétaire bienveillant, et bienfaiteur de nombre d'institutions charitables et d'utilité publique dans ce voisinage et ce comté, » avec la plus grande pompe qu'on eût vue depuis les funérailles de sir Roger Clavering, enterré, au dire du greffier paroissial, dans l'église de l'abbaye de Clavering-Saint-Mary's. Une belle table de marbre, d'où est copiée l'inscription précédente, fut placée dans l'église au-dessus du banc de Fair Oaks. Vous y pouvez voir encore aujourd'hui l'écusson des Pendennis avec son cimier, un aigle regardant le soleil, et cette devise : *Nec tenui penna*. Le docteur Portman, dans son sermon du dimanche suivant,

parla du squire avec éloquence, et l'appela affectueusement « notre cher ami défunt. » Et Arthur Pendennis régna en sa place.

CHAPITRE III.

Où Pendennis apparaît assurément comme un très-jeune homme.

Arthur avait environ seize ans, avons-nous dit, quand il commença à régner. Sa personne était ce que ses amis appelaient trapue, mais sa maman disait qu'il avait une jolie petite taille. Sa chevelure était de ce beau brun qui semble de l'or au soleil ; il avait la figure ronde, rose, parsemée de rousseurs, et annonçant un bon caractère. Ses favoris (quand la nature lui accorda ces ornements du visage après lesquels il soupirait si ardemment) étaient d'une nuance décidément rougeâtre ; bref, sans être beau, il avait l'air si franc, si bon, si bienveillant, et ses honnêtes yeux bleus vous souriaient si gaiement, qu'il n'est pas surprenant que mistress Pendennis le crût l'orgueil de tout le comté. Entre seize et dix-huit ans il grandit de cinq pieds six à cinq pieds huit pouces, hauteur à laquelle il s'arrêta, mais dont sa mère fut émerveillée. Il avait trois pouces de plus que son père. Était-il possible qu'un homme eût trois pouces de plus que M. Pendennis ?

Vous pouvez être sûr qu'il ne retourna jamais au collège ; la discipline de l'établissement ne lui convenait pas, et il préférerait de beaucoup rester à la maison. La question de son retour fut néanmoins débattue, et son oncle fut pour l'affirmative. Le docteur, consulté, répondit par écrit qu'il importait beaucoup pour les succès d'Arthur dans l'avenir qu'il sût parfaitement une tragédie grecque : mais Pen fit adroitement entrevoir à sa mère les dangers auxquels il serait exposé dans la société des mauvais garnements de Greyfriars ; et l'âme timide d'Hélène, aussitôt alarmée, se rendit au désir qu'il avait de rester à la maison.

Alors l'oncle de Pen offrit d'employer son influence sur

son Altesse Royale le commandant en chef, qui daignait avoir des bontés pour lui, et proposa à Pen de lui obtenir un brevet dans les gardes à pied. A cette perspective le cœur de Pen bondit de joie. Un dimanche qu'il était sorti avec son oncle, il avait été entendre la musique à Saint-James. Il avait vu Tom Ricketts, élève de quatrième, qui portait au collège une jaquette et un pantalon si ridiculement étroits que les anciens ne purent s'empêcher de le prendre pour leur plastron ; il avait vu ce même Ricketts vêtu d'or et de cramoisi, ayant sur la tête un immense bonnet de peau d'ours, se dandinant sous le drapeau du régiment. Tom l'avait reconnu et salué d'un hochement de tête protecteur ; ce Tom, ce petit malheureux auquel il avait donné des coups de bâton pendant le dernier trimestre, il était là au milieu du carré, ralliant autour de l'étendard de son pays les musiciens soufflant dans les trompettes et heurtant les cymbales, entouré de baïonnettes, de baudriers et d'écarlate, s'entretenant familièrement avec d'énormes guerriers ayant la barbe au menton et la médaille de Waterloo sur la poitrine ! Que n'eût pas donné Pen pour porter de telles épaulettes et entrer dans un tel régiment ? .

Mais Hélène Pendennis prit un air d'alarme et de terreur, quand son fils lui fit part de cette proposition. Elle dit que, « sans chercher querelle à ceux qui pensaient différemment, un chrétien, selon elle, n'avait pas le droit de faire de l'état militaire sa profession. Jamais, jamais M. Pendennis n'eût permis à son fils de devenir soldat. Finalement, elle serait très-malheureuse s'il donnait suite à cette idée. »

Or, Pen se fût aussi bien coupé le nez et les oreilles que de rendre sa mère malheureuse de propos délibéré et avec préméditation ; et, comme il était d'humeur assez généreuse pour céder n'importe quoi à n'importe qui, il fit aussitôt présent à sa mère de son ardeur pour la gloire militaire, ainsi que de son habit rouge et de ses épaulettes imaginaires.

Elle se dit qu'il était le plus noble des êtres de ce monde. Mais le major Pendennis, après qu'on eut répondu par un refus à son offre d'un brevet, écrivit à la veuve une lettre fort courte où s'exhalait un peu son dépit, et il pensa que son neveu n'était qu'un triste sire.

Il fut satisfait néanmoins, quand, étant venu, selon sa

coutume, passer les fêtes de Noël à Fair Oaks, il vit les exploits du jeune homme à la chasse. Pen avait une très-bonne jument qu'il montait avec une grâce et un aplomb extraordinaires. Il franchissait les haies avec un grand sang-froid, et pourtant avec jugement et sans bravade. Dans ses lettres à ses camarades de collège, il parlait de ses bottes à revers et de ses hauts faits dans le pays. Il commençait à songer sérieusement à un habit rouge, et sa mère dut avouer que cela lui irait remarquablement bien; mais naturellement elle passait dans l'inquiétude ses heures d'absence, et s'attendait chaque jour à le voir rapporté sur un volet.

Malgré ces divertissements peut-être trop fréquents, il ne faut pas s'imaginer que Pen négligeât tout à fait ses études. Il aimait à lire tous les livres qui ne rentraient pas dans la catégorie des livres de classe. Ce n'était que lorsqu'on voulait, en quelque sorte, lui plonger de force la tête dans les eaux de la science, qu'il refusait d'en boire. Il dévora tous les livres qui étaient à la maison, depuis le théâtre d'Inchbald jusqu'au manuel du maréchal-ferrant par White. Il fouilla dans les bibliothèques du voisinage. Il trouva à Clavering une vieille cargaison de romans français qu'il lut avec le plus grand intérêt. Souvent il restait des heures perché sur le plus haut degré de l'escalier roulant de la bibliothèque du docteur Portman, ayant un in-folio sur les genoux, tantôt les Voyages de Hackluyt, tantôt le Léviathan de Hobbes, ou les œuvres de Saint-Augustin, ou les poésies de Chaucer. Le ministre et lui étaient très-bons amis, et ce fut celui-ci qui communiqua à Pen ce goût honnête pour le porto, qui le distingua dans tout le cours de sa vie.

Quant à cette chère et bonne mistress Portman, qui n'était pas du tout jalouse, quoique le docteur s'avouât amoureux de mistress Pendennis, qu'il affirmait être de beaucoup la plus belle dame du comté, elle n'avait qu'un seul chagrin lorsqu'elle levait un regard affectueux sur Pen perché au haut de l'échelle, et ce chagrin était que sa fille Minny fût trop âgée pour lui, ce qui était la vérité. Miss Mira Portman n'avait alors que deux ans de moins que la mère de Pen, et pesait autant que Pen et mistress Pendennis ensemble.

Ces détails sont-ils insipides? Regardez en arrière, bon ami, vers le temps de votre jeunesse, et demandez-vous

comment elle se passa. J'aime à croire que vous étiez un garçon bien élevé, brave et doux, au cœur chaud et aimant, regardant le monde en face, d'un œil loyal et bienveillant. Quelles brillantes couleurs avait alors votre jeunesse ! et comme vous en jouissiez ! L'homme n'a qu'un petit nombre d'années pareilles. Il ne les apprécie pas assez pendant qu'il les a. Ce n'est que lorsqu'elles sont loin derrière lui qu'il se rappelle combien elles étaient chères et heureuses.

Afin d'empêcher M. Pen de se livrer à cette oisiveté dont son ami, le professeur des Cisterciens¹, lui avait prédit de si terribles conséquences, on invita M. Smirke, le vicaire du docteur Portman, à venir tous les jours de Clavering, moyennant une rétribution libérale, passer quelques heures avec le jeune gentleman.

Ce Smirke était, à table, un homme sans défaut ; il portait les cheveux bouclés sur son beau front, et nouait sa cravate avec une grâce un peu mélancolique. C'était un savant et un mathématicien passable, qui enseigna à Pen tout ce que celui-ci fut d'humeur à apprendre, ce qui n'est pas beaucoup dire : car Pen eut bientôt pris la mesure de son précepteur, qui, lorsqu'il arriva monté sur son poney dans la cour de Fairoaks, avait le bout des pieds si absurdement tourné en dehors, et laissait un tel vide entre ses genoux et la selle, qu'il eût été impossible à tout jeune homme doué d'un peu de gaieté d'éprouver du respect pour un pareil écuyer. Pen faillit faire mourir Smirke de terreur, en le mettant sur sa jument, et lui faisant traverser une lande où M. Hardhead de Dumplingbeare, intrépide sportsman, avait rassemblé la meute du comté pour la chasse au renard. M. Smirke, sur Rébecca, la jument de son élève (ainsi nommée d'après la fille d'Isaac d'York, héroïne favorite de Pen), troubla les chiens autant qu'il dégoûta le chasseur ; car il estropia un de ces animaux en persistant à chevaucher au milieu de la meute, ce qui lui valut, de la part de M. Hardhead, une allocution plus remarquable par l'énergie du langage qu'aucun des discours qu'il eût jamais entendus, depuis qu'il avait quitté les canotiers des bords de l'Isis.

1. Greyfriars, actuellement collège, avait été jadis un monastère de moines de l'ordre de Cîteaux.

(Note du traducteur.)

Smirke confia à son élève ses poésies latines et anglaises, et offrit à mistress Pendennis un volume de ces dernières, imprimé à Clapham, lieu de sa naissance. Ils lurent ensemble les poètes anciens et les parcoururent d'un train assez agréable, bien différent de ce pas lent et pénible usité chez les Cisterciens, qui suivaient à la piste chaque mot qu'ils rencontraient et extrayaient toutes les racines sur leur passage. Pen n'aimait pas à s'arrêter : aussi, lorsqu'il était embarrassé, il se faisait construire la phrase par son précepteur, et il galopa ainsi à travers l'Iliade et l'Odyssée, à travers les auteurs tragiques et le charmant mais méchant Aristophane, qu'il déclara être le plus grand des poètes. Toutefois sa marche fut si rapide que, quoiqu'il parcourût assurément une étendue considérable de l'antique pays, il oublia tout dans la suite et ne conserva qu'un vague souvenir de sa promenade classique, à peu près comme un membre de la chambre des Communes qui en sait juste assez pour faire deux ou trois citations, ou un écrivain de revue qui, par bienséance, intercale de temps à autre un peu de grec dans ses articles.

Notre peuple est le plus prosaïque, mais aussi le plus fidèle qui soit au monde. Nous conservons avec un respect curieux et nous nous transmettons, de génération en génération, la superstition de ce que nous appelons l'éducation d'un gentleman.

Outre les poètes anciens, vous pouvez être assuré que Pen lut et goûta fort ceux de son pays. Smirke soupirait et hochait la tête en lui voyant lire Byron et Moore. Mais Pen était un corsaire intrépide et un zélé adorateur du feu ; il savait ces deux poètes par cœur, et souvent il entraînait dans une embrasure de fenêtre la petite Laure pour lui dire : « Zuleika, je ne suis pas ton frère ! » et cela d'un ton si tragique qu'il faisait s'ouvrir plus grands encore les grands yeux de la grave petite fille. Jusqu'à l'heure du souper, elle restait assise à coudre aux pieds de mistress Pendennis, et écoutait Pen, sans comprendre un mot des lectures qu'il faisait le soir à sa mère.

Il lui lut Shakspeare (qu'elle disait aimer, mais qu'elle n'aimait pas), et Byron, et Pope, et son poème favori de *Lalla Rookh*, qui plut médiocrement à mistress Pendennis.

Mais pour l'évêque Heber, et surtout pour mistress Hemans, Hélène fondait littéralement en larmes et ne sortait pas la figure de son mouchoir, quand Pen lui lisait ces auteurs de sa voix si jeune et si musicale. *L'Année chrétienne* fut publiée vers ce temps-là, et le fils et la mère lurent ce livre avec un saint respect. Pendennis n'entendit plus que rarement et faiblement dans la suite cette solennelle musique d'église; mais il en aima toujours le souvenir, et le temps où elle avait frappé son cœur, alors que, plein d'espoir et exempt de doute, il traversait les champs au son des cloches de l'église, le dimanche matin.

C'est à cette époque de son existence que Pen publia, dans le coin des poètes du *Chronicle* de ce comté, quelques poésies dont il était entièrement satisfait. Il est l'auteur des vers signés NEP, et intitulés : *A une larme; l'Anniversaire de la bataille de Waterloo; à Mme Caradori, chantant aux concerts donnés à l'occasion des assises; la Saint-Barthélemy*, terrible dithyrambe contre le papisme et appel solennel au peuple anglais pour l'inviter à s'unir contre l'émancipation des catholiques romains, etc., etc., tous chefs-d'œuvre que mistress Pendennis conserve sans doute encore aujourd'hui, avec les premiers petits bas de son fils, avec les premiers cheveux qu'on lui coupa, avec son biberon et diverses autres reliques intéressantes du temps de son enfance. Il galopait souvent alors sur Rebecca, à travers les dunes de Dumpling, ou bien se rendait au chef-lieu du comté, que nous appellerons, si vous voulez, Chatteries, en déclamant ses poésies et se croyant inspiré d'un souffle tout byronien.

Son génie était à cette époque d'un caractère décidément sombre. Il apporta à sa mère une tragédie qui la fit tant rire, quoiqu'il tuât seize personnages avant le second acte, que, dans un mouvement de dépit, il jeta ce chef-d'œuvre au feu. Il projeta un poème épique en vers blancs, intitulé : *Cortez ou le Conquérant du Mexique et la Fille de l'Inca*. Il écrivit une partie de *Sénèque ou le Bain fatal*, et d'*Ariane à Naxos*, pièces classiques avec chœurs, strophes et antistrophes, qui donnèrent fort à penser à la pauvre mistress Pendennis. Il commença aussi une *Histoire des jésuites*, où il flagellait cet ordre avec une terrible sévérité, et prémunissait contre leurs machinations ses compatriotes protestants. Cet attachement

à l'Église établie fut un sujet de joie pour le cœur de sa mère, car notre jeune homme était alors un ferme et zélé défenseur de sa religion et de son roi; et lors de l'élection, quand sir Gilles Beanfield se porta candidat des *Bleus* contre lord Trehawk, fils de lord Eyrie, whig et ami du papisme, Arthur Pendennis, paré d'un immense nœud bleu, ouvrage de sa mère, sur Rebecca, pareillement décorée des couleurs nationales, chevaucha à côté du révérend docteur Portman, monté sur Dowdy, sa jument grise, et à la tête des électeurs de Clavering, que le docteur menait voter pour le champion protestant.

Ce jour-là, Pen fit son premier discours à l'hôtel des Bleus, et ce fut aussi, paraît-il, ce jour-là que, pour la première fois de sa vie, il but un peu plus de vin qu'il n'en pouvait porter. Miséricorde! quelle scène à Fair Oaks, quand il entra je ne sais à quelle heure de la nuit! Quel mouvement de lanternes dans la cour et les écuries, quoiqu'il fût un clair de lune superbe! Quel rassemblement de domestiques lorsque Pen revint, faisant résonner le pont et les pavés de la cour sous les pas de son cheval, accompagné d'une dizaine de votants de Clavering qui hurlaient derrière lui le chœur d'élection des Bleus.

Il voulut les faire tous entrer et leur donner du vin, de très-bon madère, du madère excellent. « John, allez chercher du madère! » Et Dieu sait ce qu'eussent fait les fermiers, si *madame* Pendennis ne se fût montrée en peignoir blanc avec une bougie, et si l'aspect de sa belle figure pâle n'eût tellement imposé à ces zélés Bleus, qu'ils se retirèrent en portant la main au chapeau!

A côté de ces amusements auxquels se livrait M. Pen, il est une occupation qui est la principale affaire et le grand plaisir de la jeunesse, s'il faut en croire les poètes que Pen étudiait toujours. Ce jeune homme avait le cœur si ardent et l'imagination si vive, qu'on ne peut espérer qu'il ait pu échapper longtemps à la passion à laquelle nous faisons allusion, et que vous avez justement, mesdames, deviné être celle de l'amour. Pen soupira d'abord en secret; comme le jeune malade d'amour dont nous parle Ovide, il ouvrait sa poitrine et disait : *Aura, veni!* Quel cœur généreux n'a pas, en son temps, appelé ainsi quelque maîtresse aérienne?

Oui, Pen commençait à sentir le besoin d'un premier amour, d'une passion dévorante, d'un objet sur lequel il pût concentrer tous ces vagues désirs qui le faisaient souffrir d'un si doux mal. Il désirait une jeune fille à qui il pût réellement dédier ses vers, et qu'il pût élever sur un autel et adorer à la place de ces Ianthés et de ces Zuleikas, à qui s'adressaient les effusions de sa muse féconde. Il lut et relut ses poèmes favoris; il invoqua Alma Vénus, la joie des dieux et des hommes; il traduisit les odes d'Anacréon et choisit dans Waller, Dryden, Prior et autres, des passages appropriés à son tourment. Smirke et lui ne se lassaient jamais de parler d'amour dans leurs entrevues. Ce précepteur sans foi, au lieu de lui apprendre l'algèbre et le grec, l'entretenait de conversations sentimentales; car Smirke était amoureux aussi. Qui eût pu faire autrement, étant tous les jours en relation avec une telle femme? Smirke était amoureux fou de mistress Pendennis, autant que ce mot de fou peut s'adresser à une flamme aussi douce que celle de M. Smirke. Cette honnête dame, assise dans la salle d'en bas, apprenant à la petite Laure à jouer du piano, ou faisant des jupes de flanelle pour les pauvres du voisinage, ou suivant de quelque autre manière la calme routine de sa vie chrétienne, modeste et sans tache, se doutait peu des orages qui se formaient, dans le cabinet de l'étage supérieur, dans le cœur de Pen assis en veste de chasse, les coudes sur le tapis vert de sa table, et les mains plongées dans les boucles de sa brune chevelure, avec Homère sous son nez, et dans le cœur du digne M. Smirke qui lisait avec Pen. C'est là qu'ils parlaient d'Hélène et d'Andromaque.

« Andromaque est comme ma mère, disait souvent Pen ; mais je le déclare, Smirke, par Jupiter! je me couperais le nez pour voir Hélène. »

Il déclamait alors quelques vers favoris, que le lecteur trouvera mieux à leur place dans la suite de ce livre. Il dessinait des portraits d'Hélène (portraits qui existent encore), avec des nez droits et des yeux énormes, et il écrivait bravement au-dessous : *Arthur Pendennis delineavit et pinxit.*

Quant à M. Smirke, il préférait naturellement Andromaque. Aussi était-il extraordinairement bon pour Pen. Il lui donna son Horace Elzévir, dont raffolait le jeune homme, et un

petit Testament grec que sa mère lui avait acheté à Clapham. Il lui fit présent aussi d'un porte-crayon en argent. Et pour le travail, il le laissait libre d'en faire autant ou aussi peu qu'il voulait. Il semblait toujours sur le point d'ouvrir son cœur à Pen ; il lui confessa même qu'il avait un.... un attachement, un attachement pour une personne ardemment chérie, ce qui rendit Pendennis curieux d'en savoir davantage.

« Dites donc, mon vieux, est-elle jolie ? a-t-elle les yeux noirs ou bleus ? » demanda-t-il.

Mais le vicaire du docteur Portman, poussant un doux soupir, leva les yeux au plafond, et, d'une voix faible, pria Pen de changer de conversation. Pauvre Smirke ! Il invita son élève à dîner chez lui à Clavering, dans le logement qu'il occupait au-dessus de *madame* Fribsby, la modiste. Et un jour de pluie, mistress Pendennis, étant venue à Clavering en cabriolet pour quelques affaires (c'était probablement vers le temps de quitter le deuil), se laissa persuader d'entrer dans l'appartement du vicaire, qui envoya aussitôt acheter des gâteaux. A partir de ce jour, le sofa où elle s'était assise devint sacré pour lui, et il garda toujours des fleurs dans le verre où elle avait bu.

Comme mistress Pendennis ne se lassait jamais d'écouter les louanges de son fils, nous pouvons être certains que ce fripon de précepteur ne négligeait aucune occasion de converser avec elle sur ce sujet. C'était peut-être un peu ennuyeux pour lui d'entendre à son tour raconter les traits de générosité de Pen, sa bravoure à combattre quelque gros méchant enfant, tyran de ses camarades, ses bons mots et ses plaisanteries, son prodigieux savoir en fait de latin, de musique, d'équitation, etc. Mais quel prix n'eût-il pas payé pour se trouver en compagnie de mistress Pendennis ? Et la veuve, après ces conversations, se disait que M. Smirke était un homme fort aimable et très-bien informé. Pour ce qui est d'Arthur, elle n'avait pas encore décidé s'il serait premier prix de mathématiques et archevêque de Cantorbéry, ou grand prix d'honneur à Oxford et grand chancelier d'Angleterre. Mais elle était intimement convaincue qu'il n'y avait pas son pareil dans tout l'empire britannique.

Amie de la simplicité et habituée à l'économie, elle se mit

aussitôt à épargner, et peut-être à devenir un peu parcimonieuse, dans l'intérêt de son fils. Naturellement il n'y eut pas de festin à Fair Oaks pendant l'année de deuil ; mais ces cloches de plat en argent dont le docteur était si fier, où s'épanouissaient de toutes parts les armes des Pendennis, et que surmontait leur cimier, restèrent de longues années enfermées dans leur coffre. La maison fut diminuée et ses dépenses réduites. Il y avait un maigre repas d'anachorète, quand Pen dînait dehors ; et lui-même dirigea les remontrances parties de la cuisine au sujet de la mauvaise qualité de la bière de Fair Oaks. Mistress Pendennis devenait avare pour l'amour de Pen. Et qui donc a jamais accusé les femmes d'être justes ? Toujours elles se sacrifient pour l'amour de quelqu'un, à moins qu'elles n'en sacrifient un autre.

Dans le petit cercle des amis intimes de la veuve, il ne se trouvait aucune jeune femme que Pendennis pût honorer en lui offrant l'inestimable trésor d'un cœur qui brûle de se donner. Certains jeunes gens, en pareille position, consacrent leurs jeunes affections à Dolly, la laitière, ou jettent des regards de tendresse sur Molly, la fille du forgeron. Pen pensait qu'un Pendennis était un beaucoup trop grand personnage pour s'abaisser ainsi. Il avait l'esprit trop élevé pour une intrigue vulgaire, et à la seule idée de séduction, si jamais elle lui était venue, son cœur se fût révolté comme à l'idée d'un acte de bassesse ou de déshonneur.

Miss Minny Portman était trop vieille, trop grosse, et aimait trop à lire l'*Histoire ancienne* de Rollin. Les misses Boardback, filles de l'amiral Boardback (de Saint-Vincent's-House, ou de l'Hôtel du 4 juin, comme on appelait aussi sa demeure), dégoûtaient Pen par les airs de Londres qu'elles apportaient à la campagne, de Gloucester-Place où elles passaient la saison ; et puis, du haut de leur grandeur, elles regardaient Pen comme un marmouset. Les trois filles du capitaine Glanders (en demi-solde, 50^e de dragons de la garde) étaient encore en tabliers de toile écrue, et avaient les bouts de leurs tresses noués de rubans roses sales. Comme il n'avait pas acquis le talent de danser, le jeune homme évitait les *assemblées* de Chatteries, où il aurait eu la chance de rencontrer le beau sexe. Enfin il n'était pas

amoureux parce qu'il n'avait sous la main personne de qui s'éprendre.

Et notre jeune babouin avait coutume de sortir à cheval tous les jours, en quête d'une *Dulcinée*, et de regarder dans les cabriolets et les équipages qui passaient sur la grand'-route. Souvent le cœur lui battait bien fort, et il sentait un certain tremblement mêlé d'espoir, car elle était peut-être dans cette chaise de poste jaune qui gravissait la colline en se balançant; ou bien ce pouvait être une de ces trois filles en chapeau de castor, au fond de ce cabriolet bourgeois qui faisait quatre milles à l'heure, sous la conduite de ce gros vieux monsieur vêtu de noir. La chaise de poste contenait une vieille douairière de soixante-dix ans, au nez barbouillé de tabac, avec une femme de chambre, sa contemporaine. Les trois filles en chapeau de castor n'étaient pas plus belles que les navets des champs qui bordaient la route. Quoi qu'il fût, et de quelque côté qu'il chevauchât, l'honnête Pen ne rencontrait toujours pas la princesse féerique qu'il devait délivrer et conquérir.

De tout cela il ne disait rien à sa mère. Il avait son monde à lui. Quelle âme ardente, généreuse, pleine d'imagination, n'a pas un endroit secret où elle se livre à d'aimables fantaisies? Que nulle vaine curiosité, nulle grossière importunité, n'aille y troubler nos enfants. Ma bonne dame, laissez parfois votre enfant seul, si votre enfant est poète. Même vos admirables conseils peuvent quelquefois être ennuyeux. Vous êtes sans défaut; mais il ne s'ensuit pas que chacun dans votre famille doive penser exactement comme vous. Ce petit enfant là-bas peut avoir des pensées trop profondes même pour votre grand esprit, et des idées si modestes et si timides qu'elles n'osent se mettre à nu devant nous.

Hélène Pendennis, par la force du pur amour, devina un grand nombre des secrets de son fils. Mais elle gardait ces choses en son cœur, si l'on peut s'exprimer ainsi, et elle n'en parlait pas. D'ailleurs elle avait résolu de lui faire épouser la petite Laure, qui aurait dix-huit ans quand Pen en aurait vingt-six, quand il aurait achevé ses cours et fait son grand voyage, quand il se serait fixé, soit à Londres pour étonner toute la métropole par son savoir et son éloquence au barreau, soit mieux encore en un gentil presby-

tère, de campagne entouré de roses trémières et autres, près d'une délicieuse et romantique église couverte de lierre, et où, du haut de la chaire, Pen prêcherait les plus beaux sermons qu'on eût jamais entendus.

Or, tandis que ces sentiments naturels portaient la guerre et l'inquiétude dans le cœur de l'honnête Pen, il arriva qu'un jour il alla à Chatteries porter au *Chronicle* du comté un terrible et saisissant poème pour le numéro de la semaine suivante; et, ayant mis, selon sa coutume, son cheval à l'écurie de l'hôtel du Roi Georges, il rencontra une vieille connaissance. Un grand tandem noir à roues écarlates entra bruyamment dans la cour de l'auberge, où Pen était à causer avec le valet d'écurie au sujet de Rébecca; et la voix de celui qui conduisait lui cria d'un ton protecteur :

« Holà! Pendennis, est-ce bien vous? »

Notre jeune homme eut quelque peine à reconnaître, sous le chapeau à larges bords, sous le vaste paletot et l'énorme cravate dont était affublé le nouveau venu, la personne et la figure de son ancien condisciple, M. Foker.

Une année d'absence n'avait pas peu changé ce gentleman. L'adolescent qui s'était fait fouetter justement quelques mois auparavant, et qui dépensait en tartes et en croquets l'argent de ses menus plaisirs, apparaissait alors devant Pen en un de ces costumes que l'opinion publique qualifie d'*étalage*, et l'opinion publique est, ce me semble, aussi bonne autorité en pareille matière que le *Dictionnaire de Johnson*. Il avait un bouledogue entre les jambes, et sur sa cravate de cachemire rouge brillait une épingle représentant un autre bouledogue en or. Il portait un gilet de fourrure tout galonné de chaînes d'or, un frac vert à boutons ciselés, et un pardessus blanc, orné de boutons grands comme des assiettes de dessert, sur chacun desquels était gravé quelque remarquable incident de chasse ou de course. Tous ces ornements faisaient si avantageusement ressortir le physique de ce jeune homme, qu'on eût été embarrassé de dire à quel type il ressemblait le plus, et si c'était un boxeur en goguette ou un cocher en habit de gala.

« Avez-vous quitté cet endroit pour de bon, Pendennis? dit M. Foker, descendant de son landau et donnant un doigt à Pendennis.

— Oui, il y a au moins un an, répliqua Pen.

— Sale vieux trou ! reprit M. Foker. Je le déteste ; je déteste le docteur ; je déteste le sous-maître Towzer ; je déteste tous ceux qui sont là. Ce n'est pas un endroit convenable pour un gentleman.

— Certes, non, dit Pen d'un air extrêmement important.

— Vraiment, mon cher, je rêve parfois à présent que le docteur se promène dans mon estomac, ajouta Foker ; et Pen sourit en pensant qu'il avait eu, lui aussi, de ces rêves effrayants. Quand je songe à ce qu'on nous faisait manger, parole d'honneur ! je m'étonne que j'aie pu y résister. Du mouton galeux, de la vache enragée, les jeudis et les dimanches du pouding capable de vous empoisonner !... Regardez mon cheval.... Avez-vous jamais vu plus jolie bête ? J'arrive de Baymouth ; nous avons fait les neuf milles en quarante-deux minutes. Ce n'est pas mal marcher, hé ?

— Est-ce que vous restez à Baymouth, Foker ? demanda Pendennis.

— J'y *voiture*, répondit l'autre avec un hochement de tête.

— Quoi ? s'écria Pen, d'un air si étonné que Foker éclata de rire et répliqua :

— Le diable m'emporte, Pen ! je ne vous croyais pas assez nigaud pour ignorer ce qu'on entend par *voiturer*. Je suis venu d'Oxford avec une voiture.... un précepteur, ne comprenez-vous pas, mon vieux ? Il me voiture et quelques autres *hommes* avec moi ; c'est-à-dire, il nous prépare pour notre examen. Spavin et moi, nous avons le char à nous deux. Et l'idée m'est venue de rouler jusqu'ici pour aller au spectacle. Avez-vous jamais vu Rowkins danser le hornpipe ? »

Et M. Foker se mit à exécuter, dans la cour de l'auberge, quelques pas de cette danse populaire, tout en regardant autour de lui, comme pour demander la sympathie de son groom et des garçons d'écurie.

Pen se dit qu'il s'amuserait bien aussi au spectacle ; comme il devait faire clair de lune, il pourrait retourner à Fair Oaks après la comédie. Il accepta donc l'invitation à dîner de Foker, et les jeunes gens entrèrent ensemble dans l'auberge. M. Foker s'arrêta au comptoir, et, s'adressant à miss Rincer, la jolie fille de l'hôtesse, qui y présidait, lui demanda un verre de *son mélange*.

A l'enseigne du Roi Georges on connaissait Pen et sa famille depuis qu'ils s'étaient fixés dans le pays ; les voitures et chevaux de M. Pendennis s'y arrêtaient toutes les fois qu'il venait au chef-lieu de comté. L'hôtesse fit une très-respectueuse révérence à l'héritier de Fair Oaks, le complimenta sur sa taille et son air viril, et lui demanda des nouvelles de mistress Pendennis, du docteur Portman, et des gens de Clavering ; et le jeune gentleman répondit avec beaucoup d'affabilité à ces questions. Mais il parlait à M. et mistress Rincer avec cette sorte de bonté particulière à un jeune prince qui s'adresse aux sujets de son père, sans s'imaginer pour cela que ces bonnes gens fussent ses égaux en ce monde.

Bien différente était la conduite de M. Foker. Il s'informa de M. Rincer et de son rhume de cerveau ; il proposa une énigme à mistress Rincer ; il demanda à miss Rincer quand elle serait prête à l'épouser, et il fit ses compliments à miss Brett, l'autre demoiselle du comptoir : le tout en une minute de temps, et avec une vivacité et une gaieté qui firent pouffer de rire toutes ces dames. Puis, quand il eut sablé le mélange que miss Rincer venait de lui servir, il fit claquer sa langue en signe de grande satisfaction.

« Prenez-en une goutte, dit-il à Pen ; ça m'est recommandé par la Faculté, comme un.... diable de mot, va ! un.... *stomatique* excellent, mon vieux. Donnez-en un verre au jeune homme, Rincer, et inscrivez-le sur le compte de votre tout dévoué. »

Le pauvre Pen prit le verre, et tout le monde rit de la grimace qu'il fit en le remettant sur le comptoir. Du genièvre, de l'absinthe et je ne sais plus quel cordial, voilà de quoi se composait le mélange qui plaisait si fort à M. Foker, qu'il l'avait appelé de son nom. Voyant que Pen toussait, crachait et faisait des grimaces, l'autre dit à M. Rincer que le jeune homme était naïf, très-naïf, mais qu'il l'aurait bientôt formé. Puis ils se mirent à commander le dîner ; M. Foker insista pour avoir de la tortue et du gibier, il avertit aussi l'hôtesse d'avoir bien soin de frapper le vin.

MM. Foker et Pen descendirent ensuite la grand'rue en flânant, le premier ayant à la bouche un cigare qu'il avait tiré d'un étui presque aussi gros qu'une valise. Pour remplir cet étui, il entra chez M. Lewis, avec qui il causa quelque

temps, assis sur le comptoir ; il alla voir ensuite la jolie fille qui se trouvait chez la fruitière, et il la régala de compliments pareils à ceux qu'il avait adressés aux demoiselles de l'hôtel du Roi Georges. Ils passèrent ensuite devant le bureau du *Chronicle*. Pen avait toute prête une enveloppe contenant des *Vers à Thyrza*, mais le pauvre garçon n'osa pas la jeter dans la boîte de l'éditeur, pendant qu'il se promenait en compagnie d'un gentleman aussi distingué que M. Foker. Peu après ils rencontrèrent de pesants dragons du régiment toujours en garnison à Chatteries, et ils s'arrêtèrent pour causer des bals de Baymouth, de la jolie miss Brown, et de la diantrement belle mistress Jones.

En vain Pen se rappelait que Foker n'était qu'un âne au collège, qu'à peine il savait lire couramment, qu'il était très-malpropre et connu pour sa stupidité. Ce jour-là, pas plus qu'à Greyfriars, M. Foker ne ressemblait à un gentleman ; pourtant Pen ressentait un secret orgueil à parader dans la grand'rue avec un jeune homme qui avait des tandems, qui parlait à des officiers, et qui commandait pour son dîner de la tortue et du champagne. Il écoutait, et même avec respect, ce que M. Foker lui racontait de la vie à l'Université, dont lui, Foker, était un des principaux ornements ; et il lui fallut entendre une longue série d'anecdotes sur les régates, les luttes corps à corps, le punch au lait et les boulingrins d'Oxford. Bref, Pen commença même à désirer de fréquenter l'Université, puisqu'on y avait de si mâles divertissements.

Le fermier Gurnett, qui demeurait tout près de Fair Oaks, étant venu à passer en ce moment et ayant salué Pen, celui-ci l'arrêta pour faire dire à sa mère qu'il avait rencontré un ancien condisciple, et qu'il dînerait à Chatteries.

Les deux jeunes gentlemen continuèrent ensuite leur promenade et firent le tour de la place de la cathédrale, d'où l'on entendait la musique de l'office du soir, musique qui affectait et impressionnait toujours beaucoup Pen. Mais M. Foker n'y fut que pour passer en revue les bonnes d'enfants qui s'assemblent sous les ormes de cette promenade, et qui sont à Chatteries d'une beauté remarquable. Ils flânèrent là jusqu'au moment où le morceau de sortie donna à la petite congrégation le signal de se disperser.

Le vieux docteur Portman était du petit nombre de ceux qui sortaient du vénérable portail. Ayant reconnu Pen, il vint lui serrer la main, tout en examinant avec étonnement son ami, dont la bouche et le cigare exhalaient des nuages parfumés qui tourbillonnèrent autour de l'honnête figure du docteur et de son chapeau à pelle.

« Un ancien condisciple à moi, M. Foker, dit Pen.

— Hem-m ! » répliqua le docteur, qui regarda le cigare d'un air menaçant.

Une pipe dans son cabinet, qu'à cela ne tienne; mais le digne gentleman avait le cigare en abomination.

« Je suis venu pour affaires avec l'évêque, dit le docteur. Nous nous en retournerons ensemble, Arthur, si vous voulez.

— Je.... j'ai donné ma parole à mon ami que voici, répliqua Pen.

— Vous feriez mieux de rentrer avec moi, reprit le docteur.

— Sa mère sait qu'il est dehors, monsieur, dit M. Foker; n'est-ce pas, Pendennis ?

— Mais cela ne prouve pas qu'il ne ferait pas mieux de rentrer avec moi, grommela le docteur en s'éloignant avec une grande dignité.

— Il n'aime pas le tabac, le vieux, je suppose, dit Foker. Ah ! qui vois-je ? le général et Bingley, le directeur. Comment va, Cos ? Comment va, Bingley ?

— Comment va, mon digne et brave jeune Foker ? s'écria le gentleman qualifié de général, et qui portait un petit manteau militaire fort usé, à collet tout gras, et un chapeau très-enfoncé sur un œil.

— J'espère que vous vous portez bien, mon très-cher monsieur, dit l'autre gentleman, et que le théâtre royal aura l'honneur de vous voir ce soir. Nous donnons *l'Étranger*, où votre humble serviteur...

— Je ne puis vous supporter en pantalon collant et en bottes à l'écuyère, Bingley, » interrompit le jeune M. Foker.

A quoi le général répliqua avec l'accent irlandais :

« Mais je pense que vous aimerez miss Fotheringay dans le rôle de mistress Haller, ou je ne m'appelle pas Jack Costigan. »

Pen regardait ces individus avec le plus grand intérêt. Jamais auparavant il n'avait vu d'acteur ; et il vit en ce moment la figure rouge du docteur Portman qui tournait la tête en quittant la place de la cathédrale. Évidemment le brave homme était très-mécontent de voir Pen en pareille compagnie.

Peut-être Pen eût-il beaucoup mieux fait de suivre le conseil du ministre et de rentrer avec lui. Mais qui de nous connaît sa destinée ?

CHAPITRE IV.

Mistress Haller.

De retour à l'hôtel du Roi Georges, M. Foker et son convié s'attablèrent dans la salle du café, où M. Rincer apporta le premier plat en saluant aussi bas que s'il eût servi le gouverneur du comté. M. Foker attaqua la tortue et le gibier avec autant de plaisir qu'il en montrait l'année d'auparavant en se régaland de *ginger-beer* et de *polonies* introduits frauduleusement. Pen ne put que respecter ce grand connaisseur, lorsqu'il déclara que le champagne n'était que du mauvais vin de groseilles, et qu'il cligna de l'œil en goûtant le porto. Le porto était ce qu'il devait être, affirma-t-il, et il dit aux garçons qu'il n'y avait pas moyen de l'attraper.

Il connaissait tous ces garçons par leurs noms de baptême, et manifestait beaucoup d'intérêt pour leurs familles. Lorsque la diligence de Londres fut tirée de sa remise (dans ces temps reculés, la diligence partait de l'hôtel du Roi Georges), M. Foker ouvrit la fenêtre de la salle du café et appela le conducteur et le postillon également par leurs prénoms, s'informant de leurs familles respectives. Il imita avec beaucoup de vigueur et d'exactitude le son du cornet, tandis que Jem, le valet d'écurie, époussetait à coups de fouet les couvertures des chevaux, et que la voiture se mettait gaiement en marche.

« Une bouteille de xérès, une bouteille de faux champagne, une bouteille de porto et un chasse-café, ce n'est pas si mauvais; hé, Pen ? » dit Foker.

Après que toutes ces friandises, et une grande quantité de fruits et de noisettes, eurent été expédiées, il déclara qu'il était temps de jouer des jambes. Pen se leva d'un bond, les yeux très-brillants et la figure enluminée, et ils se dirigèrent vers le théâtre, où ils payèrent leurs places à une vieille dame à la respiration sifflante, qui sommeillait dans le bureau de recette.

« Mistress Dropsicum, belle-mère de Bingley, fameuse dans lady Macbeth ! » dit Foker à son compagnon. Foker la connaissait, elle aussi.

Ils eurent presque le choix des loges du théâtre, qui n'était pas mieux garni que ne le sont ordinairement les théâtres de province, malgré l'*universel élan d'attraction et les galvaniques frémissements de plaisir* annoncés par Bingley sur l'affiche. Une vingtaine environ de personnes émaillaient les bancs du parterre; quelques autres sifflaient et frappaient du pied dans les galeries; et une douzaine d'autres, admises gratuitement, se trouvaient dans le rang de loges où nos jeunes gens vinrent s'asseoir. Les lieutenants Rodgers et Podgers, et le jeune cornette Tidmus, du régiment de dragons, occupaient une loge particulière. C'est pour eux que jouaient les acteurs, avec qui ces messieurs semblaient causer quand le dialogue le permettait, et qu'ils applaudissaient bruyamment en les appelant par leurs noms.

Bingley, le directeur (il prenait tous les principaux rôles tragiques et comiques, sauf lorsqu'il s'éclipsait modestement pour faire place aux *étoiles* de Londres qui venaient quelquefois à Chatteries), était remarquable dans le rôle de l'*Etranger*. Il portait le pantalon collant et les bottes à l'écuyère que la tradition scénique donne à cet homme outragé, avec un large manteau et un castor orné d'une plume de char funèbre qui tombait sur sa vieille figure ratatinée, et qui ne cachait qu'en partie les boucles de sa grande perruque brune. Il avait choisi pour lui-même, parmi les bijoux de théâtre, les bagues les plus grosses et les plus brillantes, et il laissait sortir des plis de son manteau son petit doigt tremblotant, dont la première articulation était cachée par une bague en strass,

qui lançait ses feux sur les figures du parterre. Bingley accordait comme une grande faveur aux jeunes gens de sa troupe de se parer de cette bague dans des rôles de petite comédie. Ils le flattaient en lui en demandant l'histoire. Le théâtre a ses bijoux traditionnels, comme la couronne et toutes les grandes familles. Cette bague avait appartenu à Georges-Frédéric Cooke, qui l'avait eue de M. Quin, lequel pouvait l'avoir payée un schelling. Bingley s'imaginait que le monde était fasciné par son éclat.

L'Étranger lisait dans le livre de théâtre, ce merveilleux livre qui n'est relié comme aucun autre livre au monde, mais qui est rouge et brillant comme le héros ou l'héroïne qui le tient. Notez qu'on le tient sur la scène comme jamais personne n'a tenu un livre. L'Étranger mit le doigt sur un passage, et hocha la tête d'un air grave en regardant le public; puis il leva les yeux et le doigt vers le ciel, comme pour donner à entendre qu'il puisait une grande consolation dans un ouvrage qui avait avec le ciel de si fortes affinités.

Quiconque a jamais vu X., un de nos grands acteurs de petite comédie, en robe de chambre de perse comme personne n'en a jamais porté, représentant un jeune seigneur qui charme ses ennuis par quelque lecture légère, en attendant l'arrivée de son ami sir Harry, ou de son père qui tarde trop à descendre pour le déjeuner; quiconque, dis-je, a jamais vu le célèbre X. avec un faux livre, a certes joui d'un grand plaisir, et ce spectacle a dû lui fournir matière à longues réflexions.

Dès que l'Étranger vit les jeunes gens, ce fut à eux qu'il adressa son jeu. Il les regarda d'un air solennel par-dessus son volume doré, couché qu'il était sur un banc, et montrant sa main, sa bague et ses bottes à l'écuyère. Il calculait l'effet que chacun de ces ornements allait produire sur ses victimes; il était déterminé à les fasciner, car il savait qu'ils avaient payé leurs places, et il voyait déjà leurs familles accourir de la campagne pour occuper les chaises de canne de ses loges.

Pendant qu'il est à lire, étendu sur son banc, son domestique, Francis, fait ces remarques sur son maître :

« Il lit encore ! voilà ce qu'il fait du matin au soir. Pour lui, la nature est sans beauté, la vie est sans charme. En

trois ans, je ne l'ai pas vu sourire une seule fois ! » Durant ces commentaires du fidèle domestique, le visage de Bingley s'assombrit d'une manière terrible. « Oh ! si seulement il pouvait s'attacher à quelque être vivant, ne fût-ce qu'à un animal ! car il faut que l'homme aime quelque chose. »

Entre Tobias (Goll), sortant de la hutte. Il s'écrie :

« Ah ! qu'il est doux, après sept longues semaines, de sentir de nouveau ces chauds rayons de soleil ! Merci, bon Dieu, de la joie que je goûte ! »

Il prend son bonnet dans ses mains, lève les yeux et prie.

L'Étranger le regarde attentivement.

FRANCIS, à l'Étranger. Ce vieillard ne peut avoir qu'une petite part de bonheur sur la terre. Et pourtant, voyez combien il en est reconnaissant !

BINGLEY. Parce que, quoique vieux, ce n'est qu'un enfant mené à la lisière par l'Espérance.

(Il regarde fixement Foker, qui, toutefois, continue à sucer la pomme de sa canne d'un air indifférent.)

FRANCIS. L'Espérance est la nourrice de la vie.

BINGLEY. Et la tombe est son berceau !

L'Étranger prononça ces mots en gémissant comme un basson à l'agonie, et fixa sur Pendennis un regard si soutenu, que le pauvre garçon en fut tout décontenancé. Il crut que toute la salle le regardait, et il baissa les yeux. Mais dès qu'il les relevait, ceux de Bingley se fixaient de nouveau sur lui. Pendant toute cette scène, ce fut pour lui que le directeur joua. Au moment où il allait faire une bonne action et renvoyer Francis avec le livre, pour que ce domestique ne fût pas témoin de l'œuvre de bienfaisance qu'il méditait, Bingley marqua soigneusement la page où il en était resté, afin de pouvoir, quand il le voudrait, continuer sa lecture hors de la scène. Mais tout ce jeu s'adressait directement à Pendennis, que le directeur voulait absolument subjuguier. Aussi notre jeune homme fut-il grandement soulagé lorsque la scène finit, et que Foker, frappant le plancher de sa canne, s'écria :

« Bravo, Bingley !... Donnez-lui donc un coup de main, Pendennis ; vous savez que tous ces gaillards-là aiment un coup de main. »

Et le bon Foker lui-même, et Pendennis qui riait, et les

dragons dans la loge d'en face se mirent à battre des mains de toutes leurs forces.

Une chambre du château de Wintersen remplaça la hutte de Tobias et la scène où l'Étranger faisait admirer ses bottes. Des serviteurs empressés rangeaient des chaises et des tables.

« Voilà Hicks et miss Thackthwaite, murmura Foker. Une jolie fille, n'est-ce pas, Pendennis?... Mais, attention !... Hourra ! bravo ! voici la Fotheringay ! »

Le parterre tressaillit, et frappa le plancher de ses parapluies ; une salve d'applaudissements partit de la galerie ; les officiers de dragons et Foker battirent des mains avec fureur. Vous eussiez cru la salle comble, tant les applaudissements furent bruyants. On vit poindre de derrière la coulisse la face rubiconde et les rudes favoris de M. Costigan. Pen ouvrit des yeux étincelants quand mistress Haller entra. D'abord elle parut abattue ; mais, encouragée par les applaudissements, elle promena sur la salle des regards reconnaissants ; puis, croisant les mains sur sa poitrine, elle fit une magnifique révérence. Nouveaux applaudissements, nouveaux coups de parapluie. Cette fois, Pen, enflammé par le vin et l'enthousiasme, battit des mains et cria *bravo* ! plus fort que les autres. Mistress Haller le remarqua, comme tout le monde. Le vieux M. Bows, le petit premier violon de l'orchestre (qui, ce soir, s'était grossi d'un détachement de la musique des dragons, avec la bienveillante autorisation du colonel Swallowtail), leva les yeux de dessus le pupitre devant lequel il était penché avec sa béquille à côté de lui, et sourit en voyant l'enthousiasme du jeune homme.

Ceux qui n'ont vu miss Fotheringay que plus tard, postérieurement à son mariage et à son introduction dans le monde de Londres, n'ont pas d'idée combien elle était belle à l'époque où notre ami Pen la vit pour la première fois. Elle était grande femme, et à cet âge de vingt-six ans (car elle avait vingt-six ans, quoiqu'elle prétendit n'en avoir que dix-neuf), elle se trouvait dans la fleur et la plénitude de sa beauté. Ses cheveux noirs ondulaient naturellement sur son vaste front (ce que nos beautés modernes ont cherché à imiter à l'aide de fers à friser), et se nouaient en tresses épaisses et lustrées derrière un cou comme celui qu'on voit sur les épaules

de la Vénus du Louvre, cette joie des hommes et des dieux. Ses yeux, lorsqu'elle les levait pour vous regarder, et avant qu'elle baissât ses paupières roses bordées de longs cils, brillaient d'une ineffable et mystérieuse tendresse. L'amour et le génie semblaient regarder par ces yeux, et puis se retirer timidement, comme honteux de s'être montrés derrière ce treillis soyeux. Quelle autre qu'une femme d'une haute intelligence pouvait avoir un front aussi majestueux ? Elle ne riait jamais : le fait est qu'elle avait de mauvaises dents ; mais autour de ses belles lèvres rebondies, et dans les fossettes de ses joues et de son gracieux menton, se jouait un sourire d'une tendresse et d'une douceur infinies. Personne, à cette époque, n'eût été capable de décrire la perfection de son nez. Ses oreilles étaient comme deux petites coquilles de nacre, et, quoique ses boucles d'oreille fussent les plus belles de l'écrin du directeur, elles n'étaient qu'une insulte à tant d'attraits. Elle portait une longue robe noire flottante, qu'elle savait manœuvrer avec une grâce merveilleuse, et sous les plis de laquelle on n'apercevait que rarement ses sandales ; celles-ci étaient peut-être un peu larges, quoique Pen les trouvât aussi ravissantes que les pantoufles de Cendrillon. Mais ce qu'il y avait de plus parfait dans cette magnifique créature, c'était la main et le bras ; et je ne sais comment elle s'arrangeait pour qu'on ne la vit elle-même qu'à travers eux. Elle en était comme entourée, soit qu'elle les croisât avec résignation sur son sein, soit que, livrée à une douleur muette, elle les laissât pendre inertes, ou qu'elle les levât fièrement pour commander. Et, quand ses mains voltigeaient et s'agitaient avec enjouement devant elle, on eût dit.... quel terme de comparaison prendrons-nous?... on eût dit les blanches colombes voltigeant devant le char de Vénus. C'était avec ses bras et ses mains qu'elle appelait, qu'elle repoussait, qu'elle suppliait, qu'elle embrassait ses admirateurs.... non pas un seul admirateur, car elle était armée de sa vertu et de la valeur de son père, qui eût tiré son épée du fourreau à la moindre insulte faite à sa fille ; mais la salle tout entière, qu'elle charmait et enlevait, comme on dit, lorsqu'elle saluait avec tant de grâce.

Elle resta ainsi une minute, parfaite en sa beauté, et Pen a dévorait des yeux.

« Eh bien, Pen, n'est-ce pas qu'elle est étourdissante ? demanda M. Foker.

— Chut ! fit Pen. C'est elle qui parle. »

Elle commença son rôle d'une voix grave et douce.

Ceux qui connaissent le drame de *l'Étranger* savent que les remarques faites par les divers personnages ne sont ni très-sensées, ni très-nouvelles, ni très-poétiques. Aussi l'on ne se tromperait pas beaucoup en disant que c'est une pièce stupide. Jamais personne n'a parlé comme on y parle. Quand on rencontre des idiots dans le cours de sa vie (ce qui arrive encore quelquefois), c'est un grand bonheur qu'ils ne se servent pas de phrases aussi absurdemment belles. Le langage de *l'Étranger* est faux comme le livre qu'il lit, comme les cheveux qu'il porte, comme le banc sur lequel il s'assied, comme le diamant dont il fait parade. Pourtant, au milieu de ce phébus, il y a des choses vraies et réelles : l'amour, les enfants, le pardon des injures, choses qu'on écouterait toujours partout, et qui exciteront la sympathie du monde entier.

Avec quelle douleur contenue, avec quelle pathétique effusion mistress Haller débita son rôle ! D'abord, quand, en qualité de gouvernante du comte Wintersen, elle prépara tout pour l'arrivée de Son Excellence, ordonnant qu'on s'occupât des lits, des chambres, du dîner, etc., elle agit avec la calme agonie du désespoir. Mais quand, débarrassée des stupides serviteurs, elle put donner cours à ses sentiments devant le parterre et la salle, elle épancha son cœur pour chaque spectateur, comme s'il eût été son confident particulier, comme si elle eût pleuré ses chagrins, appuyée sur son épaule. Le petit violon de l'orchestre (qu'elle semblait ne pas remarquer, quoiqu'il la suivît incessamment du regard) bondissait, se tordait, se tournait, hochait la tête ; et, lorsqu'elle arriva au passage favori :

« J'ai un William aussi, moi, s'il est encore en vie.... oh ! oui, s'il est encore en vie. Sa petite sœur aussi ! Pourquoi, ô imagination, me torturer ainsi ? pourquoi me représenter mes pauvres enfants abattus par la maladie et poussant des cris vers.... vers leur mè-e-ère ? »

Lorsqu'elle arriva, disons-nous, à ce passage, le petit Bows cria *bravo* ! et se cacha la figure dans son mouchoir de coton bleu.

Toute la salle était émue. Foker, pour sa part, avait tiré de sa poche un grand foulard jaune, et pleurait d'une manière pitoyable. Quant à Pen, il était trop haut monté pour cela. Il suivait tous les mouvements de cette femme ; quand elle quitta la scène, la scène et la salle lui semblèrent vides, les lumières et les officiers rouges tourbillonnèrent étrangement devant lui. Puis il la remarqua dans la coulisse où elle se tenait, attendant le moment de rentrer en scène, et où son père la débarrassa de son châle. Lorsque la réconciliation arriva, et que l'actrice se jeta dans les bras de Bingley, tandis que les enfants se cramponnaient à leurs genoux, lorsque la comtesse (mistress Bingley), et le baron Steinforth (rôle joué par Garbetts avec beaucoup d'ardeur et de verve), et tous les autres personnages se formèrent en groupe autour d'eux, les yeux embrasés de Pen ne virent que Fotheringay, la seule Fotheringay. La toile tomba, et ce fut comme un poêle funèbre sur son cœur. Il n'entendit pas un mot de ce que dit Bingley, qui se présenta pour annoncer le spectacle du lendemain, et qui, comme de coutume, prit pour lui le tumulte d'applaudissements qui se prolongeait. Pen ne sut pas même que la salle rappelait miss Fotheringay, et le directeur ne parut pas comprendre qu'un autre que lui-même eût fait le succès de la représentation. A la fin, il le comprit, s'éloigna avec une grimace, et reparut un instant après, donnant le bras à mistress Haller.

Qu'elle était belle ! Ses cheveux s'étaient dénoués ; les officiers lui jetèrent des fleurs qu'elle serra contre son cœur. Elle rejeta en arrière sa chevelure et envoya des sourires à la ronde. Ses yeux rencontrèrent ceux de Pen. La toile tomba de nouveau ; miss Fotheringay avait disparu. Pen fut hors d'état d'entendre une note de l'ouverture que jouèrent les cuivres des dragons avec la gracieuse permission du colonel Swallowtail.

« Elle est écrasante ! qu'en dites-vous à présent ? » demanda M. Foker à son compagnon.

Pen n'avait pas écouté les paroles de Foker et répondit au hasard. Il ne pouvait dire à l'autre ce qu'il sentait ; en ce moment il n'aurait pu parler à aucun mortel. D'ailleurs Pen ne savait pas encore bien lui-même ce qu'il sentait : c'était quelque chose d'accablant, d'enivrant, de délicieux, une fièvre de folle joie et un désir indéfini.

Bientôt Rowkins et miss Thackthwaite vinrent danser le double hornpipe favori, et Foker s'abandonna aux plaisirs de ce ballet, comme, quelques minutes auparavant, il s'était abandonné aux larmes de la tragédie. Pen ne s'en soucia pas et ne fit pas même attention à la danse, si ce n'est pour se rappeler que miss Thackthwaite avait joué dans la scène où il avait vu miss Fotheringay pour la première fois. Il y avait comme un brouillard devant ses yeux. La danse achevée, il consulta sa montre, et dit qu'il était temps pour lui de partir.

« Peste soit de partir ! Restez pour voir le *Bravo de la hache d'armes*, répliqua Foker. Bingley y est superbe. Il paraît en pantalon rouge collant et doit porter mistress Bingley de l'autre côté du pont de sapin de la cataracte. Seulement elle est trop lourde. C'est très-drôle ; restez donc, je vous en prie. »

Pen regarda le programme, dans le doux espoir que le nom de miss Fotheringay serait peut-être caché quelque part sur la liste des acteurs de la petite pièce ; mais il ne s'y trouvait pas. Décidément il fallait partir. La course était longue. Il serra la main à Foker. Il avait mille choses à dire, mais il ne put articuler une parole. Il quitta le théâtre et se promena à grands pas par la ville, pendant Dieu sait combien de temps ; puis il monta à cheval à l'hôtel du *Roi Georges* et se dirigea vers sa demeure. L'horloge de Clavering sonnait une heure quand il entra dans la cour de Fair-oaks. La dame de la maison était éveillée peut-être ; mais elle ne l'entendit que lorsqu'il traversa le corridor qui menait à sa chambre, se jeta dans son lit et tira les couvertures par-dessus sa tête.

Pen n'avait pas l'habitude de veiller tard, de sorte qu'il tomba aussitôt dans un profond sommeil. Même dans un âge plus avancé, quand on a beaucoup de soucis et d'autres choses sérieuses capables de vous tenir éveillé, l'on commence par s'endormir, soit par habitude, par fatigue ou par une ferme volonté, et l'on fait un somme qui prend les devants sur l'anxiété. Mais celle-ci ne tarde pas à vous rejoindre ; elle vous secoue l'épaule et vous dit : « Allons, l'homme, assez de paresse ; il s'agit de s'éveiller pour causer avec moi ! » Et alors les voilà aux prises au milieu de la nuit.

Mais, quoi qu'il pût lui arriver par la suite, le pauvre petit Pen n'en était pas encore venu là. Il tomba dans un profond sommeil, ne s'éveilla qu'au jour, lorsque les freux commencèrent à croasser dans le petit bois devant les fenêtres de sa chambre à coucher; et, dans l'instant même où ses yeux s'ouvrirent, l'image aimée était dans son esprit.

« Mon cher enfant, lui dit-elle, vous dormiez profondément et je ne voulais pas vous déranger; mais j'étais à votre chevet tout ce temps, et je ne veux pas que vous me quittiez. Je suis l'Amour! j'apporte avec moi la fièvre et la passion, des soupirs ardents, des désirs impétueux, une inquiétude dévorante et insatiable. Il y a bien des jours que je vous ai entendu m'appeler, et voici que je suis venue. »

Pen fut-il effrayé de voir apparaître ce qu'il avait appelé? non. Il ne savait pas ce qui suivrait; jusqu'alors tout n'était que bonheur et plaisir enivrant. De même que, trois ans auparavant, lorsqu'il était en cinquième aux Cisterciens, son père lui ayant fait présent d'une montre d'or, l'enfant la prenait de dessous son oreiller pour l'examiner dès l'instant de son réveil, la frottait et la polissait sans cesse en secret, et se retirait dans des coins pour entendre son tic tac; ainsi le jeune homme se réjouissait de son nouveau jouet, tâta la poche de son gilet pour voir s'il était bien à sa place, le remontait la nuit, et, dès l'instant de son réveil, le serrait contre son cœur et le regardait. Soit dit en passant, cette première montre de Pen était une belle, mais mauvaise pièce; elle alla fort irrégulièrement dès le premier jour et se détraquait sans cesse: de sorte que, après l'avoir oubliée quelque temps dans un tiroir où il l'avait mise, il finit par l'échanger contre un chronomètre plus utile.

Pen se sentait de quelques années plus vieux depuis la veille, il n'y avait pas à s'y tromper; il était aussi amoureux que le meilleur héros du meilleur roman qu'il eût jamais lu. Ce fut avec la plus grande confiance qu'il dit à John de lui apporter son eau pour la barbe. Il descendit tout brillant à déjeuner, jetant un regard protecteur sur sa mère et sur la petite Laure, qui depuis quelques heures déjà massacrait sa musique, et qui, après qu'il eut fait la prière (dont il ne comprit pas une syllabe ce jour-là), s'étonna de le voir si beau, et le pria de lui raconter le spectacle.

Pen se mit à rire et refusa de dire à Laure le sujet de la pièce. De fait, autant valait qu'elle ne le sût pas. Alors elle lui demanda pourquoi il avait mis son beau gilet neuf et sa Belle épingle.

Pen rougit, et dit à sa mère que l'ancien condisciple qui l'avait fait dîner à Chatteries étudiait à Baymouth avec son précepteur, un très-savant homme; que, comme il devait lui-même aller à l'Université et qu'il y avait plusieurs jeunes étudiants à Baymouth, il désirait s'y rendre pour.... pour voir sur quoi roulaient leurs leçons.

Laure allongea la figure. Hélène Pendennis regarda fixement son fils, plus que jamais tourmentée d'un doute vague et d'une terreur sans nom qui la harcelaient depuis l'instant où, la veille, le fermier Gurnet lui avait apporté la nouvelle que Pen ne rentrerait pas pour dîner. Les yeux d'Arthur défièrent ceux de sa mère. Elle tâcha de se tranquilliser et de chasser ses craintes; son fils ne lui avait jamais dit un mensonge.

Pendant le déjeuner, Pen se conduisit d'une manière hautaine et impérieuse; puis, ayant pris congé d'Hélène et de Laure, il sortit à cheval de la cour. D'abord il alla doucement; mais, dès qu'il pensa ne pouvoir plus être entendu, il prit un galop furibond.

Smirke, songeant à ses propres affaires et chevauchant lentement, les pieds en dehors, pour venir donner ses trois heures de leçon à Fair Oaks, rencontra son élève qui volait avec la rapidité du vent. Le poney de Smirke s'effaroucha quand l'autre passa comme la foudre, et le paisible vicairé alla, par-dessus la tête de sa monture, tomber au milieu des orties piquantes qui poussaient en touffes épaisses le long de la haie. Pen rit en le voyant, montra du doigt la route de Baymouth, et, quand le pauvre Smirke se releva, le jeune homme était déjà à plus d'un demi-mille de distance.

Pen avait résolu de voir Foker ce matin: il lui fallait des nouvelles de miss Fotheringay; il voulait connaître son histoire, et être avec quelqu'un qui la connût. Cependant l'honnête Smirke se leva du milieu des orties, tandis que son poney tondait tranquillement la haie, et se demanda tristement: « Faut-il aller à Fair Oaks, maintenant que mon élève s'est évidemment éloigné pour la journée? Oui, cela ne m'empêche

pas d'y aller. Je puis demander à mistress Pendennis quand Arthur reviendra, et faire réciter à miss Laure le catéchisme de Watts. » Il remonta donc sur son petit poney (tous deux étaient habitués à de pareilles chutes), et il se dirigea vers la maison d'où son élève s'éloignait comme un ouragan.

Ainsi l'amour nous rend tous fous, petits et grands. Le vicar venait de faire la culbute en le poursuivant, et Pen galopait dans la première ardeur de la folle course.

CHAPITRE V.

Mistress Haller dans son intérieur.

Sans ralentir le pas, la jument Rébecca galopa jusqu'à Baymouth, où Pen, l'ayant mise à l'écurie de l'auberge, courut droit au logis de M. Foker, qu'il connaissait par les renseignements que ce gentleman lui avait donnés la veille. En arrivant à cet appartement, situé au-dessus de la boutique d'un droguiste dont la provision de cigares et de *soda-water* s'épuisait rapidement, grâce au bon patronage de ses jeunes locataires, Pen n'y trouva que M. Spavin, l'ami de Foker et le copropriétaire du tandem dans lequel ce dernier était venu à Chatteries. Spavin fumait, et, tenant à la main un morceau de biscuit, faisait faire divers tours à un petit chien, son ami.

La figure rouge et l'air de santé de Pen, après ce galop, contrastaient singulièrement avec les petits traits couleur de cire et fatigués par la débauche du camarade de Foker. Spavin s'en aperçut bien.

« Quel est cet homme ? pensa-t-il ; il paraît frais comme une fève. Je parierais cinq contre un que la main ne lui tremble pas le matin. »

Foker n'était pas rentré du tout. Quel désappointement ! M. Spavin ne pouvait dire quand son ami reviendrait. Quelquefois il restait dehors un jour, quelquefois une semaine. De quel collège était Pen ? Prendrait-il quelque chose ? On venait de mettre en perce un tonneau d'excellente ale.

M. Spavin fut instruit du nom de Pendennis par la carte que celui-ci lui remit. Peut-être Pen était-il un peu fier, dans ce temps-là, d'avoir des cartes. Puis les jeunes gens se quittèrent.

Pen descendit alors au pied des rochers et se promena sur le sable, se rongant les ongles sur la plage de la mer mugissante, qui s'étendait devant lui dans sa brillante immensité. Ses flots bleus venaient se rouler dans la baie, écumant et rugissant d'une voix rauque. Les yeux distraits de Pen étaient tournés vers eux; mais c'est à peine s'il les regardait. Quels flots envahissaient à ce même moment l'esprit du jeune homme, et qu'il avait peu de force pour les arrêter! Pen jeta des pierres dans la mer, mais elle continuait d'avancer. Il était furieux de ne pas voir Foker. Il avait besoin de voir Foker. Il fallait absolument qu'il vît Foker.

« Si j'allais sur la route de Chatteries, peut-être bien que je le rencontrerais », se dit Pen.

Une demi-heure après Rebecca était sellée et galopait sur l'herbe, à côté de la route de Chatteries. A environ quatre milles de Baymouth, la route se bifurque, comme chacun sait, et naturellement la jument allait prendre l'embranchement de Clavering; mais, d'un coup de cravache sur l'épaule, Pen la fit passer outre, et il arriva devant la barrière du péage sans avoir vu la moindre trace du tandem noir aux roues rouges.

« Me voilà à la barrière; autant vaut continuer la route! »

C'était clair. Pen poussa donc jusqu'à l'hôtel du *Roi Georges*, et le valet d'écurie lui dit que M. Foker y était pour sûr, qu'il avait fait un terrible tapage la nuit d'avant, buvant et chantant, et voulant se battre avec Tom, le postillon, « avec qui, je crois, qu'il aurait eu le dessous, ajouta le valet en souriant. Avez-vous apporté à votre maître son eau chaude pour sa barbe? demanda-t-il d'un ton très-satirique au domestique de M. Foker, qui descendait alors la cour avec les habits de son maître, superbement brossés et arrangés. Montrez-donc le chemin à M. Pendennis. »

Et Pen suivit cet homme à l'appartement où M. Harry Foker reposait au milieu d'un lit immense.

Le lit de plume et les oreillers étaient tout gonflés autour de M. Foker, de sorte qu'on voyait à peine sa petite figure blême et son bonnet de nuit de soie rouge.

« Holà, ho ! fit Pen.

— Qui va là ? réponds vite, frère ! dit une voix languissante du milieu du lit. Quoi ! Pendennis encore ? Est-ce que votre maman est instruite de votre absence ? Avez-vous soupé avec nous la nuit passée ? Non.... attendez... Qui donc a soupé avec nous la nuit passée, Stoopid ?

— Il y avait les trois officiers, monsieur, et M. Bingley, monsieur.... et M. Costigan, monsieur, répondit le domestique, qui écoutait avec une gravité parfaite toutes les remarques de M. Foker.

— Ah ! oui : la coupe et les plaisanteries circulaient joyeusement. Nous avons chanté, et je me rappelle que j'ai voulu me battre avec un postillon. Est-ce que je l'ai rossé, Stoopid ?

— Non, monsieur. Le combat n'a pas eu lieu, monsieur, dit Stoopid avec la même imperturbable gravité.

Il était occupé à arranger le nécessaire de M. Foker, un coffret, don d'une tendre mère, et sans lequel le jeune homme ne voyageait jamais. Ce coffret contenait un prodigieux appareil : un plat à barbe en argent, une bouillotte en argent, des boîtes et des flacons d'argent pour toutes sortes d'essences, et un choix de rasoirs tout prêts, n'attendant que le temps où pousserait la barbe de M. Foker.

« Faites cela un autre jour, dit le jeune homme en bâillant et en étendant ses petits bras maigres au-dessus de sa tête. Non, le combat n'a pas eu lieu, mais nous avons chanté. Bingley a chanté, j'ai chanté, le général a chanté.... c'est Costigan dont je parle. L'avez-vous jamais entendu chanter *le Petit cochon sous le lit*, Pen ?

— L'homme que nous avons rencontré hier ? demanda Pen tout tremblant ; le père de....

— De la Fotheringay ?... lui-même. N'est-ce pas qu'elle est une Vénus, Pen ?

— Pardon, monsieur ; M. Costigan est dans le salon, monsieur, et il dit que vous l'avez invité à déjeuner, monsieur. Il est venu cinq fois, monsieur, mais il n'a pas voulu qu'on vous éveillât pour aucune raison, et il est là depuis onze heures, monsieur.

— Quelle heure est-il donc ?

— Une heure, monsieur.

— Que dirait la meilleure des mères, s'écria le petit pa-

resseux, si elle me voyait au lit à l'heure qu'il est? Elle m'a envoyé ici avec un tyran : elle veut que je cultive mon génie négligé.... Hé! hé! ceci ne ressemble pas tout à fait à la classe de sept heures. Pen, qu'en dites-vous, mon vieux? »

Et le petit drôle se mit à rire comme un enfant joyeux. Puis il ajouta : « Entrez au salon, et causez avec le général pendant que je vais m'habiller. Eh! Pendennis, écoutez-moi donc! priez-le de vous chanter le *Petit cochon sous le lit* : c'est fameux! »

Pen s'en alla, tout troublé, rejoindre M. Costigan, et M. Foker commença sa toilette.

Des deux grands-pères de M. Foker, celui dont il hérita une fortune avait été brasseur; l'autre était un comte qui l'avait doté de la plus tendre des mères. Les Foker, de père en fils, avaient été au collège des Cisterciens. Notre ami, dont on pouvait voir le nom par-dessus le mur de la cour de récréation, sur l'enseigne d'une taverne où se lisaient ces mots : *Vraie bière de Foker*, y avait été terriblement malmené à cause de son commerce, de sa physionomie déplaisante, de son inaptitude à l'étude, de sa malpropreté, de sa gloutonnerie et de divers autres défauts. Mais ceux qui savent combien un enfant sensible devient taciturne et rampant sous la tyrannie de ses condisciples, comprendront aussi fort bien que, très-peu de mois après sa délivrance de l'esclavage, le jeune Harry se fût développé en ce Foker facétieux, sarcastique et pimpant, avec lequel nous avons fait connaissance. Il était toujours ignorant, sans doute; car il ne suffit pas de quitter le collège et d'entrer étudiant à l'Université pour acquérir la science; mais il était alors, à sa manière, aussi élégant qu'il avait été auparavant négligé et malpropre. Lorsqu'il rejoignit ses deux hôtes au salon, il arriva parfumé, vêtu de linge fin et d'habits tout à fait splendides.

Le général, ou le capitaine Costigan, car il aimait mieux prendre ce dernier grade, était assis dans l'embrasure de la fenêtre, ayant le journal déployé devant lui à la longueur de son bras. La vue du capitaine était un peu obscurcie, et il épelait les mots à l'aide de ses lèvres aussi bien que de ses yeux injectés de sang, comme on voit faire à des gentlemen pour qui lire est une occupation rare et difficile. Il avait le

chapeau très-enfoncé sur une oreille. Un de ses pieds étant appuyé sur la banquette, tout esprit observateur pouvait facilement deviner, à l'aspect des bottes du capitaine, que le sort ne lui était pas très-favorable. On dirait que la pauvreté, avant de prendre entièrement possession d'un homme, commence par attaquer ses extrémités. Ce qui couvre la tête, les pieds, les mains, voilà ses premières proies. Or, toutes ces parties de l'équipement du capitaine étaient particulièrement usées et dégradées.

Dès qu'il vit Pen, il descendit de la banquette et salua le nouveau venu, d'abord militairement en portant à son chapeau deux de ses doigts (couverts d'un gant noir déchiré), puis en ôtant tout à fait cet ornement. Le capitaine avait un commencement de calvitie; mais il ramenait une certaine quantité de flasques cheveux grisonnants sur le devant de sa tête, et il avait aussi deux touffes de même nature tombant de chaque côté sur son visage. L'habitude du whisky avait gâté le teint que M. Costigan pouvait avoir eu dans sa jeunesse. Sa figure, jadis belle, était alors cuivrée. Il portait un col très-haut, coupé et taché en maint endroit, et un habit boutonné partout où les boutons n'avaient pas faussé compagnie au vêtement.

« Le jeune gentleman à qui j'ai eu l'honneur d'être *présenté* hier sur la place de la *Cathaidrale*, dit le capitaine en saluant gracieusement et faisant faire un demi-cercle à son chapeau. J'espère que je vous vois en bonne santé, monsieur. Je vous ai remarqué au *théâtre* hier soir, durant la pièce où jouait ma fille; mais, à mon retour, je ne vous ai plus trouvé. Je n'avais fait que la conduire à la maison, monsieur : car Jack Costigan, quoique pauvre, est un gentleman; et, quand je revins au *théâtre* pour offrir mes respects à mon joyeux jeune ami, M. Foker, vous étiez parti. Nous avons eu une fameuse nuit, monsieur, M. Foker, les trois braves jeunes dragons, et votre humble serviteur. Vraiment, monsieur, elle m'a rappelé une de nos nuits d'autrefois, quand j'étais officier du roi dans le 103^e d'*infanterie*. »

Et il tira de sa poche une vieille tabatière, qu'il présenta d'un air majestueux à sa nouvelle connaissance.

Arthur était beaucoup trop troublé pour parler. Cet être tout râpé était le père de la charmante comédienne. Le capi-

tainement sentait encore les cigares de la nuit passée; il tirait et tortillait sa barbiche aussi gentiment qu'un jeune dandy.

« J'espère que miss F.... miss Costigan se porte bien, monsieur, dit Pen en rougissant. Elle... elle m'a fait le plus grand plaisir que.... que j'aie jamais éprouvé au théâtre. Je pense, monsieur.... je pense qu'elle est la plus parfaite actrice du monde, ajouta-t-il avec effort.

— Votre main, jeune homme! car vous parlez du cœur, s'écria le capitaine. Merci, monsieur; un vieux soldat, un père aimant vous remercie. C'est en effet la première actrice de l'époque. J'ai vu la Siddons, monsieur, ainsi que la O'Nale. Elles étaient grandes; mais que sont-elles en comparaison de miss Fotheringay? Je ne veux pas qu'elle se fasse appeler de son vrai nom au théâtre. Ma famille, monsieur, est une race fière, et les Costigan de Costiganstown pensent qu'un honnête homme, qui a porté l'étendard de Sa Majesté dans le 103^e, s'abaisserait en permettant à sa fille de gagner le pain de son vieux père.

— Il ne peut y avoir assurément de devoir plus honorable que celui-là, dit Pen.

— Honorable! Pardieu! monsieur, je voudrais voir l'homme qui dirait que Jack Costigan pût consentir à quelque chose de déshonorant! J'ai un cœur, monsieur, quoique je sois pauvre, et j'aime l'homme qui a un cœur. Vous en avez un; je le vois sur votre honnête figure et dans votre regard assuré.... Et le croiriez-vous? ajouta-t-il après une pause et en baissant la voix d'un ton pathétique; ce Bingley qui, grâce à mon enfant, a fait fortune, ne lui donne que deux guinées par semaine; deux guinées avec lesquelles elle se costume, et qui, ajoutées à mes faibles ressources, constituent tout notre avoir! »

Or, les ressources du capitaine étaient si peu de chose, que l'on peut dire qu'elles échappaient tout à fait aux regards. Mais nul ne sait comme Dieu tempère le vent à des brebis d'Irlande tondues, ni dans quelles merveilleuses prairies elles trouvent leur pâture. Si le capitaine Costigan, que j'ai eu l'honneur de connaître, avait voulu raconter son histoire, on y eût trouvé une grande leçon de morale. Mais, s'il avait pu la conter, il ne l'aurait pas voulu faire; et, s'il l'avait voulu, il ne l'aurait pas pu : car non-seulement le capitaine n'avait

pas l'habitude de dire la vérité, mais encore il était incapable de la penser; la réalité et la fiction tournoyaient ensemble dans son cerveau brumeux et *whiskyfié*.

Il avait commencé la vie d'une manière assez brillante, avec deux joues vermeilles, une jolie taille, de belles jambes et une des plus charmantes voix du monde. Jusqu'à son dernier jour il chanta, avec un pathétique ou une gaieté admirable, ces merveilleuses ballades irlandaises qui sont si joyeuses ou si mélancoliques; et il fut toujours le premier à pleurer quand il en chantait une attendrissante. Pauvre Cos! il était à la fois brave et larmoyant, spirituel et idiot, toujours bon enfant, et quelquefois digne de confiance. Jusqu'au dernier jour de sa vie, il fut prêt à boire avec tout le monde et à endosser le billet du premier venu; il mourut dans une succursale de la prison pour dettes, et le garde du commerce qui l'avait arrêté, et dans la maison duquel il logeait, l'avait pris en grande amitié.

Dans le court printemps de sa vie, Cos avait fait les délices des pensions d'officiers, et il avait eu l'honneur de chanter ses chansons bachiques et sentimentales à la table des plus illustres généraux et commandants en chef. Il avait bu, dans le cours de cette période, deux fois plus de bordeaux qu'il ne lui en eût fallu, et dépensé son douteux patrimoine. Ce qu'il devint, après avoir quitté le service, n'est pas notre affaire. Je crois qu'aucun étranger ne comprend la vie d'un gentleman irlandais sans argent, la manière dont il s'y prend pour rester à flot, les conspirations dans lesquelles il s'engage avec des héros aussi infortunés que lui-même pour faire souffler un vent favorable, les moyens grâce auxquels il parvient à avoir sa part de grog presque tous les jours de la semaine. Ce sont autant de mystères inconcevables pour nous. Il suffira de dire qu'à travers les orages de la vie, Jack n'avait pas coulé bas, et que la lampe de son nez ne s'était jamais éteinte.

Avant qu'il eût causé une demi-heure avec Pen, le capitaine était parvenu à tirer du jeune gentleman une couple de souverains en échange de quelques places pour le bénéfice de sa fille, qui devait avoir lieu prochainement et qui ne devait pas être une transaction *bona fide*, comme l'année passée, où la pauvre miss Fotheringay avait perdu quinze schel-

linge, mais bien un arrangement par lequel le directeur céda à l'actrice la vente d'un certain nombre de billets et une grande partie de la somme qu'on en retirerait.

Pen n'avait que deux souverains dans sa bourse, et il les remit au capitaine. Il eût craint, en offrant davantage, de blesser la délicatesse de ce dernier. Costigan lui griffonna un bon pour une loge, introduisit prestement les souverains dans la poche de son gilet, et tapa de la main l'endroit où ils s'arrêtèrent. Il semblait que cet or réchauffât son vieux flanc.

« Vrai, monsieur, dit-il, le métal est plus rare chez moi que par le passé; et la même chose arrive à beaucoup de braves garçons. J'ai gagné six cents pièces pareilles en une seule nuit, monsieur, quand mon bon ami, S. A. R. le duc de Kent, était à *Gibraltar*. »

Et il lâcha incontinent à Pen une bordée d'anecdotes sur le claret bu, les paris faits, les courses organisées par la garnison de cette ville. Il amusa ainsi le jeune gentleman jusqu'à l'arrivée de leur hôte et de son déjeuner.

C'est alors qu'il eût fallu voir la conduite du capitaine, en présence d'un dindon en salmis et d'un plat de côtelettes de mouton! Les histoires coulèrent sans interruption, et sa verve augmenta avec son caquet. Quand un rayon de soleil dardait sur lui, le vieux lazzarone s'échauffait. Il jasa de ses propres affaires, de sa splendeur passée, et de tous les lords, généraux et gouverneurs qu'il avait connus. Il raconta la mort de sa chère Bessie, feu mistress Costigan, et le défi qu'il avait envoyé au capitaine Shanty Clancy, du régiment des Balafreurs, pour avoir regardé grossièrement miss Fotheringay; puis il dit comment le capitaine lui fit ses excuses et donna un dîner dans Kildare-Street, où ils burent, à six, vingt et une bouteilles de bordeaux, etc., etc. Il déclara que c'était le bonheur et l'orgueil de son existence, à lui vieux soldat, de se trouver en compagnie de deux jeunes gens aussi nobles et aussi généreux; et, lorsqu'on lui eut versé un second verre de curaçao, il s'estima si heureux qu'il se mit à pleurer.

Nous devrions dire, peut-être, que le capitaine n'était pas un homme d'une grande force d'esprit, ni le compagnon le plus convenable pour des jeunes gens; mais on rencontre de pires hommes qui ont de beaucoup meilleures positions en ce

monde, et des individus plus déshonnêtes qui n'ont jamais fait la moitié de ses friponneries.

Ils sortirent, le capitaine donnant le bras à chacun de ses chers jeunes amis, et dans un état de contentement qui l'avait fort attendri. En passant devant une ou deux boutiques, où peut-être il devait de l'argent, il cligna de l'œil comme pour dire : « Voyez en quelle compagnie je suis; bien sûr que je vous payerai, mon brave. » Ils laissèrent enfin M. Foker à la porte d'une salle de billard, où ce dernier avait un engagement particulier avec quelques messieurs du régiment du colonel Swallowtail.

Pen et le capitaine aux habits râpés continuèrent leur chemin dans la rue, le capitaine faisant, d'un air sournois, des questions sur la fortune de M. Foker et sur sa position dans le monde. Pen lui dit que le père de Foker était un fameux brasseur, et que sa mère était lady Agnès Milton, fille de lord Rosherville. Le capitaine éclata aussitôt en un panegyrique exagéré de M. Foker, dont on devinait du premier coup d'œil, dit-il, la naissance aristocratique, laquelle naissance ne servait qu'à orner les autres qualités qu'il possédait : une belle intelligence et un cœur généreux. Mais le capitaine ne croyait réellement pas un mot de ce qu'il disait là.

Pen cheminait, écoutant le bavardage de son compagnon, à la fois étonné, amusé et embarrassé. Il ne lui était pas encore venu à l'idée de révoquer en doute rien de ce qu'il lui disait; comme il était candide de sa nature, il prenait pour vraies toutes les paroles des autres. Costigan n'avait jamais eu d'auditeur plus bienveillant, et il était très-flatté de son attention et de sa modestie.

Il fut si enchanté de son compagnon, Pen lui sembla si ingénu, si honnête et si aimable, que le capitaine songea à lui accorder une faveur qu'il accordait bien rarement aux jeunes gens. Il demanda à Pen s'il voudrait lui faire l'honneur d'entrer dans son humble demeure, qui n'était qu'à deux pas, et où le capitaine aurait l'avantage de présenter son jeune ami à sa fille, miss Fotheringay.

Pen fut si délicieusement frappé de cette invitation, et si accablé de ce bonheur soudain, qu'il pensa d'abord se laisser tomber du bras du capitaine, et qu'il trembla de peur que

l'autre ne découvrit son émotion. Il balbutia quelques mots incohérents, exprimant la haute satisfaction qu'il éprouverait d'être présenté à la dame pour.... pour le talent de laquelle il avait conçu tant d'admiration.... une si extrême admiration. Et il suivit le capitaine, sachant à peine où ce gentleman le menait. Il allait la voir ! il allait la voir ! En elle était le centre de l'univers ; elle était, pour Pen, le noyau du monde ! Hier, avant qu'il la connût, lui semblait une époque reculée ; il y avait, entre lui et le jour d'hier, une révolution, et un monde nouveau allait commencer.

Le capitaine conduisit son jeune ami en cette tranquille petite rue de Chatteries qui a nom *Prior's-Lane*, qui se trouve dans le quartier ecclésiastique de la ville, près de la pelouse du doyen et des maisons des chanoines, et que dominant les énormes tours de la cathédrale.

C'est là qu'était la modeste demeure du capitaine, au premier étage d'une maison à pignons bas, sur la porte de laquelle se voyait la plaque de cuivre de *Creed, tailleur d'habits et de robes*. Toutefois Creed était mort ; sa veuve était ouvreuse de bancs dans la cathédrale voisine ; son fils aîné était un petit chenapan d'enfant de chœur, à la voix douce comme celle d'un ange, qui jouait à pile ou face, et guidait ses petits frères dans le chemin du mal. Deux de ces derniers étaient assis sur le seuil de la porte, d'où l'on descendait dans le corridor de la maison. Ils se levèrent avec un grand empressement pour aller au-devant de leur locataire, et se jetèrent, à la vive surprise de Pen, sur les basques en queue d'aronde de l'habit du capitaine. La vérité est que ce bon gentleman, lorsqu'il était en fonds, apportait ordinairement une pomme ou un morceau de pain d'épices pour ces enfants. « Aussi la veuve ne m'a-t-elle jamais importuné pour mon loyer, quand il ne m'était pas commode de le payer, » dit-il ensuite à Pen, en clignant de l'œil d'un air malin et se mettant le doigt sur le nez.

Pen faillit tomber en descendant le degré. Ses genoux tremblaient sous lui tandis que, derrière son compagnon, il montait le vieil escalier dont les marches craquaient sous leurs pas. A peine y voyait-il quand il entra dans la chambre, à la suite du capitaine, dans sa chambre à elle ! Il vit quelque chose de noir devant lui, qui se mouvait comme en

tirant une révérence, et il entendit, mais très-confusément, que Costigan faisait un discours à son sujet. Le capitaine, avec son emphase habituelle, exprimait à son *enfant* le désir qu'il avait de lui faire connaître « son cher et admirable jeune ami, M. *Awther* Pendennis, jeune gentleman ayant des propriétés dans le voisinage, homme d'un esprit raffiné et de manières aimables, amant sincère de la *poésie*, et doué d'un cœur sensible et passionné. »

« Il fait très-beau temps, dit miss Fotheringay, avec l'accent irlandais, mais d'une belle voix, grave et mélancolique.

— Très-beau, » répliqua M. Pendennis.

C'est de cette façon romantique que commença leur conversation. Et Pen se trouva assis sur une chaise, ayant tout loisir de regarder la jeune dame.

Hors de la scène, elle paraissait plus belle encore que derrière la rampe. Toutes ses attitudes étaient naturellement nobles et majestueuses. Allait-elle s'appuyer contre la cheminée, sa robe se drapait classiquement autour d'elle, son menton se soutenait sur sa main, les autres lignes de son corps s'arrangeaient en ondulations pleines d'harmonie : elle semblait une Muse en contemplation. S'asseyait-elle sur une chaise à fond de canne, son bras s'arrondissait sur le dossier du siège, on eût dit que sa main attendait un sceptre, les plis de sa robe tombaient naturellement autour d'elle, rangés en ordre comme des dames d'honneur autour d'une reine, et elle avait l'air d'une impératrice. Tous ses mouvements étaient gracieux et majestueux. On voyait, le matin, qu'elle avait les cheveux d'un noir bleu, le teint d'une blancheur éblouissante, et que sur sa joue semblait voltiger le rose le plus transparent. Ses yeux étaient gris avec des cils d'une longueur prodigieuse; et pour ce qui était de sa bouche, M. Pendennis m'a donné plus tard à entendre qu'elle était d'un rouge vif avec lequel ne pouvaient rivaliser ni le plus éclatant géranium, ni la plus belle cire à cacheter, ni l'habit le plus écarlate des soldats de la garde.

« Il fait bien chaud aussi, » reprit cette impératrice, cette reine de Saba.

M. Pen en convint également, et la conversation se continua de cette manière.

Miss Fotheringay demanda à Costigan s'il avait passé une soirée agréable à l'hôtel du *Roi Georges*, et le capitaine raconta le souper et les verres de punch. Le père à son tour demanda à sa fille comment elle avait employé la matinée.

« Bows est venu à dix heures, répondit-elle, et nous avons étudié *Ophélia*. C'est pour le 24; et j'espère, monsieur, que nous aurons l'honneur de vous y voir.

— Certainement, certainement, vous m'y verrez, répondit M. Pendennis, étonné de l'entendre dire *Ophélia*, et parler naturellement irlandais, alors que, sur la scène, rien dans sa déclamation ne trahissait sa naissance hibernienne.

— Je lui ai assuré une loge pour votre bénéfice, chère, dit le capitaine en tapant sur la poche de son gilet où reposaient les souverains de Pen, et en clignant de l'œil au jeune homme, ce qui fit rougir celui-ci.

— Monsieur.... le gentleman est bien bon, répliqua mistress Haller.

— Mon nom est Pendennis, dit Pen en rougissant. Je.... je.... j'espère que vous.... que vous vous en souviendrez. »

Son cœur bondit si fort lorsqu'il fit cette audacieuse déclaration, qu'il faillit étouffer en parlant.

« Pendennis ! répéta-t-elle lentement d'une voix si basse, si douce, si mélodieuse, et en fixant sur ses yeux un regard si ferme, si brillant, si clair, si assassin, que ce mot et ce regard transpercèrent Pen d'outre en outre en lui causant un indicible plaisir.

— Je ne savais pas, avant de vous l'entendre prononcer, que mon nom fût si joli, dit Pen.

— C'est un très-joli nom, répliqua Ophélia. Pentweazle n'est pas un joli nom. Vous rappelez-vous, papa, quand nous jouions à Norwich, le jeune Pentweazle qui faisait les seconds pères nobles, et qui a épousé miss Rancy, la Colombine ? Ils sont tous deux à présent engagés à Londres, au Théâtre de la Reine, et gagnent cinq guinées par semaine. Pentweazle n'était pas son vrai nom, c'est Judkin qui le lui donna, j'ignore pourquoi. Il s'appelait Harrington.... c'est-à-dire son vrai nom était Potts, et il avait pour père un ecclésiastique très-respectable. Ce Harrington, étant à Londres, s'endetta. Il vous souvient qu'il débuta dans Falkland, avec mistress Bunce pour Julia.

— Et c'était une jolie Julia, vraiment! interrompit le capitaine; une femme de cinquante ans, mère de dix enfants. C'est vous qui auriez dû être Julia; ou je ne m'appelle pas Jack Costigan.

— Je n'étais pas premier rôle, répliqua modestement miss Fotheringay. Avant les leçons de Bows, j'étais incapable de jouer ces rôles-là.

— Vous dites vrai, ma chère, » reprit le capitaine. Puis, se penchant vers Pendennis, il ajouta : « Me trouvant, monsieur, dans une position embarrassée, je fus pendant quelque temps maître d'armes à Dublin. Il n'y avait que trois hommes dans l'empire qui m'aient pu toucher du fleuret; mais à présent Jack Costigan se fait vieux et ses membres perdent leur flexibilité. Ma fille était engagée au théâtre de cette ville; et c'est là que mon ami, M. Bows, qui devina son talent, car c'est un homme très-fin, lui donna des leçons dans l'art dramatique, et la fit ce que vous voyez. Qu'avez-vous fait depuis le départ de Bows, Emily?

— Eh! j'ai fait un pâté, » dit Emily avec une simplicité parfaite. (Elle prononça *pâté*.)

— Si vous voulez en goûter à quatre heures, monsieur, dites un mot, ajouta galamment Costigan. Cette jeune fille, monsieur, vous fait les meilleurs pâtés de veau et jambon qu'il y ait en Angleterre, et je pense pouvoir vous promettre un verre de punch, tout ce qu'il y a de mieux. »

Pen avait promis de rentrer à six heures pour le dîner; mais le coquin crut pouvoir concilier cette fois le plaisir et le devoir, et il ne mit que trop d'empressement à accepter cette invitation.

Il regardait avec complaisance et admiration Ophélia allant et venant par la chambre et faisant les apprêts du dîner. Elle arrangea les verres, elle déploya et lissa la petite nappe, et cela avec une grâce et une bonne humeur qui enchantèrent de plus en plus son hôte.

A l'heure convenable, le *pâté* arriva de chez le boulanger. Ce fut un des petits frères de l'enfant de chœur qui l'apporta. Et à quatre heures, Pen se trouva attablé, vraiment attablé avec la plus grande tragédienne du monde et son père... avec la plus belle femme de toute la création... avec son premier et unique amour, qu'il n'avait cessé d'adorer depuis...

depuis quand ? depuis hier, depuis toujours ! Il mangea une croûte du pâté qu'elle avait façonné, il lui versa un verre de bière, il la vit boire un verre de punch, rien qu'un petit verre à vin qu'elle remplit du grand bol qu'elle avait fait pour son papa. Comme elle était parfaitement bonne fille, elle offrit de faire aussi le bol pour Pendennis. Ce punch était prodigieusement fort. Jamais de sa vie Pen n'avait bu une aussi grande quantité d'eau-de-vie. Est-ce le punch qui l'enivrait, ou bien celle qui avait fait le punch ?

Durant le dîner, lorsque le capitaine, que sa fille traitait avec beaucoup de respect, cessa de bavarder sur lui-même et sur ses aventures, Pen essaya d'engager la conversation avec la Fotheringay sur la poésie et sur sa profession. Il lui demanda ce qu'elle pensait de la folie d'Ophélia, et si elle était, ou non, amoureuse d'Hamlet.

« Amoureuse de cet odieux petit être, de cet affreux nabot de directeur Bingley ? »

Cette seule pensée la remplit d'indignation.

Pen lui expliqua que ce n'était pas d'elle qu'il parlait, mais de l'Ophélia de la pièce.

« Ah ! en vérité ! si vous n'avez pas voulu m'offenser, l'offense n'existe pas. Mais quant à Bingley je n'en fais pas autant de cas, vraiment, que de ce verre de punch. »

Pen amena ensuite la conversation sur Kotzebue.

« Kotzebue ! qui est-ce ? »

— L'auteur de la pièce dans laquelle vous avez si admirablement joué hier.

— Je n'en savais rien. Le nom de l'homme au commencement du livre est Thompson. »

Cette adorable simplicité fit rire Pen. Il lui raconta le triste sort de l'auteur de la pièce, et comment Sand le tua.

C'était la première fois de sa vie que miss Costigan entendait parler de M. Kotzebue ; mais cette histoire sembla l'intéresser, et la sympathie de la jeune actrice suffit à l'honnête Pen.

Et, au milieu de cette naïve conversation, les cinq quarts d'heure que le pauvre Pen pouvait se donner ne s'écoulèrent que trop rapidement.

Déjà il avait pris congé, déjà il était parti, emporté vers Fair Oaks sur le dos de Rebecca. L'ardeur de la jument fut

bien mise à l'épreuve dans les trois voyages qu'elle fit ce jour-là.

« Qu'est-ce qu'il disait donc de la folie d'Hamlet et de la théorie du grand critique allemand à ce sujet ? demanda Emily à son père.

— Le fait est que je n'en sais rien, Milly chère, répondit le capitaine. Nous le demanderons à Bows quand il viendra.

— Quoi qu'il en soit, c'est un gentil et joli jeune homme, et qui s'exprime fort bien. Combien de billets vous a-t-il pris ?

— Ma foi ! il en a pris six et m'a donné deux guinées, Milly. Je suppose que ce jeune homme n'est pas riche d'argent.

— Il est très-savant, continua miss Fotheringay. Kotzebue ! hi, hi, quel drôle de nom, en vérité. Et ce pauvre diable a été tué par Sand ! Aviez-vous jamais entendu pareille chose ? J'interrogerai Bows là-dessus, cher papa.

— C'est une étrange mort, bien sûr ! s'écria le capitaine, qui ajouta, pour changer de sujet : C'est une gracieuse bête que la monture de ce jeune gentleman, et ce jeune Foker nous a donné tout à fait un magnifique déjeuner.

— Il est bon pour deux loges particulières et au moins vingt billets, je ne crains pas de le dire, répliqua miss Costigan, fille prudente, qui avait toujours ses beaux yeux fixés sur ses intérêts.

— Je le garantis, » repartit le papa.

La conversation continua encore quelque temps, jusqu'à ce que le bol de punch fût à sec. L'heure de s'en aller ne tarda pas non plus à sonner ; car à six heures et demie miss Fotheringay devait être au théâtre, où son père l'accompagnait toujours. Il se tenait dans la coulisse à la regarder, comme nous l'avons vu, et buvait de temps en temps un verre de grog dans le foyer avec la société qui s'y trouvait.

« Qu'elle est belle ! se disait Pen en galopant vers Fair Oaks. Quelle simplicité et quelle tendresse ! Qu'il est charmant de voir une femme d'un si noble génie s'occuper des délicieux, mais humbles devoirs de la vie domestique ! apprêtant les mets favoris de son père, et de ses doigts délicats lui mélangeant son breuvage ! Que c'était mal à moi de commencer à

parler de choses de théâtre, et comme elle a su changer la conversation ! Cependant elle a parlé elle-même de choses de son art. Avec quelle gaieté et quel esprit elle a conté l'histoire de son camarade Pentweazle, comme il s'appelle ! Il n'y a pas d'esprit plus fin que l'esprit irlandais. Son père est assez ennuyeux, mais parfaitement aimable ; et qu'il était beau à lui de donner des leçons d'escrime après avoir quitté l'armée où il avait été le favori du duc de Kent !... L'escrime ! je devrais continuer à faire des armes, ou j'oublierai ce que m'a appris Angelo. L'oncle Arthur a toujours aimé que je fisse des armes ; il dit que c'est un exercice de gentilhomme. Eh ! parbleu ! je prendrai quelques leçons du capitaine Costigan.... Allons, allons, Rébecca ; montons la côte, ma vieille !... Pendennis, Pendennis ! avec quelle douceur elle a dit ce nom !... Emily ! quelle bonne, quelle noble, quelle belle, quelle parfaite créature que mon Emily ! »

Maintenant le lecteur, qui a eu l'avantage d'entendre toute la conversation de Pen avec miss Fotheringay, peut juger par lui-même de l'esprit de cette personne ; et il sera peut-être disposé à penser que, dans le cours de cette entrevue, elle n'a rien dit d'étonnamment spirituel ou transcendant. Depuis, elle s'est mariée, elle a pris place dans le monde comme la plus pure et la plus irréprochable des femmes, et j'ai eu le plaisir de faire sa connaissance ; mais je dois certainement avouer, contrairement à l'opinion de mon ami Pen, que son Emily adorée n'est pas une femme d'esprit. La vérité est que non-seulement elle n'avait jamais entendu parler de Kotzebue, mais elle ne savait rien non plus de Farquhar ni de Congreve, ni d'aucun des auteurs dramatiques dont elle n'avait jamais joué de pièce. Et des pièces qu'elle avait jouées, elle ne connaissait absolument que son propre rôle. Un plaisant lui dit un jour que Dante était né à Alger, et lui demanda si le docteur Johnson avait écrit d'abord *Irène* ou bien *Chaque homme en son humeur*. Mais le drôle de l'affaire, c'est qu'elle n'avait jamais entendu parler d'*Irène*, ni de *Chaque homme en son humeur*, ni de Dante, ni peut-être d'Alger. Elle faisait ce que lui disait le petit Bows ; là où il lui disait de sangloter, elle sanglotait ; elle riait là où il lui disait de rire. Elle déclamait une tirade ou donnait la réplique, sans comprendre le moins du monde ce qu'elle disait. Elle allait,

et elle va encore à l'église tous les dimanches avec une réputation parfaitement intacte ; elle était et elle est encore aussi innocente d'esprit que de tout autre crime.

Mais qu'est-ce que notre Pen savait de ces choses-là ? Il voyait une paire de beaux yeux et il croyait en eux ; il voyait une magnifique image, et il tombait devant elle et l'adorait. Il suppléait au sens qui manquait à ses paroles, et créait la divinité qu'il aimait. Titania fut-elle la première qui s'éprit d'un âne, ou Pygmalion est-il le seul artiste qu'une pierre a rendu fou ? Pen avait trouvé Emily, il avait trouvé ce dont son âme avait soif. Il se plongea dans le fleuve et but tant qu'il put boire. Que ceux qui ont eu cette soif disent combien ce premier trait est délicieux.

En traversant l'avenue qui menait à la maison, Pen éclata de rire à la vue du révérend M. Smirke revenant gravement de Fair Oaks sur son poney. Smirke avait musé en chemin, il s'était arrêté aux cottages du bord de la route ; ensuite il avait traîné en longueur les leçons de Laure ; puis il avait examiné le jardin de mistress Pendennis et les améliorations dont il avait été le théâtre, jusqu'à ce que cette dame fût ou ne peut plus lasse de cet importun ; enfin il avait pris congé à la toute dernière minute, sans avoir reçu l'invitation à dîner qu'il espérait si ardemment.

Pen était triomphant et plein de bienveillance.

« Comment ! vous voilà ramassé sain et sauf ! s'écria-t-il en riant. Revenez-vous-en avec moi, mon vieux, et mangez mon dîner, car j'ai déjà eu le mien. Mais nous aurons une bouteille du plus vieux, et nous boirons à la santé de vos amours, Smirke. »

Le pauvre Smirke fit faire demi-tour à son poney, et s'en revint cahin-caha avec Arthur. La mère fut charmée de voir son fils si joyeux, et elle fit bon accueil à Smirke pour l'amour d'Arthur, quand ce dernier lui dit qu'il avait forcé le vicaire à revenir dîner. Il raconta fort plaisamment le spectacle de la veille, décrivit le jeu du directeur Bingley avec ses bottes à l'écuyère toutes rapiécetées, et de l'énorme mistress Bingley dans le rôle de la comtesse, où elle se pavanait en robe de satin vert chiffonnée et en toque polonaise ; il contrefit les acteurs et enchanta sa mère et la petite Laure, qui battit des mains de plaisir.

« Et mistress Haller? demanda mistress Pendennis.

— Elle est étourdissante, madame, dit Pen en riant, et répétant les propres termes de M. Foker, son ami révééré.

— Comment dites-vous, Arthur? reprit sa mère.

— Qu'entendez-vous par étourdissante, Arthur? » s'écria Laure en même temps.

Il leur fit alors une description originale de M. Foker, qu'on appelait ordinairement *Cuve à grains* au collège, et qui avait eu divers autres sobriquets injurieux. Il dit qu'il était alors excessivement riche et qu'il étudiait à Saint-Boniface. Mais, quelque gai et quelque communicatif qu'il fût, M. Pen ne dit mot de sa course de ce jour à Chatteries, ni des nouveaux amis qu'il y avait faits.

Quand les deux dames se furent retirées, Pen, les yeux étincelants, remplit les deux grands verres de madère, et, regardant Smirke en face, s'écria : « A votre belle!

— A sa santé! » dit le vicaire avec un soupir, en levant son verre et le vidant d'un trait, de sorte que sa figure fut un peu rose quand il le remit sur la table.

Pen dormit encore moins cette nuit que la veille. De grand matin, presque avant le point du jour, il sortit et sella lui-même son infortunée Rébecca, qu'il fit galoper furieusement sur les dunes. De nouveau l'amour l'avait secoué en lui disant : « Réveille-toi, Pendennis; me voici! » Cette fièvre charmante, ce désir délicieux, ce feu, cette incertitude, il les serrait contre son cœur; pour le monde entier il n'eût pas voulu les perdre.

CHAPITRE VI.

Qui traite d'amour et de guerre.

Cicéron et Euripide n'occupèrent pas beaucoup M. Pen, après les événements qui précèdent, et l'honnête M. Smirke n'eut pas grand mal avec son élève. Rébecca fut l'animal qui eut le plus à souffrir de l'état où se trouvait alors l'esprit de

Pen : car, outre les jours où il pouvait annoncer publiquement son intention d'aller à Chatteries prendre une leçon d'escrime, et où il y allait au su de sa mère, toutes les fois qu'il voyait trois heures devant lui, le jeune coquin prenait son élan vers la ville et se rendait dans Prior's-Lane. Et, quand la pauvre Rebecca s'estropia, il fut aussi furieux que Richard à Bosworth, lorsque son cheval eut été tué sous lui. Il fit des dettes assez considérables chez l'homme qui tenait les chevaux de chasse à Chatteries, et chez lequel il loua une autre monture en lui donnant la sienne à soigner.

Alors, et peut-être une fois par semaine, sous prétexte d'aller étudier une pièce grecque chez Smirke, ce jeune réproché partait de manière à arriver à Clavering à l'heure du passage de la voiture la Concurrence. Il s'y embarquait, restait une couple d'heures à Chatteries, et s'en revenait par la Rivale, qui partait pour Londres à dix heures du soir.

Son secret fut un jour sur le point d'être découvert, grâce à la simplicité de Smirke, à qui mistress Pendennis venait de demander s'ils avaient bien étudié la veille, ou quelque question analogue. Smirke allait dire la vérité, qu'il n'avait pas du tout vu M. Pen, quand le talon de botte de ce dernier écrasa sous la table le petit doigt du pied de M. Smirke, ce qui avertit le vicaire de ne pas trahir son élève.

Ils avaient eu naturellement quelques entretiens sur la tendre passion. C'est fort amusant, quand on n'est pas soi-même engagé dans la conversation, d'entendre causer deux hommes amoureux. Il faut absolument trouver quelque part un confident, un dépositaire. Quand, après avoir fait le plus solennel serment de se taire, M. Smirke fut instruit de l'état d'esprit de Pen, le vicaire répliqua avec un grand tremblement qu'il espérait que l'objet de son amour n'était pas une personne indigne, et qu'il n'y avait pas entre eux un attachement illégitime. Car autrement le pauvre homme sentait que son devoir exigeait qu'il manquât à son serment et qu'il révélât tout à la mère de Pen ; une querelle s'en fût suivie, il en avait une sinistre appréhension ; et cette querelle lui eût enlevé à jamais toute chance de voir ce qu'il avait de plus cher au monde.

« Illégitime ! indigne ! s'écria Pen, en entendant la question

du vicaire. Elle est aussi pure que belle ; je ne donnerais pas mon cœur à une femme qui ne le serait pas ; je tiens l'affaire secrète vis-à-vis de ma famille, parce que..... parce que..... il y a des raisons majeures que je ne suis pas libre de révéler. Mais tout homme qui dit un seul mot contre la pureté de cette femme insulte à la fois son honneur et le mien, et.... et, Dieu me damne ! je ne le souffrirai pas ! »

Smirke se contenta de répliquer avec un rire contraint : « Bien, bien ; ne me provoquez pas en duel, Arthur, car vous savez que je ne puis me battre. » Mais par ce compromis le pauvre vicaire se vit plus que jamais au pouvoir de son élève ; et le grec et les mathématiques en souffrirent naturellement.

Si le révérend ecclésiastique avait eu un plus de discernement, et qu'il eût regardé dans le coin des poètes du *Chronicle* de ce comté, quand ce journal arrivait tous les mercredis, il y aurait pu voir chaque semaine des pièces intitulées : « Mistress Haller, Passion et génie, Vers à miss Fotheringay du Théâtre Royal, » et autres poésies du caractère le plus sombre, le plus saisissant, le plus passionné. Toutefois ces compositions n'étaient plus signées *Nep* par leur ingénieux auteur, mais bien *Éros* ; et ni le précepteur ni Hélène, la bonne âme, qui découpait du journal toutes les poésies de son fils, ne pouvaient savoir que *Nep* était le même que ce brûlant *Éros* qui chantait avec tant d'enthousiasme les louanges de la nouvelle actrice.

« Qu'est-ce que cette dame que votre rival ne cesse de chanter dans notre *Chronicle* ? demanda enfin mistress Pendennis. Ses compositions se rapprochent un peu des vôtres, cher Pen ; mais vos œuvres sont de beaucoup les meilleures. Avez-vous vu cette miss Fotheringay ? »

Pen répondit qu'il l'avait vue, qu'elle avait joué le rôle de mistress Haller le jour où il avait été voir *l'Étranger*. Il ajouta à ce propos qu'elle allait avoir son bénéfice et qu'elle remplirait le rôle d'Ophélie. » Si nous y allions.... c'est du Shakspeare, vous savez, mère. Nous pouvons avoir des chevaux aux Armes de Clavering. »

La petite Laure bondit de joie ; elle avait une terrible envie d'aller au spectacle.

Ce n'est pas sans motif que Pen avait dit : C'est du Shak-

speare, vous savez. Feu Pendennis professait, comme il convenait à un homme de son caractère, un respect extraordinaire pour le barde de l'Avon, dans les œuvres duquel, disait-il, il y avait plus de poésie que dans tous les *Poètes de Johnson* mis ensemble. Et, quoique M. Pendennis ne lût pas beaucoup les œuvres en question, il avait néanmoins enjoint à Pen de les lire. Souvent même il avait dit quel plaisir ce serait pour lui, quand le garçon aurait l'âge convenable, de l'emmener avec sa mère voir quelques bonnes pièces de l'immortel poète.

Des larmes vinrent aux yeux de la bonne mère, lorsqu'elle se rappela ces discours de l'homme qui n'était plus. Elle baisa tendrement son fils et répondit : « Nous irons. » Laure bondit de joie.

Mais Pen était-il heureux?... était-il honteux? En serrant sa mère contre son cœur, il eut envie de lui tout dire; cependant il garda son secret. Il voulait voir comment Emily plairait à Hélène; la pièce était juste ce qu'il fallait, et sa mère, comme celle d'Hamlet, serait mise à l'épreuve.

Dans sa bonne humeur, Hélène invita M. Smirke à être de la partie. Cet ecclésiastique avait été élevé à Clapham par une tendre mère qui blâmait les divertissements de la scène, et il n'avait jamais vu aucune représentation. Mais du Shakespeare! mais aller avec mistress Pendennis dans sa voiture, et rester assis toute une soirée à côté d'elle! il ne put résister à la perspective de tant de joie. Il fit un discours assez faible, où il parla de tentation et de reconnaissance, et finit par accepter la très-gracieuse offre de mistress Pendennis. Ce disant, il lui décocha un regard qui la contraria excessivement. Plus d'une fois, depuis ces derniers temps, elle avait vu ce regard qui la poursuivait : aussi Smirke devenait-il de jour en jour plus odieux aux yeux de la veuve.

Nous n'avons pas dessein de raconter longuement la cour que Pen fit à miss Fotheringay, car le lecteur a déjà eu un échantillon de la conversation de l'actrice, et assurément elle mérite peu d'être rapportée. Pen passait des heures assis auprès d'elle, et lui exhalait tout ce qu'il y avait en son jeune et honnête cœur. Tout ce qu'il savait, espérait ou sentait, tout ce qu'il avait lu, tout ce qui lui venait à l'idée, il

le disait. Il ne se lassait jamais de parler ou de soupirer. A mesure que ses pensées naissaient en son cerveau brûlant, il les revêtait une à une de paroles, et les lui communiquait.

Pour elle, sa part dans le tête-à-tête n'était pas de parler, mais d'avoir l'air de comprendre ce que disait Pen (tâche difficile, car le jeune amoureux lâchait une quantité de choses qui n'avaient pas de sens), et de paraître excessivement belle et sympathique. Le fait est que, tandis qu'il débitait une de ses tirades, se réjouissant et s'étonnant peut-être de son éloquence (notre jeune homme parlait souvent vingt minutes de suite), l'aimable Emily, qui ne pouvait comprendre la dixième partie de ce qu'il disait, avait tout le temps de songer à ses propres affaires, et décidait en son esprit comment elle accommoderait le mouton froid, comment elle transformerait sa robe de satin noir, ou comment elle se ferait de son écharpe un chapeau pareil au chapeau neuf de miss Thackthwaite, et ainsi de suite.

Pen déclamait Byron et Moore, amour et poésie; son affaire à elle était de lever les yeux au ciel ou de les fixer un moment sur la figure de son amoureux en s'écriant : « Oh ! que c'est beau ! Oh ! que c'est admirable ! Répétez encore une fois ces vers. » Et le jeune homme recommençait, et elle revenait à ses pensées de robe retournée ou de hachis de mouton.

De fait, l'amour de Pen ne fut pas longtemps un secret pour l'aimable Emily ni pour son père. Dès la seconde visite qu'il leur fit, son admiration devint manifeste pour tous deux, et, lorsqu'il se fut retiré, le vieux gentleman dit à sa fille en lui clignant de l'œil par-dessus son verre de grog :

« Ma foi ! Milly chère, je crois que vous avez pris à l'hameçon ce gaillard-là.

— Bah ! ce n'est qu'un petit garçon, cher papa, répliqua Milly ; ce n'est qu'un enfant. »

Pen eût été peu enchanté s'il avait entendu cette phrase ; mais il galopait vers Fair Oaks, transporté de plaisir, et répétant partout le nom d'Emily.

« Vous ne l'avez pas moins pris à l'hameçon, ajouta le capitaine, et laissez-moi vous dire que ce n'est pas un poisson à dédaigner. J'ai interrogé Tom à l'hôtel du Roi Georges, et Flint, l'épicier qui fournit sa mère. Belle fortune ; sort en

équipage; parc et terres superbes, le parc de Fair Oaks; fils unique, et tout le domaine à lui quand il aura vingt et un ans. Vous pourriez aller plus loin et trouver moins bien, miss Fotheringay.

— Ces garçons-là ne sont presque tous que des bavards, dit sérieusement Milly. Vous savez comme, à Dublin, vous m'avez tourmentée au sujet du jeune Poldoody; et j'ai tout un pupitre plein des vers qu'il m'écrivait quand il était au collège de la Trinité; mais il a quitté le pays, et sa mère lui a fait épouser une Anglaise.

— Lord Poldoody était un jeune seigneur; et, chez des gens de cette sorte, c'est tout naturel. D'ailleurs, vous n'êtes pas dans la position où vous êtes à présent, Milly chère. Mais il ne faut pas trop encourager ce jeune homme; car, pardieu! Jack Costigan ne veut pas qu'on se moque de sa fille.

— Sa fille ne le veut pas davantage, papa, vous pouvez être sûr de cela, dit Milly. Encore une goutte de punch; il est vraiment exquis. Vous n'avez pas besoin de vous préoccuper au sujet du jeune homme. Je pense être assez avancée en âge pour savoir me garder, capitaine Costigan. »

Pen s'habitua donc à venir tous les jours, arrivant et s'en retournant au galop, et s'amourachant de plus en plus d'Emily à chaque visite. Quelquefois le capitaine assistait à leur conversation; mais, comme il avait une parfaite confiance en sa fille, le plus souvent il laissait seul le jeune couple, et, lorsque Pen entrait, s'en allait faire quelque commission d'un air crâne et le chapeau enfoncé sur un œil.

Que ces entrevues étaient délicieuses! Le salon du capitaine était une chambrè basse lambrissée, avec une grande fenêtre donnant sur le jardin du doyen. C'est là que Pen s'asseyait vis-à-vis d'Emily, causant avec cette beauté calme et sereine qui ne dédaignait pas de manier l'aiguille; et par les grands carreaux le soleil dardait ses rayons, illuminant la figure et toute la personne de miss Fotheringay. Au milieu de la conversation, la grosse cloche commençait parfois à retentir, et alors Pen s'arrêtait souriant et gardait le silence jusqu'à ce que ces sons majestueux eussent expiré; ou bien c'étaient les freux des ormes de la cathédrale qui faisaient de bruyants croassements vers l'heure du coucher du soleil; ou bien en-

core les voix de l'orgue et des choristes arrivaient portées sur l'aile de la brise et étouffaient doucement les paroles de Pen.

Il faut dire que miss Fotheringay, vêtue d'un châle fort simple et coiffée d'un chapeau modeste à voile baissé, allait à l'église tous les dimanches de sa vie, accompagnée de son infatigable père, qui disait les répons avec un superbe accent des plus gras, chantait les psaumes et les hymnes avec les fidèles, et se conduisait de la manière la plus exemplaire.

Le petit Bows, l'ami intime de la famille, fut excessivement irrité à l'idée du mariage de miss Fotheringay avec un blanc-bec de sept ou huit ans plus jeune qu'elle. Bows, qui était estropié, et qui s'avouait un peu plus difforme même que Bingley, le directeur, ce qui l'empêchait de paraître sur la scène, était un homme singulièrement capricieux, qui n'avait pas peu de talent et d'esprit. Attiré d'abord par la beauté de miss Fotheringay, il s'était mis à lui apprendre à jouer. De sa voix fêlée il criait les rôles, et son élève les apprenait par cœur de sa bouche, et les répétait d'une voix pleine et sonore. Il indiquait les attitudes, plaçait et faisait mouvoir les beaux bras que l'on voit. Ceux qui ont vu cette grande actrice au théâtre peuvent se rappeler qu'elle avait toujours les mêmes gestes, les mêmes regards, les mêmes inflexions de voix; qu'elle se tenait sur la même planche de la scène, dans la même position; qu'elle roulait ses yeux au même instant et de la même manière; qu'elle pleurait précisément avec la même expression navrante, en disant la même syllabe pathétique. Mais après qu'elle s'était montrée tremblante d'émotion en présence des spectateurs, si épuisée et si désolée que vous eussiez pensé qu'elle allait s'évanouir de douleur, elle ramassait ses cheveux, dès que la toile était baissée, et rentrait chez elle pour manger une côtelette de mouton, qu'elle arrosait d'un verre du porter le plus fort. Les pénibles labeurs de la journée étant finis, elle se mettait au lit, et ronflait aussi résolûment et aussi régulièrement qu'un portefaix.

Bows fut donc indigné à l'idée que son élève pouvait jeter là toutes ses chances de succès pour donner sa main à un petit rentier campagnard. Il prophétisait que, dès qu'un directeur de Londres la verrait, elle serait engagée pour Lon-

dres, et qu'elle y aurait le plus grand succès. Le malheur était que les directeurs de Londres l'avaient vue. Elle avait joué à Londres, trois ans auparavant, et sa stupidité lui avait fait faire un fiasco complet. Ce fut postérieurement à cette chute que Bows se chargea de la guider et de lui apprendre ses rôles. Comme il travailla ! comme il cria ! comme il se démena, répétant les vers cent et cent fois ! et avec quelle indomptable patience et quelle invincible sottise elle imita tous ses gestes ! Elle savait que c'était lui qui la faisait ce qu'elle était, et elle se laissait faire. Elle n'était pas reconnaissante, ni ingrate, ni méchante, ni d'un mauvais caractère. Non. Elle n'était que stupide... et Pen était amoureux fou d'elle.

Les chevaux de poste des Armes de Clavering arrivèrent en temps utile, et emmenèrent nos amis de Fair Oaks au théâtre de Chatteries, où Pen eut la satisfaction de voir réuni un public assez nombreux. Les jeunes gentlemen de Baymouth avaient une loge, au premier rang de laquelle étaient assis M. Foker et son ami, M. Spavin, dans la plus éblouissante toilette de soirée. Ils saluèrent Pen d'une façon cordiale, et se mirent à examiner son monde, qui obtint leur approbation : car la petite Laure était une jolie fillette aux joues rouges et aux abondantes boucles brunes lustrées ; et quant à mistress Pendennis, vêtue de velours noir, avec la croix de diamants qu'elle étalait dans les grandes occasions, elle paraissait extraordinairement belle et majestueuse. Derrière elle se trouvaient M. Arthur et le doux Smirke, avec sa mèche frisée sur son beau front et le nœud de sa cravate blanche parfaitement en ordre. Il rougit de se voir en pareil lieu ; mais qu'il se trouvait heureux d'y être ! Lui et mistress Pendennis avaient apporté deux exemplaires d'*Hamlet* pour suivre la tragédie, selon la coutume des honnêtes campagnards qui vont au spectacle en grande cérémonie.

Samuel, cocher, palefrenier et jardinier de M. Pendennis, prit place au parterre, où se trouvait aussi le domestique de M. Foker. Le parterre était émaillé de sous-officiers du régiment de dragons, dont la musique se faisait entendre à l'orchestre, grâce à l'aimable permission du colonel Swallowtail. Ce corpulent et illustre guerrier, avec sa médaille

de Waterloo et une troupe de ses jeunes officiers, faisait très-bel effet dans les loges.

« Quel est ce vieux qui vous salue, Arthur ? » demanda mistress Pendennis à son fils.

Pen devint tout rouge.

« Il s'appelle le capitaine Costigan, madame, répliqua-t-il, et il a servi dans la Péninsule. »

C'était en effet le capitaine, tout de neuf habillé, avec une énorme paire de gants de chevreau blancs, de l'un desquels il saluait Pendennis, tandis que l'autre s'étalait sur son cœur et sur les boutons de son habit. Pen n'en dit pas davantage. Comment donc mistress Pendennis pouvait-elle savoir que M. Costigan était le père de miss Fotheringay ?

M. Hornbull, de Londres, remplissait ce soir le rôle d'Hamlet. M. Bingley s'était modestement contenté de celui d'Horatio, et réservait toute sa puissance pour jouer William dans la *Suzanne aux yeux noirs*, qui était la seconde pièce.

Nous n'avons pas à nous occuper du jeu des acteurs, si ce n'est pour dire qu'Ophélia parut charmante et joua d'une manière admirable ; riant, pleurant, promenant sur la scène des yeux hagards, agitant ses beaux bras blancs, et lançant autour d'elle des fleurs brisées et des fragments de chansons : bref, c'était une folle ravissante. Quelle occasion pour ses magnifiques cheveux noirs de se dérouler sur ses épaules ! Elle fit le plus charmant cadavre qu'on eût jamais vu ; et, tandis qu'Hamlet et Laertes bataillaient dans sa fosse, de derrière les coulisses elle regardait la loge de Pen et ceux qui s'y trouvaient.

Et il n'y avait dans cette loge qu'une voix pour la louer. Mistress Pendennis s'extasiait sur sa beauté. La petite Laure était enchantée de la tragédie, et du spectre, et de la pièce qui se joue dans la pièce (durant laquelle, voyant Hamlet aux genoux d'Ophélia, Pen épouva une violente envie d'étrangler M. Hornbull) ; mais, quoique tout cela s'embrouillât un peu dans sa jeune cervelle, l'enfant n'eut que des louanges pour cette belle créature. Pen fut charmé de l'effet qu'elle produisit sur sa mère, et l'ecclésiastique, de son côté, était dans le plus grand enthousiasme.

Quand le rideau tomba sur le groupe de personnages égor-gés qui sont si soudainement expédiés à la fin de *Hamlet*,

et dont la mort n'étonna pas peu la pauvre petite Laure, une bruyante exclamation et un immense applaudissement s'élevèrent de toutes les parties de la salle. L'intrépide Smirke, violemment excité, battit des mains et cria : « Bravo! bravo! » aussi fort même que les officiers de dragons. Ceux-ci étaient si profondément émus que, pour emprunter une phrase à nos voisins, *ils s'agitaient sur leurs bancs*¹. Le gros Swallowtail leur avait donné le signal d'applaudir, en brandissant sa casquette, et naturellement les sous-officiers du parterre suivirent l'exemple de leurs chefs. Un rugissement de bravos parcourut toute la salle; Pen beugla avec les plus exaltés : « Fotheringay! Fotheringay! » MM. Spavin et Foker, de leur loge, crièrent taïaut comme à la chasse, quand la bête est en vue. Mistress Pendennis elle-même commençait à agiter son mouchoir, et la petite Laure dansait, riait, battait des mains, et levait sur Pen des yeux étonnés.

Hornbull ramena la bénéficiaire sur la scène au milieu d'une explosion d'enthousiasme, et elle parut si belle, si radiieuse, les cheveux encore flottants sur les épaules, que Pen ne put contenir ses transports. Il se pencha par-dessus le fauteuil de sa mère, et poussa un hurra formidable en agitant son chapeau. Ce fut tout ce qu'il put faire de garder son secret vis-à-vis d'Hélène, et de ne pas lui dire : « Regardez c'est cette femme! n'est-elle pas sans pareille? je vous dis que je l'aime! » Mais il déguisa ces sentiments sous d'énormes hurras hurlés de toute la force de ses poumons.

Quant à miss Fotheringay et à sa tenue, nous renvoyons le lecteur à une des pages précédentes, où il en trouvera la description. Elle fit absolument le même manège. Elle promena des regards de reconnaissance sur toute la salle, trembla et faillit s'évanouir d'émotion sur sa trappe favorite. Elle saisit les fleurs (Foker lui avait lancé un bouquet monstrueux, et Smirke même essaya de lui jeter une rose, et rougit terriblement en la voyant tomber dans le parterre), elle saisit les fleurs et les serra contre son cœur palpitant, etc., etc. En un mot, pour le reste, voir à la page 52. Notre pauvre vieux Pen vit scintiller sur sa poitrine un médaillon qu'il avait acheté chez M. Nathan, dans

1. En français dans le texte.

High-Street, avec son dernier schelling et un souverain emprunté à Smirke.

Puis vint *Suzanne aux yeux noirs*, et nos sensibles amis furent excessivement charmés et touchés de cette tant douce histoire. Suzanne en robe de bure avec un ruban rose à son bonnet ne fut pas moins aimable qu'Ophélia. Bingley fut un excellent William. Goll, dans le rôle de l'amiral, ressembla à la statue de proue d'un vaisseau de soixante-quatorze ; et Garbetts, dans celui du capitaine Boldweather, misérable qui forme le projet d'enlever Suzanne aux yeux noirs, dit admirablement en agitant un immense chapeau à cornes : « Eh bien ! arrive que pourra, je la perdrai ! » Tous les acteurs jouèrent avec leur talent accoutumé. Aussi fut-ce avec un regret sincère que nos amis virent tomber le rideau qui mit fin à cette jolie et tendre histoire.

Si Pen avait été seul avec sa mère dans la voiture en retournant à Fairoaks, il lui eût tout dit ce soir-là. Mais il était sur le siège, fumant un cigare au clair de la lune, à côté de Smirke, qui s'était enveloppé de son cache-nez pour se réchauffer.

Ils avaient déjà fait une couple de milles, quand le tandem de M. Foker passa rapidement avec ses lanternes allumées à côté des graves vieux chevaux de poste de Clavering ; et M. Spavin salua le carrosse de mistress Pendennis de variations assez considérables sur l'air : *Rule, Britannia*, exécutées sur le cornet à piston.

Il arriva que, deux jours après les susdites gaietés, M. le doyen de Chatteries donna à dîner en son doyenné à quelques ecclésiastiques de ses amis. Il est assez vraisemblable qu'on y but du porto d'une qualité supérieure et qu'on y abîma l'évêque au dessert ; mais cela ne nous regarde pas à présent. Notre ami, le docteur Portman, de Clavering, fut un des convives ; et comme c'était un galant homme, lorsque, de sa place à table, il vit l'épouse du doyen se promenant sur le tapis vert avec ses enfants qui jouaient autour d'elle et son parasol rose au-dessus de sa charmante tête, il sortit par la porte-fenêtre de la salle à manger et descendit sur la pelouse qui longe cette pièce, laissant les autres cravates blanches se gausser de monseigneur l'évêque. Le docteur Portman

offrit donc son bras à la doyenne, et tous deux arpentèrent nonchalamment ensemble la vieille pelouse unie comme un velours, qui avait été fauchée et ratissée pour des doyens dont personne ne se souvenait plus. Ils se promenèrent de cette manière aisée, tranquille, confortable, qui plaît tant après un bon dîner, par une calme et belle soirée d'été, aux gens d'âge moyen et de bonne constitution, quand le soleil vient de se coucher derrière les énormes tours de la cathédrale, et que la lune en faucille apparaît à chaque instant plus brillante dans le ciel.

Or, à l'extrémité du jardin du doyen, s'élève, comme nous l'avons dit, la maison de mistress Creed, et les fenêtres de la chambre du premier étage étaient ouvertes pour laisser entrer l'air de cette aimable soirée d'été. Une demoiselle de vingt-six ans, aux yeux parfaitement ouverts, et un malheureux jeune homme de dix-huit ans, aveuglé par l'amour et la folie, se trouvaient ensemble dans cette chambre. Comme nous les avons déjà vus à la même place, le lecteur reconnaîtra sans peine, en ces deux personnages, M. Arthur Pendennis et miss Costigan.

Le pauvre garçon avait franchi le Rubicon. Tremblant d'amour, le cœur palpitant avec violence, les yeux pleins de larmes malgré ses efforts, la voix presque étouffée par l'émotion, le pauvre Pen avait dit ces paroles qu'il ne pouvait plus contenir ; il s'était jeté, avec tout son trésor d'amour, d'admiration et d'ardeur, aux pieds de cette beauté déjà mûre.

Est-il le premier qui ait agi de même ? Est-ce que personne, avant ou après lui, n'a mis au jeu tout son bel avenir, comme un sauvage joue sa terre et tout ce qu'il possède contre une gorgée de l'eau de feu des Peaux-Blanches ou contre deux yeux brillants ?

« Votre mère sait-elle cela, *Arthur* ? » dit lentement miss Fotheringay.

Il saisit follement sa main et la baisa mille fois. Elle ne la lui retira pas.

« Est-ce que la vieille dame le sait ? » répéta miss Costigan. Peut-être bien qu'elle le sait, » se dit-elle ; et, se rappelant quelle belle croix de diamants mistress Pendennis portait le soir au spectacle, elle pensa : « Pour sûr, cette croix passera

à la famille!... Calmez-vous, cher Arthur, » reprit-elle de sa voix grave et mélodieuse, en lui souriant avec douceur.

Puis, de celle de ses mains qui était libre, elle releva légèrement les cheveux qui tombaient sur le front brûlant du jeune homme. Arthur était dans un tel transport, dans un tel tourbillon de bonheur, qu'à peine pouvait-il parler. Enfin il dit, haletant :

« Ma mère vous a vue, et vous admire outre mesure. Elle apprendra bientôt à vous aimer; qui pourrait faire autrement?... Elle vous aimera parce que je vous aime.

— Eh bien, oui, je pense que vous m'aimez, » répliqua miss Costigan, peut-être avec une sorte de pitié pour Pen.

Elle le pensait ! Naturellement ici M. Pen commença une rapsodie à travers laquelle nous n'avons aucun motif de le suivre, puisque nous sommes parfaitement maître de nos sentiments. Bien entendu que les mots d'amour, de vérité, d'éternité, y jouèrent leur rôle; il chercha des expressions plus capables de faire apprécier la profondeur effrayante de son affection, mais il n'en put trouver. Ce discours, disons-nous, ne nous regarde pas. Il n'était vraisemblablement pas très-sage; mais quel droit avons-nous d'écouter à la porte ? Laissons le pauvre garçon jeter son cœur aux pieds de cette femme, et traitons-le avec douceur. Sans doute il est mieux d'aimer sagement, mais mieux vaut encore aimer follement que de ne pas être capable d'amour. Il en est parmi nous qui ne peuvent aimer, et même nous sommes fiers de notre impuissance.

A la fin de son discours, Pen baisa de nouveau avec ravissement cette main impériale; et ce fut, je crois, à ce moment même, tandis que le docteur Portman et la doyenne causaient ensemble, que le jeune Ridley Roset, fils de celle-ci, tira sa mère par le derrière de son immense robe et s'écria :

« Maman, vous dis-je, regardez donc là-haut ! » Et il hocha son innocente petite tête.

C'était en effet un spectacle comme en voient rarement les doyens dans leurs jardins, et qui ne se trouve guère dans les chapitres de chanoines.

Le pauvre Pen baisait les doigts rosés de son enchantresse, qui recevait cet hommage avec le plus grand calme et

une bonne humeur parfaite. Le jeune Ridley levait les yeux et grimaçait un sourire; la petite miss Rosa regardait son frère et restait la bouche béante d'étonnement. La physionomie de la doyenne défiait toute description; et, quant au docteur Portman, lorsqu'il vit la scène dont son premier favori et cher élève Pen était un des acteurs, il s'arrêta muet de fureur et de surprise.

Mistress Haller découvrit au même instant ceux qui les observaient d'en bas, tressaillit et se mit à rire.

« En vérité, s'écria-t-elle, il y a quelqu'un dans le jardin du doyen! » Et elle se retira avec un calme parfait, tandis que Pen se reculait, la figure rouge comme un brasier ardent.

Lorsqu'il s'aventura de nouveau à regarder dans le jardin, les promeneurs étaient rentrés.

La lune en faucille brillait d'un vif éclat dans le ciel, les étoiles scintillaient, la cloche de la cathédrale sonnait neuf heures, les hôtes du doyen (à l'exception d'un seul, qui avait fait seller son cheval et qui était parti pour Dumpling depuis assez longtemps) se régalaient de thé et de gâteaux beurrés dans le salon de la doyenne, quand Pen prit congé de miss Costigan.

Pen arriva en son temps à la maison, et il allait se glisser dans son lit (car le pauvre garçon était très-fatigué, très-agité, et ses nerfs avaient été si fortement tendus qu'il n'était plus bien loin du point où commence la folie), lorsque le vieux laquais John vint lui dire, d'un air de mauvais augure, que sa mère voulait le voir en bas.

Là-dessus, Pen remit sa cravate et descendit au salon, où il trouva non-seulement sa mère, mais encore l'ami de celle-ci, le révérend docteur Portman. La figure d'Hélène semblait fort pâle à la lueur de la lampe; celle du docteur, au contraire, était rouge et frémissante de courroux et d'émotion.

Pen vit aussitôt qu'une crise était arrivée et qu'on avait découvert quelque chose.

« Eh bien! voyons ce que c'est, pensa-t-il.

— Où avez-vous été, Arthur? dit Hélène d'une voix tremblante.

— Comment pouvez-vous regarder en face, monsieur,

cette.... cette chère dame et un prêtre du Christ? s'écria le docteur, malgré les regards suppliants de la pâle Hélène. Où a-t-il été? où le fils de sa mère aurait dû rougir d'aller. Car votre mère est un ange, monsieur, un ange. Comment osez-vous apporter la souillure dans sa maison, et faire le malheur de cette créature sans tache par la pensée de votre crime?

— Monsieur! dit Pen.

— Ne le niez pas, monsieur, rugit le docteur. N'ajoutez pas le mensonge, monsieur, à votre autre infamie. Je vous ai vu moi-même, monsieur. Je vous ai vu du jardin du doyen. Je vous ai vu baiser la main de cette infernale et far-dée....

— Arrêtez! dit Pen en frappant du poing sur la table, tellement que la lampe secouée jeta une grande flamme vacillante; je suis très-jeune, mais vous voudrez bien vous rappeler que je suis gentilhomme.... Je ne souffrirai pas qu'on outrage cette dame.

— Cette dame, monsieur! s'écria le docteur; *cela* une dame! Vous.... vous.... en présence de votre mère, vous appelez cette.... cette femme une dame!

— Oui, et en présence de n'importe qui! répliqua Pen avec véhémence. Elle ne serait déplacée nulle part. Il n'y a pas de femme plus pure qu'elle. Elle est aussi bonne que belle. Si tout autre que vous l'eût insultée, je lui aurais dit ma façon de penser; mais comme vous êtes mon plus vieil ami, je suppose que vous avez le privilège de douter de mon honneur.

— Non, non, Pen, cher Pen, s'écria Hélène dans un accès de joie. Je vous disais, je vous disais, docteur, qu'il n'était pas.... pas ce que vous pensiez. »

Et la pauvre créature s'avança tremblante et se jeta au cou de Pen.

Pen se sentait homme et capable de tenir tête à tous les docteurs du monde. Il était bien aise que cette explication fût venue.

« Vous avez vu combien elle est belle, dit-il à sa mère, d'un air caressant et protecteur, comme Hamlet avec Gertrude dans la tragédie. Je vous dis, chère mère, qu'elle est tout aussi bonne. Quand vous la connaîtrez, vous direz la

même chose. C'est de toutes les femmes, vous exceptée, la plus simple, la plus aimable, la plus affectionnée. Pourquoi ne serait-elle pas au théâtre?... Elle nourrit son père par son travail.

— Vieux réprouvé d'ivrogne, grommela le docteur; mais Pen ne l'entendit pas, ou ne fit pas attention à ses paroles.

— Si vous pouviez voir, ainsi que moi, comme sa vie est régulière, comme toute sa conduite est pure et pieuse, vous mépriseriez autant que moi, oui, autant que moi, répéta Pen en jetant au docteur un regard sauvage, le calomniateur qui a osé lui faire injure. Son père fut officier et se distingua en Espagne. Il fut l'ami de S. A. R. le duc de Kent; il est intimement connu du duc de Wellington et de quelques-uns des premiers officiers de notre armée. Il croit avoir rencontré mon oncle Arthur chez lord Hill. Sa famille est une des plus anciennes et des plus respectables d'Irlande, et certes elle est aussi bonne que la nôtre. Les.... les Costigan ont été rois d'Irlande.

— Eh! Dieu aie pitié de mon âme! s'écria le docteur, sachant à peine s'il allait éclater de rire ou de colère. Vous ne voulez pas dire que vous avez dessein de l'épouser? »

Pen prit son air le plus majestueux:

« Quel autre désir supposez-vous donc que je puisse avoir, docteur Portman? » demanda-t-il.

Complètement dérouté dans son attaque, et terrassé par cette botte soudaine de Pen, le docteur ne put que prononcer ces paroles, qui eurent peine à sortir de sa gorge:

« Mistress Pendennis.... faites venir le major, madame.

— Faire venir le major? de tout mon cœur, » dit Arthur, prince de Pendennis et grand-duc de Fair Oaks, en faisant de la main le geste le plus superbe.

Et le colloque se termina par la rédaction des deux lettres qui furent déposées, à Londres, sur la table où déjeunait le major Pendennis, au commencement de la très-véridique histoire du prince Arthur.



CHAPITRE VII.

Dans lequel le major fait son apparition.

Notre accointance, le major Arthur Pendennis, arriva en temps opportun à Fair Oaks, après une triste nuit passée dans la malle-poste. Triste nuit, en effet ! Un gros compagnon de voyage, grossi outre mesure par Dieu sait combien de pale-tots, l'avait refoulé dans un coin où il le tenait éveillé par ses ronflements indécents. Une veuve, assise en face de lui, non-seulement avait exclu l'air frais en fermant toutes les fenêtres du véhicule, mais encore exhalait des vapeurs de rhum de la Jamaïque, contenu avec une égale portion d'eau dans une bouteille qu'elle tirait à chaque instant du fond de son ridicule. Toutes les fois qu'il attrapait un court moment de sommeil, le son strident du cor à l'approche des barrières de péage, ou le coude de son énorme voisin s'engageant de plus en plus entre ses côtes, ou le jeu des pieds de la veuve sur ses orteils sensibles, rappelait promptement le pauvre gentleman aux horribles réalités de la vie.... d'une vie qui est passée désormais et devenue impossible, et qui n'existe plus que dans le souvenir de ceux qui la chérissaient. Huit milles à l'heure pendant vingt ou vingt-cinq heures, une étroite malle-poste, un siège dur, une prédisposition à la goutte, un changement perpétuel de cochers grognant parce qu'ils ne trouvaient pas leur pourboire suffisant, un compagnon de voyage ami du grog : qui n'a pas supporté ces maux dans le bon vieux temps ? et comment pouvait-on voyager au milieu de pareils embarras ?... On voyageait pourtant, et l'on était joyeux encore !

A côté de la veuve dans l'intérieur, et à côté du domestique du major sur l'impériale, il y avait deux collégiens allant passer à la maison les vacances d'été. Ce fut avec admiration que le major les regarda souper à l'auberge de Bagshot, où ils se bourrèrent de toute une cargaison de jambon, d'œufs, de pâté, de cornichons, de thé, de café et de bouilli. Il y avait

bien de quoi étonner le pauvre major, réduit qu'il était à si-roter une tasse de thé très-faible, en se rappelant avec un mélancolique abattement qu'en ce moment même on desservait le dîner de lord Steyne. Toutefois l'ardeur ingénue des écoliers amusa le major, qui avait un excellent caractère, et l'intéressa encore plus quand il découvrit que celui qui voyageait avec lui dans l'intérieur était fils d'un lord, que lui Pendennis avait naturellement rencontré dans le grand monde qu'il fréquentait. Le petit lord dormit toute la nuit, malgré les secousses, la veuve et le son du cor; et il parut aussi frais que s'il eût été fardé (expression dont il se servit lui-même), lorsque le major, la figure jaune, la barbe hérissée, la perruque défrisée, et tous les membres de son corps torturés par de vives douleurs rhumatismales, descendit à la petite grille de la loge de Fair Oaks, où la portière et la femme du jardinier le saluèrent respectueusement, et saluèrent plus respectueusement encore M. Morgan, son domestique.

Hélène, l'œil au guet, attendait son beau-frère, et elle le vit de sa fenêtre. Mais elle ne sortit pas immédiatement pour lui faire accueil. Elle savait que le major n'aimait pas à être surpris à l'improviste, et avait besoin d'un peu de préparation avant qu'il se souciât d'être vu. Pen, étant enfant, avait encouru une sérieuse disgrâce pour avoir dérobé sur la toilette de son oncle un petit étui de maroquin qui contenait, il faut l'avouer, les molaires du major. On conçoit que celui-ci ne les gardât pas en bouche dans une malle-poste où l'on était terriblement cahoté, et pourtant il n'aurait pas voulu se montrer sans elles. Morgan, son domestique, faisait de ses perruques le mystère des mystères; il les frisait en cachette, il les introduisait secrètement dans la chambre de son maître; et le major n'aurait pas voulu non plus se montrer sans tous ses cheveux à aucun membre de sa famille ni à aucune connaissance.

Il gagna donc son appartement et remit en place tout ce qui lui manquait. En faisant sa toilette, il grogna et se lamenta, et siffla, et envoya vingt fois Morgan au diable, comme tout vieux garçon qui a passé une nuit blanche avec un rhumatisme, et qui a une longue besogne devant lui.

Finalement, lorsqu'il fut sanglé, frisé et redressé, il des-

cendit au salon d'un air grave et majestueux, comme il convient à quelqu'un qui est à la fois homme d'affaires et homme du monde.

Mais Pen n'y était pas ; il n'y avait qu'Hélène et la petite Laure, qui causait assise à ses pieds, et à qui le major ne tendait jamais que l'index, comme il fit encore cette fois, après avoir salué sa belle-sœur.

Laure prit ce doigt en tremblant, puis le lâcha et s'enfuit hors de la chambre.

Le major Pendennis n'avait pas envie de la retenir, ni même de la garder à la maison ; il avait ses raisons particulières pour blâmer sa présence à Fair Oaks, raisons que nous mentionnerons peut-être en quelque autre occasion.

Cependant, Laure disparut et se mit à parcourir le domaine, à la recherche de Pen qu'elle aperçut bientôt dans le verger, où il se promenait à grands pas tout en causant très-sérieusement avec M. Smirke. Son animation était telle, qu'il n'entendit pas Laure qui l'appelait de sa voix si pure, jusqu'à ce que Smirke, le tirant par son habit, la lui montra qui accourait.

Elle arriva et mit sa main dans celle de Pen.

« Entrez, Pen, dit-elle ; il est venu quelqu'un ; l'oncle Arthur est ici.

— Il est ici, vraiment ? » répliqua Pen, et elle sentit qu'il serrait sa petite main.

Il se retourna et regarda Smirke avec un feu extraordinaire, comme pour dire : « Je suis prêt à lui tenir tête et à n'importe qui. » M. Smirke leva les yeux au ciel, comme d'habitude, et poussa un tendre soupir.

« Marchez devant, Laure, dit Pen, d'un air demi-farouche demi-comique. Marchez devant, et dites que je me rends auprès de mon oncle. »

Mais il riait pour cacher une grande anxiété, et il rivait son courage intérieurement pour soutenir l'épreuve qu'il savait imminente.

Pen avait profité des deux derniers jours pour mettre Smirke dans sa confiance. Depuis l'explosion qui avait suivi la découverte du docteur Portman, et durant chacune de ces quarante-huit heures qu'il venait de passer dans la société de M. Smirke, il n'avait cessé de parler à son précepteur de

miss Fotheringay, de miss Emily Fotheringay, d'Emily, etc. A tout quoi Smirke prêta une oreille bienveillante, car il était amoureux lui-même, extrêmement désireux de se rendre Pen propice en toutes choses, et vraiment charmé lui-même des attraits physiques de cette déesse dont il n'avait jamais vu la pareille, n'ayant jamais assisté qu'à une seule représentation théâtrale.

Le feu et la volubilité de Pen, sa brûlante éloquence, ses tropes et ses figures si riches de poésie, son cœur viril, bon, ardent, plein d'espoir, refusant de voir aucun défaut dans la personne qu'il aimait, aucune difficulté insurmontable pour lui dans sa position vis-à-vis d'elle, avaient à moitié convaincu M. Smirke que l'arrangement proposé par son élève était très-faisable et très-prudent, et que ce serait un grand agrément de voir Emily fixée à Fair Oaks, le capitaine Costigan établi dans la chambre jaune pour toute la durée de sa vie, et Pen marié à dix-huit ans.

Et il est de fait que, pendant ces deux jours, le garçon avait presque persuadé sa mère aussi. Il avait éludé toutes ses objections l'une après l'autre avec ce bon sens indigné qui est souvent la perfection de l'absurdité. Il l'avait presque amenée à partager la croyance que, si ce mariage était arrêté dans la volonté de Dieu, rien ne pourrait l'empêcher, et que tout ce qu'elle avait à demander, c'était que la jeune personne fût une femme de bien. Enfin elle commençait presque à redouter l'arrivée de l'oncle tuteur, prévoyant bien qu'il ne regarderait pas le mariage de M. Pen du même point de vue simple, honnête, romantique et complètement absurde, que la veuve était déjà disposée à adopter en pareille matière.

Car, ainsi que dans la vieille allégorie du bouclier d'or et d'argent, au sujet duquel se disputaient les deux chevaliers, chacun a raison suivant le point d'où il regarde. Il en est de même pour le mariage. Est-ce chose insensée ou bonne, sage ou absurde ? Cela dépend du point de vue d'où vous l'examinez. Si le mariage veut dire pour vous une gentille maison dans Belgravia, de jolis petits dîners, un joli petit brougham pour aller au parc, et une fortune décente non-seulement pour le jeune couple, mais encore pour les petits Belgraviens à venir ; si telles sont les nécessités de la vie (comme c'est le cas pour beaucoup d'honnêtes gens), il est

absurde de parler de tout autre arrangement : l'amour en garni n'est qu'une affection folle et enfantine, qui ne saurait payer les voitures de louage ni une modiste convenable ; tout cela n'est que mauvais galimatias et roman d'enfant.

Si, au contraire, vous pensez que des gens sans subsistance assurée, mais avec une bonne chance de l'obtenir, avec l'aiguillon de l'espoir, avec la santé et une affection solide, peuvent aller au-devant de la bonne ou mauvaise fortune, et partager ensemble ses biens ou ses maux, la belle théorie de tout à l'heure devient absurdité à son tour, et pis qu'absurdité ; elle devient presque blasphème et doute de la Providence ; et l'homme qui, pour rendre heureuse la femme qu'il a choisie, attend qu'il puisse la conduire à l'église en une jolie petite voiture à deux chevaux, ne vaut pas mieux qu'un lâche ou un musard, indigne également de l'amour et de la fortune.

Je ne dis pas que les habitants des villes n'ont pas raison ; mais Hélène Pendennis était campagnarde, et le livre de la vie, lorsqu'elle l'interprétait, lui disait une histoire différente de celle qu'on y lit dans les villes. Comme chez la plupart des femmes tendres et sentimentales, faire des mariages occupait une grande partie de ses pensées, et j'ose dire qu'elle avait commencé à méditer sur l'amour et le mariage de son fils, longtemps même avant que ces idées fussent entrées dans la cervelle du jeune gentleman.

La pensée du sacrifice procure à certaines femmes une sorte de sombre plaisir ; et Hélène aimait à prévoir le jour où elle céderait tout à Pen, où il amènerait son épouse à la maison, où elle livrerait les clefs et la meilleure chambre à coucher, où elle quitterait sa place au haut bout de la table pour aller s'asseoir plus bas, où enfin elle le verrait heureux. Que lui fallait-il, à elle, en cette vie, si ce n'est de voir son fils prospérer ? De même qu'une impératrice n'était sûrement pas trop bonne pour lui, et se trouverait honorée de devenir mistress Pen, de même, s'il choisissait la modeste Esther au lieu de la reine Vasthi, Hélène se contenterait du choix de Sa Seigneurie. N'importe combien humble ou pauvre serait la personne qui jouirait de ce prodigieux honneur, mistress Pendennis était prête à s'incliner devant elle, à lui faire accueil et à lui céder la première place.

Et pourtant une actrice!... une femme d'âge mûr, qui, bien qu'exposée aux avides regards de milliers de spectateurs, avait depuis longtemps cessé de rougir, si ce n'est au moyen du fard; une personne illettrée et très-vraisemblablement mal élevée, qui avait dû vivre avec des compagnes légères, qui avait sans doute entendu des conversations équivoques.... ah! c'était une cruelle chose qu'une telle créature fût la choisie, et que la vertueuse matrone dut abdiquer pour faire place à une pareille sultane!

Tous ces doutes, la veuve les exposa à Pen durant les deux jours qui devaient nécessairement s'écouler avant l'arrivée de l'oncle; mais il répliqua avec cette heureuse franchise et cette aisance qu'un jeune gentleman montre à son âge, et ce fut avec une satisfaction infinie pour lui-même qu'il détruisit les objections de sa mère. Miss Costigan était un parangon de vertu et de délicatesse, aussi sensitive que la vierge la plus timide, aussi pure que la neige sans souillure; elle avait les plus belles manières, l'esprit et le génie les plus gracieux, la plus charmante politesse et la plus grande justesse d'appréciation dans toutes les matières de goût; elle avait le plus admirable naturel et le plus noble dévouement pour son père, bon vieux gentleman d'illustre famille, mais de fortune déchue, qui avait vécu néanmoins avec la meilleure société de l'Europe. D'ailleurs, Pen n'était pas pressé; il pouvait attendre son temps, attendre qu'il eût vingt et un ans. Mais il sentait bien (et ici sa figure prit une expression terrible et solennelle) qu'il était engagé dans la seule et unique passion de sa vie, et que la MORT seule pourrait y mettre fin.

Hélène lui dit, avec un grave sourire et un triste hochement de tête, que l'on survivait à l'amour, et que, pour ce qui était des engagements contractés entre de très-jeunes hommes et de vieilles femmes, un exemple dans sa propre famille lui avait appris combien ils étaient fatals. Le pauvre père de Laure pouvait servir d'exemple.

Mais M. Pen avait décidé qu'il mourrait en cas de désappointement; et, plutôt que de le laisser mourir, plutôt que de lui faire opposition, sa mère se fût soumise à tout sacrifice, à toute souffrance personnelle; elle se fût jetée à genoux devant une bru hottentote, et lui eût baisé les pieds.

Arthur connaissait son pouvoir sur la veuve, et le jeune tyran fut touché tout en l'exerçant. Pendant ces deux jours, il l'amena presque à se soumettre et la traita avec une bienveillance protectrice. Il passa une soirée auprès de l'aimable pâtissière, à Chatteries, où il se vanta de son influence sur sa mère, et il employa l'autre à composer les vers les plus brûlants et les plus passionnés en l'honneur de sa divinité. Il jurait, comme Montrose, de la rendre fameuse par son épée et glorieuse par sa plume, et promettait de l'aimer comme jamais femme mortelle n'avait été adorée depuis la création d'Ève.

Ce fut cette nuit-là, longtemps après minuit, qu'Hélène, privée de sommeil, étant venue à passer devant la chambre de son fils, vit un rayon de lumière s'échapper par la fente de la porte dans le noir corridor, et entendit Pen s'agiter et se démener, et marmotter des vers dans son lit. Elle resta quelques instants à l'écouter avec anxiété. Maintes fois la bonne âme l'avait épié ainsi, lorsqu'il avait la fièvre ou quelque autre maladie du premier âge. Puis elle tourna le bouton très-lentement, et entra si doucement, que Pen ne la vit pas d'abord. Il ne regardait pas du côté de la porte. Des papiers étaient épars sur son pupitre, et d'autres encore gisaient autour de lui sur son lit. Il mordillait un crayon en cherchant des rimes et en pensant à toutes sortes d'amoureuses folies. Il était Hamlet sautant dans la fosse d'Ophélie; il était l'Étranger serrant dans ses bras mistress Haller, la belle mistress Haller aux cheveux noirs tombant en boucles sur ses épaules. Le désespoir et Byron, Thomas Moore et tous les Amours des anges, Waller et Herrick, Béranger et toutes les chansons d'amour qu'il eût jamais lues, travaillaient et bouillonnaient dans l'esprit du jeune gentleman. Quand sa mère entra, il était au comble et dans le paroxysme du délire poétique.

« Arthur ! » dit la voix douce et argentine de sa mère.

Il tressaillit et se retourna. Il saisit quelques papiers, et les cacha sous son oreiller.

« Pourquoi ne dormez-vous pas, mon ami ? » ajouta-t-elle avec un doux et tendre sourire, en s'asseyant sur le lit et s'emparant d'une des mains brûlantes de son fils.

Pen la regarda un moment d'un air égaré.

« Je ne pouvais pas dormir, dit-il. Je.... je.... j'écrivais. » Puis, jetant les bras autour du cou d'Hélène, il ajouta : « O mère ! je l'aime ! je l'aime ! »

Comment un aussi bon cœur que celui d'Hélène aurait-il pu ne pas le consoler et le plaindre ? La douce créature fit de son mieux ; mais elle se disait, avec étonnement et avec une singulière tendresse, qu'hier seulement il était comme un enfant dans ce même lit, au pied duquel elle avait coutume de venir dire ses prières avant qu'il se réveillât, le matin des jours de vacances.

C'étaient des vers sublimes, sans doute, quoique miss Fotheringay ne les comprît pas ; mais le vieux Cos, clignant de l'œil, et le doigt sur le nez d'un air profond, disait : « Serrez-les avec les autres lettres, Milly chère. Les *poésies* de Poldoody n'étaient rien auprès de cela. » Et Milly enfermait les manuscrits.

Quand donc le major, étant habillé et présentable, eut rejoint mistress Pendennis, il trouva, après dix minutes d'entretien, que la pauvre veuve était non-seulement attristée du mariage que méditait Pen, mais encore désolée en pensant que c'était une cause de chagrin pour le garçon lui-même, et que son oncle et lui allaient peut-être avoir une violente altercation à ce sujet. Elle supplia le major Pendennis d'être très-doux avec Arthur.

« Il est plein de cœur et ne supportera pas des paroles blessantes, dit-elle. L'autre soir, le docteur Portman lui a parlé un peu rudement, et injustement aussi, je dois l'avouer ; car l'honneur de mon cher garçon est aussi entier que peut le désirer une mère. Mais la réponse de Pen m'a tout à fait effrayée, tant elle était pleine d'indignation. Rappelez-vous qu'il est homme à présent, et soyez très.... très-prudent, » ajouta la veuve en posant une longue main blanche sur la manche du major.

Le major prit cette main, la baisa galamment, et regarda la figure alarmée de sa belle-sœur avec un étonnement et un dédain qu'il était trop poli pour laisser apercevoir.

« Bon Dieu ! pensa le vieux négociateur, le blanc-bec a

déjà entortillé sa mère, et elle lui donnerait une femme comme, dans son enfance, elle lui donnait un joujou, quand il pleurait pour en avoir un. Pourquoi n'avons-nous pas quelque chose comme les lettres de cachet et la Bastille pour les jeunes garnements de bonne famille ? »

Le major vivait en si noble compagnie, qu'il faut l'excuser s'il pensait comme un comte. Il baisa la main timide de la veuve, la serra cordialement; puis, souriant et regardant Hélène en face, il mit cette main sur la table, et la retint captive sous une des siennes.

« Confessez donc, dit-il, que vous songez comment vous pourriez vous y prendre pour laisser votre fils libre de suivre son inclination, sans offenser votre conscience. »

Elle rougit et s'attendrit, comme il arrive d'ordinaire aux femmes.

« Je songe qu'il est très-malheureux.... et je le suis aussi.... »

— D'avoir à le contrarier ou de le laisser faire à sa guise ? » demanda l'autre. Et il ajouta, ce qui fut une grande consolation pour son amour-propre : « Le diable m'emporte si je ne m'y oppose pas ! »

— De penser qu'il ait pu former un attachement si insensé, si cruel, si fatal, et qui ne peut amener que douleur, quelle qu'en soit l'issue.

— L'issue ne sera pas le mariage, ma chère sœur, dit résolûment le major. Nous ne permettrons pas qu'un Pendennis, le chef de la famille, épouse une saltimbanque vagabonde ! Non, non, nous n'épouserons pas la foire de Greenwich, madame !...

— Si l'alliance est rompue brusquement, interrompit la veuve, je ne sais pas quelle en pourra être la conséquence. Je connais le caractère fougueux d'Arthur, l'intensité de ses affections, ce qu'il souffre quand il est désappointé dans une de ses joyeuses espérances, et je tremble en prévoyant la douleur que lui causera cette rupture, s'il faut qu'elle ait lieu. En vérité, en vérité, il ne faut pas que cela tombe sur lui trop brusquement.

— Ma chère dame, dit le major de l'air de la plus profonde commisération, je ne doute pas qu'Arthur n'ait furieusement à souffrir avant de pouvoir oublier ce petit désap-

pointement. Mais, pensez-vous qu'il soit le seul qui ait passé par une telle épreuve?

— Non, certes, » répliqua Hélène, les yeux baissés.

Elle pensait à sa propre histoire, et se revoyait alors âgée de dix-sept ans, et bien malheureuse.

« Moi-même, murmura son beau-frère, j'ai essuyé pareil désappointement dans ma première jeunesse.... Une jeune personne avec quinze mille livres sterling, nièce d'un comte! une créature tout à fait accomplie! Le tiers de son argent m'eût fait avancer en moins de rien, et je serais devenu lieutenant-colonel à trente ans. Mais cela ne se pouvait pas; je n'étais qu'un lieutenant sans fortune; ses parents intervinrent, et je m'embarquai.... sans elle! pour l'Inde, où j'eus l'honneur de devenir secrétaire de lord Buckley, alors général en chef. Qu'arriva-t-il? Nous nous renvoyâmes nos lettres, ainsi que les boucles de cheveux que nous avions échangées (ici le major passa les doigts dans sa perruque); nous souffrîmes.... mais nous n'en sommes pas morts. Elle est à présent femme d'un baronnet, avec treize grands enfants.... bien changée de sa personne, il est vrai; mais ses filles me rappellent ce qu'elle a été; la troisième va être présentée à la cour au commencement de la semaine prochaine. »

Hélène ne répliqua pas. Elle songeait encore au temps passé. Quand bien même on vivrait cent ans, il est certaines circonstances de notre jeunesse dont le souvenir nous transportera toujours aux premières années de notre vie, et je suppose qu'Hélène songeait à une de ces circonstances.

« Voyez mon propre frère, ma chère amie, reprit galamment le major; il a eu lui-même quelque petit désappointement à son début dans la... la profession médicale. Une occasion avantageuse se présentait; miss Balls, je me rappelle le nom, était fille d'un apoth... d'un praticien qui avait une clientèle très-considérable. Mon frère avait presque réussi dans sa demande en mariage; mais des difficultés surgirent, des désappointements survinrent, et.... et je suis sûr qu'il n'eut aucune raison de regretter une rupture qui lui donna cette jolie main, ajouta le major en pressant de nouveau doucement les doigts d'Hélène.

— Ces mariages entre personnes de rang et d'âge si différents, dit Hélène, sont de tristes choses. J'en ai connu qui

ont été la source de beaucoup de malheurs. Le père de Laure, mon cousin, qui.... avait été élevé avec moi, ajouta-t-elle à voix basse, est un exemple de ce que je dis....

— Ce sont les plus sottes choses du monde, interrompit le major ; je ne sais rien de plus triste, pour un homme, que d'épouser une femme qui lui est supérieure par l'âge ou inférieure par le rang. Imaginez-vous épouser une femme de basse naissance, et avoir votre maison remplie de cette maudite racaille de parents pelés et tondus ! Imaginez votre femme attachée à une mère qui supprime les *h* en parlant, et qui appelle votre Marguerite, Gothon ! Comment la présenter dans le monde ?... Ma chère mistress Pendennis, je ne veux nommer personne ; mais j'ai vu, dans les meilleurs cercles de Londres, des hommes souffrir l'agonie la plus atroce ; j'en ai vu qui étaient reniés, entièrement perdus, à cause de la bassesse et de la vulgarité des parents de leurs femmes. Que fit lady Snapperton, l'année passée, à son déjeuner dansant, après le bal bohémien ? Elle dit à lord Brouncker qu'il pouvait amener ses filles, ou les envoyer avec un chaperon convenable ; mais qu'elle ne voulait pas recevoir lady Brouncker, qui était fille d'un droguiste ou de je ne sais quoi, et qui n'avait jamais prononcé un *h* dans toute sa vie. Bon Dieu ! qu'eût été un moment d'angoisse causé par la séparation en comparaison du supplice incessant de cette mésalliance, et de ces relations forcées avec des gens de rien ?

— Quoi !... vraiment !... dit Hélène vaguement disposée à rire, mais réprimant son envie, parce qu'elle se rappelait le prodigieux respect qu'avait son défunt mari pour le major Pendennis, et ses anecdotes du grand monde.

— Et puis cette fatale créature a dix ans de plus que ce nigaud de jeune garnement d'Arthur ! Qu'arrive-t-il en pareil cas ? Je puis bien vous le dire à vous, ma chère amie, maintenant que nous sommes seuls : même dans la plus haute société, le résultat c'est le malheur, un malheur sans remède. Voyez entrer dans un salon lord Clodworthy avec sa femme ; eh ! bon Dieu ! on la prend pour sa mère ! Comment vivent lord et lady Willowbank, dont le mariage d'amour est certes, assez notoire ? Deux fois déjà il a coupé la corde à laquelle elle s'était pendue par jalousie ; car elle est jalouse de Mlle de Sainte-Cunégonde, la danseuse. Et prenez bien

note de ce que je vous dis, un jour viendra, bon Dieu ! où il ne coupera plus la corde à la vieille !... Non, ma chère dame, vous ne vivez pas dans le monde, mais j'y vis, moi ! Vous êtes un peu romanesque et sentimentale, vous le savez bien ; vous avez cela de commun avec toutes les femmes qui ont vos grands beaux yeux. Il faut que vous abandonniez la conduite de toute cette affaire à mon expérience. Épouser cette femme ! épouser à dix-huit ans une actrice qui en a trente !... Bah ! bah ! j'aimerais autant être envoyé à la cuisine pour épouser la cuisinière.

— Je connais les maux qui sont la suite des engagements prématurés, » soupira Hélène.

Or, comme elle a fait cette allusion trois fois au moins dans le cours de la conversation qui précède, qu'elle paraît oppressée par ce qu'elle sait des engagements contractés longtemps à l'avance, et des mariages inégaux ; comme aussi la circonstance que nous avons à relater expliquera ce que certaines personnes sont peut-être désireuses de savoir, c'est-à-dire ce que c'est que cette petite Laure, que nous avons déjà rencontrée plus d'une fois, il sera aussi bien d'éclaircir tous ces points dans un autre chapitre.

CHAPITRE VIII.

Dans lequel on laisse Pen à la porte, pour apprendre au lecteur ce que c'était que la petite Laure.

Donc, il y avait une fois un jeune gentleman de l'université de Cambridge, qui vint passer les grandes vacances dans le village où la jeune Hélène Thistlewood demeurait avec sa mère, veuve du lieutenant de ce nom, tué à Copenhague. Ce gentleman, qui s'appelait le révérend Francis Bell, était neveu de mistress Thistlewood, et par conséquent, cousin de miss Hélène ; de sorte qu'il avait bien le droit de se venir loger dans la maison de sa tante, quoiqu'elle vécût très-petitement. Il y passa les grandes vacances, donnant des le-

çons à trois ou quatre élèves qui l'avaient accompagné au village. M. Bell était agrégé ou *fellow* d'un collège, et fameux par toute l'université pour son savoir et son talent comme précepteur.

Ses deux parents comprirent bientôt que le révérend gentleman était lié par une promesse de mariage, et qu'il n'attendait, pour remplir son engagement, qu'une cure dépendante du collège. Sa fiancée était la fille d'un autre ecclésiastique, qui avait été lui-même précepteur de M. Bell, quelques années auparavant; et c'était sous le toit de M. Coacher que cet impétueux jeune Bell, âgé seulement de dix-sept ou dix-huit ans, s'était jeté aux pieds de miss Marthe Coacher, avec laquelle il cueillait des pois dans le jardin. A genoux devant elle et devant les pois, il lui avait juré un éternel amour.

Miss Coacher avait bon nombre d'années de plus que le jeune étudiant, et déjà son cœur avait été déchiré par de nombreux désappointements en affaires matrimoniales. Trois, oui, trois élèves de son père s'étaient joués de ses jeunes affections. L'apothicaire du village avait bassement coqueté autour d'elle. L'officier de dragons, qui l'avait fait danser tant et tant de fois durant l'heureuse saison qu'elle passa à Bath avec sa grand'maman goutteuse, secoua un jour gaiement la rêne de sa bride, et partit au galop pour ne plus revenir. Faut-il donc s'étonner si, blessé des traits d'une ingratitude tant de fois répétée, le cœur de Marthe Coacher soupirait après un lieu de repos? Elle écouta avec la plus grande bienveillance les propositions de cet honnête jeune homme, aussi sot que galant, et lui dit à la fin de son discours : « Hélas! Bell, je suis sûre que vous êtes trop jeune pour songer à pareilles choses; » mais elle ajouta qu'elle aussi les méditerait dans son cœur virginal. Elle ne pouvait pas renvoyer M. Bell à sa maman; car M. Coacher était veuf, et ses livres, qui l'occupaient entièrement, ne lui permettaient pas de prendre la direction d'un objet aussi fragile et aussi capricieux que le cœur d'une jeune personne. Miss Marthe en demeurait donc la seule et unique gouvernante.

Une boucle des cheveux de Marthe, attachée par un morceau de ruban bleu, apporta à l'heureux Francis le résultat de l'entretien que la vestale avait eu avec elle-même. Trois

fois auparavant elle avait coupé et donné une de ses boucles brun clair. Les possesseurs de ces présents étaient devenus infidèles, mais les cheveux avaient repoussé, et Marthe avait vraiment sujet de dire que les hommes sont trompeurs, lorsqu'elle donna ce gage d'amour au naïf adolescent.

Toutefois, le numéro six faisait exception, et ne ressemblait pas aux précédents. Francis Bell était le plus fidèle des amoureux. Quand le temps fut venu, pour lui, d'aller à l'université, et qu'il devint nécessaire d'informer M. Coacher des arrangements qui avaient été pris, celui-ci s'écria : « Dieu ait pitié de mon âme ! je ne me doutais pas le moins du monde de ce qui se passait ; » ce qui était fort vraisemblable, car trois fois déjà il avait été surpris précisément de la même manière. Et Francis partit pour l'université, résolu à conquérir les honneurs, afin de pouvoir les déposer aux pieds de sa bien-aimée Marthe.

Le prix qu'il avait en vue le fit travailler prodigieusement. A chaque inscription arrivait la nouvelle de quelque honneur remporté. Il envoya au vieux Coacher les volumes reçus en récompense de ses premiers essais, et à miss Marthe la coupe d'argent, prix décerné au meilleur discours public. Il ne tarda pas à devenir un des premiers parmi les forts, et, peu après, *fellow* ou agrégé de son collège. Et, pendant tout ce temps, il entretenait une tendre correspondance avec miss Coacher, à l'influence de qui il attribuait, peut-être justement, tous les succès remportés.

Mais quand le révérend Francis Bell, maître ès arts, agrégé et répétiteur à son collège, eut vingt-six ans, il arriva que miss Coacher en eut trente-quatre, et que ni ses charmes, ni ses manières, ni son caractère, ne s'étaient perfectionnés depuis ce beau jour du printemps de sa vie, où Francis l'avait trouvée cueillant des pois dans le jardin. Ayant remporté ces honneurs, il se relâcha dans son ardeur à l'étude ; son jugement et ses goûts devinrent peut-être aussi plus froids. L'éclat que le soleil avait versé sur miss Marthe au milieu des pois du jardin s'était éclipsé, et le pauvre Bell se trouvait engagé, engagé par mille lettres écrites de sa main, à une femme grossière, revêche, mal élevée, laide, et arrivée au milieu de la vie.

Ce fut après une altercation qui en suivait beaucoup

d'autres (dans lesquelles Marthe brillait par son éloquence, et auxquelles elle semblait prendre un grand plaisir), que Francis refusa de mener ses élèves à Bearleader's-Green, qui était la cure de M. Coacher, et où il avait pris l'habitude de passer l'été. Il songea alors à se rendre, pour les vacances, au village de sa tante, qu'il n'avait pas vue depuis longues années, depuis le temps où la petite Hélène s'asseyait enfant sur ses genoux. Et il alla se loger chez elle ; mais Hélène était devenue une belle jeune femme. Le cousin et la cousine furent près de quatre mois ensemble, de juin à octobre. Ils se promenaient par les belles soirées d'été, et ils se revoyaient le matin de bonne heure ; ils lisaient dans le même livre, quand la vieille dame s'endormait le soir à la chandelle. Ce que la jeune Hélène savait, Frank le lui avait appris. Elle chanta pour lui ; elle lui donna son cœur ingénu. Elle savait toute son histoire. En avait-il fait un secret ? ne lui avait-il pas montré le portrait de la femme à laquelle il était fiancé, et aussi ses lettres si dures, si aigres, si cruelles, qu'il en rougissait ? Les jours s'écoulèrent, de plus en plus heureux, apportant avec eux plus d'intimité, plus de confiance, plus d'affection et plus de pitié. Enfin arriva un matin d'octobre, où Francis retourna au collège ; et la pauvre fille sentit que son tendre cœur s'en était allé avec son cousin.

Frank aussi s'éveilla de ce délicieux rêve d'été pour reconnaître l'horrible réalité de sa propre douleur. Il grinça des dents, il secoua furieusement la chaîne qui l'attachait ; il voulait la briser et être libre. Devait-il confesser la vérité ? remettre ses économies à la femme à laquelle il était lié, et lui demander la liberté ? il en était encore temps.... Il temporisait. Des années pouvaient s'écouler avant qu'une cure lui échût.

Cependant les cousins entretenaient une triste et tendre correspondance, et la fiancée, dure, jalouse, mécontente, se plaignait amèrement et avec raison du changement de son Francis.

Enfin, les choses en vinrent à une crise, et le nouvel attachement fut découvert. Francis l'avoua, il ne chercha point à le déguiser ; il reprocha à Marthe son caractère violent, son humeur acariâtre et impérieuse, et, qui pis est, son infériorité et son âge.

Elle répliqua que, s'il ne tenait pas sa promesse, elle porterait à tous les tribunaux du royaume ses lettres où ses serments d'amour étaient mille fois répétés, et que, lorsqu'elle l'aurait dénoncé au monde comme le parjure et le traître qu'il était, elle se tuerait.

Frank eut une dernière entrevue avec Hélène, dont alors la mère était morte, et qui se trouvait demoiselle de compagnie chez la vieille lady Pontypool; une dernière entrevue dans laquelle il fut décidé que le jeune homme ferait son devoir, c'est-à-dire qu'il tiendrait sa promesse, c'est-à-dire qu'il payerait une dette contractée envers une finaute, c'est-à-dire qu'il rendrait deux honnêtes gens malheureux. Voilà ce qu'ils considéraient comme leur devoir; puis ils se quittèrent.

La cure n'arriva que trop tôt; pourtant Frank Bell était gris et usé quand on l'y installa. Hélène lui écrivit, à l'occasion de son mariage, une lettre qui commençait par : « Mon cher cousin, » et qui finissait par ces mots : « A vous pour jamais. » Elle lui renvoyait ses autres lettres et la boucle de cheveux qu'il lui avait donnée, moins toutefois une petite partie, qu'elle avait encore dans son pupitre tandis qu'elle parlait au major.

Bell vécut trois ou quatre ans dans sa cure; puis, la place de chapelain de l'île de Coventry étant devenue vacante, Frank la demanda en secret, et, l'ayant obtenue, annonça sa nomination à sa femme. Elle y trouva à redire comme à toute chose; il répliqua qu'il ne lui demandait pas de partir avec lui, ce qui fit qu'elle le suivit. Cela arriva sous le gouvernement de Crawley, et Bell se lia très-étroitement avec ce gentleman dans ses dernières années. Ce fut dans l'île de Coventry, bien des années après son mariage, et cinq ans après qu'il eut appris la naissance du fils d'Hélène, que naquit sa propre fille.

Celle-ci n'était pas l'enfant de la première mistress Bell, qui mourut de la fièvre des îles peu de temps après qu'Hélène Pandennis et son mari, à qui Hélène avoua tout, eurent écrit à Bell pour lui faire part de la naissance de leur fils.

« Vous me trouviez vieille, n'est-ce pas? dit mistress Bell 1^{re}, vieille et inférieure à celle que vous aimiez, hein? mais je vous ai épousé, monsieur Bell, et je vous ai empêché d'épouser vos amours! » Et là-dessus, elle mourut.

Bell se maria avec une dame de la colonie, qu'il aimait tendrement; mais il était écrit qu'il ne serait pas heureux en amour : car cette dame étant morte en couches, Bell succomba à sa douleur, après avoir envoyé sa petite fille à Hélène Pendennis et à son mari, avec prière de lui tenir lieu de parents.

La petite créature débarqua à Bristol, et arriva à Fair Oaks, qui n'en est pas très-éloigné. Elle était vêtue de noir et accompagnée de sa nourrice, femme d'un soldat, au départ de laquelle elle pleura amèrement; mais les soins maternels d'Hélène ne tardèrent pas à sécher ses larmes.

Elle avait au cou un médaillon contenant des cheveux qu'Hélène, bien des années auparavant, avait donnés au pauvre Francis, à présent mort et enterré. Cette enfant était tout ce qui restait de lui, et Hélène aima, comme c'était naturel à un si tendre cœur, le legs qu'il lui envoyait. La lettre du mourant annonçait que la fille s'appelait Hélène Laure; mais John Pendennis, quoiqu'il acceptât le dépôt, fut toujours un peu jaloux de l'orpheline, et ordonna d'un air sombre qu'elle serait appelée du nom de sa mère, et non du premier que son père lui avait donné. Laure eut peur de M. Pendennis jusqu'au dernier moment de sa vie; et ce ne fut qu'après la mort de son mari, qu'Hélène osa se livrer ouvertement à la tendresse qu'elle éprouvait pour la petite fille.

C'est ainsi que Laure Bell devint la fille de mistress Pendennis. Ni son mari, ni le major, frère de ce gentleman, ne la voyaient d'un œil très-favorable. Elle rappelait, au premier, des circonstances de la vie de sa femme qu'il était bien forcé d'accepter, mais qu'il eût mieux aimé oublier; et, quant au second, comment pouvait-il la considérer? Elle n'était alliée ni à la famille des Pendennis, ni à aucun seigneur de l'empire britannique, et elle n'avait qu'une couple de mille livres sterling pour toute fortune.

Et maintenant, laissons entrer le jeune Pen, que nous avons fait attendre si longtemps.

Quand il eut roidi ses nerfs et qu'il se fut préparé dehors pour la rencontre, il arriva devant la porte, bien déterminé à affronter ce terrible oncle. Il s'était persuadé que le choc serait violent, et il était résolu à le soutenir avec tout le cou-

rage et toute la dignité de la noble famille qu'il représentait. Il ouvrit toute grande la porte et entra de l'air le plus sévère et le plus belliqueux, armé pour ainsi dire de pied en cap, la lance en avant, les plumes hérissées, et regardant son adversaire comme pour dire : « Chargez, je suis prêt ! »

Le vieil homme du monde, à l'aspect de la contenance du jeune amoureux, eut peine à réprimer un sourire provoqué par cette admirable et pompeuse naïveté. Le major Pendennis, lui aussi, avait étudié son terrain. Trouvant que la veuve était déjà à moitié gagnée à l'ennemi, et devinant que les menaces et les exhortations tragiques resteraient sans effet sur son neveu, qui se montrait disposé à la plus grande opiniâtreté et au plus terrible sérieux, le major mit aussitôt de côté son ton d'autorité. Ce fut avec le sourire le plus bienveillant du monde qu'il tendit les deux mains à Pen, et secoua gaiement les doigts passifs du jeune homme.

« Eh bien ! Pen, mon garçon, dit-il, racontez-nous tout cela. »

Hélène fut ravie de l'humeur généreuse du major. Le pauvre Pen, au contraire, en fut tout surpris et désappointé. Il avait roidi ses nerfs pour une tragédie, et voilà que déjà il voyait sa majestueuse entrée manquée et ridicule ; il rougit et se recula, troublé et plein de vanité mortifiée. Il se sentait une immense envie de pleurer.

« Je.... je.... ne fais que d'apprendre votre arrivée, dit-il ; la.... la capitale doit être bien encombrée, j'en suppose ? »

Si le jeune Arthur eut grand'peine à réprimer ses larmes, c'est tout ce que le major put faire que de s'empêcher de rire. Il se retourna et lança un coup d'œil comique à mistress Pendennis, qui trouvait la scène également ridicule et sentimentale. De sorte que, n'ayant rien à dire, elle alla embrasser M. Pen ; et il est fort possible que le jeune homme se soit attendri en songeant à la tendresse de sa mère, à la douceur avec laquelle elle obéissait à ses désirs.

« Quel beau couple de niais ! pensa le vieux tuteur ; si je n'étais pas venu, elle serait allée en cérémonie faire une visite à la famille de la demoiselle, et lui donner sa bénédiction.... Allons, allons, dit-il tout haut en souriant de ce spectacle, pas trop de sensibleries ; et vous, Pen, mon bon ami, contez-nous toute l'histoire. »

Pen reprit aussitôt son air tragique et héroïque :

« L'histoire, monsieur, dit-il, est telle que je vous l'ai écrite. J'ai fait la connaissance d'une très-belle et très-vertueuse dame, d'une illustre famille, quoique dans une position déchue. J'ai trouvé la femme dans laquelle je sais qu'est concentré tout le bonheur de ma vie; je sens que jamais, jamais je n'en pourrai aimer une autre. Je connais la différence de nos âges et les autres difficultés qui sont sur mon chemin; mais mon amour est si grand, que j'ai la confiance de les surmonter toutes. Nous les surmonterons tous deux : elle a consenti à unir son sort au mien, et à accepter mon cœur et ma fortune.

— De combien est-elle donc, cette fortune, mon garçon? dit le major. Est-ce que quelqu'un vous a légué de l'argent? Vous n'avez pas au monde un schelling, que je sache.

— Vous savez que ce que j'ai est à lui! s'écria mistress Pendennis.

— Bon Dieu! madame, retenez votre langue, » allait dire le tuteur; mais il se contient, non sans effort. « Sans doute, sans doute, répliqua-t-il. Vous sacrifieriez tout pour lui. Chacun sait cela. Mais c'est donc, après tout, votre fortune que Pen offre à la demoiselle, et dont il veut prendre possession à dix-huit ans? »

— Je sais que ma mère me donnera de quoi vivre, dit Pen d'un air assez confus.

— Oui, mon bon ami; mais il faut de la raison en toutes choses. Si votre mère tient la maison, il est bien juste qu'elle ait le choix de sa société. Quand vous donnez sa maison par-dessus sa tête, quand vous transférez à votre crédit son compte chez le banquier, le tout pour le plus grand avantage de miss.... comment l'appellez-vous?... de miss Costigan, ne pensez-vous pas que vous auriez dû, tout au moins, consulter ma sœur, comme étant une des principales parties intéressées dans l'affaire? Je vous parle, vous le voyez, sans la moindre colère; je ne fais point usage de cette autorité que la loi et le testament de votre père me donnent pour trois années encore. Je vous parle comme entre hommes du monde, et je vous demande s'il suffit que vous puissiez faire de votre mère tout ce que vous voulez, pour avoir le droit de le faire. Puisque vous dépendez d'elle pour la fortune, n'eût-il pas

été plus généreux d'attendre avant de vous avancer ainsi ! ne deviez-vous pas au moins lui faire la politesse de lui demander sa permission ? »

Pen baissait la tête, et commençait à voir vaguement que l'acte dont il s'était enorgueilli, comme d'un exemple romanesque et généreux d'amour désintéressé, n'était peut-être qu'un coup de tête aussi égoïste que peu sensé.

« J'ai agi dans un moment de passion, dit Pen en s'excusant ; je ne savais pas ce que j'allais dire ou faire. » Et en cela il parlait avec la plus parfaite sincérité. « Mais c'est dit à présent, et je m'y tiens. Non ; je ne puis ni ne veux rétracter mes paroles ; je mourrais plutôt que de le faire.... Et puis, je ne veux pas être à charge à ma mère, ajouta-t-il. Je travaillerai pour gagner ma vie. Je monterai sur les planches, et je jouerai avec elle. Elle.... elle dit que j'aurai du succès.

— Mais vous acceptera-t-elle à ces conditions ? interrompit le major. Entendez-moi bien ; je ne dis pas que miss Costigan n'est pas la plus désintéressée des femmes. Mais ne supposez-vous pas, là, franchement, que votre position de descendant d'une ancienne famille, avec de belles espérances, soit pour quelque chose dans l'accueil qu'elle a fait à vos hommages ?

— Je mourrai, vous dis-je, plutôt que de manquer à ma parole ! s'écria Pen en fermant les poings, et la figure toute rouge.

— Qui vous demande d'y manquer, mon cher ami ? répliqua l'imperturbable tuteur. Jamais un gentleman ne manque à sa parole, quand il l'a donnée librement. Mais, après tout, vous pouvez attendre. Vous devez quelque chose à votre mère, quelque chose à votre famille.... quelque chose à moi, qui suis le représentant de votre père.

— Oh ! naturellement, dit Pen, qui se sentit un peu soulagé.

— Eh bien ! puisque vous lui avez donné votre parole, à elle, donnez-nous en une autre, voulez-vous, Arthur ?

— Qu'exigez-vous ? demanda Arthur.

— Que vous ne ferez pas de mariage secret, que vous ne ferez pas un tour en Écosse, vous me comprenez ?

— Ce serait une fausseté, cela. Et jamais Pen n'a dit une fausseté à sa mère, » s'écria Hélène.

Pen baissa de nouveau la tête, et des larmes de honte lui vinrent aux yeux. Est-ce que toute cette intrigue n'avait pas été une fausseté vis-à-vis de cette tendre et confiante créature, qui était prête à renoncer à tout pour l'amour de lui?

Il donna la main à son oncle.

« Non, monsieur, je vous donne ma parole d'honneur et de gentleman, dit-il, que je ne me marierai jamais sans le consentement de ma mère. »

Et jetant à Hélène un dernier regard de confiance et d'immuable affection, le jeune homme sortit du salon et se rendit dans son cabinet.

« C'est un ange.... c'est un ange! s'écria la mère avec un de ses transports accoutumés.

— Il sort de bonne souche, dit son beau-frère, de bonne souche des deux côtés. »

Le major était fort satisfait du résultat de sa diplomatie, tellement satisfait, qu'il baisa encore une fois le bout du gant de mistress Pendennis. Puis, quittant le ton bref, mâle et franc qu'il avait adopté dans son entretien avec le jeune homme, il prit un débit traînant qui lui était familier quand il croyait avoir sujet d'être fier de sa beauté ou de sa conduite.

« Ma chère créature, dit-il de ce ton le plus poli, je crois avoir aussi bien fait de venir, et je me flatte que cette dernière botte a été couronnée de succès. Je vais vous dire comment l'idée m'en est venue. Il y a trois ans, ma bonne amie lady Ferrybridge m'envoya chercher dans la plus grande alarme, au sujet de son fils Gretna, dont vous vous rappelez l'affaire. Elle me supplia d'user de mon influence sur le jeune gentleman, qui était engagé dans une affaire de cœur avec la fille d'un ecclésiastique écossais, miss Mac-Toddy. J'implorai, je priai, afin qu'on eût recours aux mesures de douceur. Mais lord Ferrybridge était furieux, et voulut mener son fils tambour battant. Gretna fut sombre et muet, et ses parents crurent avoir remporté la victoire. Mais qu'en résulta-t-il, ma chère créature? Les jeunes amants se marièrent, et lord Ferrybridge n'en apprit la première nouvelle que trois mois après!... Et voilà pourquoi j'ai tiré cette promesse de M. Pen.

— Arthur n'eût jamais agi de la sorte, dit mistress Pendennis.

— Il ne l'a pas fait.... et c'est une consolation, » repartit le beau-frère.

En homme du monde sage et patient, le major Pendennis ne pressa pas davantage, pour le moment, notre pauvre Pen. Mais il attendait beaucoup du temps, et il espérait que les yeux du jeune homme ne tarderaient pas à s'ouvrir pour voir l'absurdité dont il était coupable. Ayant trouvé l'enfant très-sensible sur le point d'honneur, il exploita très-adroitement ce sentiment généreux, s'entretenant avec Pen, en compagnie d'une bouteille de vin, après le dîner, et lui montrant la nécessité d'une conduite parfaitement droite et franche. Quant à ses communications avec son intéressante jeune amie (comme le major appelait fort poliment miss Fotheringay), il le pria de ne les poursuivre qu'au su de mistress Pendennis, sinon avec son approbation.

« Après tout, Pen, dit le major avec une aimable franchise qui ne déplut pas au jeune homme, et qui avança fort les intérêts du négociateur, il faut vous mettre en tête que vous faites le sacrifice de votre avenir. Votre mère pourra se soumettre à votre mariage, comme elle céderait à tout autre de vos désirs, si vous pleuriez seulement assez longtemps pour obtenir son consentement; mais soyez sûr de ceci : jamais ce mariage ne la satisfera. Vous prenez une jeune femme sur les planches d'un théâtre de province, et vous la préférez, car c'est la vérité, à une des dames les plus accomplies de l'Angleterre. Et votre mère se soumettra à votre choix; mais vous ne pouvez pas supposer qu'elle en sera heureuse. J'ai souvent pensé, entre nous soit dit, que ma sœur avait en vue de vous faire épouser sa petite pupille, Flore ou Laure, je ne sais pas trop son nom, et je me promettais de faire mes efforts pour empêcher ce mariage. L'enfant n'a que deux mille livres sterling, autant que je puis le savoir. Ce n'est qu'avec la plus extrême économie et avec le plus grand soin, que ma sœur peut maintenir sa maison sur un pied décent, et vous donner l'apparence et l'éducation d'un gentleman. Je ne fais pas mystère que j'avais pour vous d'autres vues beaucoup plus élevées. Avec votre nom et votre naissance, jeune homme, avec vos talents que je

suppose de quelque valeur, avec les amis que j'ai l'honneur de posséder, j'aurais pu vous placer dans une excellente position, dans une position remarquable pour un gentleman de fortune aussi excessivement modique; et j'avais espéré que vous essayeriez au moins de rendre à notre nom son ancien éclat. La tendresse de votre mère a fait écrouler un de mes projets; autrement vous auriez pu devenir général, comme notre vaillant ancêtre qui a combattu à Ramillies et à Malplaquet. J'avais un autre plan en vue : mon excellent et bienveillant ami, lord Bagwig, qui est très-bien disposé pour moi, vous aurait attaché, je pense, à sa mission à la cour de Pumpernickel, et vous auriez pu faire votre chemin dans la carrière diplomatique. Mais pardonnez-moi de revenir à notre sujet.

« Comment peut-on servir un jeune gentleman de dix-huit ans, qui se propose d'épouser une femme de trente ans, choisie dans une baraque de la foire?... ou du moins, dans un théâtre de planches? La carrière diplomatique vous est fermée du coup. Les services publics vous sont fermés. La société vous est fermée. Vous voyez, mon bon ami, à quoi vous vous exposez. Vous pouvez, sans doute, réussir au barreau, où, dit-on, des gens de mérite épousent parfois leurs cuisinières; mais dans aucune autre profession. Ou bien, vous pouvez venir vivre ici, dans ce trou, pour toujours dans ce trou, mon Dieu! s'écria le major, qui haussa tristement les épaules en pensant avec une ineffable tendresse aux charmes de Pall-Mall; ici, où votre mère recevra avec une parfaite bonté la future mistress Arthur, où les honnêtes gens du comté ne vous rendront pas visite, et où, mort-Dieu! j'aurais honte moi-même de vous venir voir : car, à parler franchement, je vous avoue que j'aime la compagnie des gentlemen. Ici, il vous faudra vivre avec des cultivateurs qui empestent l'eau-de-vie, et traîner une triste existence de jeune mari à la remorque d'une vieille femme, qui, si elle ne cherche pas querelle à votre mère, lui coûtera du moins sa position dans le monde, et l'entraînera dans cette caste équivoque où vous-même tomberez inévitablement. Ce n'est pas mon affaire, mon bon ami. Je ne suis pas en colère. Votre chute ne me fera d'autre mal que d'éteindre l'espoir que j'avais de voir ma famille reprendre sa place dans le monde. Je ne serai pas

entraîné dans votre ruine et dans celle de votre mère. Mais je vous plains tous deux de toute mon âme.... Passez-moi le bordeaux : c'est de celui que j'ai envoyé à votre père, et je me souviens de l'avoir acheté à la vente du pauvre lord Levant. Après tout, ajouta le major en faisant claquer ses lèvres, puisque vous vous êtes engagé, vous ferez votre devoir d'homme d'honneur, quelque fatale que puisse être pour vous votre promesse. Cependant, promettez-nous aussi, mon garçon, ce que je vous ai demandé tout d'abord : c'est-à-dire qu'il n'y aura rien de clandestin dans cette affaire, que vous poursuivrez vos études, et que vous ne visiterez votre intéressante amie qu'à des intervalles convenables. Lui écrivez-vous souvent ? »

Pen rougit et dit :

« Mais oui, je lui ai écrit.

— Des vers, je suppose, hein ? autant que de la prose ? J'avais le chic des vers, moi aussi ! Je me souviens qu'en entrant au service je faisais des vers pour tous les camarades du régiment, et de fort jolies choses, ma foi ! Je parlais dernièrement à mon vieil ami, le général Hobbler, de quelques vers que je lui ai tournés en l'an 1806, quand nous étions au Cap, et, pardieu ! il se les rappelait tous encore mot pour mot ; car il s'en était servi souvent, le vieux coquin ! Il a essayé leur effet sur mistress Hobbler, qui lui a apporté soixante mille livres sterling de dot. Je suppose que vous avez fait des vers, hein, Pen ? »

Pen rougit de nouveau et dit :

« Mais oui, j'ai fait des vers.

— Et la belle, est-ce qu'elle répond en poésie ou en prose ? » demanda le major en regardant son neveu de l'air le plus comique, d'un air qui voulait dire : « O Moïse en lunettes vertes, que ce garçon est donc fou ! »

Pen rougit une troisième fois.

« Elle avait écrit, mais non en vers, » répondit le jeune amoureux, qui du bras gauche serra sa poche à portefeuille.

Comme de coutume, le major remarqua ce geste.

« Vous avez là les lettres, je vois, dit le vieux troupier en portant la main à sa propre poitrine, que M. Stultz¹ avait

1. Faux tailleur de Londres.

noblement bourrée d'ouate. Vous savez qu'elles sont là. Je donnerais bien deux pence pour les voir.

— Mais, dit Pen en tortillant les tiges des fraises qu'ils avaient mangées au dessert, je.... je.... » Il n'acheva pas sa phrase, car sa figure exprimait un si comique embarras, que le major, qui l'examinait, ne put garder plus longtemps son sérieux, et partit d'un éclat de rire auquel Pen fut forcé de faire chorus un moment après. Il faillit étouffer de cet excès d'hilarité, qui n'était pas encore calmé lorsqu'ils se levèrent pour rejoindre mistress Pendennis au salon.

Elle fut enchantée de les entendre rire dans le vestibule, quand ils le traversèrent.

« O le surnois coquin ! » dit le major en posant le bras sur l'épaule de Pen et en frappant d'un petit coup enjoué la poche de côté de son habit. Il y sentit le craquement des papiers. Le jeune homme était enchanté, satisfait, triomphant ; en un mot, il se croyait un séducteur.

L'oncle et le neveu étaient très-gais quand ils s'assirent à table pour prendre le thé. Le major fut poli au delà de toute expression. Jamais il n'avait goûté de thé aussi exquis ; on ne pouvait trouver d'aussi bon pain qu'à la campagne. Il demanda à mistress Pendennis une de ses charmantes ballades. Puis il fit chanter Pen, et fut ravi et étonné de la beauté de sa voix. Il envoya son neveu chercher ses cartes et ses dessins, qu'il loua comme des œuvres d'un talent remarquable en un si jeune homme. Il le complimenta sur la manière dont il prononçait le français. Bref, il flatte le naïf garçon aussi adroitement que jamais amant flatte sa maîtresse ; et, quand vint l'heure de se coucher, la mère et le fils se retirèrent enchantés du bon major.

Lorsqu'ils eurent regagné leurs chambres respectives, Hélène se mit sans doute à genoux, comme à son ordinaire ; mais Pen relut ses lettres avant de se mettre au lit, comme s'il n'en avait pas su déjà tous les mots par cœur. A vrai dire, ces documents n'étaient qu'au nombre de trois, et il n'avait pas fallu de grands efforts de mémoire pour en apprendre le contenu.

Dans le numéro 1, miss Fotheringay présente ses compliments de reconnaissance à M. Pendennis, et le prie, au nom de son papa, comme en son propre nom, de recevoir ses re-

merciements pour ses *magnifiques présents*. Ils seront toujours conservés soigneusement; et miss Fotheringay et le capitaine Costigan n'oublieront jamais la *délicieuse soirée* qu'ils ont passée *mardi dernier*.

Le numéro 2 disait : « Cher monsieur, nous aurons une paisible petite réunion de *bons amis*, dans notre *humble logis*, mardi prochain au soir; on prendra le *thé de bonne heure*. Je porterai la *belle écharpe* que j'aimerai toujours, toujours, ainsi que les *délicieux vers* qui l'accompagnaient. Papa me charge de vous dire combien il sera heureux si vous consentez à vous joindre à cette *fête de la raison* et à cette *effusion de l'âme*; car telle sera notre *petite soirée*, et je vous en serai certainement, moi aussi, *très-reconnaissante*.

« EMILY FOTHERINGAY. »

Le numéro 3 était un peu plus confidentiel et indiquait que les affaires étaient passablement avancées. « Vous étiez *détestable* hier soir, disait la lettre. Pourquoi n'êtes-vous pas venu à la porte du théâtre? Papa ne pouvait m'escorter à cause de son œil; il lui est arrivé un accident; il est tombé, dimanche soir, dans l'escalier, sur un tapis mal attaché. Je vous ai vu lorgner miss Diggle toute la soirée, et vous étiez si *enchanté* de Lydia Languish, qu'à peine avez-vous eu un regard pour Julia. J'aurais pu *écraser* Bingley, tellement j'étais *furieuse*. Je joue *Ella Rosenberg* vendredi; viendrez-vous ce jour-là? Miss Diggle joue aussi. Toujours à vous,

« E. F. »

Ces trois lettres, M. Pen avait coutume de les relire de temps en temps, le jour et la nuit. Il les embrassait avec un ravissement et une ferveur que justifiaient assurément d'aussi belles compositions. Mille fois au moins il avait tendrement baisé ces papiers satinés et musqués, que la main d'Emily Fotheringay avait rendus sacrés pour lui. C'était là tout ce qu'il avait obtenu en retour de son amour et de sa flamme, de ses vœux et de ses protestations, de ses rimes et de ses comparaisons poétiques, de ses nuits sans sommeil et de ses rêveries sans fin, de sa tendresse, de ses craintes et de sa folie. Notre jeune Salomon avait tout engagé pour ces trois chiffons; il avait signé de son nom des billets à n'en plus fi-

nir, qui promettaient son cœur au porteur; il s'était lié pour la vie, et avait reçu en échange la valeur de deux pence. Car miss Costigan était une demoiselle d'une si bonne conduite et d'un sang-froid si parfait, qu'elle n'eût jamais songé à donner davantage; elle réservait les trésors de son affection jusqu'au jour où elle pourrait en faire le transfert légitime à l'église.

Quoi qu'il en soit, M. Pen était content des gages d'estime qu'il avait obtenus; il marmotta ses trois lettres dans un transport de joie, et s'endormit enchanté de son bon vieil oncle de Londres, qui serait évidemment forcé tôt ou tard de céder à ses désirs. Il était, en un mot, absurdement content de lui-même et de l'univers entier.

CHAPITRE IX.

Dans lequel le major œuvre la campagne.

Laissons ceux qui ont un goût réel et sincère pour la vie de Londres, ceux qui ont leurs entrées dans ses cercles les plus choisis; laissons-les dire que le major Pendennis faisait preuve d'une générosité et d'une affection peu communes. Il abandonnait Londres au mois de mai, ses journaux du matin, ses après-midi passées à flâner de club en club, ses petites visites confidentielles aux nobles ladies, ses promenades dans Rotten-Row, ses dîners, sa stalle à l'Opéra, ses rapides escapades des samedis et dimanches à Fulham ou à Richmond, les saluts qu'il recevait de milord duc ou de milord marquis dans les grandes fêtes de Londres, le plaisir qu'il avait à voir son nom dans le *Morning-Post* du jour suivant, ses petites fêtes plus paisibles, plus choisies, plus secrètes, plus délicieuses : il abandonnait tout cela pour s'enfermer dans une petite maison isolée à la campagne, avec une simple veuve et un cornichon de neveu, un insipide vicaire et une petite fille de dix ans.

Oui, il fit ce sacrifice, sacrifice d'autant plus grand, que

peu de personnes en savaient l'étendue. Ses lettres lui arrivaient affranchies de Londres, et il soupirait en montrant à Hélène ses invitations. C'était beau et tragique de le voir refuser fête sur fête, beau et tragique pour ceux-là du moins qui pouvaient comprendre la mélancolique grandeur de cette abnégation. Mais Hélène ne la comprenait pas, et se contentait de sourire quand le major parlait avec un enthousiasme sublime de l'*Almanach de la Cour*. Mais le jeune Pen regardait avec un profond respect les grands noms qui ornaient les lettres de son oncle, et il écoutait avec une sympathie et un intérêt soutenu les anecdotes que le major lui contait sur le monde fashionable.

La mémoire de Pendennis l'aîné était garnie de milliers de ces délicieuses anecdotes, et il les répandait avec une éloquence inépuisable dans l'oreille attentive de Pen. Il savait le nom et la généalogie de tous les pairs du royaume, et les alliances de chaque grande famille.

« Mon cher garçon, disait-il avec une gravité et une sincérité lugubres, vous ne sauriez commencer trop tôt vos études généalogiques; et plutôt à Dieu que vous voulussiez lire chaque jour quelques pages de Debrett! Non pas tant la partie historique (car, entre nous soit dit, les généalogies sont, la plupart, très-fabuleuses, et il est peu de familles qui puissent montrer une descendance aussi claire que la nôtre), mais le récit des alliances entre les diverses familles, afin de savoir de qui un tel est parent. J'ai vu plus d'un homme perdre son avenir pour n'avoir pas été ferré là-dessus. C'est une chose si importante! Tenez, le mois dernier, à un dîner chez milord Hobanob, un jeune homme qui avait été depuis peu admis dans notre société, le jeune M. Suckling (auteur de je ne sais plus quel ouvrage) se mit à parler légèrement de l'amiral Bowser, qui a tourné casaque aux ministres; et il le fit, je dois l'avouer, d'une manière fort audacieuse. Mais qui, croyez-vous, se trouvait assis à côté et en face de ce M. Suckling. Ah! ah! il avait pour voisine lady Grampound, fille de Bowser, et pour vis-à-vis lord Grampound, gendre de Bowser. Le jeune fou allait, allait toujours, plaisantant aux dépens de l'amiral, s'imaginant avoir pour lui tous les rieurs. Or, je vous laisse à penser ce qu'éprouvait lady Hobanob!... et non-seulement lady Hobanob, mais tout homme bien élevé,

pendant que ce malheureux intrus se donnait ainsi en spectacle. Il ne dînera plus jamais sans doute dans South-Street. Je vous le promets. »

C'est par de tels discours que le major amusait son neveu, en arpentant la terrasse devant la maison, pendant ses deux heures régulières de promenade, ou tandis qu'ils étaient assis ensemble après dîner, en compagnie d'une bouteille de vin. Il regrettait que sir Francis Clavering ne fût pas venu s'établir en son château, depuis son mariage; cela aurait fait une compagnie pour le voisinage. Il déplorait que lord Eyrie ne fût pas à la campagne, parce qu'il aurait eu occasion de présenter Pen à Sa Seigneurie.

« Il a des filles, disait le major. Qui sait? vous auriez pu épouser lady Emily ou lady Barbara Trehawk; mais tous ces rêves sont passés, mon pauvre ami. Comme on fait son lit on se couche. »

Le jeune Pendennis écoutait sérieusement ces discours. Ils ne sont pas aussi intéressants, étant imprimés, que débités oralement; mais les anecdotes du major sur Georges le Grand, sur les ducs royaux, sur les hommes d'État, les beautés et les dames fashionables de l'époque, émerveillaient le jeune Pen, et faisaient naître un ardent désir en son cœur. Aussi, pour sa part, ne se lassait-il jamais de ces conversations avec son tuteur, qui ennuyaient et embarrassaient si fort mistress Pendennis.

On ne pourrait dire que le nouveau guide de M. Pen, ce guide qui tenait également de l'ami et du philosophe, l'entretint des sujets les plus nobles, ni qu'il traitât les sujets choisis de la manière la plus élevée. Mais sa moralité, telle quelle, était solide. Peut-être ne tendait-elle pas à faire progresser l'homme vers un autre monde, mais elle était fort bien calculée pour avancer ses intérêts dans ce monde-ci. Et puis, il faut se rappeler que le major croyait fermement ses vues les seules praticables, et sa conduite parfaitement vertueuse et honorable. Il était homme d'honneur, pour tout dire en un mot, et il avait, disait-il, les yeux ouverts. Il prenait pitié de son jeune blanc-bec de neveu, et voulait lui ouvrir les yeux aussi.

Nul homme, par exemple, n'allait plus régulièrement à l'église que notre vieux garçon, quand il était à la campagne.

« A Londres il n'importe pas tant, Pen, disait-il; car les

femmes y vont, là, et on ne s'aperçoit pas de l'absence des hommes. Mais, quand un gentleman est sur ses terres, il faut qu'il donne l'exemple aux gens de la campagne; et, si je savais filer un son, je crois même que je chanterais. Le duc de Saint-David, que j'ai l'honneur de connaître, chante toujours à la campagne; et laissez-moi vous dire que ça fait diablement bon effet dans le banc de famille. D'ailleurs, vous êtes un personnage ici. Tant que les Clavering sont absents, vous êtes le premier de la paroisse, et aussi bon que pas un. Vous pourriez devenir représentant de la ville, si vous jouiez bien vos cartes. Votre pauvre cher père le serait devenu s'il eût vécu; et vous pourriez le devenir aussi. Non pas toutefois en épousant une femme que les gens du pays ne voudront pas voir, quelque aimable qu'elle soit.... Oui, oui, c'est un sujet qui vous est pénible; changeons-en, mon garçon. »

Mais si le major changeait de sujet, il y revenait vingt fois dans la journée, et la morale de ses discours était toujours que Pen, s'annulait complètement. Or, il ne faut pas beaucoup de cajoleries et de flatteries pour faire croire à un naïf adolescent qu'il est un personnage.

Pen prit donc à cœur les conseils de son oncle. Il était bien aise, avons-nous dit, d'écouter les paroles du major. En retour, la conversation du capitaine Costigan commençait à lui déplaire, et l'idée de ce vieux beau-père entre deux vins le poursuivait comme un rêve horrible. Comment introduire dans la maison de sa mère cet homme non rasé et sentant le punch? Il se troublait lui-même et balbutiait quand l'impitoyable tuteur le questionnait sur Emily.

« Était-elle en tout accomplie? » Il se sentait forcé d'avouer qu'il ne l'était pas. « Avait-elle vraiment du mérite? » Elle avait sans doute assez d'intelligence, mais il ne pouvait pas dire que ce fût un aigle. « Voyons, montrez-nous quelques-unes de ses lettres. » Et Pen avouait qu'il n'avait que les trois lettres dont nous avons fait mention, et que ce n'étaient que des invitations ou des réponses triviales.

« Elle est assez prudente, dit sèchement le major. Elle est plus vieille que vous, mon pauvre garçon. » Puis, il s'excusait avec la plus grande franchise et humilité; et, faisant appel aux bons sentiments de Pen, priait le jeune homme de pardonner à un vieil oncle qui l'aimait et qui n'avait en vue

que l'honneur de sa famille; car Arthur était prêt à s'enflammer d'indignation toutes les fois qu'on mettait en doute l'honnêteté de miss Costigan. Il jurait qu'il ne souffrirait pas qu'on prononçât son nom légèrement, et que jamais, jamais, il ne consentirait à la quitter. Il répétait cela à son oncle et à ses amies de Fairoaks, et aussi, il faut l'avouer, à miss Fotheringay, et à l'aimable famille de Chatteries, avec laquelle il continuait de passer une partie de son temps.

Miss Emily fut alarmée quand elle apprit l'arrivée du tuteur de Pen, et elle s'imagina, avec raison, que le major venait animé d'intentions hostiles à son égard.

« Je suppose que vous avez dessein de me quitter, maintenant que votre illustre parent est arrivé de Londres. Il vous emmènera, et vous oublierez votre pauvre Emily, monsieur Arthur! »

L'oublier! En sa présence, en présence de miss Rouncy, Colombine de la troupe et amie intime de Milly, en présence du capitaine lui-même, Pen jura que jamais il ne pourrait penser à une autre qu'à sa bien-aimée miss Fotheringay; et le capitaine, levant les yeux sur ses fleurets suspendus en trophée à la muraille de la chambre qui lui servait de salle d'escrime pour donner ses leçons à Pen, dit d'un air refrogné qu'il ne conseillera à personne de s'interposer témérairement dans les affections de sa fille chérie, et qu'il ne croirait jamais que son jeune brave Arthur, qu'il traitait comme son fils, qu'il appelait son fils, pût se rendre coupable d'une conduite aussi révoltante, aussi contraire à toute idée d'honneur et d'humanité.

Il alla embrasser Pen, après ce discours. Il pleura et s'essuya l'œil d'une de ses grosses mains sales, tandis que de l'autre il étreignait Pen. Arthur frissonna sous cette étreinte, et songea à son oncle à la maison. Son beau-père était plus sale et plus râpé qu'à l'ordinaire; l'odeur du grog au whisky était même plus prononcée que de coutume. Comment s'y prendrait-il pour faire vivre ensemble sa mère et cet homme? Il trembla quand il se rappela avoir positivement écrit à Costigan (en lui envoyant un souverain que le digne gentleman s'était vu forcé de lui emprunter), qu'un jour il espérait signer : « Votre affectionné fils, Arthur Pendennis. » Ce jour-

là il fut ravi de s'éloigner de Chatteries, de miss Rouncy, la confidente, du beau-père godailleur, de la divine Emily elle-même.

« O Emily! Emily! s'écria-t-il intérieurement, en faisant galoper Rebecca vers Fair Oaks, vous savez peu quels sacrifices je vous fais, à vous qui êtes toujours si froide, si prudente, si déflante! »

Il songea à un personnage de Pope, auquel il l'avait souvent involontairement comparée.

Lorsqu'il allait à Chatteries, Pen ne disait jamais d'une manière certaine le but de sa course, mais son oncle le découvrait toujours. Fidèle à son plan, le major Pendennis ne suscitait à son neveu ni empêchement, ni obstacle. Mais un certain sentiment que l'oncle avait toujours les yeux sur lui, et une honte inquiète accompagnant l'aveu que la conversation du soir amenait inévitablement de la manière la plus simple et la plus naturelle, eurent pour résultat que Pen alla moins souvent qu'il n'avait coutume de le faire avant l'arrivée du major, exhaler ses tendres soupirs aux pieds de son enchanteresse. En vain eût-il cherché à tromper le vétéran : il n'y avait pas moyen de prétexter un dîner chez Smirke, ni une pièce grecque à étudier avec Foker. Pen sentait, au retour d'une de ses visites faites à la hâte, que tout le monde savait d'où il venait, et il entraît comme un coupable en présence de sa mère et de son tuteur, occupés à lire ou à faire une partie de piquet.

Un jour qu'il avait fait un demi-mille à pied jusqu'à l'auberge de Fair Oaks, au delà de la grille de la loge, pour y attendre la Concurrence qui changeait de chevaux en cet endroit, et pousser une pointe jusqu'à Chatteries, un homme sur l'impériale porta la main à son chapeau pour saluer le jeune gentleman. C'était M. Morgan, le domestique de son oncle. M. Morgan allait, disait-il, faire un message pour son maître, et il avait pris la voiture à la loge. Il s'en revint aussi par la Rivale, de sorte que Pen eut le plaisir de la compagnie de ce domestique à l'aller et au retour. Mais il ne fut pas dit un mot à la maison. Le jeune homme semblait jouir de toute la liberté convenable, et pourtant il se sentait épié et gardé, comme s'il y avait eu des yeux fixés sur lui jusqu'en présence de sa Dulcinée.

Or, les soupçons de Pen n'étaient pas sans fondement, et son tuteur avait fait recueillir tous les renseignements possibles au sujet du jeune amoureux et de son intéressante amie. Le discret et ingénieux M. Morgan, un de ces valets confidents comme on en trouve à Londres, et dont la fidélité était à l'épreuve, avait été plus d'une fois à Chatteries et avait fait toutes les questions imaginables, relativement à l'histoire passée et aux habitudes présentes du capitaine et de sa fille. Il avait interrogé contradictoirement, et cela avec beaucoup de finesse, les garçons, les valets d'écurie et tous les habitués de l'auberge du Roi Georges, et il avait tiré d'eux le peu qu'ils savaient sur le compte du digne capitaine. Celui-ci n'y était pas en grande estime, à ce qu'il paraît; les garçons n'avaient jamais vu la couleur de son argent, et avaient reçu ordre de ne servir aucune liqueur au pauvre gentleman, à moins que quelque autre personne ne se portât responsable de la dépense. Il paraissait tristement dans la salle du café, consommait un cure-dent et parcourait le journal; puis, si quelqu'un l'invitait à dîner, il lui tenait compagnie.

Morgan apprit à l'auberge la liaison de Pen avec M. Foker, et il se rendit à Baymouth, pour se mettre en communication avec le domestique de ce gentleman; mais le jeune étudiant s'en était allé à des régates qui avaient lieu quelque part le long de la côte, et naturellement son serviteur voyageait à sa suite, avec le nécessaire de toilette.

A la caserne, M. Morgan apprit, par les domestiques des officiers, que le capitaine Costigan s'y était enivré très-souvent et d'une manière outrageuse; à ce point que le colonel Swallowtail avait fini par lui en interdire l'entrée.

L'infatigable Morgan se mit ensuite en communication avec quelques-uns des figurants du théâtre, qu'il sonda en leur payant un punch et des cigares. Ils convinrent tous que Costigan était pauvre, mal vêtu, criblé de dettes, et adonné à la boisson; mais pas une syllabe ne fut prononcée qui pût porter atteinte à la réputation de miss Fotheringay. On raconta que plus d'une fois son père avait déployé son courage contre des personnes qui voulaient traiter sa fille un peu trop librement. Elle ne venait jamais au théâtre qu'avec son père; et ce gentleman veillait sur elle, même dans les moments où il était le plus ivre. Finalement M. Morgan,

pour sa propre expérience, fut la voir jouer, et il s'en revint extraordinairement charmé de son jeu, outre qu'il la trouvait une femme splendide.

Mistress Creed, l'ouvreuse de loges, confirma ces renseignements au docteur Portman, qui l'examina lui-même un jour après le service du soir, en la menaçant des anathèmes de l'Église. Mistress Creed n'avait rien de défavorable à dire de sa locataire; elle ne voyait personne, si ce n'est une ou deux dames du théâtre. Le capitaine s'enivrait parfois et ne payait pas toujours régulièrement son loyer; cependant il payait quand il avait de l'argent, ou plutôt miss Fotheringay payait pour lui. Depuis que le jeune gentleman de Clavering prenait des leçons d'escrime, il était venu aussi un ou deux messieurs de la caserne, ainsi que sir Derby Oaks et son jeune ami M. Foker, qui étaient souvent ensemble, et qui arrivaient toujours en tandem de Baymouth; mais miss Fotheringay assistait rarement aux leçons, et descendait alors ordinairement dans la chambre de mistress Creed.

Le docteur et le major, qui se consultaient souvent, gémissaient secrètement de ces renseignements. Le major Pendennis exprimait franchement son désappointement, et le théologien lui-même était, je crois, mécontent de ne pouvoir trouver une tache dans la réputation de la pauvre miss Fotheringay.

Relativement à Pen aussi, le rapport de mistress Creed était favorable à vous faire damner. « Quand il vient, disait mistress Creed, elle ne reste jamais seule; il lui faut toujours une tierce personne, moi ou un de mes enfants. *Mistress Creed, madame, me dit-elle un jour, vous me ferez le plaisir, madame, de ne quitter la chambre sous aucun prétexte tant que ce jeune gentleman est ici.* Et bien des fois je le voyais me regarder, le pauvre jeune homme, comme s'il eût désiré que je fusse bien loin. Il commença ensuite à venir pendant l'office, où naturellement je ne pouvais être à la maison; mais elle fait toujours monter un des enfants, quand son papa est dehors; ou bien il y a là le vieux M. Bowser qui lui donne sa leçon, ou enfin une des jeunes dames du théâtre. »

Et c'était la vérité. Quelques encouragements qu'on lui eût donnés avant qu'il eût fait l'aveu de son amour, la prudence de miss Emily fut prodigieuse, après que Pen eut fait sa dé-

claration. Aussi le pauvre diable s'irritait fort contre cette réserve désespérante, qui entretenait son ardeur tout en excitant son dépit.

Le major soupirait en considérant cet état de choses.

« Si ce n'était qu'une liaison temporaire, disait l'excellent homme, on pourrait la tolérer. Il faut qu'un jeune homme jette ses premiers feux et tout ce qui s'en suit; mais un attachement vertueux, c'est le diable. Et cela vient de ces maudites idées romanesques que les garçons se fourrent dans la tête, quand ils sont élevés par des femmes.

— Permettez-moi de vous dire, major, que vous parlez un peu trop en homme du monde, répliqua le docteur. Rien n'est plus désirable pour Pen qu'un attachement vertueux à une demoiselle de son rang et d'une fortune convenable; je déplore aussi sincèrement que vous-même sa folie actuelle. Si j'étais son tuteur, je lui ordonnerais d'y renoncer.

— Ce qui serait, je vous jure, le bon moyen de le faire marier demain. Nous avons obtenu du temps, c'est tout, et il faut que nous en tirions le meilleur parti.

— Une idée, major, dit le docteur à la fin de la conversation où fut discuté ce qui précède. Je ne suis pas naturellement un coureur de théâtres; mais si nous allions voir cette femme, qu'en pensez-vous ?

Le major se mit à rire; il était depuis quinze jours à Fair-oaks, et, chose étrange, il n'avait jamais songé à cela.

« Eh ! fit-il, pourquoi pas ? Après tout, ce n'est pas ma nièce, mais miss Fotheringay l'actrice, et nous avons, aussi bien que tout autre, le droit de l'aller voir pour notre argent. »

Donc, un jour qu'on s'était arrangé pour que Pen dînât à la maison et passât la soirée avec sa mère, nos deux gentlemen d'âge se rendirent à Chatteries dans la chaise du docteur et dînèrent, comme une paire de joyeux garçons, à l'auberge du Roi Georges, avant d'aller au spectacle.

Il n'y avait que deux autres personnes dans la salle : un officier du régiment en garnison à Chatteries, et un jeune gentleman que le docteur croyait avoir vu quelque part. Ils les laissèrent à table et coururent au théâtre; on jouait de nouveau *Hamlet*. Shakspeare était l'article XL de la profession de foi du gros vieux docteur Portman, et il se faisait un devoir d'en témoigner publiquement au moins une fois l'an.

Nous avons plus haut raconté la pièce, et dit comment ceux qui ont vu une fois miss Fotheringay dans le rôle d'Ophélia voient précisément la même chose à chaque représentation. Nos deux vieux gentlemen la regardèrent avec un intérêt extraordinaire, en songeant à la puissance du charme qu'elle exerçait sur le jeune Pen.

« Parbleu ! dit le major entre ses dents, en lorgnant la comédienne lorsque, étant rappelée, elle vint faire ses révérences au public très-clairsemé ; parbleu ! le jeune gredin n'a pas si mal choisi ! »

Le docteur applaudit bruyamment et loyalement.

« Parole d'honneur, dit-il, c'est une très-bonne actrice ; et je dois dire, major, qu'elle est douée de bien rares attraits.

— C'est ce que pense ce jeune officier de l'avant-scène, répliqua le major Pendennis, en montrant au docteur Portman le jeune dragon du café du Roi Georges, qui, assis dans la loge en question, applaudissait avec un immense enthousiasme.

— Et elle l'a regardé d'un air fort tendre aussi, pensa le major ; mais c'est leur coutume. »

Et il ferma sa lorgnette qu'il mit dans sa poche, comme s'il en avait assez vu pour ce soir-là. Naturellement le docteur ne proposa pas non plus de rester pour la petite pièce, de sorte qu'ils se levèrent et sortirent du théâtre. Le docteur rejoignit mistress Portman, qui était en visite au doyenné ; le major regagna l'hôtel du Roi Georges, où il avait retenu un lit ; et, chemin faisant, il fut travaillé d'une foule de pensées.

CHAPITRE X.

Face à l'ennemi.

Tout en flânant lentement, le major Pendennis arriva à l'auberge du Roi Georges, où il trouva M. Morgan. Le fidèle valet l'attendait à la porte, l'arrêta au moment où il allait

prendre une chandelle pour se coucher, et lui dit de cet air de déférence et de finesse qui lui était habituel :

« S'il vous plaisait d'entrer au café, monsieur, il y a là un jeune gentleman que vous verriez, je crois, volontiers.

— Quoi ! M. Arthur est-il ici ? dit le major en grande colère.

— Non, monsieur ; mais son grand ami, M. Foker. Le fils de lady Agnès Foker est ici, monsieur ; il a dormi dans la salle depuis qu'il a pris son dîner, et il vient de sonner pour son café, monsieur ; et j'ai pensé que peut-être vous plairait-il de lier conversation avec lui, » dit le valet en ouvrant la porte du café.

Le major entra, et vit en effet M. Foker, seul occupant de la salle. Il se frottait les yeux, assis à une table décorée de carafes vides et des restes d'un dessert. Il s'était proposé, lui aussi, d'aller au spectacle ; mais le sommeil l'avait surpris après un repas copieux ; il avait relevé ses jambes sur le divan et s'était endormi doucement, au lieu de se livrer aux émotions du drame.

Le major se demandait comment il entamerait la conversation ; mais le jeune homme lui évita cette peine.

« Vous désirez sans doute voir le journal du soir, monsieur ? » dit M. Foker, toujours communicatif et affable.

Et prenant le *Globe* sur sa table, il l'offrit au nouveau venu.

« Je vous suis très-obligé, répliqua le major en souriant et saluant avec reconnaissance. Si je dois en croire un air de famille, j'ai le plaisir de parler à M. Henry Foker, fils de lady Agnès Foker ; j'ai le bonheur de compter madame votre mère parmi mes connaissances ; et vous avez, monsieur, la figure des Rosherville.

— Holà ho ! Je vous demande pardon, monsieur, dit M. Foker ; je vous prenais.... » Il allait dire : « Je vous prenais pour un commis-voyageur ; » mais il s'arrêta à temps. « A qui ai-je l'honneur de parler ? ajouta-t-il.

— A un parent d'un de vos amis et condisciples, Arthur Pendennis, mon neveu, qui m'a souvent parlé de vous dans les termes de la plus haute considération. Je suis le major Pendennis, dont vous l'avez sans doute entendu parler. Vous convient-il que je prenne mon *soda-water* à votre table ? J'ai eu le plaisir de m'asseoir à celle de votre grand-père.

— Monsieur, vous me rendez fier, dit M. Foker avec la plus grande politesse. De sorte que vous êtes l'oncle d'Arthur Pendennis, en vérité ?

— Et son tuteur, ajouta le major.

— Il est aussi bon garçon que qui que ce soit, monsieur, reprit M. Foker.

— Je suis enchanté que telle soit votre opinion.

— Et intelligent aussi. Moi, j'ai toujours été stupide, c'est vrai; mais voyez-vous, monsieur, je sais ce que c'est que d'avoir de l'esprit, et j'aime ceux qui en ont.

— Cela prouve également en faveur de votre goût et de votre esprit, dit le major; j'ai entendu Arthur parler de vous en diverses occasions, et il faisait l'éloge de vos talents.

— Je ne suis pas fort sur les livres, répliqua M. Foker en hochant la tête; je n'ai jamais pu rivaliser avec Pendennis, qui faisait les vers de la moitié de ses camarades.... Et pourtant, reprit le jeune gentleman après une pause, vous êtes son tuteur, et j'espère que vous me pardonnerez de dire que je le crois ce que nous appelons un nigaud, » dit le candide jeune homme.

Tout aussitôt le major se trouva au milieu d'une conversation confidentielle très-intéressante.

« Et en quoi Arthur est-il un nigaud ? demanda-t-il avec un sourire.

— Vous savez, répondit Foker en clignant de l'œil (il eût cligné de l'œil au duc de Wellington avec tout aussi peu de scrupule, car il était dans cet état d'absence et de candeur intrépide qui vous vient quelquefois quand on a bu une couple de bouteilles de vin); vous savez bien vous-même qu'Arthur est un nigaud.... pour ce qui est des femmes, car c'est ainsi que je l'entends.

— Il n'est pas le plus fort de nous, mon cher monsieur Harry, répliqua le major. J'ai ouï parler de quelque chose; mais dites-m'en davantage, je vous prie.

— Eh ! monsieur, voyez.... c'est un peu ma faute. Un soir il alla au spectacle.... car, voyez-vous, je suis ici étudiant pour mon examen pendant les grandes vacances; seulement, je viens très-souvent de Baymouth dans mon véhicule. Donc, monsieur, nous allâmes au spectacle, et Pen s'amoucha tout à coup de miss Fotheringay, dont le vrai nom est

Costigan, une fille d'une rare beauté; et le lendemain matin je le présentai au général, comme nous appelons le père de l'actrice : un véritable vieux chenapan et un fameux ami du grog au whisky; et voilà qu'Arthur est devenu intime avec lui, qu'il fait la cour à la belle et qu'il lui a même offert de l'épouser, Dieu me pardonne ! dit Foker en frappant de la main sur la table au point de faire tinter tout le dessert.

— Quoi ! vous le savez aussi ? demanda le major.

— Si je le sais ? vraiment, et bien d'autres choses encore. Nous en parlions à la pension des officiers, hier, en taquinant Derby Oaks jusqu'à le rendre furieux. Vous connaissez sir Derby Oaks ? nous avons dîné ensemble, et il est allé au spectacle. Nous étions debout sur le seuil, à fumer, je crois, quand vous êtes entré pour dîner.

— Je me rappelle sir Thomas Oaks, son père, avant qu'il fût baronnet ou chevalier; il demeurait dans Cavendish-Square, et était médecin de la reine Charlotte.

— Le jeune fait danser les guinées, je puis vous le dire, reprit M. Foker.

— Est-ce que sir Derby Oaks est un autre *soupirant* ? demanda le major avec autant de plaisir que d'empressement.

— Un autre *quoi* ? s'écria M. Foker.

— Un autre admirateur de miss Fotheringay ?

— Le bon Dieu vous bénisse ! Nous l'appelons Lundi Mercredi et Vendredi, et nous appelons Pen Mardi Jeudi et Samedi. Mais remarquez bien qu'ils ne font rien de mal. Non, non ! miss Fotheringay est bien trop éveillée pour cela, major Pendennis. Elle joue l'un contre l'autre. C'est ce qu'on appelle avoir deux cordes à son arc.

— Je trouve que vous avez l'air passablement éveillé aussi, monsieur Foker, dit le major en riant.

— Assez bien, je vous remercie, monsieur.... et vous-même ? répliqua Foker imperturbablement. Je ne suis pas un aigle, mais j'ai assez de plumes pour voler; et mes amis pensent que je sais assez bien l'heure qu'il est. Voulez-vous que je vous dise l'heure du jour ?

— Parole d'honneur ! répliqua le major, tout à fait enchanté; je crois que vous pouvez me rendre un très-grand service. Vous êtes un jeune homme du monde, et j'aime à avoir affaire à vos pareils. Aussi je n'ai pas besoin de vous dire

que ma famille n'est pas du tout charmée de l'absurde intrigue dans laquelle Arthur est engagé.

— Je le pense bien, dit M. Foker. Les relations de la belle sont peu convenables. Il a été bu trop de bière sur les lieux. Il est inutile qu'un Irlandais se présente. Voilà, je crois, votre opinion. »

Le major lui dit qu'il ne se trompait pas, quoique, entre nous, il ne comprit pas très-clairement les allusions de M. Foker. Puis il se mit à examiner sa nouvelle connaissance sur l'aimable famille où son neveu se proposait d'entrer. Il eut bientôt tiré du candide témoin une foule de particularités relatives à la maison de Costigan.

Pour rendre justice à M. Foker, nous devons dire qu'il parla d'une manière très-favorable de la moralité de M. et de miss Costigan.

« Voyez-vous, dit-il, je crois que le général est grand ami du joyeux bol, et, si je voulais mettre mon argent en lieu sûr, ce n'est pas sa poche que je choisirais; mais il a toujours veillé soigneusement sur sa fille, et ni lui ni elle ne souffriraient rien de contraire à l'honneur. Dans toute la troupe, on parle des attentions de Pen pour miss Costigan, et je sais tout ce qui se passe par une jeune personne qui était l'amie intime de la belle, et chez laquelle je prends quelquefois le thé en famille. Miss Rouncy dit que sir Derby Oaks n'a fait que rôder autour de miss Fotheringay depuis qu'il est arrivé ici avec son régiment; mais Pen est venu dernièrement qui lui a coupé l'herbe sous le pied, et le baronnet s'est tellement enflammé, qu'il a été sur le point d'offrir aussi sa main et sa fortune. Plût à Dieu qu'il le fît! vous verriez alors sur lequel des deux se précipiterait miss Fotheringay.

— C'est ce que je pensais, dit le major. Vous me faites grand plaisir, monsieur Foker. Je voudrais avoir eu occasion de vous voir plus tôt.

— Je n'aime pas à me mêler des affaires des autres; je ne parle que lorsque l'on m'interroge, et, dans ce cas, s'il n'y a pas d'objections, je réponds assez librement. J'ai appris que votre domestique avait cherché à voir le mien; mais je n'ai su moi-même ce qui se passait qu'après la scène entre miss Fotheringay et miss Rouncy au sujet des plumes d'autruche : c'est alors que miss Rouncy m'a tout dit.

— Miss Rouncy était donc la confidente de l'autre ?

— La confidente ? je le crois. Mais elle a deux fois autant d'esprit que Fotheringay ; elle est lettrée aussi, tandis que miss Fotheringay ne sait guère que lire.

— Elle sait écrire, » dit le major, se rappelant la poche de côté de Pen.

Foker partit d'un éclat de rire sardonique.

« Hi ! hi !... c'est Rouncy qui lui écrit ses lettres, chacune de ses lettres, dit-il ; et, depuis qu'elles se sont brouillées, l'autre ne sait plus comment diable s'arranger. Miss Rouncy a une très-jolie main, tandis que c'est pour la vieille une terrible besogne d'écrire et de mettre l'orthographe quand Bows n'est pas à côté d'elle. Rouncy lui a fait quelques modèles d'écriture dernièrement ; elle a une main superbe, Rouncy.

— Je suppose que vous la connaissez bien, » dit le major d'un air malin. A quoi M. Foker cligna de l'œil encore une fois. « Je donnerais beaucoup pour avoir un échantillon de son écriture, ajouta le major Pendennis ; je crois bien que vous pourriez m'en donner un.

— Non, non, ce serait par trop mal, répliqua Foker. Peut-être n'aurais-je pas dû dire tout ce que j'ai dit. L'écriture de miss Fotheringay n'est pas, je crois, si mauvaise ; seulement elle s'est fait écrire sa première lettre par miss Rouncy, et a dû continuer ensuite de se servir de cet intermédiaire. Mais prenez note de ce que je vous dis : il n'y aura plus de lettres jusqu'à ce que les deux actrices se soient réconciliées.

— J'espère qu'elles ne se réconcilieront jamais, dit le major avec une grande sincérité ; et je ne puis vous dire combien je suis enchanté d'avoir eu la bonne fortune de faire votre connaissance. Vous devez sentir, vous qui êtes homme du monde, mon cher monsieur, combien serait fatal pour l'avenir de mon neveu le mariage qu'il a en vue, et combien nous sommes tous impatients de l'affranchir de cet absurde engagement.

— Il est devenu d'une force rare ; j'ai vu ses vers ; Rouncy les copiait. Et je me disais en les voyant : Attrapez-moi à écrire des vers à une femme ! Rien que ça !

— Il s'est fait la risée du public, comme maint bon garçon

avant lui. Comment pouvons-nous lui faire voir sa folie et l'en guérir ? Je suis sûr que vous nous aiderez de tout votre pouvoir à tirer un généreux jeune homme des mains d'une paire d'intrigants tels que semblent l'être ce père et cette fille. Il n'est pas question d'amour du côté de la demoiselle.

— D'amour ! vraiment ! Si Pen n'avait pas deux mille livres sterling de rente à sa majorité....

— Si Pen n'avait pas *quoi* ? s'écria le major avec étonnement.

— Deux mille livres sterling de rente. Est-ce qu'il ne les a pas ? Le général dit qu'il les a.

— Mon cher ami, s'écria le major avec une vivacité que ce gentleman montrait rarement ; merci !... merci !... Je commence à voir clair à présent.... Deux mille livres sterling de rente ! Mais sa mère n'en a en tout que cinq cents.... Elle est de constitution à vivre quatre-vingts ans, et Arthur n'a rien, rien que ce qu'elle pourra lui donner.

— Quoi ! il n'est donc pas riche ?

— Sur mon honneur, il n'a que ce que je dis.

— Et vous n'avez pas dessein de lui laisser quelque chose ? »

Le major avait mis en fonds perdu tout l'argent qu'il avait pu ramasser, de sorte qu'il ne devait rien laisser à Pen ; mais il ne confia pas ce détail à Foker.

« Combien pensez-vous que puisse économiser un major en demi-solde ? demanda-t-il. Si ces gens-là le considèrent comme un homme de fortune, ils sont dans l'erreur la plus complète.... et.... et vous m'avez rendu le plus heureux des hommes.

— Monsieur, tout à votre service, » répliqua M. Foker.

Et, quand ils se séparèrent pour la nuit, ils se serrèrent la main avec la plus grande cordialité, le plus jeune promettant au plus vieux de ne pas quitter Chatteries sans avoir une autre conversation avec lui le lendemain matin.

Mais tandis que le major montait à sa chambre et que M. Foker fumait son cigare, adossé à l'un des piliers de la porte de l'auberge du Roi Georges, Pen, à dix milles de là, était très-probablement dans son lit, baisant les lettres de son Emily.

Le lendemain matin, avant que M. Foker s'en allât dans

son véhicule, l'insinuant major possédait en portefeuille une lettre de miss Rouncy. Que cela serve de leçon aux femmes, afin qu'elles n'écrivent pas à la légère. Ce fut avec une grande satisfaction que le major Pendennis se rendit au doyenné pour voir le docteur Portman et lui conter les heureuses découvertes qu'il avait faites la veille. Et, pendant qu'ils étaient en conversation confidentielle dans la salle à manger aux boiseries de chêne, leurs regards rencontraient, de l'autre côté de la pelouse, la fenêtre du capitaine Costigan; cette même fenêtre où, quelque trois semaines auparavant, le pauvre Pen n'avait été que trop visible. Le docteur fut très-indigné contre mistress Creed, la propriétaire, qui avait eu la duplicité de lui cacher les fréquentes visites de sir Derby Oaks aux Costigan; il menaça de lui interdire l'entrée de la cathédrale. Mais l'avisé major pensait que tout était pour le mieux; et, ayant tenu conseil avec lui-même durant la nuit, il se sentit de force à aller affronter le capitaine Costigan.

« Je vais combattre le dragon, dit-il en riant au docteur Portman.

— Et moi, je vous donne ma bénédiction, monsieur, en vous souhaitant bonne chance, » répliqua le docteur.

Peut-être M. et mistress Portman et miss Mira, assis dans le salon en compagnie de leur amie, la femme du doyen, tournèrent-ils plus d'une fois leurs regards vers la fenêtre de l'ennemi pour découvrir quelques signes du combat.

Le major fit le tour, selon les instructions qu'il avait reçues, et ne tarda pas à trouver la petite porte de mistress Creed. Il franchit le seuil, et, tandis qu'il montait à l'appartement du capitaine Costigan, il put entendre un bruit de pieds frappant le plancher et de grands cris de : Ha ! ha !

« C'est sir Derby Oaks prenant sa leçon d'escrime, dit l'enfant qui pilotait le major Pendennis. Il la prend les lundis, mercredis et vendredis. »

Le major frappa à la porte. Enfin un gentleman de haute stature s'avança, tenant d'une main un fleuret et un masque, et de l'autre un gant pour faire des armes.

Pendennis le salua avec déférence.

« Je crois avoir l'honneur de parler au capitaine Costigan.... Je suis le major Pendennis. »

Le capitaine ramena son arme à la position du salut et dit :
« Major, l'honneur est pour moi; je suis enchanté de vous voir. »

CHAPITRE XI.

Négociations.

Le major Pendennis et le capitaine Costigan étaient deux vieux soldats accoutumés à faire face à l'ennemi. Nous pouvons donc présumer qu'ils gardèrent parfaitement leur présence d'esprit. Mais le reste de la société assemblée dans le salon de Cos fut peut-être un peu troublé de l'apparition de Pendennis. Le cœur indolent de miss Fotheringay commença sans doute à battre plus vite, car ses joues se couvrirent d'une vive et saine rougeur au moment où le lieutenant sir Derby Oaks lui lança un sombre regard. Le petit vieillard tortu assis dans l'embrasure de la fenêtre, qui avait été témoin de l'assaut d'armes entre les deux gentlemen, et que le tapage des combattants avait forcé de renoncer à sa besogne (il s'était mis à copier de la musique pour l'orchestre du théâtre), se tourna vivement vers le nouveau venu quand le major aux bottes cirées entra dans l'appartement, distribuant à tous les assistants les plus gracieux saluts.

« Ma fille... mon ami, M. Bows... mon brave jeune élève et ami, sir Derby Oaks, car je puis le qualifier ainsi, dit Costigan en appelant par un geste grandiose l'attention du major sur chacun de ces personnages. Dans un moment, *major*, votre humble serviteur sera tout à vous. »

Se précipiter dans la petite pièce attenante, qui était sa chambre à coucher; donner à ses cheveux tombant à plat un coup de brosse (quelle antique et merveilleuse pièce que cette brosse!); arracher son vieux col-cravate et le remplacer par un autre, œuvre d'Emily; prendre un joli col de chemise bien blanc, et endosser l'habit neuf qu'il s'était fait faire à l'occasion du bénéfice de miss Fotheringay : ce fut l'affaire d'une minute pour notre Costigan encore vif et alerte.

Sir Derby le suivit dans cette chambre et en ressortit bientôt vêtu d'une petite jaquette où sa grosse personne se trouvait fort à l'étroit, et qui faisait l'admiration du jeune officier lui-même, de miss Fotheringay, et peut-être aussi du pauvre Pen.

Cependant la conversation s'était engagée entre l'actrice et le nouveau venu. Les réflexions d'usage sur la température avaient été échangées avant que Costigan fût rentré, vêtu de son habit neuf.

« Je n'ai pas besoin, *major*, dit-il de son ton le plus poli et avec son plus gras accent, de vous faire mes excuses pour vous avoir reçu en manches de chemise.

— Un vieux militaire ne peut s'occuper plus dignement qu'à enseigner aux plus jeunes comment ils doivent se servir de leur épée, répliqua bravement le major. Je me rappelle avoir ouï dire, dans mon temps, que vous saviez faire bon usage de la vôtre, capitaine Costigan.

— Quoi ! vous avez entendu parler de Jack Costigan, *major* ? » dit l'autre avec emphase.

Le major en avait effectivement entendu parler. Il avait sondé son neveu, et tiré de lui tout ce qu'il savait sur le compte de son nouvel ami, l'officier irlandais. Nous ne saurions dire, toutefois, s'il ne connaissait le capitaine que par les renseignements ainsi obtenus, ou s'il se le rappelait réellement. Cependant le major Pendennis était un homme d'honneur, de la véracité de qui personne ne doutait ; et il dit qu'il se souvenait parfaitement de s'être trouvé avec M. Costigan et de l'avoir entendu chanter à la table de sir Richard Strachan, à Walcheren.

En entendant ces paroles et le ton de cordiale affabilité dont elles étaient dites, Bows leva les yeux, tout à fait intrigué.

« Mais nous parlerons de ces choses une autre fois, reprit le major, qui ne voulait peut-être pas se compromettre. Aujourd'hui je suis venu pour présenter mes respects à miss Fotheringay. »

Il la salua une seconde fois d'une manière si élégante et si gracieuse qu'il n'aurait pu faire mieux pour une duchesse.

« J'avais entendu, madame, parler de votre jeu par mon neveu, qui vous aime à la folie, comme je crois que vous le savez fort bien, dit le major. Mais Arthur n'est qu'un en-

fant, un adolescent capricieux et enthousiaste, dont il ne faut pas prendre les opinions *au pied de la lettre*¹; aussi j'avoue que je désirais juger par moi-même. Permettez-moi de vous dire que votre jeu m'a enchanté et étonné. J'ai vu nos meilleures actrices, et, parole d'honneur! je crois que vous les surpassez toutes. Vous êtes aussi majestueuse que mistress Siddons.

— Ma foi, je l'ai toujours dit, interrompit Costigan en clignant de l'œil à sa fille. Major, prenez un siège. »

A cet avis indirect, Milly se leva et débarrassa d'une robe de satin dé cousue le seul siège vacant, qu'elle présenta au major Pendennis avec une de ses plus belles révérences.

« Vous êtes aussi pathétique que miss O'Neil, continua-t-il en s'asseyant, après avoir salué. Vos morceaux de chant m'ont rappelé mistress Jordan dans son meilleur temps, quand nous étions jeunes, capitaine Costigan; et vos manières sont celles de Mars. Avez-vous jamais vu Mars, miss Fotheringay ? »

— Il y avait deux Mahers dans Crow-Street, répliqua miss Emily. Fanny était assez bien, mais Biddy n'était pas grand-chose.

— C'est du dieu de la guerre, pour sûr, que parle le major, ma chère Milly, interrompit le père.

— Non, ce n'est pas de ce Mars-là que je parlais, quoique l'on puisse, je suppose, pardonner à Vénus de penser à lui, » reprit le major en adressant un sourire à sir Derby Oaks, qui rentrait alors vêtu de son étroite jaquette.

Mais l'actrice ne comprit rien à ces paroles, et ce compliment ne pacifia point sir Derby, qui probablement ne le comprit pas non plus. Dans tous les cas, il le reçut d'un air fort roide et fort boudeur, lançant des regards sombres et inquiets à miss Fotheringay, comme pour lui demander : « Que diable cet homme fait-il ici ? »

Le major Pendennis ne fut pas le moins du monde contrarié de la mauvaise humeur du gentleman. Tout au contraire, il en fut enchanté.

« Ainsi, pensa-t-il, il y a un rival sur le terrain. »

Et il fit des vœux pour que sir Derby fût non-seulement

1. En français dans le texte.

un rival, mais encore le gagnant dans cette partie d'amour où Pen et lui étaient engagés.

« Je crains d'avoir interrompu votre leçon d'escrime ; mais je ne suis que pour très-peu de temps à Chatteries, et j'étais fort désireux de me faire connaître à mon vieux compagnon d'armes, le capitaine Costigan, ainsi que de voir de plus près une dame qui m'avait tant charmé sur la scène. Je n'ai pas été le seul homme épris de vous hier soir, miss Fotheringay.... s'il faut que je vous appelle ainsi, vous dont le nom de famille est si noble et si ancien ! Il y avait un révérend de mes amis qui est rentré chez lui tout enthousiasmé d'Ophélia ; et j'ai vu sir Derby Oaks jeter un bouquet que jamais aucune actrice n'avait mieux mérité. J'en aurais apporté moi-même, si j'avais su ce que j'allais voir.... Mais ces fleurs dans un verre d'eau sur la cheminée ne sont-elles pas celles de notre jeune guerrier ?

— J'aime beaucoup les fleurs, » dit miss Fotheringay en lançant une langoureuse œillade à sir Derby.

Le baronnet continua de boudier.

« De douces fleurs à ma douce amie !... N'est-ce pas ce qui se dit dans le drame ? demanda M. Pendennis, résolu à être de bonne humeur.

— Que je meure, si j'en sais rien ! C'est probable ; je ne suis pas très-lettré, répondit sir Derby.

— Est-ce possible ? continua le major d'un air de surprise. Vous n'avez donc pas hérité, sir Derby, de l'amour de votre père pour les lettres ? C'était un savant remarquable, et j'ai eu l'honneur de le connaître beaucoup. »

— Vraiment ! dit l'autre en hochant la tête d'un air sombre.

— Il m'a sauvé la vie, ajouta Pendennis.

— Est-ce bien vrai ? s'écria miss Fotheringay, en roulant de grands yeux d'abord avec surprise vers le major, puis avec gratitude vers sir Derby. Mais ce dernier était à l'épreuve de ces coups d'œil ; et, loin de paraître charmé de ce que son père, l'apothicaire, eût sauvé la vie au major Pendennis, le jeune homme semblait vraiment désirer que l'événement eût tourné de la manière opposée.

— Mon père était, je crois, un très-bon médecin, répliqua le jeune gentleman. Pour moi, ce n'est pas mon métier. Je

vous souhaite le bonjour, monsieur. J'ai un rendez-vous.... Cos, à tantôt.... Bonjour, miss Fotheringay. »

Et, malgré les regards suppliants et les provoquants sourires de la jeune dame, le dragon sortit après un salut fort roide. On entendit le cliquetis de son sabre lorsqu'il descendit à grandes enjambées l'escalier vermoulu, puis les accents irrités de sa voix, quand il maudit le petit Tom Creed qui s'amusait dans le corridor, et dont sir Derby envoya d'un coup de pied la toupie avec un juron dans la rue.

Le major ne sourit pas le moins du monde, quelque divertissante que fût cette scène.

« Un prodigieusement beau jeune homme !... je n'ai jamais vu de soldat qui eût meilleure mine, dit-il à Costigan.

— Il fait honneur à l'armée et à l'espèce humaine en général, repartit Costigan. C'est un jeune homme de manières parfaites, d'une politesse très-affable et d'une fortune princière. Sa table est somptueuse ; il est *adauré* dans le régiment ; et il pèse cent soixante livres.

— Un champion accompli, dit le major en riant. Je ne doute pas que toutes les dames ne l'admirent.

— Il est très-bien malgré son poids, maintenant qu'il est jeune, dit Milly ; mais il n'a pas de conversation.

— C'est à cheval qu'il fait le meilleur effet, » dit M. Bows.

A quoi Milly répliqua que le baronnet était arrivé troisième dans un steeple-chase, sur son cheval Tareaways.

Et le major commença à comprendre que la jeune dame n'était pas un rare génie. « Comment, étant si stupide, peut-elle jouer si bien ? » se demandait-il avec étonnement.

Costigan, avec l'hospitalité des Irlandais, offrit naturellement quelques rafraîchissements à son hôte. Et le major, qui n'avait pas plus faim que vous, lecteur, après un dîner chez le lord-maire, déclara qu'il aimerait par-dessus tout un biscuit et un verre de vin, parce qu'il se sentait l'estomac creux. Il savait que rien ne flatte un homme comme d'accepter une petite politesse qu'il vous offre, et que l'on devient nécessairement bien disposé pour celui à qui l'on donne l'hospitalité.

« Un peu de notre vieux *madaire*, Milly, mon amour, » dit Costigan en clignant de l'œil à sa fille.

Celle-ci, répondant à son père par un regard d'intelligence,

sortit de la chambre et descendit l'escalier pour appeler son petit émissaire Tommy Creed. Lui ayant donné une pièce de monnaie, elle le chargea d'acheter une pinte de *madaire* à l'enseigne des *Raisins*, et pour six pence de biscuits assortis chez le boulanger. Elle lui promit deux de ces biscuits en récompense, s'il se hâtait de revenir.

Pendant que Tommy Creed faisait cette commission, miss Costigan resta à l'attendre chez mistress Creed, la propriétaire, à qui elle raconta que le major, oncle de M. Arthur Pendennis, était en haut, un vieux gentleman fort aimable, au parler plein de douceur, et dans la bouche duquel un morceau de beurre ne se fondrait pas; elle ajouta que sir Derby était parti dans un accès de fureur jalouse. Que fallait-il faire pour les pacifier tous deux?

« Elle tient les clefs de la cave, major, dit M. Costigan lorsque sa fille sortit.

— Parole d'honneur, vous avez une ravissante sommelière, répliqua galamment le major, et je ne m'étonne plus que les jeunes gens soient fous d'elle. Quand nous avons leur âge, capitaine Costigan, je pense que des femmes moins belles eussent fait notre affaire.

— C'est vrai, vous pouvez bien le dire, monsieur.... et heureux celui qui l'épousera. Demandez à mon ami Bob Bows, que voilà, si l'*esperit* de miss Fotheringay n'est pas *superior* même à sa beauté, si elle ne possède pas une intelligence *cueultivée*, un jugement parfait et le plus aimable *character*.

— Oh! sans doute, répliqua Bows un peu sèchement. Voici Hébé qui revient, rougissante, de la cave! Ne pensez-vous pas qu'il soit temps d'aller à la répétition, miss Hébé? On vous mettra à l'amende, si vous arrivez trop tard. »

Et il jeta à la jeune femme un regard qui voulait dire qu'ils feraient beaucoup mieux de sortir, et de laisser les deux vieux ensemble.

A cet ordre, miss Hébé prit son chapeau et son châle; elle souriait, elle semblait contente, elle était extraordinairement jolie. Bows ramassa son rouleau de papiers, et traversa la chambre, clopin clopant, pour prendre sa canne et son chapeau.

« Faut-il que vous partiez? dit le major. Ne pouvez-vous

nous donner quelques minutes de plus, miss Fotheringay? Avant que vous nous quittiez, permettez à un vieux bonhomme de vous serrer la main; croyez que je suis fier d'avoir eu l'honneur de faire votre connaissance, et très-sincèrement désireux d'être compté au nombre de vos amis. »

A la fin de cette galante allocution, miss Fotheringay fit une profonde révérence; le major la suivit jusqu'à la porte, où il lui pressa la main de la façon la plus bienveillante et la plus paternelle. Bows fut tout intrigué de cette marque de cordialité.

« Les parents du jeune homme ne peuvent vouloir sérieusement la lui faire épouser, » se dit-il.

Et il s'éloigna avec l'actrice.

« A notre affaire maintenant, » pensa le major Pendennis.

Quant à Costigan, il se hâta de profiter de l'absence de sa fille pour boire le reste du vin; et, la main tremblante d'avidité, il vida verre sur verre du madère acheté à l'enseigne des Raisins.

Le major revint vers la table, prit son verre et le vida en faisant joyeusement claquer la langue. C'eût été le meilleur madère de lord Steyne, et non du vin du Cap acheté au cabaret, qu'il n'aurait pu en paraître plus satisfait.

« Quel fameux madère, capitaine Costigan! dit-il. D'où le tirez-vous?... Je bois à la santé de cette charmante créature. Ma foi! capitaine, je ne m'étonne plus que les hommes soient fous d'elle. Jamais de ma vie je n'ai vu des yeux pareils ni des manières aussi distinguées. Je suis sûr que son intelligence égale sa beauté, et je ne doute pas qu'elle ne soit aussi bonne que spirituelle.

— C'est une bonne fille, monsieur, une bonne fille, répliqua le père enchanté, et je fais de tout mon cœur raison à votre toast.... Faut-il envoyer à.... à la cave chercher une autre pinte? C'est à portée de la main. Non?... Eh bien, monsieur, vous pouvez dire en toute vérité que c'est une bonne fille, l'orgueil et la gloire de son père, de l'honnête vieux Jack Costigan. Celui qui l'épousera, monsieur, aura un bijou de femme; et je bois à la santé de cet heureux coquin, monsieur.... Vous savez de qui je parle, major.

— Je ne suis pas surpris que jeunes et vieux en deviennent amoureux, reprit le major, et je dois vous dire franche-

ment que, bien que je fusse très-irrité contre mon pauvre neveu Arthur en apprenant la passion du jeune homme, je la lui pardonne complètement à présent que j'ai vu l'objet de son amour. Par Georges ! j'entrerais volontiers moi-même dans la lice, si je n'étais trop vieux, et trop pauvre aussi.

— Il n'y a pas de meilleur homme que vous, major, s'écria Jack transporté. Votre amitié, monsieur, me ravit. Votre admiration pour ma fille me fait venir les larmes aux yeux ; oui, monsieur, les larmes.... des larmes nobles et mâles ! Et quand elle quittera mon humble demeure pour votre plus splendide manoir, j'espère qu'elle y gardera une place pour son pauvre vieux père, le pauvre vieux Jack Costigan. »

Le capitaine ne voulait pas que sa conduite fût en désaccord avec les paroles qu'il adressait au major, et ses yeux injectés de sang se remplirent de larmes.

« Vos sentiments vous font honneur, dit l'autre. Mais, capitaine Costigan, vous avez dit un mot qui me fait sourire, malgré moi.

— Quel est-il, monsieur ? demanda Jack, qui s'était élevé à une hauteur trop héroïque et trop sentimentale pour en descendre aussitôt.

— Vous parliez de notre splendide manoir, c'est-à-dire de la maison de ma sœur.

— Je parlais du parc et du manoir d'Arthur Pendennis, esquire, de Fairoaks-Park, que j'espère voir *meimbre* du parlement pour sa ville natale de Clavering, quand il sera en *aige* d'occuper ce poste honorable ! » s'écria le capitaine avec beaucoup de dignité.

Le major sourit en reconnaissant une flèche lancée par son propre arc. C'était lui qui avait inspiré à Pen l'idée de siéger au parlement pour le bourg de Clavering, et le pauvre garçon s'était évidemment vanté à Costigan et à l'objet de son amour, leur faisant entrevoir cet honneur comme une chose assurée.

« Fairoaks-Park, mon cher monsieur ! dit le major. Connaissiez-vous notre histoire ? Nous sommes certainement d'une famille excessivement ancienne ; mais j'ai commencé ma carrière avec à peine assez d'argent pour acheter mon brevet ; et mon frère aîné était un apothicaire de province,

qui a tiré de son pilon et de son mortier chaque schelling qu'il possédait à sa mort.

— Je veux bien ne pas insister sur cette objection, monsieur, répliqua majestueusement Costigan, à cause de la considération dont jouit votre famille.

— Peste soit de l'impudent ! pensa le major ; mais il se contenta de sourire et de s'incliner.

— Les Costigan, eux aussi, ont eu des malheurs, et notre manoir de Castle-Costigan n'est plus ce qu'il était. J'ai connu des apothicaires très-honorables, monsieur, et il en est un à Dublin qui a eu l'honneur de dîner à la table du vice-roi.

— Vous êtes bien bon de nous accorder le bienfait de votre charité, continua le major ; mais permettez-moi de vous dire que vous n'êtes pas dans la question. Vous parliez tout à l'heure de mon neveu comme de l'héritier de Fair Oaks-Park, et de je ne sais quoi encore.

— De quelques rentes sur l'État, je n'en doute pas, *major*, et de quelque chose de joli que vous lui laisserez un jour.

— Mon bon monsieur, je vous dis que ce garçon est fils d'un apothicaire de province, s'écria le major Pendennis, et que, lorsqu'il atteindra sa majorité, il ne sera pas d'un schelling plus riche qu'aujourd'hui !

— Bah ! major, vous vous moquez de moi, dit M. Costigan. Mon jeune ami est, je n'en doute pas, l'héritier de deux mille livres sterling de rente.

— Deux mille grains de sable ! Je vous demande pardon, mon cher monsieur ; mais est-ce que ce garçon vous aurait mystifié ?... Ce n'est pas son habitude. Je vous donne ma parole d'honneur de gentleman et d'exécuteur testamentaire de mon frère, que ce dernier n'a pas laissé plus de cinq cents livres de rente.

— Avec de l'économie, c'est une jolie somme encore, monsieur, répliqua le capitaine. Vrai ! j'ai connu un homme qui, avec cinq cents livres de rente, buvait tous les jours son bordeaux et se promenait en voiture à quatre chevaux.... en Irlande, monsieur ! Nous nous arrangerons pour vivre avec cela, monsieur.... reposez-vous sur Jack Costigan pour cela.

— Mon cher capitaine Costigan.... je vous donne ma parole que mon frère n'a pas laissé un schelling à son fils Arthur.

— Vous moquez-vous de moi, *major* Pendennis ? s'écria Jack Costigan. Est-ce que vous vous jouez des sentiments d'un père et d'un gentleman ?

— Je vous dis l'honnête vérité, répliqua le major Pendennis. Tout ce qu'il avait, mon frère l'a laissé à sa veuve, avec réversion partielle à son fils, il est vrai. Mais c'est une jeune femme qui peut se remarier si elle est offensée de la conduite d'Arthur ; ou bien elle peut lui survivre, car elle est d'une famille où l'on vit extraordinairement longtemps. Or, je vous le demande, à vous gentleman et homme du monde, quelle pension ma sœur, *mistress* Pendennis, peut-elle faire à son fils, n'ayant elle-même pour toute fortune que cinq cents livres sterling de rente ? Et cette pension permettrait-elle au jeune homme de vivre avec votre fille d'une manière digne du rang que doit tenir une dame si accomplie ?

— Dois-je conclure de vos paroles, monsieur, que le jeune gentleman, votre neveu, si bien accueilli par moi et aimé comme le fils de mes entrailles, n'est qu'un *impostor* qui s'est joué des affections de mon enfant chérie ? s'écria le général, ne pouvant contenir sa fureur. Vous-même, monsieur, avez-vous agi sur le caractère susceptible du jeune homme pour l'amener à briser son engagement et en même temps le cœur de mon Emily adorée ? Prenez garde, monsieur, si vous voulez vous jouer de l'honneur de Jack Costigan ! Si je pensais qu'un mortel eût cette intention, oh ! par le ciel ! il me faudrait son sang, monsieur.... fût-il jeune ou vieux.

— Monsieur Costigan ! s'écria le major.

— M. Costigan sait protéger son propre honneur et celui de sa fille.... et il le fera, monsieur, répliqua l'autre. Voyez cette commode, monsieur ; elle contient des monceaux de lettres que cette vipère a adressées à cette innocente enfant. Il y a des promesses là, monsieur, en nombre suffisant pour en remplir un carton ; et quand j'aurai traîné le scélérat devant les cours de justice, quand j'aurai fait connaître son parjure et son déshonneur, j'ai un autre remède dans cette boîte d'acajou, monsieur ; un remède qui me fera raison, monsieur.... prenez bonne note de mes paroles, major Pendennis.... qui me fera raison de quiconque aura conseillé à votre neveu d'insulter un soldat et un gentleman. Quoi ! l'on se moquerait de ma fille, et mes cheveux gris seraient dés-

honorés par le fils d'un apothicaire ! Ah ! par les vertus des cieux, monsieur ! je voudrais voir l'homme qui ferait cela.

— Vous me menacez donc d'abord de publier les lettres d'un garçon de dix-huit ans à une femme de vingt-huit, après quoi vous me feriez l'honneur de me provoquer en duel ? demanda le major avec le plus grand sang-froid.

— Vous avez décrit mes intentions avec une parfaite exactitude, *major* Pendennis, répondit le capitaine en ramenant vers son menton ses favoris hérissés.

— Bien, bien ; nous arrangerons cela plus tard. Mais avant d'en venir à la poudre et à la balle, mon bon monsieur, veuillez, je vous prie, vous demander à vous-même de quelle manière je vous ai offensé. Je vous ai dit que mon neveu dépendait de sa mère, qui n'a guère plus de cinq cents livres sterling de rente.

— J'ai mon opinion personnelle sur l'exactitude de cette assertion, dit le capitaine.

— Voulez-vous aller voir les hommes de loi de ma sœur, MM. Tatham de cette ville, et vous assurer par vous-même de la vérité ?

— Je refuse de voir ces messieurs, répliqua le capitaine d'un air assez confus. Si les choses sont telles que vous dites, j'ai été atrocement trompé par quelqu'un, et je me vengerai de ce quelqu'un.

— Est-ce mon neveu ? s'écria le major, se levant et mettant son chapeau. Vous a-t-il jamais dit qu'il possédait deux mille livres de rente ? S'il l'a dit, je me suis abusé sur le compte de ce garçon. Mentir n'est pas une habitude dans notre famille, monsieur Costigan, et je ne pense pas que le fils de mon frère ait appris à dire des mensonges. Réfléchissez et cherchez si vous ne vous êtes pas trompé vous-même, ou si vous n'avez pas adopté à la légère quelque commérage extravagant.... Pour ce qui me regarde, monsieur, libre à vous de comprendre que tous les Costigan d'Irlande ne me feraient pas peur, et que je sais parfaitement me défendre contre toutes menaces, de quelque quartier qu'elles viennent. Je suis ici en qualité de tuteur du jeune homme, pour protester contre un mariage très-absurde et très-inégal, qui ne peut amener que pauvreté et misère à sa suite. En l'empêchant, je me crois l'ami de votre fille (qui est, je n'en doute pas,

une honorable jeune dame) tout autant que l'ami de ma propre famille; et j'empêcherai ce mariage, monsieur, par tous les moyens qui sont en mon pouvoir. A présent j'ai dit tout ce que j'avais à dire, monsieur.

— Mais je n'ai pas tout dit, moi, major Pendennis.... et vous aurez de mes nouvelles, répliqua M. Costigan avec un regard d'une effrayante sévérité.

— Mordieu ! monsieur, que voulez-vous dire ? demanda le major en se retournant sur le seuil et regardant en face l'intrépide Costigan.

— Vous avez dit, je crois, dans le cours de la conversation, que vous logiez à l'hôtel du Roi Georges, ajouta M. Costigan d'un air majestueux. Un ami vous y rejoindra avant que vous quittiez la ville, monsieur.

— Qu'il se dépêche, monsieur Costigan ! s'écria le major, presque hors de lui de fureur. Je vous souhaite le bonsoir, monsieur. »

Le capitaine Costigan, arrivé sur le palier, salua d'un air de superbe défi le major qui descendait l'escalier.

CHAPITRE XII.

Dans lequel on propose une partie de pistolets.

Il a déjà été fait mention, dans cette histoire, de M. Garbetts, premier rôle tragique, jeune acteur de grandes espérances et de carrure athlétique, de mœurs joyeuses et de penchants irréguliers, avec lequel M. Costigan était très-intime. Ils faisaient les principaux ornements de l'aimable club qui se tenait à l'hôtel de la Pie. Ils s'aidaient l'un l'autre en diverses transactions, et s'étaient prêté mutuellement leurs précieuses signatures pour les billets qu'ils avaient eus à faire. Ils étaient amis, enfin. Cependant M. Garbetts allait rarement chez Costigan ; il déplaisait à miss Fotheringay, dont, à son tour, mistress Garbetts était considérablement jalouse. Le fait est que Garbetts avait fait la cour à miss Fo-

theringay et avait été refusé par elle, avant qu'il offrît sa main à mistress Garbetts. Mais cette histoire n'entre pas dans notre plan. Bornons-nous à dire que M. Garbetts fut mandé par le capitaine Costigan immédiatement après qu'Emily et M. Bows eurent quitté la maison ; car cet ami méritait d'être consulté dans la conjoncture présente. C'était un gros homme à la voix forte, à l'aspect farouche, qui possédait la plus belle jambe de la troupe, et qui pouvait, pour s'amuser, rompre un tisonnier sur son bras robuste.

« Courez, Tommy, dit M. Costigan au petit messenger ; cherchez-moi M. Garbetts à son logement au-dessus de la triperie, vous savez. Et dites à l'enseigne des Raisins qu'on envoie deux verres de grog au whisky bien chaud. »

Tommy partit, et bientôt arrivèrent M. Garbetts et le whisky.

Le capitaine Costigan ne révéla pas à son ami tout le détail des événements que le lecteur connaît déjà ; mais, inspiré par le grog, il composa une lettre d'une nature menaçante à l'adresse du major Pendennis.

Dans cette lettre, il enjoignait à ce gentleman de n'apporter aucun empêchement au mariage projeté entre miss Fotheringay, sa fille, et M. Arthur Pendennis, et de fixer un jour prochain pour la cérémonie, ou sinon de lui donner la satisfaction d'usage entre gens d'honneur. Le capitaine insinuait que, dans le cas où cette alternative ne plairait pas au major Pendennis, il le forcerait de l'accepter au moyen d'une cravache dont il ferait usage sur la personne du major. Nous ne pouvons donner les termes précis de cette lettre, par des raisons que nous dirons tout à l'heure ; mais elle était, sans doute, rédigée dans le plus beau style du capitaine, et laborieusement scellée du grand sceau d'argent des Costigan, seule pièce de l'argenterie de famille qui restât au capitaine.

Garbetts fut donc dépêché avec mission de remettre cette lettre, et le général serra la main de son ambassadeur en priant Dieu de le bénir. Puis il décrocha ses vénérables et homicides pistolets de duel, armes à silex qui avaient fait l'affaire de maint joli garçon à Dublin. Il les examina, et, ayant vu qu'ils étaient dans un état satisfaisant, il tira de la commode toutes les lettres et poésies de Pen, qu'il y avait

serrées et qu'il avait toutes lues avant de permettre à Emily de s'amuser à les parcourir.

Après quelque vingt minutes, Garbetts revint, l'air inquiet et la crête baissée.

« Vous l'avez vu ? dit le capitaine.

— Eh ! oui, répondit Garbetts.

— Pour quand est-ce ? demanda Costigan, essuyant la batterie d'un des vieux pistolets qu'il éleva au niveau de son oeil, comme il appelait ce globe injecté de sang.

— De quoi parlez-vous ? répliqua M. Garbetts.

— De la rencontre, mon cher ami.

— Vous ne voulez pas dire qu'il s'agit d'un combat mortel, capitaine ? s'écria Garbetts frappé d'horreur.

— De quoi diable croyez-vous donc que je parle, Garbetts ? Je veux tuer cet homme qui a souillé mon honneur, ou bien tomber moi-même sa victime sur le terrain.

— Le diable m'emporte si je me fais porteur de cartels ! répliqua M. Garbetts. Je suis un homme marié, capitaine, et je ne veux rien avoir à faire avec des pistolets. Reprenez votre lettre. »

A la surprise et à l'indignation du capitaine Costigan, son émissaire jeta là sa lettre au cachet entouré d'éclaboussures de cire et à l'adresse écrite en caractères gigantesques.

« Vous ne voulez pas dire que vous l'avez vu et que vous ne lui avez pas donné la lettre ? s'écria le capitaine furieux.

— Je l'ai vu, mais je n'ai pas pu avoir d'entretien avec lui, capitaine.

— Et pourquoi diable ne l'avez-vous pas pu ?

— Il y avait là quelqu'un que je ne me soucie guère de rencontrer, ni vous non plus, répondit le tragédien d'une voix sépulcrale. Le mignon Tatham était là, capitaine.

— Le lâche gredin ! rugit Costigan. Il a peur, et le voilà déjà prêt à faire la paix à mes dépens.

— Je ne veux pas me mêler de duels, sachez-le bien, dit le tragédien d'un ton hargneux ; et je voudrais n'avoir pas vu Tatham, ni ce bout de....

— *Taisez-vous, Bob Acres ! je crois que vous ne valez pas mieux qu'un poltron !* » s'écria le capitaine Costigan, citant les pa-

roles de sir Lucius O'Trigger¹, rôle que son interlocuteur jouait très-bien dans la vie privée, comme sur la scène.

Après quelques autres répliques échangées de part et d'autre, ce couple d'amis se sépara d'assez mauvaise humeur.

Nous avons condensé ici leur entretien, parce que le lecteur sait déjà quel en était le sujet. Il comprendra aussi maintenant pourquoi nous n'avons pu donner un compte exact de la lettre que le capitaine écrivit au major Pendennis, cette lettre n'ayant jamais été ouverte par ce gentleman.

Quand miss Costigan revint de la répétition, en compagnie du fidèle M. Bows, elle trouva son père arpentant la chambre, en proie à une grande agitation et au milieu d'une forte odeur d'eau-de-vie qui, paraît-il, n'avait pu parvenir à calmer le désordre de son esprit. Les écrits de Pendennis gisaient épars sur la table autour des gobelets vides et de la petite cuiller désormais inutile, qui avait servi à mélanger les grogs du capitaine et de son ami. Lorsque Emily rentra, il la saisit dans ses bras en s'écriant d'une voix douloureuse, et les yeux pleins de larmes :

« Préparez-vous, mon enfant, ma fille bénie !

— Vous voilà gris de nouveau, papa ! dit miss Fotheringay en repoussant son père. Vous m'aviez promis, pourtant, de ne pas prendre d'eau-de-vie avant dîner !

— C'est pour oublier mes chagrins, ma pauvre fille, que j'en ai pris une goutte, rien qu'une goutte ! s'écria l'infortuné père. C'est pour noyer mes soucis que je vide le bol.

— Vous les n'oyez bien souvent, vos soucis, cher capitaine, dit M. Bows en imitant l'accent de son ami. Qu'est-il arrivé ? Ce gentleman en perruque, au parler si doux, vous aurait-il contrarié ?

— Le misérable huileux ! j'aurai son sang ! » rugit Cos.

Miss Milly, disons-le d'abord, s'était enfuie dans sa chambre pour se soustraire aux embrassements du capitaine ; elle ôtait alors son châle et son chapeau.

« Je pensais qu'il avait de mauvaises intentions. Il était si extraordinairement poli ! dit l'autre. Pourquoi est-il venu ?

— O Bows ! il m'a *accabelé*, s'écria le capitaine. Une con-

1. Personnage de la comédie des *Rivaux*, par Sheridan.

(Note du traducteur.)

spiration infernale s'ourdit contre ma pauvre fille, et je crois que ces deux Pendennis, oncle et neveu, sont deux diaboliques traîtres et scélérats, que le feu du ciel devrait consumer pour en débarrasser la terre!

— Qu'y a-t-il donc? qu'est-il arrivé? » demanda Bows assez vivement.

Costigan se mit à lui conter ce qu'avait dit le major : que le jeune Pendennis n'avait pas deux mille, ni même deux cents livres de rente. Puis il exprima sa fureur d'avoir permis qu'un tel imposteur amadouât et cajolât son innocente fille, et d'avoir nourri lui-même une pareille vipère dans son propre sein.

« Pourtant j'ai jeté loin de moi ce reptile, ajouta-t-il; et quant à son oncle, je me vengerai si bien de ce vieillard, qu'il déplorera le jour où il a osé insulter un Costigan.

— Que voulez-vous dire, général? s'écria Bows.

— Je veux dire que j'aurai sa vie, Bows, son infâme et honteuse vie, mon cher. »

Et il frappa d'une manière sinistre et sauvage sur sa vieille boîte à pistolets toute disloquée.

Bows l'avait souvent entendu invoquer cette boîte de mort, au moyen de laquelle il se proposait d'immoler ses ennemis. Mais le capitaine ne lui ayant pas dit qu'il avait déjà écrit et envoyé un cartel au major Pendennis, M. Bows regarda les pistolets d'un air très-insouciant.

En cet instant, miss Fotheringay revint de sa chambre au salon commun. Son air de santé, sa figure heureuse et indifférente, formaient un contraste frappant et agréable avec son père, qui était dans le délire de la douleur et de la colère, et qui tremblait de tous ses membres. Elle apportait une paire de souliers de satin qui avaient été blancs, et qu'elle se proposait de nettoyer autant que possible avec de la mie de pain, car elle voulait les remettre le mardi suivant pour jouer le rôle de la folle Ophélie.

Elle regarda les papiers épars sur la table, s'arrêta comme si elle avait voulu faire une question, puis, changeant d'avis, s'approcha du buffet et y choisit un morceau de pain pour le nettoyage des souliers. Revenant ensuite vers la table, elle s'y assit commodément avec les souliers, et demanda à son père, dans son honnête accent irlandais :

« Pourquoi avez-vous sorti ces lettres, ces *poisies* et toutes ces sornettes de *mossieur* Arthur, papa ? Bien sûr que vous n'avez pas envie de relire ces absurdités !

— O Emily ! s'écria le capitaine, ce garçon que j'aimais comme le fils de mes entrailles n'est qu'un scélérat et un trompeur, ma pauvre fille. »

Et il regarda de l'air le plus tragique M. Bows, qui était en face de lui. M. Bows, à son tour, considéra avec assez d'inquiétude la figure de miss Costigan.

« Lui ! bah !... Pour sûr le pauvre garçon est naïf comme un écolier, dit-elle. Tous ces enfants écrivent des vers et des absurdités.

— Il a joué le rôle d'une vipère à ce foyer, le rôle d'un traître dans cette famille ! s'écria le capitaine. Je vous dis qu'il ne vaut pas mieux qu'un imposteur.

— Qu'a donc fait ce pauvre garçon, papa ? demanda Emily.

— Ce qu'il a fait ? Il nous a trompés de la manière la plus *athroce*, répondit le papa de miss Emily. Il s'est joué de vos affections, il a *outhragé* mes bons sentiments. Il s'est fait passer pour un homme de fortune, et il se *throuve* qu'il n'est qu'un gueux. Ne vous ai-je pas dit souvent qu'il avait deux mille livres sterling de rente ? C'est un gueux, vous dis-je, miss Costigan ; un mendiant qui dépend de la bonté de sa mère, femme d'âge à se remarier encore, qui peut vivre plus d'un siècle et qui n'a que cinq cents livres de rente ! Comment a-t-il osé vous demander d'entrer dans une famille qui n'a pas les moyens de pourvoir à vos besoins ? Vous avez été grossièrement trompée, Milly, et je crois bien que son vieux brigand d'oncle à perruque est dans le complot contre nous.

— Ce vieux gentleman si doux ? Qu'a-t-il donc fait, papa ? » continua Emily, toujours impassible.

Costigan apprit à Milly que, pendant qu'elle était dehors, le major Pendennis lui avait dit, avec son équivoque politesse de Pall-Mall, que le jeune Arthur n'avait pas de fortune du tout. Il l'avait même invité, lui, Costigan, à se rendre chez les hommes de loi pour voir le testament du père d'Arthur, « comme s'il ne savait pas que ces gredins ont un de mes billets et que je ne puis me présenter chez eux, » ajouta le capitaine par parenthèse. Il conclut en disant que l'oncle et le neveu l'avaient infernalement trompé, et qu'il était dé-

cidé à faire célébrer le mariage ou à verser le sang de l'un et de l'autre.

Milly frottait ses souliers de satin blanc d'un air grave et rêveur.

« Pour sûr, s'il n'a pas d'argent, il est inutile que je l'épouse, papa, dit-elle sentencieusement.

— Pourquoi le scélérat a-t-il dit qu'il était un homme de *fortune*? demanda Costigan.

— Le pauvre garçon a toujours dit qu'il était pauvre, répondit sa fille. C'est vous qui le faisiez passer pour riche, papa, et qui m'avez fait consentir à le prendre.

— Il aurait dû nous parler clairement et nous dire le chiffre de son revenu, Milly, répliqua le père. Un jeune homme qui monte une jument pur sang et qui fait des présents de châles et de bracelets est un imposteur, s'il n'a pas d'argent.... Et pour son oncle, je lui arracherai, pardieu! sa perruque lorsque je le rencontrerai. Bows, que voici, le lui dira et lui portera un message de ma part. Ou bien le mariage aura lieu, ou nous verrons sur le terrain s'il n'est pas un lâche. Et s'il refuse, j'irai lui tirer le nez sur le seuil de son hôtel ou dans les allées sablées de Fairoaks-Park, à la vue de tout le comté, pardieu!

— Pardieu! vous pouvez envoyer votre message par un autre, dit Bows en riant. Je suis un joueur de violon, moi, et non un homme de combat, capitaine.

— Allez, vous n'avez pas de cœur, monsieur! rugit le général. Je serai mon propre second, si personne ne veut m'assister quand il s'agit de venger mon injure. Je prendrai ma boîte à pistolets pour l'aller tuer dans la salle du café de l'hôtel du Roi Georges!

— De sorte que le pauvre Arthur n'a pas d'argent! dit miss Costigan avec un soupir assez plaintif. Pauvre garçon, et bon garçon aussi!... turbulent et disant des absurdités avec ses vers et sa *poésie*; mais brave et généreux avec cela!... Vraiment, je l'aimais.... et il m'aimait aussi! ajouta-t-elle assez tendrement, tout en frottant son soulier.

— Pourquoi ne pas l'épouser, si vous l'aimez tant? dit M. Bows d'un ton assez farouche. Il n'a que dix ans de moins que vous. Sa mère se laissera fléchir peut-être, et vous pourriez aller vivre à Fairoaks-Park, où vous ne manqueriez de

rien. Pourquoi ne deviendriez-vous pas une dame ? Je pourrais continuer à jouer du violon, moi, et le général tâcherait de se tirer d'affaire avec sa demi-solde. Pourquoi ne pas l'épouser ? Vous savez qu'il vous aime.

— Il en est d'autres qui m'aiment autant, Bows, qui n'ont pas d'argent non plus, et qui sont assez vieux, dit sentencieusement miss Milly.

— Oui, le diable m'emporte ! répliqua Bows avec amertume.... Ils sont assez vieux, et assez pauvres, et assez fous pour quoi que ce soit.

— Il y a de vieux fous et de jeunes fous aussi. Vous l'avez dit souvent, niais que vous êtes, repartit l'impérieuse beauté en regardant fixement le vieux gentleman. Si Pendennis n'a pas assez d'argent pour me faire vivre, c'est folie de parler de ce mariage ; et voilà tout ce qu'il y a à dire là-dessus.

— Et le garçon ? reprit M. Bows. Par Jupiter, vous jetez un homme comme vous jetteriez un vieux gant, miss Costigan.

— Je ne vous comprends pas, Bows, dit tranquillement miss Fotheringay en frottant son second soulier. S'il avait la moitié des deux mille livres de rente que papa lui donnait, ou seulement le quart, je l'épouserais bien. Mais quel avantage y a-t-il à se mettre en ménage avec un gueux ? Nous sommes assez pauvres déjà. Pourquoi irais-je vivre avec une vieille dame maussade et peut-être bourrue, qui m'envierait chaque bouchée de viande ?... Pour sûr, il est temps de dîner, et Suky n'a pas encore mis la nappe.... Et puis, ajouta miss Costigan avec une entière simplicité, supposez que la famille vienne à s'accroître.... eh ! papa, nous ne serions pas aussi heureux qu'à présent.

— C'est vrai que vous ne le seriez pas, Milly chère, répliqua le capitaine.

— Voilà donc la fin de tous ces beaux discours au sujet de mistress Arthur Pendennis, femme du membre du parlement ! dit Milly en riant. Les beaux carrosses et les beaux chevaux que nous devions avoir pour nous promener, et dont vous nous parliez toujours, papa ! Mais c'est toujours la même histoire. Dès qu'un homme me regardait, vous vous imaginiez qu'il allait m'épouser ; et s'il avait un habit décent, vous le croyiez riche comme Craizeus.

— Comme Crésus, dit Bows.

— Soit; appelez-le comme vous voudrez. Mais le fait est que papa m'a mariée une vingtaine de fois depuis huit ans. Ne devais-je pas être milady Poldoody d'Huîtreville-Castle? Puis nous avons eu le capitaine de vaisseau à Portsmouth, et le vieux chirurgien à Norwich, et le prédicateur méthodiste ici même, l'année passée, et Dieu sait qui encore. Pour moi, je gage qu'avec tous vos projets je mourrai Milly Costigan à la fin!... Ainsi le pauvre petit Arthur n'a pas d'argent? Restez pour dîner, Bows, nous avons un délicieux *beefsteak pudding*.

— Je voudrais bien savoir si elle songe à sir Derby Oaks, pensa Bows, dont les yeux et les pensées roulaient toujours sur Emily. Il n'y a pas moyen de comprendre les femmes; et, pour qu'elle lâche si aisément ce garçon, il faut, bien certainement, qu'elle ait quelque autre projet sous main. »

Comme on l'a pu voir, miss Fotheringay, quoique généralement silencieuse et nullement brillante dans les conversations où il était question de poésie, de littérature et de beaux-arts, savait parler néanmoins avec beaucoup de bon sens dans son propre cercle de famille. On ne peut justement l'appeler une personne romanesque; et ses connaissances littéraires n'étaient pas étendues (du jour où elle quitta la scène, elle n'ouvrit plus un Shakspeare; elle ne l'avait même jamais compris dans le temps où elle faisait l'ornement du théâtre); mais en matière de pouding, de travaux d'aiguille ou d'affaires domestiques, elle était aussi bon juge que pas un; et, n'étant pas égarée par une vive imagination ni par un tempérament passionné, elle jugeait toujours avec calme et sang-froid.

Pendant le dîner, quand Costigan voulut prouver que la déclaration du major relativement aux finances de Pen n'était pas digne de foi, que ce n'était qu'une ruse de ce vieil hypocrite pour les amener à rompre eux-mêmes ce mariage, miss Milly refusa d'admettre un seul instant la possibilité d'une tromperie de la part de l'adversaire; elle montra clairement que son père s'était trompé, et que le pauvre petit Pen n'avait jamais cherché à *les mettre dedans*. Quant à ce pauvre garçon, elle dit qu'elle le plaignait de tout son cœur.... et elle dîna très-copieusement, à la grande admira-

tion de Bows, qui avait pour cette femme un respect et un mépris remarquables. Pendant et après le repas, on devisa sur les meilleurs moyens d'en finir avec ces amours.

Costigan, lui, noya dans le grog au whisky, qu'il but après dîner, son idée d'aller tirer le nez du major. Entièrement soumis à la volonté de sa fille, il se tenait prêt à tout plan auquel elle pourrait s'arrêter pour faire face à la crise qu'elle voyait imminente.

Le capitaine, qui, tant qu'il s'était cru insulté, n'avait cessé de vouloir affronter et immoler Pen et son oncle, redoutait peut-être alors de se trouver face à face avec le jeune homme.

« Que diable dirons-nous, demanda-t-il, si ce garçon maintient son engagement tandis que nous rompons le nôtre ?

— Quoi ? ne savez-vous pas comment on congédie un homme ? répliqua Bows. Demandez à une femme, elle vous le dira. »

Et miss Fotheringay montra tout simplement comment cela se faisait. Il n'y avait rien de plus aisé.

« Papa écrit à Arthur pour savoir quel douaire il se propose de fixer en cas de mariage, et il demande quelles sont ses ressources. Arthur répond, dit ce qu'il a, et vous trouverez que les choses sont tout juste comme a dit le major, j'en mettrais ma main au feu. Alors papa écrit pour dire que ce n'est pas assez, et que mieux vaut ne plus penser à ce mariage.

— Et vous ajoutez naturellement une ligne d'adieu, pour lui dire que vous le regarderez toujours comme un frère, reprit M. Bows en lui jetant un coup d'œil dédaigneux.

— Naturellement, c'est ce que je compte faire, répondit miss Fotheringay. Arthur est un très-digne jeune homme, j'en suis sûre.... Auriez-vous l'obligeance de me passer le sel ? Ces avelines sont excellentes.

— De sorte qu'il n'y aura pas de nez tiré, Cos, mon bon. Je suis fâché que vous soyez frustré de votre vengeance, dit M. Bows.

— Vrai Dieu ! je suppose que non, répliqua Cos en grattant le sien. Que ferez-vous de ces lettres, de ces vers, de ces poèmes, Milly, mon ange ? Il faut les renvoyer.

— Wigsby en donnerait bien cent guinées, dit Bows avec un rire moqueur.

— C'est, ma foi! vrai, s'écria le capitaine Costigan, qui se laissait aisément entraîner.

— Papa, dit miss Milly, vous ne pouvez vouloir qu'on ne rende pas ses lettres au pauvre garçon. Ces lettres et ces poésies sont à moi. Elles sont bien longues et pleines de toutes sortes d'absurdités, de latin et de choses dont je n'ai pu comprendre la moitié. Le fait est que je ne les ai pas toutes lues; mais nous les lui renverrons, quand le moment convenable sera venu. »

Là-dessus, miss Fotheringay s'approcha d'un tiroir, et y prit un numéro du *Chronicle* du comté ou *Champion de Chatteries*, journal dans lequel Pen avait publié des vers flamboyants, pour célébrer l'apparition de sa bien-aimée dans le rôle d'Imogène. Puis, ayant arraché et mis à part la feuille sur laquelle se trouvait ce poème (car, comme toutes les dames de sa profession, elle conservait les articles qui rendaient un compte favorable de ses représentations), elle enveloppa dans l'autre les lettres et poésies, ces créations de l'imagination amoureuse de Pen, et elles les attacha proprement avec un bout de ficelle, comme elle eût fait pour un paquet de sucre.

Mais ne croyez pas qu'en cela faisant elle fût le moins du monde émue.... Combien d'heures ce jeune homme avait passées à écrire tout cela! Combien d'amour et de soupirs! quelle généreuse confiance! quel noble dévouement! que de nuits fiévreuses et sans sommeil ces papiers eussent pu raconter! Pourtant elle ficela le tout comme un ballot d'épices, vint se rasseoir et fit le thé avec un cœur parfaitement tranquille et content.

Et cependant Pen, à dix milles de là, soupirait après elle et serrait son image contre son cœur.



CHAPITRE XIII.

Une crise.

Pendant ce temps, on s'étonnait à Fair Oaks de ne pas voir revenir le major. Le docteur Portman, en retournant à Clavering avec sa femme, s'était arrêté à la grille de la loge pour envoyer à Hélène un billet fort laconique, par lequel le major Pendennis annonçait qu'il resterait encore un jour à Chatteries. Il désirait s'entretenir avec MM. Tatham, les hommes de loi, qu'il ne pourrait voir que dans l'après-midi. Mais il ne disait pas un mot de l'affaire qu'il avait eue le matin même. Le fait est que ce billet avait été écrit pendant la pause après la première partie de l'engagement, et, jusqu'alors, le major avait eu décidément le dessous dans la bataille.

Pen se souciait fort peu d'aller à la ville tandis que son oncle y était. Il ne voulait pas avoir à s'imaginer que, pendant qu'il ferait la cour à miss Fotheringay dans le salon du capitaine Costigan, son tuteur l'épierait peut-être de cette abominable pelouse du doyen; et les plaisirs de la promenade à deux (plaisirs qu'il lui était rarement donné de goûter) eussent été gâtés, s'il avait dû rencontrer l'homme aux bottes si bien cirées. Son modeste amour ne se pouvait montrer en public par aucun signe extérieur, si ce n'est par les yeux (le pauvre garçon jouait assurément de la prunelle avec assez d'éloquence); en présence d'une tierce personne il était muet, et tant mieux pour lui : car, de tous les bavardages qui se font en ce monde, celui des amoureux est assurément le plus sot pour ceux qui n'y sont pas initiés. C'est le vocabulaire sans l'explication, la lampe sans la flamme. Que notre honoré lecteur, que notre aimable lectrice veuille bien relire ou se rappeler quelques vieilles lettres d'amour reçues et oubliées. Ne semblent-elles pas absolument vides de sens ? Quel fol enthousiasme a donc pu faire admirer ces sottises ? Vous êtes étonné que ces tendres niaiseries aient jamais pu

vous donner du bonheur. Et pourtant, il y a eu un temps où vous baisiez avec transport ces stupides lettres, où six lignes absurdes vous faisaient vivre une semaine ; puis venait une période de réaction, qui vous rendait inquiet et malheureux jusqu'à l'arrivée d'une nouvelle provision de folies.

C'est pour cela que nous refusons de publier aucune des lettres et poésies que M. Pen écrivit à cette époque de sa vie ; et nous agissons ainsi par égard pour ce jeune homme. Elles sont trop naïves et trop extravagantes, et nous ne voudrions pas inviter de jeunes demoiselles à les lire de sang-froid. Attendez votre temps, jeunes amies ; bientôt peut-être vous en recevrez, vous en écrirez de pareilles. Cependant nous respecterons les premières effusions de M. Pen ; nous les laisserons enveloppées dans le *Chronicle*, attachées avec la ficelle de miss Fotheringay, et scellées du grand sceau d'argent du capitaine Costigan.

Le major sortit de son entrevue avec le capitaine Costigan dans un état de fureur si concentrée, que son approche en devenait terrible.

« Le chenapan ! l'impudent coureur de marais ! pensait-il. Oser me menacer, moi ! Oser dire qu'il daignait permettre à ses damnés Costigan d'épouser des Pendennis !... M'envoyer un cartel !... Pardieu ! si le drôle peut trouver pour messenger quelque chose qui ait l'aspect d'un gentleman, je suis presque disposé à accepter le combat.... Mais bah ! que dirait-on si j'allais sur le terrain avec un saltimbanque ivre, pour une scène au sujet d'une actrice de baraque ? »

Quand donc le major vit le docteur Portman, qui l'interrogea avec anxiété sur l'issue de son combat avec le dragon, M. Pendennis n'était pas d'humeur à informer le prêtre de l'insolente conduite du général. Il se borna à dire que l'affaire était très-vilaine, très-désagréable, et qu'elle n'était pas près d'être finie.

Il recommanda au docteur et à mistress Portman de n'en pas parler à Fair Oaks, où il se contenta d'envoyer le billet dont nous avons fait mention ci-dessus. Puis il regagna son hôtel, où il déchargea sa colère sur M. Morgan, son valet ; il jura et sacra dans l'escalier, s'il faut ajouter foi à ce que ce gentleman dit au domestique de M. Foker, en compagnie duquel il dîna à l'office de l'hôtel du Roi Georges.

Le domestique répéta la chose à son maître; et M. Foker, qui venait justement de finir son déjeuner (il était environ deux heures après-midi), se rappela qu'il avait grande envie de savoir l'issue de l'entrevue entre ses deux amis. Après s'être informé du numéro de l'appartement du major, il s'y rendit enveloppé de sa robe de chambre de brocart et frappa à la porte.

Le major Pendennis avait à consulter le vieux M. Tatham au sujet d'un bail de sa belle-sœur. Ce légiste, qui avait été l'homme d'affaires du mari d'Hélène, avait à Clavering un bureau, où il se rendait avec son fils, les jours de marché et deux ou trois autres jours de la semaine. Or, ce gentleman était en consultation avec son client, quand M. Foker montra sa splendide robe de chambre et sa calotte brodée à la porte du major Pendennis.

En voyant le major occupé de papiers attachés avec des rubans rouges, en compagnie d'un vieillard aux cheveux blancs, le modeste jeune homme songea à la retraite et dit : « Oh ! vous êtes occupé.... je reviendrai une autre fois. »

Mais M. Pendennis, qui avait besoin de lui, sourit et le pria d'entrer.

Là-dessus, M. Foker ôta son tarbouch ou fez brodé, ouvrage de la plus tendre des mères, s'avança et salua les deux gentlemen en souriant très-gracieusement. M. Tatham n'avait jamais vu apparition aussi splendide que ce jeune homme enveloppé de brocart cramoisi, qui s'assit dans un fauteuil en écartant les pans de son vêtement, et en jetant sur les deux autres occupants de cet appartement un regard d'une bienveillance et d'une franchise extrêmes.

« Ma robe de chambre paraît être de votre goût, monsieur, dit-il à M. Tatham. Elle est gentille, n'est-ce pas ? Propre, mais pas du tout voyante.... Et comment vous portez-vous, major Pendennis ? comment le monde vous traite-t-il, monsieur ? »

Il y avait dans les manières et l'extérieur de Foker quelque chose qui eût mis un inquisiteur même en bonne humeur ; aussi le front de Pendennis se dérida sous sa peruque.

« J'ai eu une entrevue avec cet Irlandais (vous pouvez parler devant mon ami, M. Tatham, qui sait toutes les affaires

de la famille); et le résultat, je l'avoue, n'en est pas très-satisfaisant. Le drôle ne veut pas croire que mon neveu est pauvre; il dit que nous sommes deux menteurs; il m'a fait l'honneur d'insinuer que j'étais un poltron, au moment où je m'en allais. Et, quand vous avez frappé à la porte, je pensais voir entrer le gentleman que j'attends avec un cartel de M. Costigan.... Voilà comment le monde me traite, monsieur Foker!

— Vous ne parlez pas de cet Irlandais, le père de la comédienne? s'écria M. Tatham, qui, étant dissident, ne patronnait pas le théâtre.

— Si fait, de l'Irlandais, père de la comédienne; c'est précisément mon homme. N'avez-vous pas ouï dire que mon neveu a eu la folie de s'amouracher de cette fille? »

M. Tatham, qui n'avait jamais vu l'intérieur d'un théâtre, ignorait tout; et le major Pendennis eut à raconter au légiste l'histoire des amours de Pen, histoire que M. Foker enrichit de commentaires dans ce langage familier que le lecteur lui connaît.

Tatham fut tout stupéfait de ce récit. Pourquoi mistress Pendennis n'avait-elle pas épousé un homme sérieux? pensait-il. M. Tatham était veuf. Elle aurait ainsi préservé de la perdition cet infortuné jeune homme. Quant à miss Costigan, il n'en voulait rien dire; sa profession la caractérisait assez. Ici M. Foker intervint, disant qu'il avait connu sur les planches, comme il appelait le temple des Muses, des gens d'une rare honnêteté.

Cela pouvait être; M. Tatham voulait l'espérer. Mais pour le père, Tatham le connaissait personnellement. C'était un homme des plus mal famés, un buveur de vin, un rôdeur de tavernes et de salles de billard, et notoirement insolvable. « Je comprends très-bien, major, dit-il, la raison pour laquelle le drôle n'a pas voulu venir chez moi s'assurer de la vérité de vos assertions. Nous avons une prise de corps contre lui et contre un autre individu mal famé, un des acteurs de la troupe, pour un billet donné à M. Skinner de cette ville, un très-honorable épicier marchand de vins et de liqueurs, qui est aussi membre de la Société des amis. Ce Costigan est venu pleurer chez M. Skinner, pleurer dans la boutique, monsieur, et nous n'avons procédé ni contre lui

ni contre l'autre, parce qu'ils ne valent pas ensemble un coup de fusil. »

Pendant que M. Tatham était en train de conter cette histoire, un troisième coup fut frappé à la porte, qui livra passage à un gentleman de carrure athlétique, en habit râpé à brandebourgs, et tenant à la main une lettre scellée d'un large cachet rouge entouré de pâtes de cire.

« Le major Pendennis m'accordera-t-il l'honneur d'un entretien particulier ? commença-t-il. J'ai quelques mots à vous dire confidentiellement, monsieur. Je suis porteur d'un message de mon ami le capitaine Costigan. »

Mais ici, l'homme à la voix de basse-taille s'arrêta, balbutia et pâlit. Il voyait devant lui la figure bien connue de M. Tatham.

« Holà ! ho ! Garbetts, achevez-donc ! cria Foker enchanté.

— Eh ! Dieu me bénisse ! c'est l'autre signataire du billet, dit M. Tatham. Arrêtez, monsieur ; arrêtez, vous dis-je. »

Mais Garbetts, le visage aussi blême que Macbeth quand apparaît le spectre de Banquo, fit entendre quelques sons inarticulés et s'enfuit hors de la chambre.

De sorte que la gravité du major fut totalement bouleversée, et il partit d'un grand éclat de rire. Ainsi fit M. Foker, qui s'écria : « Par Jupiter ! quelle bonne farce ! » Ainsi fit l'attorney, quoiqu'il fût un homme sérieux par état.

« Je ne pense pas qu'on en vienne à un combat, major, dit le jeune Foker, qui se mit à contrefaire le tragédien. Mais, si les choses allaient jusque-là, ce vieux monsieur (c'est Tatham votre nom ?... charmé de faire votre connaissance, monsieur Tatham) n'aurait qu'à envoyer les recors pour séparer les combattants. »

Et M. Tatham promit de le faire.

Le major n'était pas du tout fâché du ridicule dénoûment de la querelle.

« Il me semble, monsieur, dit-il à M. Foker, que vous arrivez toujours pour me mettre en bonne humeur. »

Et ce n'était pas le seul service que M. Foker devait rendre en ce jour à la famille Pendennis. Nous avons dit qu'il avait ses entrées au logis du capitaine Costigan. Dans l'après-midi, l'idée lui vint de faire une visite au général, pour apprendre

de sa propre bouche ce qui s'était passé dans la conversation qu'il avait eue, le matin, avec M. Pendennis.

Le capitaine Costigan n'était pas à la maison. Sa fille lui avait permis et même recommandé d'aller au joyeux club de l'hôtel de la Pie, où il se vantait sans doute, en ce moment, du désir qu'il avait d'immoler certain brigand : car le capitaine n'était pas seulement brave, mais il savait encore qu'il l'était, et il aimait assez à faire parade de son courage, à lui faire, pour ainsi dire, prendre l'air en société.

Donc Costigan était absent ; mais miss Fotheringay était à la maison, lavant les tasses à thé, tandis que M. Bows la regardait, assis vis-à-vis d'elle.

« Vous venez de déjeuner, à ce qu'il paraît ; comment allez-vous ? dit M. Foker en passant par la porte sa comique petite tête.

— Allez-vous-en, petit bouffon ! cria miss Fotheringay.

— C'est *entrez* que vous voulez dire, répliqua l'autre. Nous voici. »

Étant entré dans la chambre, il croisa les bras et se mit à faire tourner sa tête de droite à gauche et de gauche à droite avec une effrayante rapidité, comme Arlequin dans la pantomime, lorsqu'il sort de son cocon ou enveloppe.

Miss Fotheringay se prit à rire de tout son cœur. Un clin d'œil de Foker la faisait rire, tandis que les plus amers bons mots de Bows ne pouvaient dérider ses lèvres, et que les plus beaux discours du pauvre Pen n'arrivaient qu'à lui démonter l'esprit. A la fin de l'arlequinade, Foker se laissa tomber sur un genou et baisa la main de la comédienne.

« Vous êtes le plus plaisant petit homme qui se puisse voir, » dit-elle en lui donnant une grande tape d'amitié.

Pen tremblait en lui baisant la main : une pareille tape l'eût fait mourir de joie.

Après ces préliminaires, les trois compagnons se mirent à causer. M. Foker amusa les autres en leur racontant la scène de la déconfiture de M. Garbetts, dont il venait d'être témoin ; et ce fut seulement alors qu'Emily et Bows apprirent jusqu'où le général avait poussé son courroux contre le major Pendennis. Foker parla fortement en faveur du major, dont il vanta la véracité et l'honneur ; et il le dépeignit comme un parfait fashionable, fréquentant les premiers cer-

cles de la société, qui ne consentirait jamais à une tromperie, et moins encore vis-à-vis d'une aussi charmante jeune femme que miss Fotheringay.

Il effleura délicatement la délicate question du mariage, mais il ne put s'empêcher de montrer qu'il faisait peu de cas de Pen. Il avait peut-être un juste mépris pour les pompeuses sensibleries de M. Pen, si l'on pense que son faible, à lui, était d'un tout autre ordre.

« Je savais que ça n'irait pas, miss Foth, dit-il avec un hochement de sa petite tête; ça ne pouvait pas aller. Je ne voulais pas, moi, mettre la main à la pâte; mais je savais que ça ne pourrait pas aller. Il est trop jeune pour vous, trop naïf, beaucoup trop naïf; avec cela, pauvre comme Job. Vous ne pouvez l'avoir à aucun prix, n'est-ce pas, monsieur Bo?

— Vraiment, le pauvre garçon est bien gentil, dit la Fotheringay assez tristement.

— Pauvre petit gueux! » ajouta Bows, les mains dans les poches, et jetant à miss Fotheringay un singulier coup d'œil.

Peut-être songeait-il avec étonnement à la manière dont les femmes se jouent des hommes, les séduisent, font leur conquête, et puis les plantent là.

Mais M. Bows était tout disposé à reconnaître que miss Fotheringay avait parfaitement raison d'abandonner M. Arthur Pendennis. Il avait toujours trouvé ce mariage fort absurde. Miss Costigan avoua qu'elle pensait de même; seulement elle n'avait pas pu repousser deux mille livres sterling de rente.

« Tout cela vient d'avoir ajouté foi aux sottes histoires de papa, dit-elle, et vraiment à l'avenir je choisirai moi-même. »

Il est fort probable que l'image du gros lieutenant, sir Derby Oaks, entra en cet instant dans son esprit.

Après avoir loué le major Pendennis, que miss Costigan déclara être vraiment un gentleman comme il faut, parfumé de lavande et propre comme une épingle (il obtint aussi l'éloge de M. Bows, quoique celui-ci le trouvât un peu trop fat pour son âge), M. Foker s'avisa, tout à coup, d'inviter ses deux compagnons à dîner le soir même chez lui avec le major, en son appartement de l'hôtel du Roi Georges.

« Le major a promis de dîner avec moi, et je crois qu'après.... après le petit tapage de ce matin, où, je dois le dire, le général était dans son tort, il sera charmé de votre présence; ce sera une marque d'amitié. Vous savez, je sais que le major est amoureux de vous, miss Foth; il me l'a dit.

— De sorte qu'elle pourrait encore devenir mistress Pendennis, dit Bows avec un rire moqueur. Non, je vous remercie, monsieur Foker, j'ai dîné.

— Oui.... mais à trois heures, dit miss Costigan, qui avait un honnête appétit; et je ne puis y aller sans vous.

— Nous aurons une salade de homard et du champagne, » ajouta le petit monstre, qui ne savait pas traduire un vers latin, ni aller, en mathématiques, plus loin que la règle de trois.

Or, pour une salade de homard et du champagne, en tout bien tout honneur, miss Costigan fût allée n'importe où. Le major Pendennis se trouva donc, à sept heures, assis à table en compagnie de M. Bows, joueur de violon par état, et de miss Costigan, dont le père avait voulu, quelques heures au paravant, lui faire sauter la cervelle.

Pour qu'il ne manquât rien à l'heureuse réunion, M. Foker, qui connaissait les repaires favoris de Costigan, dépêcha Stoopid au club de l'hôtel de la Pie, où le général était en train de chanter une chanson pathétique. Stoopid l'emmena souper au Roi Georges. Costigan fut grandement surpris en trouvant sa fille et Bows à table; le major Pendennis éclata de rire, et lui tendit cordialement une main que le général serra *avec effusion*, comme disent les Français.

Le fait est qu'il avait considérablement bu, et que sa propre chanson l'avait déjà fait pleurer avant qu'il rejoignît la petite société assemblée dans l'hôtel du Roi Georges. Il fondit en larmes plus d'une fois durant le repas, et appela le major son plus cher ami.

Stoopid et M. Foker le ramenèrent chez lui, tandis que le major donnait galamment le bras à miss Costigan.

Le major fut accueilli avec de grandes démonstrations d'amitié, lorsqu'il alla le voir le lendemain, et les deux gentlemen échangèrent de nombreuses civilités. En se retirant, le major exprima vivement le désir de servir miss Costigan toutes les fois qu'il pourrait lui être utile. Il serra aussi

la main de M. Foker avec cordialité et gratitude, disant que ce jeune homme lui avait rendu le plus grand des services.

« Tant mieux ! » répliqua M. Foker ; et ils se séparèrent avec une estime mutuelle.

A son retour à Fair Oaks, le lendemain, le major Pendennis ne dit pas ce qui lui était arrivé la veille, et ne fit aucune allusion à la société dans laquelle il avait passé la soirée ; mais il engagea M. Smirke à rester pour le dîner, et toute personne accoutumée à ses manières eût pu remarquer qu'il y avait quelque chose de contraint dans son hilarité et dans son bavardage. Il fut extraordinairement gracieux et attentif dans ses communications avec son neveu. Il dit à Pen un : « Dieu vous bénisse ! » très-énergique, quand ce garçon alla se coucher ; et, au moment de prendre lui-même congé de sa belle-sœur pour la nuit, il sembla vouloir lui dire quelque chose ; mais il se ravisa, pensant que, s'il parlait, il troublerait peut-être son repos, et il préféra la laisser dormir en paix.

Le lendemain matin, il arriva plus tôt que de coutume dans la salle à manger, et salua tout le monde avec la plus grande cordialité. La poste arrivait ordinairement vers la fin du déjeuner. Quand John, le vieux domestique, entra et vida sur la table le sac aux lettres et aux journaux, le major regarda fixement Pen, qui prenait une lettre à lui adressée. Arthur rougit, et la remit sur la table. Il avait reconnu l'écriture ; c'était celle du vieux Costigan, et il ne se souciait pas de la lire en public. Le major Pendennis reconnut aussi la lettre : il l'avait mise lui-même à la poste à Chatteries, le jour précédent.

Il dit à la petite Laure de s'en aller ; l'enfant obéit d'autant plus volontiers qu'elle ressentait pour lui une grande aversion. Quand la porte se fut refermée sur elle, il prit la main de mistress Pendennis, et, lui jetant un coup d'œil très-significatif, lui montra la lettre, dissimulée sous le journal que Pen feignait de lire.

« Voulez-vous passer dans le salon ? lui dit-il ; j'ai à vous parler. »

Elle le suivit, tout étonnée, dans le corridor.

« De quoi s'agit-il ? demanda-t-elle en tremblant.

— L'affaire est finie, répondit le major Pendennis; il a là une lettre qui lui donne son congé; je l'ai moi-même dictée hier. Elle contient, en outre, quelques lignes de la dame, qui lui dit adieu. C'est une affaire finie. »

Hélène rentra en toute hâte dans la salle à manger, suivie de son frère.

Pen avait sauté sur la lettre dès qu'il avait été seul; il la lisait d'un air stupéfait. Elle contenait ce qu'avait dit le major.

M. Costigan était reconnaissant de la bienveillance avec laquelle Arthur avait traité sa fille; mais il venait seulement d'apprendre la position pécuniaire de M. Pendennis. Dans cet état de choses, on ne pouvait, pour le moment, penser au mariage; et, d'un autre côté, la grande disparité d'âge entre Emily et Arthur rendait impossible toute union future. C'était donc avec le plus profond regret, et avec une estime réelle, que M. Costigan disait adieu à Arthur, en suggérant qu'il ferait bien de cesser ses visites, au moins pour quelque temps.

Un billet de miss Costigan était inclus dans cette lettre. Elle adhérait à la décision de son papa; elle faisait remarquer que, comme elle avait plusieurs années de plus qu'Arthur, il ne fallait pas songer à rester fiancés. Elle serait toujours reconnaissante des bontés qu'il avait eues pour elle, et espérait conserver son amitié; mais pour le moment, et jusqu'à ce que le chagrin de la séparation fût passé, elle le suppliait de ne pas revenir chez elle.

Pen lut machinalement la lettre de Costigan, et le billet y inclus; à peine savait-il ce qu'il avait sous les yeux. Il leva brusquement la tête, et il vit sa mère et son oncle, qui le considéraient avec tristesse. Le visage d'Hélène annonçait toute l'inquiétude de son cœur maternel.

« Quoi.... qu'est-ce que cela? dit Pen. C'est quelque plaisanterie. Ce n'est pas l'écriture d'Emily, mais celle de quelque servante. Qui donc me joue des tours pareils? »

— Ce billet vous est arrivé dans une lettre du père, répartit le major; les lettres que vous avez reçues auparavant n'étaient pas de la main de miss Fotheringay; ceci est bien son écriture.

— Qu'en savez-vous? s'écria Pen d'un ton irrité.

— Elle a écrit ces lignes devant moi, » répondit l'oncle au moment où Arthur se leva.

Sa mère s'avança et lui prit la main. Il la repoussa.

« Comment se fait-il que vous l'ayez vue? Comment se fait-il que vous soyez intervenu entre elle et moi? Que vous ai-je fait, pour que.... Oh! ce n'est pas vrai! s'écria Pen, avec une malédiction terrible. Elle ne peut avoir écrit ces lignes de son plein gré. Ce n'est pas là ce qu'elle a voulu dire. Elle m'a donné sa foi. Qui lui a dit des mensonges pour la séparer de moi?

— On ne dit pas de mensonges dans notre famille, Arthur, répliqua le major Pendennis. Je lui ai dit la vérité, qui est que vous n'avez pas d'argent pour la nourrir, car son imbécile de père vous avait fait passer pour riche; et quand elle a su que vous étiez si pauvre, elle s'est retirée sur-le-champ, sans qu'il y ait eu besoin d'aucune persuasion de ma part. Elle a très-bien fait; elle a dix ans de plus que vous; elle n'est pas du tout ce que doit être votre femme, et elle le sait. Voyez cette écriture, et demandez-vous si une femme de cet acabit est propre à devenir la compagne de votre mère.

— Je veux savoir, de sa propre bouche, si c'est la vérité, dit Arthur en froissant le billet dans sa main.

— Ne vous contenterez-vous pas de ma parole d'honneur? Ses lettres ont été écrites par sa confidente, qui écrit mieux qu'elle. Regardez, en voici une de cette dame à votre ami, M. Foker. Vous l'avez vue chez miss Costigan, à qui elle servait de secrétaire, » dit le major avec un grain d'ironie.

Et il posa sur la table un certain billet que M. Foker lui avait donné.

« Ce n'est pas cela, répliqua Pen, rouge de honte et de fureur. Je suppose que ce que vous dites est la vérité, monsieur; mais je veux l'entendre de sa propre bouche.

— Arthur! s'écria sa mère d'un ton suppliant.

— Je veux la voir, dit Arthur; je lui demanderai, une fois encore, de m'épouser. C'est ma volonté; nul ne m'en détournera.

— Eh quoi! une femme qui écrit affection avec un seul *f*! c'est absurde, monsieur. Soyez homme, et souvenez-vous que votre mère est une dame; elle n'a pas été faite pour vivre

avec ce vieux flou d'ivrogne, ni avec sa fille. Soyez homme, et oubliez-la, comme elle vous oublie.

— Soyez homme, et consolez votre mère, mon Arthur, » dit Hélène en allant l'embrasser.

En voyant le fils et la mère très-émus, le major Pendennis sortit de la chambre et ferma la porte sur eux. Il jugeait très-sagement qu'il valait mieux les laisser seuls.

Sa victoire était complète. Il avait même rapporté de Chatteries, dans sa valise, les lettres de Pen, que la belle Emily avait si soigneusement empaquetées. Lorsque M. Costigan les lui remit, il lui donna en échange le petit billet, cause de tant d'inquiétudes pour lui-même et pour M. Garbetts, billet que le major avait payé à M. Tatham.

Pen partit, ce jour-là, d'un galop furieux pour Chatteries; mais il essaya vainement de voir miss Fotheringay, pour laquelle il laissa une lettre sous enveloppe, à l'adresse de son père. Cette lettre lui fut retournée par M. Costigan, qui le pria de cesser toute correspondance. Après une ou deux autres tentatives de la part du jeune homme, le général, indigné, exprima le désir de lui voir mettre fin à leur accointance. Il ne salua plus Pen dans la rue.

Un jour qu'Arthur et Foker arpentaient la promenade du château, ils rencontrèrent Emily au bras de son père. Elle passa sans avoir l'air de le reconnaître. Foker, qui donnait le bras à son ami, sentit trembler le pauvre garçon.

Le major, son oncle, voulait qu'il voyageât, qu'il quittât le pays pour quelque temps; et sa mère l'y engageait aussi, car il dépérissait et souffrait beaucoup. Mais il refusa, et dit positivement qu'il ne s'en irait pas. Il ne voulut pas obéir cette fois; sa mère l'aimait trop, et son oncle était trop sage pour le contraindre. Toutes les fois que miss Fotheringay jouait, il allait au théâtre à Chatteries pour la voir. Un soir, il y eut si peu de monde dans la salle, que le directeur rendit l'argent. Pen s'en retourna à la maison, se coucha à huit heures, et eut la fièvre.

« Si cela continue, sa mère ira elle-même chercher cette fille, » se dit le major au désespoir.

Quant à Pen, il espérait en mourir.

Nous n'allons pas décrire ses sentiments, ni donner le triste journal de son désespoir et de sa passion. Nul autre.

la vue. Elle déclama supérieurement bien les quelques mots de son rôle, et son jeu fut meilleur encore que sa déclamation. Les yeux qui avaient conquis le cœur de Pen roulaient et brillaient, aussi éclatants que jamais ; mais ce n'était pas à lui qu'ils s'adressaient ce soir-là. Il ne savait pas à qui ils en voulaient ; il n'avait pas remarqué, dans la loge voisine de la sienne, deux gentlemen, à qui souriaient constamment les yeux de miss Fotheringay.

Pen n'avait pas remarqué non plus le changement extraordinaire qui s'était opéré sur la scène, peu de temps après l'entrée de ces deux messieurs dans la salle. Les spectateurs étaient si rares, que le premier acte de la pièce avait été très-languissant. Il avait même été question de rendre l'argent, comme en cette autre malheureuse soirée où Pen avait été chassé. Les acteurs ne faisaient pas attention à leurs rôles, bâillaient pendant le dialogue, et causaient tout haut, entre eux, dans les intervalles où ils n'avaient rien à dire. Bingley lui-même jouait avec nonchalance, et mistress Bingley qui remplissait le rôle d'Elvire parlait à demi-voix.

Comment se fit-il donc que mistress Bingley se mit tout à coup à élever la voix, comme un taureau de Basan ? D'où vint que Bingley, secouant son apathie, arpenta soudain la scène avec précipitation, et hurla comme Kean ? Pourquoi Garbetts, Rowkins et miss Rouncy déployèrent-ils tous leurs charmes et toutes leurs grâces, jouant et se démenant, fronçant les sourcils, et déclamant leurs tirades de leurs plus fortes voix, à l'adresse des gentlemen de la loge n° 3 ?

L'un de ceux-ci était un paisible petit homme, vêtu de noir, à la tête grise, à la figure guillerette et intelligente ; l'autre était, sous tous les rapports, un splendide et remarquable individu. Il avait la taille haute, le port majestueux, le nez recourbé, la chevelure brune, abondante et frisée, comme ses favoris. Son habit était enrichi de velours et tout chamarré de brandebourgs. Il portait un gilet de dessous, plusieurs bagues magnifiques, des épingles en diamant, et des chaînes d'or passées autour de son cou. Quand sa main gantée de chevreau blanc tira de sa poche son mouchoir jaune, il se répandit par toute la salle une délicieuse odeur de musc et de bergamote. C'était évidemment un person-

nage de rang, et à lui s'adressait le jeu de la petite troupe de Chatteries.

Bref, ce n'était autre que M. Dolphin, le célèbre directeur de Londres, accompagné de son fidèle ami et secrétaire, M. William Minns, sans lequel il ne voyageait jamais. A peine se trouvait-il dans la salle depuis dix minutes, quand Bingley et les autres s'aperçurent de son auguste présence, et tous ils commencèrent à jouer de leur mieux, dans le but d'attirer son attention. Même le cœur endormi de miss Fotheringay, ce cœur que rien ne faisait battre, se mit peut-être en émoi, quand elle fut en présence du fameux impresario de Londres. Elle n'avait pas grand'chose à faire, si ce n'est de paraître belle, et de prendre des poses pittoresques en embrassant son enfant; et elle s'en tira à merveille. En vain les divers acteurs s'efforcèrent de mériter l'approbation du grand sultan de théâtre; Pizarre n'obtint pas de lui un seul applaudissement. Bingley avait beau hurler, et mistress Bingley beugler, le directeur se contentait de prendre des prises dans sa grande tabatière d'or. Ce ne fut qu'à la dernière scène, quand Rolla arrive, en chancelant, avec l'enfant (Bingley n'est plus aussi fort que jadis, et son quatrième fils, le jeune Talma Bingley, est monstrueusement gros pour son âge), quand Rolla arrive, en chancelant, avec l'enfant, vers Cora, qui se précipite au-devant de lui, en s'écriant : « O Dieu! il y a du sang sur lui! » ce ne fut qu'alors, disons-nous, que le directeur de Londres battit des mains et poussa un enthousiaste bravo.

Puis, quand il eut fini d'applaudir, M. Dolphin tapa sur l'épaule de son secrétaire et lui dit :

« Par Jupiter! Billy, savez-vous qu'elle nous ira?

— Qui donc lui a appris ces finesses? demanda le vieux Billy, qui était d'humeur sardonique. Il me souvient de l'avoir vue au théâtre Olympique, et que je sois pendu, si elle n'y était pas bête comme une oie! »

C'était le petit M. Bows, de l'orchestre, qui lui avait appris les finesses en question.

Toute la troupe entendit l'applaudissement; aussi, quand le rideau fut tombé, chacun accourut autour de miss Fotheringay, pour la féliciter de bouche, avec la haine au fond du cœur.

Or, voici comment s'explique l'apparition de M. Dolphin dans le théâtre de la petite ville perdue de Chatteries. En dépit de tous ses efforts, en dépit des succès inouïs, des artistes de premier ordre, et des bonnes vieilles comédies anglaises, qu'annonçaient ses flamboyantes affiches, son théâtre (que nous appellerons, si vous voulez, afin de ne blesser aucune susceptibilité ni aucun intérêt engagé dans l'entreprise, le théâtre du Musée) ne prospérait nullement, et le fameux impresario se voyait à deux doigts de la ruine. Le grand Hubbard avait joué vingt fois le drame à la mode : mais son traitement, à lui seul, absorbait la recette ; les célèbres M. et mistress Cawdor avaient paru dans la tragédie de M. Rawhead, et dans le cercle favori des pièces de leur répertoire, sans attirer le public. Les lions et les tigres de Herr Garbage avaient eu du succès pour un peu de temps, jusqu'à ce qu'un de ces animaux eut emporté, d'un coup de dent, un morceau de l'épaule du Herr ; sur quoi, intervention du grand chambellan, qui avait défendu cette espèce de représentation. Enfin, le grand drame lyrique, quoique monté avec une splendeur sans exemple, secondé par un orchestre assourdissant, et M. Poumons, pour premier ténor, avait presque écrasé le pauvre Dolphin dans sa marche triomphante ; de sorte que, malgré la grandeur de son génie et de ses ressources, il semblait, comme on dit, au bout de son latin. La saison se continuait misérablement, avec des acteurs à la demi-solde, de petits opéras, quelques vieilles comédies médiocres, et la troupe de ballet. Et chacun s'attendait tous les matins à voir figurer le directeur dans la gazette, parmi les déclarations de faillites.

Un des illustres patrons du théâtre du Musée, et qui occupait la grande loge d'avant-scène, était un gentleman, dont le nom a été mentionné ailleurs : nous voulons parler du très-noble marquis de Steyne, ce généreux protecteur des arts, cet amateur éclairé de la musique et du drame. Les occupations de Sa Seigneurie, comme homme d'État, l'empêchaient d'aller très-souvent et de très-bonne heure au spectacle ; cependant il arrivait parfois assez tôt pour le ballet, et il était toujours accueilli avec le plus grand respect par le directeur, qu'il daignait quelquefois recevoir dans sa loge. Cette loge communiquait avec la scène, et

quand on jouait quelque chose qui lui plaisait particulièrement, ou qu'une nouvelle figure débutait parmi les coryphées, ou qu'une jolie danseuse exécutait un pas avec une grâce et une agilité peu ordinaires, le noble marquis expédiait toujours dans les coulisses M. Wenham, M. Wagg, ou quelque autre aide de camp, pour exprimer son approbation, ou prendre des renseignements dictés par la curiosité, par l'intérêt que l'homme d'État éprouvait pour l'art dramatique. Lord Steyne ne pouvait être vu du public, car il restait modestement assis derrière un rideau, et ne regardait que la scène; mais on reconnaissait facilement sa présence aux œillades que les principales danseuses et tout le corps de ballet lançaient vers sa loge.

J'ai vu bien des vingtaines de paires d'yeux (entre autres dans la danse du palmier, qui fait partie du ballet de *Cook à Otahiti*, où non moins de cent vingt charmantes jeunes sauvages, vêtues de feuilles de palmier et de tabliers de plumes, dansaient en rond autour de Floridor, qui jouait le capitaine Cook); j'ai vu, dis-je, bien des vingtaines de paires d'yeux lorgner cette loge à la fois, et souvent j'ai admiré la présence d'esprit de Mlle Sauterelle ou de Mlle de Bondi (plus connue sous le nom de la petite Caoutchouc), qui, même lorsqu'elles s'élevaient en l'air, tremblantes comme autant de volants, ne cessaient jamais de regarder la loge où se trouvait le grand Steyne. De temps à autre, une rude voix se faisait entendre de derrière le rideau, criant : « Brava ! brava ! » ou bien des gants blancs s'agitaient et commençaient à applaudir. Quand Bondi ou Sauterelle redescendaient à terre, elles faisaient la révérence et souriaient, surtout à l'adresse de ces gants-là, avant de remonter la scène, haletantes et heureuses.

Un soir, ce grand prince avait réuni quelques amis de choix dans sa loge, au Musée; et ils y faisaient un tel bruit accompagné de rires, que le parterre s'en scandalisait, et que plusieurs voix indignées criaient silence. Wagg s'étonnait que la police ne mît pas ces misérables à la porte. Wenham amusait la société de la loge par des extraits d'une lettre particulière, qu'il avait reçue du major Pendennis, dont l'absence, au plus beau moment de la saison de Londres, avait été remarquée et naturellement déplorée par ses amis.

« Le secret est connu, dit M. Wenham ; il y a une femme au fond de l'affaire.

— Eh ! diantre ! Wenham, il est de votre âge, répliqua le gentleman, derrière le rideau.

— Pour les âmes bien nées, l'amour ne compte pas le nombre des années, riposta M. Wenham d'un air galant. Quant à moi, j'espère être jusqu'à la mort la victime de l'amour, et me fendre le cœur chaque année de ma vie. »

Cela voulait dire : « Milord, ce n'est pas à vous de parler. Je suis de trois ans votre cadet, et deux fois aussi bien conservé que vous.

— Wenham, vous me touchez, dit le grand homme avec un de ses jurons habituels ; morbleu ! vous me touchez. J'aime à voir un garçon conserver jusqu'à notre âge toutes les illusions de la jeunesse, et garder un cœur chaud comme le vôtre. Le diable m'emporte, monsieur ! c'est une consolation de rencontrer un être aussi généreux et aussi candide.... Quelle est donc cette fillette, aux secondes, avec des rubans bleus ?... la troisième, à partir de la scène ?... Oui, nous sommes, vous et moi, des cœurs sensibles. Wagg n'est pas des nôtres, lui, je crois. C'est l'estomac plus que le cœur qui règne chez vous, n'est-ce pas, Wagg, mon garçon ?

— J'aime tout ce qui est bon, dit généreusement M. Wagg : beauté et bourgogne, Vénus et venaison. Je ne dis pas que les tourterelles de Vénus soient à mépriser, parce qu'on ne les cuit pas à la taverne de Londres ; mais.... mais parlez-nous du vieux Pendennis, monsieur Wenham, » conclut-il brusquement ; car sa gaieté tomba dès qu'il vit que son patron ne l'écoutait pas.

Le fait est que la lorgnette de Steyne était dirigée vers quelque nouvel objet qu'il examinait sur la scène.

« Oui, j'ai déjà entendu ce jeu de mots de tourterelle de Vénus et de taverne de Londres¹ ; vous commencez à baisser, mon pauvre Wagg. Si vous ne prenez garde, il me faudra avoir un nouveau bouffon, répliqua lord Steyne en abaissant sa lorgnette. Continuez, Wenham, à nous parler du vieux Pendennis.

1. Le jeu de mot consiste en ce que *turtle* signifie également tortue et tourterelle ou colombe ; on comprend qu'il est intraduisible en français.

« Cher Wenham, — c'est ainsi, dit Wenham, que commence la lettre du major, — comme vous avez eu, toutes ces trois dernières semaines, ma réputation entre vos mains, et que sans doute vous m'avez déchiré en lambeaux, je pense que vous saurez être bon enfant, pour varier, et que vous me rendrez un service. C'est, *entre nous*, une affaire délicate, une *affaire de cœur*¹. Il y a un jeune parent à moi, qui s'est follement épris d'une certaine miss Fotheringay, actrice du théâtre d'ici; et je dois vous avouer que c'est une fort belle femme, et aussi bonne actrice, à ce qu'il me paraît, qu'aucune de ces poupées aux joues couvertes de fard. Elle joue Ophélie, lady Teazle, mistress Haller, et tous les rôles de ce genre. Parole d'honneur, elle est aussi magnifique que Georges dans ses meilleurs jours, et, autant que je m'y connais, tout à fait supérieure aux femmes qui figurent sur notre scène. *J'ai besoin qu'elle soit engagée à Londres*. Ne pouvez-vous décider votre ami Dolphin à la venir voir? à l'engager? à la tirer d'ici? Un mot d'un noble ami à nous (vous m'entendez) serait inappréciable; et, si vous pouviez mettre Gaunt-House dans mon intérêt, je vous promets tout ce que je pourrai faire en retour d'un tel service, que je considérerai comme un des plus grands *qu'il soit possible de me rendre*. Faites donc cela en vrai bon enfant, que *j'ai toujours dit que vous étiez*; et, en retour, disposez de votre tout dévoué,

« A. PENDENNIS. »

« Le cas est bien clair, dit M. Wenham après avoir lu cette lettre; le vieux Pendennis est amoureux.

— Et veut avoir cette femme à Londres.... évidemment, continua M. Wagg.

— Je voudrais bien voir Pendennis à genoux, avec ses rhumatismes, reprit M. Wenham.

— Ou donnant à l'objet aimé une mèche de ses cheveux, ajouta Wagg.

— Sornettes que tout cela! dit le grand homme. Il a des parents dans ce comté, n'est-ce pas? Il a parlé d'un neveu qui pouvait envoyer un membre au parlement. L'affaire en question se rapporte au neveu, soyez-en sûrs. Le jeune

1. En français dans le texte.

homme est dans l'embarras. J'y ai été aussi.... quand j'étais en seconde à Eton; il s'agissait de la fille d'un maraîcher, et j'avais juré de l'épouser. J'en étais amoureux fou.... Pauvre Polly! »

Ici il fit une pause, et peut-être le passé s'offrit-il de nouveau à l'esprit de lord Steyne, redevenu l'écolier Georges Gaunt, non encore tout à fait perdu.

« Mais, d'après ce qu'en dit Pen, ce doit être une belle femme, reprit-il. Allez nous chercher Dolphin, et voyons s'il la connaît. »

A ces mots, Wenham s'élança hors de la loge, passa devant le serviteur, qui attendait à la porte de communication avec la scène, et qui le salua très-respectueusement; puis, continuant son chemin, familier qu'il était en ces lieux, l'émissaire de lord Steyne ne tarda pas à trouver le directeur, qui était en train, comme il lui arrivait souvent, de maudire et d'envoyer au diable les dames du corps de ballet qui n'avaient pas fait leur devoir.

Les jurons expirèrent sur les lèvres de M. Dolphin, dès qu'il aperçut M. Wenham; et il retira le poing qui menaçait la figure d'une des coryphées coupables, pour serrer la main du nouveau venu.

« Comment allez-vous, monsieur Wenham? Comment va Sa Seigneurie ce soir? Sa santé paraît extraordinairement florissante, » dit le directeur en souriant, comme si de sa vie il ne s'était mis en colère.

M. Dolphin fut enchanté de suivre l'ambassadeur de lord Steyne, et d'aller présenter lui-même ses hommages à ce grand homme.

La visite à Chatteries fut le résultat de leur conversation, et M. Dolphin écrivit de cette ville à Sa Seigneurie. Il eut l'honneur d'apprendre au marquis de Steyne qu'il avait vu la dame dont Sa Seigneurie lui avait parlé, qu'il avait été aussi frappé de ses talents que de ses attrait personnels, et qu'il avait signé un engagement avec miss Fotheringay, laquelle aurait bientôt l'honneur de se présenter devant le public de Londres, et devant le marquis de Steyne, ce protecteur illustre et éclairé de l'art dramatique.

Pen lut la nouvelle de l'engagement de miss Fotheringay dans le journal de Chatteries, où il avait si souvent glorifié

ses charmes. Le rédacteur faisait une assez jolie mention de son talent et de sa beauté, et lui prédisait des succès dans la métropole. Bingley, le directeur, se mit à annoncer : « La dernière représentation de miss Fotheringay. » Le pauvre Pen et sir Derby Oaks ne manquèrent pas une soirée : sir Derby, dans la loge d'avant-scène, jetant des bouquets et recevant des œillades ; Pen, hagard, malheureux, isolé dans les loges presque désertes. Personne ne s'inquiétait du départ de miss Fotheringay, si ce n'est ces deux amoureux... et peut-être un autre encore, qui était M. Bows, de l'orchestre.

Un soir, il sortit de sa place et entra dans la loge où se trouvait Pen, et il lui tendit la main et lui demanda de faire un tour de promenade avec lui. Ils descendirent la rue ensemble, et allèrent s'asseoir, au clair de lune, sur le pont de Chatteries, pour parler d'elle.

« Nous pouvons nous asseoir sur le même pont, dit-il ; nous avons navigué assez longtemps ensemble dans la même barque. Vous n'êtes pas le seul homme qui ait fait la folie d'aimer cette femme ; et je suis moins excusable que vous, parce que je suis plus vieux et que je la connais mieux. Elle n'a pas plus de cœur que la pierre sur laquelle vous vous appuyez ; et nous tomberions dans l'eau pour n'en jamais ressortir, cette pierre, vous et moi, qu'elle ne s'en soucierait pas. Si fait, elle se soucierait de moi, parce qu'elle a besoin de moi pour lui donner sa leçon : et elle ne pourra marcher sans moi ; elle sera forcée de me faire venir quand elle sera à Londres. Mais elle ne le ferait pas, si elle n'avait pas besoin de moi. Elle n'a ni cœur, ni tête, ni bon sens, ni sensibilité, ni chagrins, ni soucis d'aucune sorte. J'allais ajouter ni plaisirs ; mais le fait est qu'elle aime son dîner, et qu'elle est contente d'être admirée.

— Et vous l'admirez ? dit Pen, que cette tirade avait intéressé, et qui écoutait avec étonnement le petit vieillard bourru et familier.

— C'est une habitude, comme de prendre du tabac ou de boire la goutte, répliqua l'autre. Voilà cinq ans que je la prends, et je ne puis plus me passer d'elle. C'est moi qui l'ai faite ce qu'elle est. Si elle ne m'envoie pas chercher, je la suivrai ; mais je sais qu'elle m'enverra chercher : elle a be-

soin de moi. Quelque jour, elle se mariera, et me jettera là, comme je jette ce bout de cigare. »

La petite étincelle brillante tomba dans l'eau et disparut, et Pen, en rentrant ce soir à Fair Oaks, ne songea plus exclusivement à lui-même.

CHAPITRE XV.

L'heureux village.

Le major Pendennis avait décidé de rester en garnison à Fair Oaks jusqu'à ce que l'ennemi se fût tout à fait retiré de devant la place. Il ne semblait pas surveiller la conduite de son neveu, ni imposer aucune entrave aux actions de Pen; mais il savait néanmoins tenir ce garçon sous ses yeux ou sous les yeux de ses agents : de sorte que les allées et venues du jeune Arthur étaient bien connues de son vigilant tuteur.

Parmi ceux qui lisent ce roman-ci, ou tout autre roman, il serait difficile, je suppose, de trouver un homme qui, tôt ou tard, n'ait pas été trompé dans son amour, soit par la fatalité, soit par les circonstances, soit par la perfidie des femmes, soit par sa propre faute. Que ce digne ami se rappelle les sensations qu'il éprouva alors, et qu'il les applique à M. Pen, en manière d'illustration de ses angoisses. Ah ! quelles fastidieuses nuits et quelles fièvres harassantes ! Ah ! quels désirs insensés s'élèvent contre un rocher, un obstacle indifférent, et sont renvoyés par le granit insensible ! Si l'on pouvait, ce soir même, faire une liste des gémissements, des pensées, des imprécations de tous les amoureux trompés qui se trouvent à Londres, quel catalogue nous aurions ! Je voudrais savoir combien d'hommes sur cent, parmi la population mâle de la métropole, se sont couchés tout éveillés à deux et trois heures du matin, comptant les heures qui sonnent tristement, se tournant de gauche à droite, inquiets et malades d'amour ? Voilà un tourment !... Certes, je n'ai ja-

mais connu d'homme qui soit mort d'amour, mais j'en ai connu un du poids de douze *stones*¹, qui s'est réduit à neuf *stones* et cinq livres sous l'influence d'un amour désappointé, et dont on peut dire que près d'un quart de sa substance avait péri; et ce n'était pas peu de chose que ce quart-là. Il est revenu plus tard à son embonpoint primitif; peut-être même est-il plus gros que jamais. Quelque nouvelle affection s'est probablement développée autour de son cœur et de ses reins, et leur a donné le confortable nécessaire. Et le jeune Pen est homme à se consoler, tout comme nous autres. Nous disons cela, de peur que les dames ne soient disposées à le plaindre prématurément, ou à s'inquiéter sérieusement de son mal. Sa mère, elle, était sérieusement inquiète; mais que ne craindra pas, que n'inventera pas la tendresse d'une mère?

« Soyez certaine, ma chère créature, lui disait galamment le major Pendennis, que le garçon se remettra. Dès que nous aurons fait quitter le pays à cette femme, nous emmènerons votre fils quelque part, et nous lui montrerons un peu la vie. Cependant, tranquillisez-vous sur son compte. La moitié des tourments que nous cause la perte d'une femme proviennent de la vanité plus que de l'amour. Être abandonné par une femme! c'est le diable et l'enfer, pour sûr; mais voyez avec quelle facilité nous les quittons! »

Mistress Pendennis n'en savait rien. Cette sorte de science n'était pas venue à portée de la simple dame. Le fait est qu'elle n'aimait pas ce sujet, et qu'il lui déplaisait d'en parler. Son cœur avait eu son propre petit malheur particulier; elle l'avait supporté vaillamment et s'était guérie. Peut-être n'avait-elle pas beaucoup de patience pour les amours d'autrui, excepté, naturellement, Arthur, dont elle s'appropriait les souffrances, endurant très-probablement, en plusieurs maladies et douleurs du jeune homme, beaucoup plus que Pen n'endurait lui-même. Et elle le surveillait dans ce chagrin présent avec une sympathie jalouse et muette, quoique, comme nous l'avons dit, il ne lui parlât pas de son malheureux sort.

Il faut avouer que le major n'eut pas peu de mérite et de

1. Le stone vaut 6349 grammes.

patience, et qu'il montra un très-honorable degré d'affection de famille. La vie à Fair Oaks était extraordinairement triste pour un homme qui avait ses entrées dans la moitié des maisons de Londres, et qui avait l'habitude de présenter ses hommages dans trois ou quatre salons tous les soirs. Un dîner de temps à autre avec le docteur Portman, ou avec quelque squire du voisinage, une monotone partie de trictrac avec la veuve, qui faisait son possible pour l'amuser : tels étaient ses principaux plaisirs. Il soupirait après l'arrivée du sac aux lettres, et lisait le journal du soir jusqu'au dernier mot. Il se médicamentait aussi assidûment : une vie sobre et tranquille devait, pensait-il, lui faire du bien après les banquets de Londres. Il s'habillait laborieusement chaque matin et chaque après-midi ; et il se promenait régulièrement de haut en bas sur la terrasse. Voilà comme, avec sa canne, sa toilette, sa pharmacie portative, son trictrac et son journal, ce digne et mondain philosophe se défendait contre l'ennui ; et s'il ne tirait pas le meilleur parti de chaque heure du jour, comme les abeilles du jardin de la veuve, le major Pendennis faisait passer ses heures aussi bien qu'il pouvait, et parvenait tout juste à rendre sa captivité supportable. On remarqua, dans la suite, qu'il se plaisait à amener la conversation sur la guerre d'Amérique, le massacre de Wyoming et les brillantes actions de Sainte-Lucie ; le fait est qu'il avait trouvé dans sa chambre à coucher deux volumes de *l'Annual Register*, et qu'il les avait étudiés avec persévérance. C'est ainsi qu'un homme bien réglé s'accommode aux circonstances, et se montre calme et supérieur à la fortune.

Parfois, Pen se mettait au trictrac quand la nuit venait ; ou bien, les soirs d'été, il écoutait la simple musique que faisait sa mère ; mais, en dépit de tout, il était fort inquiet et malheureux. On le voyait souvent se lever même au point du jour, et se diriger vers un vivier situé dans le parc de Clavering, mare sinistre entourée d'innombrables joncs murmurants et d'aunes à la sombre verdure, où une laitière s'était noyée au temps de l'aïeul du baronnet actuel, et où, disait-on, l'âme de la pauvre fille revenait encore. Mais Pen ne se noya pas, comme sa mère s'imaginait peut-être qu'il en avait dessein. Il aimait cet endroit pour y aller pêcher, pour rêver et songer à loisir, tandis que la flotte de sa ligne frémissait dans les pe-

tits remous de l'étang; et que les poissons nageaient au-dessous de lui. L'un d'eux venait-il à mordre à l'hameçon, Pen était ému de reste. C'est ainsi qu'il apportait parfois à la maison des carpes, des tanches et des anguilles, que le major accommodait à la mode continentale.

Au bord de cet étang, et sous un arbre, sa retraite favorite, Pen composa nombre de poèmes appropriés aux circonstances de sa vie, des poèmes qui le firent rougir plus tard, et se demander comment il avait jamais pu inventer pareilles rapsodies. Quant à l'arbre, c'est dans un creux de ce même tronc où il avait coutume de mettre sa boîte de fer-blanc pleine de vers pour amorce et autres ustensiles de pêche; c'est là même, disons-nous, que plus tard.... Mais voilà que nous anticipons sur la suite de ce récit. Il suffira de dire, en ce moment, qu'il fit des poésies et se soulagea beaucoup. Lorsque le chagrin ou l'amour d'un homme en est à ce point, il peut être bruyant, mais il n'est pas très-violent. Quand un gentleman se casse la tête pour trouver à douleur une rime autre que malheur et bonheur, ses peines sont plus proches de leur fin qu'il ne pense. Il en était ainsi pour Pen.

Il avait ses accès chauds et froids, ses jours de tristesse et de mauvaise humeur, de résignation et de désespoir, comme aussi ses paroxysmes d'amour furieux et ardent, pendant lesquels il sellait Rebecca et galopait follement à travers la campagne ou entraît dans Chatteries, gesticulant sauvagement sur sa monture, étonnant les charretiers et les péagers qu'il rencontrait, et criant bien fort le nom de la perfide.

Durant cette période, M. Foker devint un visiteur fréquent et agréable à Fair Oaks, où sa bonne humeur et ses bizarreries amusaient toujours le major et Pendennis, tandis qu'elles n'étonnaient pas peu la veuve et la petite Laure. Son tandem fit une grande sensation sur la place du marché de Clavering, où il renversa une échoppe, frappa d'un coup de cravache les quartiers tondu du caniche de mistress Pybus, et but un verre d'absinthe framboisée aux *Armes de Clavering*. Toute la société de la petite ville apprit qui c'était, et se mit à chercher son nom dans l'*Armorial*. Foker, toutefois, était si jeune, et leurs livres si vieux, que son nom ne se trouva pas dans la plupart de leurs volumes. Sa ma-

man, qui était alors une toute vieille dame, y figurait encore sous le nom de lady Agnès Milton, parmi les enfants du comte de Rosherville; mais son nom, sa fortune et son honorable lignage ne tardèrent pas à être connus de tout Clavering, où vous pouvez être sûr que la petite affaire du pauvre Pen avec l'actrice de Chatteries fut aussi très-librement discutée.

Si, de la route de Londres, qui passe devant la loge de Fair Oaks, l'on regarde la vieille petite ville de Clavering-Saint-Mary, on voit, au premier plan, la rapide et brillante rivière de Brawl sortir en méandres de la ville et longer le parc ombreux de Clavering; plus loin, la vieille tour de l'église et les pignons pointus des maisons se dressent parmi des arbres et de vieux murs; enfin, derrière ces murs et ces arbres, s'élève un fond de collines éclairées du soleil, et qui, partant de Clavering, se dirigent à l'ouest vers la mer. Ce pays semble si confortable et si gai, que le cœur de plus d'un voyageur a dû soupirer après lui du haut de l'impériale, en pensant qu'il aimerait à venir se réfugier en ce coin heureux à la fin de la bataille de la vie. Tom Smith, qui avait coutume de conduire la voiture l'*Empressée*, montrait souvent un arbre voisin de la rivière, d'où l'on avait une belle vue de l'église et de la ville, et apprenait au voyageur assis à côté de lui que « les *artisses* venaient croquer l'église au pied de cet arbre-là. C'était jadis une abbaye, monsieur. »

Vraiment le point de vue est joli, et je le recommande à MM. Stanfield ou Roberts, à leur prochain voyage.

Comme Constantinople vu du Bosphore, comme mistress Rougemont dans sa loge vue de l'autre côté de la salle, comme maint objet que nous poursuivons dans la vie et que nous admirons avant de l'avoir atteint, Clavering est plus joli à distance que vu de près. Cette ville, d'aspect si joyeux à quelques centaines de mètres, est en réalité bien morne et bien triste. Excepté les jours de marché, il n'y a personne dans les rues. Le clic clac d'une paire de socques retentit dans la moitié du bourg, et vous pouvez écouter le grincement de la vieille enseigne rouillée des Armes de Clavering sans être troublé par aucun autre bruit. Il n'y a plus eu de bal dans la salle d'Assemblée depuis celui que les volontaires de Clavering donnèrent à leur colonel, le vieux sir Francis

Clavering; et les écuries qui contenaient jadis une grande partie de ce brillant, mais défunt régiment, sont à présent tristes et vides, si ce n'est les jeudis, lorsque les fermiers y descendent et que leurs cabriolets et leurs chariots couverts donnent une faible apparence de vie à la place; ou bien encore à l'époque des petites sessions, lorsque les magistrats se réunissent dans ce qui servait autrefois de salle de jeu.

Sur le côté méridional de la place du marché, s'élève l'église, avec ses grandes tours grisâtres dont le soleil illumine les délicates sculptures, rendant plus épaisses les ombres des énormes contre-forts, et dorant les fenêtres étincelantes et les flamboyantes girouettes. Des siècles auparavant, on avait arraché du porche l'image de la patronne de l'église. Celles des statues des saints qui étaient à portée des pierres et des marteaux, à cette époque de pieuses démolitions, sont mutilées et sans tête. Quant à celles qui se trouvaient hors d'atteinte, le docteur Portman seul sait leurs noms et leur histoire; car son vicaire Smirke n'est pas grand antiquaire, et M. Simcoe (mari de l'honorable mistress Simcoe), titulaire et architecte de la chapelle dissidente de la ville basse, les considère comme l'abomination de la désolation.

Le presbytère est une grosse maison de briques, aux larges épaules, bâtie sous le règne de la reine Anne. Il communique par diverses portes avec l'église et avec le marché, et s'élève à l'entrée de la ruelle de l'If, où se trouvent le collège du révérend Wapshot, le cottage de l'If, appartenant à miss Flather, l'abattoir du boucher, une vieille grange ou brasserie du temps de l'abbaye, et le pensionnat de demoiselles des misses Finucane. Les deux pensions avaient leurs bancs dans les tribunes de chaque côté de l'orgue, jusqu'à l'époque où, l'église de l'abbaye commençant à se vider par la défection de la congrégation qui se laissait attirer dans la boutique d'hérésie de la ville basse, le docteur engagea les misses Finucane à faire descendre leur joli petit troupeau. Les chapeaux des jeunes demoiselles font actuellement assez bon effet dans les bas côtés presque déserts. Il n'y a personne dans le grand banc de la famille Clavering, si ce n'est les statues des baronnets défunts et de leurs dames. On y voit sir Poyntz Clavering, chevalier et baronnet, agenouillé sur

un carreau vis-à-vis de sa femme à la gorge entourée d'une gigantesque fraise; une très-grosse lady, dame Rebecca Clavering, sculptée en ronde-bosse, est emportée au ciel par deux petits anges aux veines bleues, qui semblent chargés d'une rude besogne.... et ainsi de suite.

Pen se rappela parfaitement ces figures dans la suite de sa vie; et que de fois il les avait minutieusement examinées dans sa jeunesse, tandis que le docteur grommelait son sermon du haut de la chaire, et que la tête bienveillante de Smirke, le front surmonté de sa mèche frisée, apparaissait au-dessus du gros livre de prières posé sur le pupitre!

Les maîtres de Fair Oaks étaient fidèles à la vieille église, et leurs domestiques y avaient un banc, comme ceux de Wapshot, comme ceux du docteur, comme ceux du pensionnat des miss Finucane : trois servantes et un très-joli jeune homme en livrée. La famille Wapshot était nombreuse et fidèle. Glanders et ses enfants allaient régulièrement à l'église; ainsi faisait un des apothicaires. Mistress Pybus visitait tour à tour la chapelle de la ville basse et l'abbaye. Les enfants de l'école gratuite allaient naturellement à l'église orthodoxe, ainsi que leurs familles. Les élèves de Wapshot faisaient un bon et gai tapage, traînant des pieds quand ils entraient à l'église et montaient l'escalier de leur tribune; ils se mouchaient, en outre, très-souvent durant l'office. Bref, la congrégation semblait aussi décente qu'elle pouvait l'être en ces mauvais temps.

L'église de l'abbaye était enrichie d'une grille magnifique, de beaucoup d'armoiries et de tombes blasonnées. Le docteur dépensait une grande partie de son revenu à embellir ce lieu favori. Il lui avait fait don d'une superbe fenêtre à vitraux peints, achetée dans les Pays-Bas, et d'un orgue assez grand pour une cathédrale.

Mais en dépit de l'orgue et de la fenêtre, et même très-vraisemblablement à cause de cette fenêtre, qui venait d'un temple papiste et qui était toute couverte de scènes d'idolâtrie, la nouvelle église de Clavering prospérait d'une manière scandaleuse à la barbe de l'orthodoxie; et nombre des membres de la congrégation du docteur désertaient pour se joindre à M. Simcoe et à son honorable épouse. Les efforts de ce digne couple avaient éclairci les rangs mêmes des dis-

ciples d'Ébénézer, leurs voisins immédiats, dont le temple était si fréquenté avant l'arrivée de Simcoe, qu'on voyait les fidèles envahir jusqu'aux fenêtres de cet édifice. Les traités de M. Simcoe entraient par les portes de tous les cottages du docteur, et étaient acceptés avec autant d'avidité que les soupes de l'honnête mistress Portman, lesquelles soupes cette perverse populace trouvait de mauvaise qualité. Quant aux gens de la fabrique de rubans située près du barrage, au bord de la Brawl, et qui était devenue le noyau de la ville basse, l'orthodoxie ne put pénétrer parmi eux. La paisible miss Myra en fut expulsée par l'impétueuse mistress Simcoe et ses aides de camp femelles.

Ah ! quel pesant fardeau ce fut pour la femme du docteur de voir se réduire ainsi la congrégation de son mari ; de céder le pas, dans les rares occasions où elle la rencontrait, à l'épouse d'un ecclésiastique de bas étage, parce qu'elle était la fille d'un pair irlandais ; de savoir qu'il y avait à Clavering, dans leur propre ville de Clavering, pour laquelle son mari dépensait bien au delà du revenu de sa profession, un parti qui le représentait comme un être odieux parce qu'il faisait son robre au whist, et qui le dénonçait comme un païen parce qu'il allait au spectacle ! Dans sa douleur, elle le conjura de renoncer au spectacle et au robre. Le fait est qu'ils avaient peine à compléter leur table, si terribles étaient les clameurs des paroissiens contre le whist. Mais le docteur déclara qu'il ferait ce qu'il trouverait bon, et ce qu'avait trouvé bon le grand et excellent Georges III, dont il avait été aumônier. Et pour ce qui était de renoncer au whist parce que des imbéciles se mettaient à crier contre ce jeu, il ferait, jusqu'à son dernier jour, la partie du mort avec sa femme et Myra, plutôt que de céder à leurs méprisables persécutions.

Des deux propriétaires de la fabrique (laquelle avait chassé les truites de la rivière de Brawl et apporté en ville tout le mal), le plus ancien associé, M. Rolt, fréquentait le temple d'Ébénézer ; M. Barker, le plus jeune, allait à la nouvelle église. En un mot, on se disputait beaucoup plus dans cette petite ville que des voisins ne se disputent à Londres. Dans le club littéraire, fondé par le prudent et conciliant Penden-nis, et qui aurait dû être un terrain neutre, on s'était si bien

picoté qu'à peine voyait-on encore quelqu'un de temps à autre dans le salon de lecture. Les rares habitués étaient Smirke, qui, tout en entretenant une faible amitié avec la faction des Simcoe, conservait le goût des *magazines* et de la littérature légère; le vieux Glanders, qui montrait à la fenêtre sa tête blanche et sa moustache grisonnante; et aussi, naturellement, la petite mistress Pybus, qui lisait toutes les annonces du journal et regardait les lettres de chacun quand elles arrivaient de la poste : car il est au su de tout le monde que le salon de lecture de Clavering était chez le libraire Baker, London-Street, ci-devant Hog-Lane.

On peut donc s'imaginer quelle immense sensation produisit, dans cette aimable petite société, la nouvelle des amours de Pen à Chatteries. Cette nouvelle se répandit de maison en maison et fit le sujet des conversations des gens qui fréquentaient l'abbaye, de ceux qui allaient à l'église hérétique de la ville basse, et de ceux qui n'allaient à aucune église du tout. Elle fut discutée par les misses Finucane et par les professeurs de leur pensionnat, et très-vraisemblablement aussi, autant que nous pouvons le savoir, par les jeunes demoiselles retirées en leurs dortoirs. Les grands collégiens de Wapshot avaient leur version de l'histoire et regardaient Pen d'un air curieux, lorsqu'il était assis dans son banc à l'église, ou le montraient dédaigneusement au doigt quand il traversait la ville. Ils l'avaient toujours haï, et l'appelaient lord Pendennis, parce qu'il n'était pas vêtu comme eux de velours de coton, qu'il montait à cheval et se donnait des airs de lion.

Et, s'il faut dire la vérité, c'était mistress Portman elle-même qui avait principalement divulgué l'histoire des amours de Pen. Quelque conte que cette candide femme entendît, on pouvait être sûr qu'elle en ferait part à ses voisins. Après donc qu'elle eut été mise en possession du secret de Pen par le petit scandale qui avait eu lieu à Chatteries, le pauvre docteur Portman se dit que dès le lendemain l'histoire serait connue de toute la paroisse dont il était recteur. Et c'est ce qui arriva : tout le monde y apprit la légende, qui au salon de lecture, qui chez la modiste, qui chez la marchande de chaussures, qui au magasin de nouveautés faisant le coin de la place du marché, qui chez mistress Pybus, qui chez les

Glanders, qui à la soirée de l'honorable mistress Simcoe, qui à la fabrique de rubans. Les ouvriers même de la fabrique surent l'histoire au bout de quelques heures, et la folie du jeune Arthur Pendennis se trouva dans toutes les bouches.

Toutes les connaissances du docteur Portman se mirent à aboyer après lui, quand il traversa la rue le jour suivant. Le pauvre théologien savait que sa Betsy était la source de cette rumeur, et il gémit en lui-même.... « Bien, bien, la chose se fût répandue un ou deux jours plus tard ; autant vaut que la ville sache le vrai de l'histoire. »

Ce que les gens de Clavering pensaient de mistress Pendennis pour avoir gâté son fils, et de ce précoce jeune coquin d'Arthur pour avoir osé faire des propositions de mariage à une actrice, nous n'avons pas besoin de le dire ici. S'il existe quelque part de l'orgueil dans notre pays, et certes nous en avons suffisamment, il n'est pas d'orgueil plus enraciné que celui des vieilles dames de quatre sous dans les petites villes.

« Bonté divine ! s'écriaient-elles ; faut-il que la mère soit entichée de ce garçon impertinent et opiniâtre, qui se donne des airs de lord sur son cheval de sang, et pour qui notre société n'est pas assez bonne ? N'épouserait-il pas une odieuse actrice fardée de quelque misérable théâtre où sans doute il veut s'engager comédien lui-même ? Ah ! si le cher bon M. Pendennis était vivant, ce scandale ne fût jamais arrivé ! »

C'est fort probable, et nous n'aurions pas à raconter l'histoire de Pen. Il est vrai qu'il se donnait des airs vis-à-vis des gens de Clavering. Étant naturellement franc et hautain, leurs cancans, et leurs petits bavardages, et leurs petites dignités l'ennuyaient : aussi leur montrait-il un mépris qu'il ne pouvait cacher. Le docteur et son vicaire étaient les seuls habitants de l'endroit dont Pen se souciait. Mistress Portman même partageait la méfiance générale qu'il inspirait, ainsi que sa mère qui se tenait à l'écart de la société du village, et dont on se raillait parce qu'elle s'efforçait, ma foi ! de tenir la tête haute avec les grandes familles du comté. Mistress Pendennis, en vérité !... mais mistress Barker, de la fabrique, prend quatre fois autant de viande chez le boucher qu'il n'en va à Fairoaks, malgré tous les grands airs de la veuve et de son fils.

Etc., etc., etc.

Que le lecteur ajoute à ces détails, selon son goût et l'expérience qu'il a des scandales de village. Ce que nous en avons dit suffira pour montrer comment une brave femme, uniquement occupée à remplir ses devoirs envers ses enfants et son prochain, et un honnête garçon, impétueux mais plein de bonnes qualités, qui ne souhaitait que du bien à tout être vivant, trouvèrent des ennemis et des détracteurs parmi des gens auxquels ils étaient supérieurs, et auxquels ils n'avaient jamais fait même l'ombre d'un tort.

Les roquets de Clavering aboyaient autour de la maison de Fairoaks, et prenaient plaisir à abaisser Pen.

Le docteur Portman et Smirke se gardaient tous deux d'informer la veuve du feu roulant de calomnies sans cesse dirigées contre le pauvre Pen; mais Glanders, qui était un ami de la maison, mit Arthur au courant de la chose. On peut s'imaginer quelle fut l'indignation de celui-ci. Y avait-il quelqu'un dans le village à qui il pût faire rendre compte? Déjà quelques plaisants commençaient à écrire à la craie sur la porte de Fairoaks : « Fotheringay pour toujours ! » et autres allusions sarcastiques aux dernières affaires. Un autre apporta de Chatteries une grande affiche de théâtre, qu'il attachait un soir à la porte au moyen de pains à cacheter. Une autre fois, Pen, en traversant à cheval la ville basse, s'imagina entendre les garçons de la fabrique se moquer de lui. Enfin, un jour qu'il sortait du presbytère par la porte donnant sur le cimetière, où flânaient en ce moment quelques élèves de Wapshot, le plus grand de ceux-ci, gentleman d'environ vingt ans, fils d'un petit squire du voisinage, et qui jouissait du titre équivoque de pensionnaire mangeant à la table de M. Wapshot, prit soudain une attitude théâtrale au bord d'une fosse nouvellement creusée, et se mit à déclamer les vers d'Hamlet sur Ophélie, en attachant sur Pen un regard hideux.

Notre jeune homme fut si furieux qu'il se précipita sur Hobnell *major* avec un cri ressemblant beaucoup à un juron, lui appliqua un rude coup de cravache en plein visage, jeta ensuite cette arme, invita le lâche coquin à se défendre, et l'instant d'après, l'envoya rouler au fond de la tombe qui attendait un tout autre locataire.

Puis, les poings fermés et la figure frémissante de colère et

d'indignation, il provoqua d'une voix rugissante les camarades stupéfaits de M. Hobnell, pour savoir si l'un de ces polissons voudrait se mesurer avec lui. Mais ils se reculèrent en grommelant et firent leur retraite au moment où le docteur Portman arrivait sur le seuil de sa porte, et où M. Hobnell sortait de la fosse, le nez et la lèvre pitoyablement ensanglantés.

Pen, jetant des regards de défi mortel aux collégiens qui se retiraient du côté du cimetière, regagna la porte du docteur et fut questionné par ce gentleman. Le jeune homme était si agité qu'à peine pouvait-il parler; des sanglots brisèrent sa voix quand il répondit :

« Le damné lâche m'a in-insulté, monsieur ! »

Et le docteur ne fit pas attention au juron, respectant l'émotion et la douleur de cet honnête jeune cœur.

Pendennis l'aîné, qui, en véritable homme du monde, avait une crainte constante et naturelle de l'opinion de son voisin, fut prodigieusement ennuyé de l'absurde petite tempête qui soufflait à Clavering et qui ballottait la réputation de M. Pen. Le docteur Portman et le capitaine Glanders eurent à tenir tête aux accusations de toute la société de Clavering contre le jeune réprouvé, qu'on regardait comme un monstre de crimes.

Pen ne dit mot à la maison de l'escarmouche du cimetière; mais il alla à Baymouth prendre conseil de son ami Harry Foker, esquire. Celui-ci se rendit aussitôt avec son véhicule aux Armes de Clavering. De là il envoya Stoopid à Thomas Hobnell, esquire, chez le révérend J. Wapshot, avec un billet et un message fort civil, afin de savoir quand il pourrait se présenter chez ce jeune gentleman.

Stoopid rapporta que le billet avait été ouvert par M. Hobnell et lu par une demi-douzaine de grands élèves, sur lesquels il parut faire une vive impression; qu'après avoir consulté ses camarades et beaucoup ri avec eux, M. Hobnell avait dit qu'il enverrait la réponse après la classe du soir, dont la cloche sonnait alors. Puis, « M. Wapshot était arrivé vêtu d'une robe toute pareille à celle de monsieur. » Stoopid se connaissait en costumes académiques; il avait accompagné M. Foker à Saint-Boniface.

Cependant, M. Foker sortit pour voir les curiosités de Clavering. Mais, comme il n'avait pas de goût pour l'architecture, la belle église du docteur Portman n'attira guère

son attention, et il dit que la tour était aussi moisie qu'un vieux fromage de Stilton. Il descendit la rue et regarda les quelques boutiques qui s'y trouvaient. Il vit le capitaine Glanders à la fenêtre du salon de lecture; et, ayant bien considéré ce gentleman, il hocha la tête en signe de satisfaction. Chez le boucher, il s'informa du prix de la viande de l'air du plus grand intérêt, et demanda quel était le jour le plus prochain où l'on immolerait les victimes à l'abattoir. Il aplatit son petit nez contre la fenêtre de Mme Fribsby, pour voir s'il ne se trouverait pas par hasard quelque gentille ouvrière dans son établissement; mais il n'y avait pas de minois plus avenant que celui de la poupée coiffée du bonnet français, qui était à l'étalage; à moins que ce ne fût celui de Mme Fribsby elle-même, qu'on apercevait confusément dans le salon, où elle lisait un roman. Mais cet objet n'était pas assez intéressant pour faire rester longtemps M. Foker en contemplation.

Ayant donc parcouru la ville et visité les écuries de l'auberge, où il n'y avait pas d'autres chevaux que deux vieux trotteurs gagnant une chétive pitance à transporter la *gentry* du voisinage aux grands dîners qui se donnaient rarement en diverses parties du comté, M. Foker s'abandonnait entièrement à l'ennui, quand enfin on annonça un messenger de M. Hobnell.

Ce messenger n'était autre que M. Wapshot lui-même, qui arriva d'un air fort indigné, et, tenant à la main la missive de Pen, demanda à M. Foker « comment il osait apporter à un élève de son collège un message aussi antichrétien qu'un cartel. »

De fait, Pen avait écrit un billet à son antagoniste de la veille, lui disant que si, après le châtement qu'il s'était justement attiré par son insolence, il se sentait d'humeur à demander la réparation qui se donne ordinairement entre gentlemen, M. Henry Foker, ami de M. Arthur Pendennis, avait plein pouvoir pour prendre tout arrangement qui pourrait satisfaire M. Hobnell.

« Ainsi, c'est vous qu'il envoie avec la réponse.... c'est bien vous, monsieur? dit M. Foker, examinant le principal tout de noir habillé, comme il convenait à sa profession.

— S'il avait accepté cet immoral cartel, je l'aurais fouetté, »

répliqua M. Wapshot en jetant à M. Foker un coup d'œil qui semblait dire : « Et j'aurais grand plaisir à vous fouetter vous-même ! »

— C'est bien de la bonté de votre part, monsieur, j'en suis sûr, reprit l'émissaire de Pen. J'ai dit à celui qui m'envoie que je ne pensais pas que l'autre fût d'humeur à se battre, ajouta-t-il d'un air de grande dignité. Il aime mieux être fouetté que de se battre, monsieur, je n'en doute pas.... Puis-je vous offrir quelque rafraîchissement, monsieur... ? je n'ai pas l'avantage de savoir votre nom.

— Mon nom est Wapshot, monsieur ! et je suis principal du collège de cette ville, monsieur ! s'écria l'autre. Et je n'ai pas besoin de rafraîchissement, monsieur ! Je vous remercie, et je n'ai aucun désir de faire votre connaissance, monsieur !

— Je n'ai pas recherché la vôtre, monsieur, pour sûr ! répliqua M. Foker. En affaires de cette sorte, voyez-vous, je pense que c'est pitié qu'on fasse intervenir le clergé ; mais chacun son goût, monsieur.

— Je trouve, moi, que c'est pitié que des enfants parlent de commettre un meurtre aussi légèrement que vous faites, monsieur ! rugit le principal. Et si je vous tenais dans mon collège....

— Je suis sûr que vous m'apprendriez à mieux me conduire, monsieur, ajouta Foker en saluant. Merci, monsieur. J'ai fini mon éducation, monsieur, et je ne vais pas retourner au collège, monsieur !... Quand j'y retournerai, je me rappellerai vos offres bienveillantes, monsieur !... John, reconduisez monsieur jusqu'au bas de l'escalier. Et puisque, sans doute, M. Hobnell aime à être rossé, nous n'avons pas d'objection à cela, monsieur, et nous serons fort heureux de le servir selon son goût, quand nous le rencontrerons dans notre chemin. »

Là-dessus, le jeune homme salua le principal, qui sortait de la chambre. Puis, s'étant assis, il écrivit un billet à Pen pour lui dire que M. Hobnell n'était pas disposé à se battre et qu'il se proposait de digérer la roulée que Pen lui avait administrée.



CHAPITRE XVI.

Nouvelles tempêtes dans la mare.

Naturellement la conduite de Pen en cette affaire ne tarda pas à être connue, et son ami le docteur Portman ne s'en montra pas peu courroucé, tandis que le major Pendennis ne fit que s'en divertir. Quant à la bonne mistress Pendennis, elle fut toute bouleversée quand elle apprit cette querelle et la conduite peu chrétienne de Pen. Toutes sortes de misères, de désagréments, de crimes, de contrariétés, semblaient résulter de l'affaire où l'infortuné garçon s'était engagé; et elle désira plus que jamais de le voir pour quelque temps hors de Chatteries.... transporté n'importe en quel lieu, loin de la femme qui était la cause de tant d'ennuis.

Pen, lorsque cette tendre mère lui fit des remontrances, et que le docteur le chapitra avec colère pour sa violence et ses intentions féroces, prit la chose *au grand sérieux*¹, avec la grave et heureuse fatuité du jeune âge. Il dit qu'il était lui-même très-fâché de cette affaire, que l'insulte lui était venue sans la moindre provocation de sa part, et qu'il ne se laisserait insulter par personne sur ce chef sans défendre son honneur. Puis, adressant un appel plein de dignité à son oncle, il lui demanda s'il avait pu faire autrement, lui gentleman, que de venger son outrage et d'offrir satisfaction à la personne châtiée.

« *Vous allez trop vite*², mon bon ami, dit l'oncle, assez embarrassé; car il avait endoctriné son neveu de quelques-unes de ses propres idées sur le point d'honneur, idées de l'ancienne société, qui sentaient le camp et le pistolet beaucoup plus que nos idées plus calmes d'aujourd'hui. Entre hommes du monde, je ne dis pas; mais entre deux collégiens la chose est ridicule, mon cher garçon, parfaitement ridicule.

1. En français dans le texte.

2. En français dans le texte.

— Elle est extrêmement coupable, et pas du tout dans le caractère de mon fils ! » s'écria mistress Pendennis, les larmes aux yeux, et toute troublée de l'obstination du jeune homme.

Pen la baisa et dit avec une grande emphase :

« Les femmes, chère mère, ne comprennent rien à ces affaires. Je me suis mis entre les mains de Foker ; je n'avais pas d'autre marche à suivre. »

Le major Pendennis se mit à rire et haussa les épaules. « Les jeunes gens font assurément de grands progrès, » pensa-t-il.

Mistress Pendennis déclara que ce Foker était un méchant et horrible petit malheureux, et qu'elle était sûre qu'il induirait à mal son cher fils, si Pen allait à l'université avec lui.

« J'ai fort envie de ne pas l'y laisser aller du tout, » ajouta-t-elle.

Et si elle ne se fût rappelé que le père du jeune homme s'était toujours proposé de le faire entrer dans l'établissement où il avait lui-même reçu son grain d'éducation, la tendre mère eût très-probablement mis le veto au départ de Pen pour l'université.

Cependant il avait été convenu, entre toutes les autorités qui présidaient au bien futur du jeune homme, qu'il partirait, et ce au terme d'octobre prochain. Foker avait promis de le présenter aux bons drilles ; et le major Pendennis attachait une grande importance à l'introduction de Pen dans la vie et la société universitaires par cet admirable jeune gentleman.

« M. Foker connaît les meilleurs jeunes gens qui sont actuellement à l'université, dit le major, et Pen y fera des acointances qui lui seront du plus grand avantage pour toute la vie. Il y a là le jeune marquis de Plinlimmon, fils aîné du duc de Saint-David ; il y a lord Magnus Charters, fils de lord Runnymede et cousin-germain de M. Foker. Lady Runnymede, vous vous en souvenez sans doute, ma chère, était lady Agathe Milton. Lady Agnès invitera certainement votre fils à Logwood ; et, loin de vous alarmer de son intimité avec le fils d'Agnès, qui est un jeune homme singulier et plaisant, mais très-prudent aussi et fort aimable, à qui, j'en suis sûr, nous avons toutes sortes d'obligations pour son admirable conduite dans l'affaire du mariage avec la Fotheringay, je considère comme une des choses les plus heureuses pour

Pen qu'il se soit lié d'intimité avec ce très-amusant jeune gentleman. »

Helène soupira; elle supposait que le major savait ce qui était le mieux. M. Foker avait certainement été fort obligeant dans la malheureuse affaire avec miss Costigan, et elle lui en était reconnaissante. Mais elle ne pouvait s'empêcher d'avoir un vague pressentiment de malheur. Ces querelles, ces plaisirs bruyants, ce goût du monde, tout cela l'effrayait pour l'avenir de son fils.

Le docteur Portman était décidément d'avis que Pen allât à l'université. Il espérait que le garçon étudierait et qu'il jouirait modérément aussi de la meilleure société. Il pensait que Pen se distinguerait. Smirke parlait très-avantageusement de sa force; le docteur lui-même l'avait entendu traduire, et trouvait qu'il s'en acquittait remarquablement bien. Dans tous les cas, c'était un grand point de l'éloigner de Chatteries; et Pen, que les querelles et les tracas suscités autour de lui avaient distrait de son chagrin particulier, dit avec mélancolie qu'il obéirait.

Durant une partie des mois d'août et de septembre, il y eut, à Chatteries, les assises, les courses, les banquets et le concours de société qui en sont la conséquence. Miss Fotheringay continua, pendant ce temps, de jouer sur la scène de cette ville et de prendre congé du public. Nul ne semblait particulièrement affecté de sa présence ou de son prochain départ, si ce n'est les personnes que nous avons nommées. Pour le beau monde du comté, pour ceux qui avaient maison à Londres, et qui très-vraisemblablement admirèrent prodigieusement la Fotheringay dans la capitale, lorsque la fashion qui la mit en vogue leur eut appris à l'admirer, ils ne purent rien trouver de remarquable dans l'actrice qui jouait sur les planches du petit théâtre de Chatteries. Maint génie et maint charlatan ont rencontré pareil sort avant et depuis le temps de miss Costigan.

Cependant cette honnête femme supportait, avec son égalité d'âme habituelle, l'indifférence du public et toutes les autres croix ou vexations qu'elle pouvait avoir dans la vie. Elle mangeait, buvait, jouait, dormait, avec cette régularité et ce bien-être qui appartiennent aux personnes de ce tempérament. Quelle foule de chagrins, de soucis et autres émotions pré-

judiciales ne sont pas écartés par une saine pesanteur d'esprit et une joyeuse insensibilité? Et je ne veux pas dire que la vertu ne soit pas la vertu parce qu'elle n'est jamais tentée de s'égarer; je dis seulement que la pesanteur d'esprit est un don beaucoup plus précieux que nous ne pensons, et que certaines personnes sont fort heureuses d'avoir été douées par la nature d'une bonne dose de ce grand anodin.

Durant cette saison, Pen, ne consultant que son caprice, entra tristement au théâtre de Chatteries, et en ressortait tout aussi tristement. Sa conduite ne tourmentait pas peu sa mère, et telle était l'anxiété de celle-ci, que souvent elle se fût laissée aller à intervenir, si le major ne l'eût constamment arrêtée et en même temps encouragée. Car l'artificieux homme du monde s'imaginait voir que la maladie de Pen prenait un tour favorable; c'était, entre autres symptômes, la violente effusion de poésie qui satisfaisait le tuteur et médecin de Pen. On pouvait entendre le jeune homme déclamer des vers dans les allées du parc, ou bien en marmotter entre ses dents lorsqu'il était assis le soir en famille.

Un jour que le major rôdait dans la maison, en l'absence de Pen, il trouva dans le cabinet de travail du garçon un gros livre plein de vers; il y en avait d'anglais et de latins, avec des citations d'auteurs classiques en notes au bas des pages.

Son cas ne peut être fort grave, se dit sagement le philosophe de Pall-Mall; et il fit remarquer à la mère de Pen, qui peut-être en fut secrètement désappointée (car, de même que toutes les autres femmes sensibles, elle aimait tout ce qui sentait le roman), que, depuis quinze jours, le jeune gentleman rentrait le soir très-affamé pour le dîner, et qu'il montrait aussi un appétit fort convenable, le matin, à déjeuner.

« Vrai Dieu! je voudrais pouvoir manger comme lui! dit le major en pensant tristement aux pilules qu'il prenait à dîner. Le garçon commence à bien dormir, soyez-en sûre. »

C'était cruel, mais c'était vrai.

N'ayant pas une autre âme à qui se confier (il ne pouvait parler à sa mère de ses amours et de ses désappointements; son oncle les traitait d'un ton dédaigneux et mondain, qui, bien que poli et soigneusement mesuré, ne laissait pas de

choquer grandement les sentiments de M. Pen ; enfin Foker était beaucoup trop grossier pour apprécier des secrets d'un *sentimentalisme* si raffiné), le jeune homme redoublait d'amitié pour le vicaire, ou plutôt il ne se lassait jamais d'avoir Smirke pour auditeur en cet unique sujet. Qu'est-ce qu'un amoureux sans confident ? Pen se servit de M. Smirke, comme Corydon se servait de l'orme, pour y graver le nom de sa maîtresse. Il lui faisait répéter le nom de la belle Amaryllis. Quand on a fini de jouer son air, on ne soucie plus guère du chalumeau ; mais Pen s'imaginait avoir une grande amitié pour Smirke, parce qu'il pouvait soupirer ses amours et ses peines aux oreilles de son précepteur ; et Smirke avait des raisons à lui pour être toujours prêt à l'appel du jeune homme.

L'affection de Pen se répandait en une multitude de sonnets confiés à son ami de cœur, comme il appelait le vicaire, et celui-ci les recevait avec une grande sympathie. Pen exerçait la patience de Smirke par des vers latins saphiques et alcaïques. Ses chants d'amour se multipliaient sous sa plume rapide, et Smirke déclarait et croyait qu'ils étaient admirables. D'un autre côté, Pen exprimait une reconnaissance sans bornes quand il pensait que le ciel lui avait envoyé un tel ami en pareilles circonstances. Il fit présent à son précepteur de ses livres les mieux reliés et de sa chaîne d'or ; il voulut même qu'il acceptât son fusil à deux coups. Il alla à Chatteries acheter à crédit un porte-crayon en or (car il n'avait pas d'argent, et était encore débiteur de Smirke pour quelques-uns des cadeaux faits à la Fotheringay,) et il offrit à Smirke ce porte-crayon, après y avoir fait graver une inscription attestant son inaltérable et éternelle estime pour le vicaire, qui naturellement était charmé de chaque nouveau témoignage de l'attachement de ce garçon.

Le pauvre vicaire fut, on le conçoit, très-ému du départ projeté de son élève. Une fois Arthur à l'université, que deviendraient l'occupation et le plaisir de Smirke ? Quel prétexte pourrait-il trouver pour une visite quotidienne à Fair Oaks, visite où il allait chercher ce mot, ce regard bienveillant, aussi nécessaires au vicaire que le dîner frugal que lui servait Mme Fribsby ? Arthur parti, il ne lui serait plus permis que quelques rares visites, comme aux autres accoin-

tances. La petite Laure ne pourrait lui servir de prétexte, puisqu'elle n'apprenait son catéchisme qu'une fois par semaine. Il s'était attaché comme un lierre à Fair Oaks, et il se désolait à la pensée qu'il lui faudrait rompre les liens qui l'unissaient à cette demeure.

Dirait-il ce qu'il avait au fond du cœur, et se mettrait-il à genoux devant la veuve ? Il se remémora tout ce qui, dans la conduite d'Hélène, pouvait flatter ses espérances. Trois semaines auparavant, elle avait loué son sermon ; elle l'avait vivement remercié d'un melon dont il lui avait fait présent lors d'un petit dîner donné par mistress Pendennis. Elle avait dit qu'elle lui serait toujours reconnaissante de sa bonté pour Arthur ; et, lorsqu'il avait déclaré qu'il n'y avait pas de bornes à son amour et à son affection pour ce cher garçon, elle avait certainement répondu d'une façon romanesque, indiquant l'estime et la vive gratitude qu'elle ressentait pour tous les amis de son fils. Se déclarerait-il ?.... ou bien attendrait-il encore ? S'il se déclarait et qu'elle le refusât, c'était chose terrible de penser que la porte de Fair Oaks serait peut-être à jamais fermée pour lui ; car derrière cette porte se trouvait, pour M. Smirke, l'univers entier.

Ainsi, ô lecteurs amis, nous voyons que tout homme en ce monde a ses propres affaires et ses propres chagrins, qui l'occupent et l'abattent plus que les affaires ou les chagrins de toute autre personne. Tandis que mistress Pendennis s'inquiète de perdre son fils et cet empire plein de sollicitude qu'elle a eu sur lui tant qu'il est resté dans ce nid maternel, d'où il va prendre son essor pour se lancer dans le grand monde ; tandis que le grand cœur du major s'irrite et s'aigrit, secrètement vexé en pensant aux belles fêtes qui se donnent à Londres, en se disant qu'il pourrait se chauffer aux regards des ducs et des duchesses, sans ces maudites affaires qui le retiennent dans ce misérable petit trou à la campagne ; tandis que Pen est ballotté entre son amour et une sensation plus agréable, sensation encore non avouée, mais qui déjà influe considérablement sur lui, et qui n'est autre qu'un vif désir de voir le monde : M. Smirke a un souci particulier, qui veille au chevet de son lit et qui monte en croupe derrière lui sur son poney ; et il n'est pas plus satisfait que nous autres.

Que nous sommes isolés dans le monde ! Combien nous

sommes tous égoïstes et cachés ! Vous et votre femme, vous avez pendant quarante ans reposé vos têtes sur le même oreiller, et vous vous imaginez être unis.... Baste ! pleure-t-elle quand vous avez la goutte, ou restez-vous à veiller quand elle a mal aux dents ?... Votre fille ingénue, qui paraît toute innocence, toute dévouée à sa maman et à sa leçon de piano, ne songe ni à l'une ni à l'autre, mais bien au jeune lieutenant avec lequel elle a dansé au dernier bal.... Le franc et honnête garçon qui vient de sortir du collège calcule secrètement l'argent que vous lui donnerez et ce qu'il doit au pâtissier.... La vieille grand'mère, qui bougonne dans son coin et qui n'a plus que quelques semaines à passer en ce monde, a des affaires et des soucis qui lui sont tout à fait personnels ; très-probablement elle songe à des choses d'il y a cinquante ans, à la nuit où elle fit une si vive sensation, lorsqu'elle dansa avec le capitaine, avant que votre père eût demandé sa main ; ou bien elle se dit que votre femme est une sotte petite créature dont on fait beaucoup trop de cas, et de qui vous êtes absurdement entiché !.... Et pour ce qui est de votre femme, ô lecteur philosophe, répondez franchement : Est-ce que vous lui dites bien tout ?... Ah ! monsieur, deux mondes distincts marchent sous votre chapeau et sous le mien. Toutes choses dans la nature sont différentes l'une de l'autre. La femme que nous regardons n'a pas les mêmes traits, ni le mets que nous mangeons la même saveur pour nous deux. Nous ne sommes, vous et moi, qu'une paire d'isolations perpétuelles, ayant pour camarades quelques flots un peu plus près ou un peu plus loin de nous.

Mais revenons au solitaire Smirke.

Smirke avait un confident de son amour, ou plutôt une confidente : cette très-peu judicieuse créature, Mme Fribsby. Comment était-elle devenue Mme Fribsby ? c'est ce que nul ne sait. Elle avait quitté Clavering, en qualité de miss Fribsby, pour entrer chez une modiste de Londres. Elle prétendait avoir obtenu le titre de *madame* à Paris, durant sa résidence en cette ville. Mais comment le roi de France, quelque bien disposé qu'il fût pour elle, avait-il pu lui conférer ce titre ?... C'est un mystère que nous ne sonderons pas. Il suffira de dire que, partie de la maison jeune fille tapageuse, elle y revint assez avancée en âge, avec un front de madone et

une physionomie mélancolique; elle lâcha pour une bagatelle le fonds de feu mistress Harbottle; elle prit sa vieille mère avec elle, fut très-bonne pour les pauvres, très-assidue à l'église, et s'acquit la meilleure réputation. Mais il n'y avait personne dans tout Clavering, non pas même mistress Portman, qui lût autant de romans que Mme Fribsby. Elle avait du temps de reste pour cet amusement : car, à vrai dire, elle n'avait que très-peu de clientes, en dehors des dames du presbytère et de Fair Oaks; et la lecture continuelle de pareils ouvrages (les romans n'étaient pas, au temps dont il s'agit, aussi édifiants ni d'une aussi bonne morale qu'aujourd'hui) l'avait rendue si absurdement sentimentale, que la vie n'était, à ses yeux, qu'une immense intrigue amoureuse; et elle ne pouvait voir ensemble un homme et une femme, sans s'imaginer qu'ils se mouraient d'amour l'un pour l'autre.

Le lendemain de la visite de mistress Pendennis au vicaire, visite que nous avons mentionnée en son temps et depuis laquelle nous avons noirci déjà bon nombre de pages, Mme Fribsby décida en elle-même que M. Smirke devait être amoureux de la veuve; et elle fit tout ce qui était en son pouvoir pour encourager cette passion des deux côtés. Il est vrai qu'elle ne voyait que rarement mistress Pendennis, si ce n'est en public et dans son banc à l'église. Cette dame n'avait pas grand besoin de modes, ou faisait elle-même la plupart de ses robes et de ses bonnets; mais, dans les rares occasions où Mme Fribsby recevait la visite de mistress Pendennis, ou bien lorsqu'elle allait elle-même présenter ses respects à Fair Oaks, elle ne manquait jamais de régaler la veuve des louanges du vicaire, faisant observer que c'était un homme angélique, doux, studieux, solitaire, et s'étonnant de ce qu'aucune dame ne voulût prendre pitié de lui.

Hélène riait de ces remarques sentimentales, et s'étonnait à son tour de ce que madame elle-même n'eût pas compassion de son locataire et ne cherchât pas à le consoler.

Mme Fribsby hochait son front de madone.

« *Mong cure a boco souffare*, dit-elle un jour, en posant la main sur la partie qu'elle appelait son cure. *Il est more en Espang, madame*¹, » ajouta-t-elle avec un soupir.

1. Les mots en italiques se trouvent ainsi dans le texte anglais. Les lec.

Elle était fière de sa familiarité avec le français, quoiqu'elle parlât cette langue avec plus de volubilité que de correction.

Mistress Pendennis ne se souciait guère de pénétrer les secrets de ce cœur blessé. Excepté pour quelques intimes, c'était une femme réservée et peut-être très-fièrre. Elle ne considérait le précepteur de son fils que comme un homme de la suite de ce jeune prince. Sans doute, en sa qualité d'ecclésiastique, il devait être traité avec respect; mais il fallait savoir garder sa dignité vis-à-vis de lui, puisqu'il n'était qu'un inférieur dans la dépendance de la famille Pendennis. Aussi les allusions que madame faisait constamment au vicaire ne lui étaient pas particulièrement agréables. Il fallait vraiment un esprit très-ingénieusement sentimental, pour supposer que la veuve eût une considération secrète pour M. Smirke; mais Mme Fribsby n'en persista pas moins dans cette pernicieuse erreur.

Smirke était beaucoup plus disposé qu'Hélène à parler de ce sujet avec sa sentimentale maîtresse de maison. Toutes les fois que celle-ci avait fait l'éloge du vicaire à mistress Pendennis, elle revenait de chez la veuve, convaincue qu'Hélène elle-même avait loué Smirke.

« *Etre seul au monde est bien ouneeyong*¹, disait-elle en jetant un coup d'œil sur une estampe représentant un carabinier français en habit vert et en cuirasse de cuivre, qui décorait son appartement. Soyez bien assuré que, lorsque M. Pendennis sera à l'université, sa maman se trouvera bien seule. Elle est encore toute jeune. On ne lui donnerait pas vingt-cinq ans. *Monsieur le cury, song cure est touchy.... j'ong suis sûre.... je conny cela biang, ally, monsieur Smyrke*². »

Il rougissait doucement, il soupirait, il espérait, il craignait, il doutait. Il cédait parfois à cette délicieuse pensée. Son plaisir était d'être assis dans l'appartement de Mme Fribsby et de parler de ce sujet. Comme la plus grande partie de la

teurs à qui la prononciation des Anglais n'est pas familière auront peut-être peine à les comprendre. Nous les expliquerons donc pour eux : *Mon cœur a beaucoup souffert. Il est mort en Espagne.*

1. Être seul au monde est bien ennuyant (*pour ennuyeux*).

2. M. le curé, son cœur est touché; j'en suis sûre. Je connais bien cela, allez, monsieur Smirke.

conversation se faisait en français du côté de la modiste, et que la mère de celle-ci était sourde, cette vieille créature retirée du monde, qui avait jadis été gouvernante chez les Clavering, puis épouse et veuve d'un sommelier de cette famille, comprenait à peine une syllabe de leur entretien.

C'est pourquoi, lorsque le major Pendenhis annonça au précepteur de son neveu que ce jeune homme partirait pour l'université en octobre, et que les précieux services de M. Smirke ne seraient plus nécessaires à son élève (services dont le major, qui parlait aussi grandement qu'un lord, se dit excessivement reconnaissant, pressant M. Smirke de faire usage de son crédit quand il lui plairait); c'est pourquoi, disons-nous, le vicaire sentit que le moment critique était venu pour lui; et il fut torturé par les cruelles angoisses que fit naître cette situation.

Mme Fribsby avait naturellement pris le plus vif intérêt aux progrès de l'affaire d'amour de M. Pen avec miss Fotheringay. Elle avait été à Chatteries, et, ayant vu jouer cette actrice, avait dit qu'elle était vieille et au-dessous de sa réputation. Mainte et mainte fois, elle avait parlé de la passion de M. Pen, dans sa boutique, à la demi-douzaine de vieilles filles et de vieilles femmes en habits d'homme qu'on trouve dans les petites villes de province, et qui formaient la classe distinguée de Clavering. Le capitaine Glanders (demi-solde) avait déclaré que Pen serait un diable d'homme, et qu'il avait commencé de bonne heure. Mistress Glanders avait répliqué en lui disant de mettre un frein à ses horribles observations et de respecter sa propre femme, si cela lui plaisait. Elle ajouta que ce serait une leçon pour l'orgueil d'Hélène, si absurdement engouée de ce garçon. Mistress Pybus dit que beaucoup de personnes étaient fières de bien petites choses, et que, pour sa part, elle ne savait pas pourquoi une femme d'apothicaire se donnait de tels airs. Mistress Wapshot envoya ses filles de l'autre côté de la rue, un jour que Pen, monté sur Rébecca, s'était arrêté devant le sellier pour acheter une nouvelle mèche à son fouet. Tous ces personnages avaient fait des visites de curiosité à Fair Oaks, avaient essayé de compatir aux chagrins de la veuve ou d'amener sur le tapis l'affaire de la Fotheringay, et avaient

été, chacun en particulier, contenus par la hautaine réserve de mistress Pendennis, que soutenait la froide politesse du major, son frère.

Ces échecs, toutefois, ne mirent pas fin aux commérages, et la calomnie alla croissante contre les infortunés habitants de Fair Oaks. Glanders, officier de cavalerie en retraite, que sa demi-solde et sa nombreuse famille forçaient, depuis qu'il avait quitté les dragons, à se griser d'eau-de-vie coupée d'eau, au lieu de se régaler de bordeaux, avait parfois ses entrées à Fair Oaks et y tenait son ami le major au courant de toutes les histoires qui circulaient dans Clavering. Mistress Pybus avait pris une place d'intérieur dans la diligence de Chatteries pour se rendre à l'hôtel du Roi Georges, dans le but d'y recueillir quelques détails. Le domestique de mistress Speers avait payé à boire au laquais de M. Foker, à Baymouth, dans une semblable intention. On disait que Pen s'était pendu de désespoir dans le verger, et que son oncle avait coupé la corde; que c'était miss Costigan qui était jouée, et non pas le jeune Arthur; et que l'affaire n'avait été étouffée que grâce au paiement d'une grosse somme d'argent, dont plusieurs personnes à Clavering pouvaient certifier le montant exact, ladite somme variant naturellement selon les calculs de l'individu qui narrait l'histoire.

Pen secoua sa crinière et s'emporta comme un lion furieux, quand ces scandales, qui affectaient son propre honneur et celui de miss Costigan, arrivèrent à ses oreilles. Pourquoi Pybus n'était-elle pas un homme? (Elle avait assez de moustaches pour cela.) Au moins il aurait pu la provoquer et la tuer. Voyant passer Simcoe, Pen lui lança un regard si terrible du haut de sa selle (il était monté sur Rébecca) et saisit son fouet d'une façon si menaçante, que cet ecclésiastique rentra à la maison et écrivit ou médita un sermon (car il débitait des témoignages verbaux d'une grande longueur) dans lequel il parla de Jézabel, des divertissements de théâtre (il faisait en cela d'une pierre deux coups, le docteur Portman, recteur de la vieille église, étant connu pour fréquenter le spectacle) et d'un jeune homme qui allait à la perdition. Ce sermon fut assez clair pour que le plus borné comprît qu'il s'agissait de Pen et de la voie dans laquelle il marchait. Quelles autres histoires n'y avait-il pas encore contre le jeune Pendennis,

tandis qu'il boudait, comme Achille dans sa tente, à cause de la belle Briséis qu'on lui avait enlevée ?

Après l'affaire avec Hobnell, Pen fut déclaré meurtrier ainsi que débauché, et son nom devint un nom de terreur et un sobriquet injurieux dans Clavering. Mais ce n'était pas tout encore. Il n'était pas le seul de la famille sur qui le village se mit à bavarder, et son infortunée mère devait être la prochaine victime de ces commérages.

« Tout est arrangé, dit mistress Pybus à mistress Speers ; le jeune homme va à l'université, après quoi la veuve se consolera.

— Le vicaire a été à Fair Oaks tous les jours, de la manière la plus publique, ma chère, ajouta mistress Speers

— Il y a de quoi faire retourner le pauvre M. Pendennis dans sa tombe, dit mistress Wapshot.

— Elle ne l'a jamais aimé, nous le savons, reprit le numéro 1.

— Elle l'a épousé pour son argent ; chacun sait ça. Elle n'avait pas le sou et vivait aux dépens de lady Pontypool, dit le numéro 2.

— C'est pourtant un peu trop effronté d'encourager un amant sous prétexte de donner un précepteur à son fils, s'écria le numéro 3.

— Chut ! voici venir mistress Portman, » dit quelqu'un.

Et la femme du bon recteur entra dans la boutique de Mme Fribsby pour voir le journal mensuel de modes qui venait d'arriver de Londres.

Le fait est que Mme Fribsby n'avait pu y tenir plus longtemps. Un jour, après avoir parlé avec son locataire du prochain départ de Pen, et le vicaire étant sorti pour aller donner une de ses dernières leçons à ce gentleman, Mme Fribsby avait communiqué à mistress Pybus, qui venait d'entrer par hasard avec mistress Speers, le violent soupçon, ou la presque certitude qu'il existait un attachement entre certain membre du clergé et certaine dame dont le méchant fils devenait tout à fait ingouvernable, et que certain mariage ne tarderait pas à avoir lieu.

Naturellement mistress Portman avait déjà découvert tout cela, quand on lui parla de cette affaire. Quel fin renard que ce vicaire ! Il était du bas clergé, et elle ne l'avait jamais

aimé. Et penser que mistress Pendennis se soit amouraché de lui, après avoir été mariée à un homme tel que M. Pendennis ! Elle put à peine rester cinq minutes chez Mme Fribsby, tellement elle était pressée de courir au presbytère pour faire part de cette nouvelle au docteur Portman.

Quand le docteur Portman apprit la chose, il fut si furieux contre son vicaire, que son premier mouvement fut de rompre avec M. Smirke et de le prier de porter ses services à quelque autre paroisse.

« Cette poule mouillée prétendre être digne d'une femme comme mistress Pendennis ! s'écria le docteur. Où donc s'arrêtera désormais l'impudence ?

— Elle est beaucoup trop vieille pour M. Smirke, répliqua mistress Portman. Eh ! la pauvre chère mistress Pendennis pourrait presque être sa mère.

— Vous choisissez toujours la raison la plus charitable, Betsy, cria le recteur. Une matrone avec un grand fils !... Elle ne peut songer à se remarier.

— Vous pensez que les *hommes* seuls doivent se remarier, docteur Portman, répliqua sa femme en se rengorgeant.

— O stupide vieille que vous êtes ! dit le docteur. Quand je ne serai plus, vous épouserez qui vous voudrez. Je laisserai des ordres à cet effet dans mon testament, ma chère ; et je léguerai une bague à mon successeur, et mon spectre viendra danser à votre noce.

— C'est cruel pour un ecclésiastique de parler ainsi, » repartit la dame avec un gémissement qu'elle tenait tout prêt.

Mais ces petites rafales avaient coutume de passer très-rapidement sur la surface du bonheur domestique du docteur, et étaient suivies d'un grand calme et d'un beau soleil. Le docteur adoptait, pour adoucir la figure refrognée de mistress Portman, un moyen qui fait beaucoup d'effet entre deux dignes personnes s'aimant sincèrement, et qui convient, je crois, au grison de soixante ans tout autant qu'il convenait, quarante ans auparavant, au jeune galant à la noire chevelure.

« Ne feriez-vous pas mieux, John, de parler à M. Smirke ? demanda mistress Portman.

— Une fois Pen à l'université, *cadit quæstio*, répliqua le docteur. Les visites de Smirke à Fair Oaks cesseront d'elles-

mêmes, et il ne sera pas besoin de tourmenter la veuve. Elle a assez d'ennuis sur les bras avec les affaires de ce sot jeune garnement, sans qu'on la tarabuste encore des commérages du pays. Tout cela n'est qu'une invention de cette folle de Fribsby.

— Contre qui je vous ai toujours prévenu, vous le savez bien, mon cher John, interrompit mistress Portman.

— Oui, vous l'avez fait; vous le faites très-souvent, m'amour, répliqua le docteur en riant. Ce n'est pas faute d'avertissements de votre part, assurément, que je me suis fait une opinion sur la plupart des femmes que nous connaissons. Mme Fribsby est une folle, qui aime les cancans, et il y en a d'autres qui sont comme elle. Mais elle est bonne pour les pauvres, elle prend soin de sa vieille mère, et elle va à l'église deux fois tous les dimanches. Quant à Smirke, ma chère.... »

Ici la figure du docteur prit, un moment, une expression comique, dont mistress Portman ne s'aperçut pas, car elle regardait par la fenêtre du salon, se demandant ce que mistress Pybus pouvait avoir à marchander encore de la volaille au marché, puisqu'elle en avait reçu de Livermore deux jours auparavant.

« Quant à Smirke, ma chère Betsy, me promettez-vous de ne répéter jamais à aucun mortel ce que je vais vous confier comme un profond secret ?

— Qu'est-ce, mon cher John?... Naturellement je ne le répéterai pas, répliqua la dame du recteur.

— Eh bien ! donc, je ne puis dire que ce soit un fait, entendez-vous ? Mais si vous appreniez que Smirke est en ce moment.... oui, et même depuis des années.... engagé à une jeune personne, à une miss.... une miss Thompson, si vous tenez au nom, qui demeure sur le communal de Clapham.... oui, sur le communal de Clapham, non loin de la maison de mistress Smirke, que deviendrait alors votre histoire au sujet de Smirke et de mistress Pendennis ?

— Pourquoi ne pas m'avoir dit cela plus tôt ? demanda la femme du docteur. Depuis quand le savez-vous ? Combien nous nous sommes trompés sur le compte de cet homme !

— Pourquoi me mêlerais-je des affaires d'autrui, ma chère ? répondit le docteur. Je sais garder un secret.... et peut-être

n'est-ce qu'une invention comme cette autre absurde histoire. Au moins, madame Portman, je ne vous aurais jamais dit celle-ci, si vous ne m'aviez conté l'autre, que je vous prie de contredire toutes les fois que vous l'entendrez répéter. »

Cela dit, le docteur entra dans son cabinet, et mistress Portman, voyant que la journée était remarquablement belle, pensa qu'il fallait profiter de ce temps pour faire quelques visites.

Le docteur, regardant par la fenêtre de son cabinet, vit bientôt sortir la femme de son cœur, parée de ses plus beaux atours. Elle traversa la place du marché, saluant les marchands à droite et à gauche et jetant un coup d'œil sur l'épicerie et entrepôt général qui faisait le coin. Puis, étant entrée dans London-Street (ci-devant Hog-Lane), elle s'arrêta une minute à la fenêtre de Mme Fribsby, et, considérant les modes qui y étaient exposées, parut se demander si elle entretrait. Mais elle passa outre et ne s'arrêta plus que lorsqu'elle eut atteint la petite porte verte et le jardin de mistress Pybus, à travers lesquels elle arriva au cottage de cette dame.

Là, naturellement, le docteur Portman perdit de vue sa femme.

« Oh! quel conte je lui ai dévidé! dit-il en lui-même. Le bon Dieu me pardonne! j'ai trompé la chair de ma chair et mon propre sang. Mais il ne faut plus de scandale, plus de commérages sur cette maison. Je dois y mettre fin et parler à Smirke. Je l'inviterai à dîner aujourd'hui même. »

Ayant un sermon à composer, le docteur se mit à l'œuvre et se laissa si bien entraîner par son travail, qu'il ne finit que vers les cinq heures de l'après-midi. Il se rendit alors au logis de M. Smirke, pour mettre à exécution ses intentions hospitalières vis-à-vis de ce gentleman. Il atteignit la porte de Mme Fribsby au moment même où le vicaire en sortait.

M. Smirke était magnifiquement vêtu, et, comme il marchait les pieds en dehors, il montrait une paire de bas de soie des plus élégants, travaillés à jour, et des escarpins supérieurement vernis. Sa cravate blanche était ornée d'un nœud d'une roideur splendide, et les boutons d'or de sa chemise brillaient sur la toile d'une blancheur sans tache. Ses cheveux étaient bouclés autour de son beau front. Avait-il em-

prunté les fers de Mme Fribsby pour leur donner cette gracieuse frisure? Son mouchoir de batiste blanche était parfumé de la plus délicieuse eau de Cologne.

« *O gracilis puer!* s'écria le docteur. Où portez-vous vos pas? Je voulais vous emmener dîner chez moi.

— Je suis invité à dîner à.... à Fair Oaks, » dit M. Smirke, non sans rougir un peu, et en secouant son mouchoir parfumé.

Puis, comme son poney l'attendait, il l'enfourcha et se mit à descendre la rue, en souriant d'un air niais. Il ne fut victime d'aucun accident ce jour-là, et il arriva à la demeure de mistress Pendennis avec son nœud de cravate dans l'ordre le plus parfait.

CHAPITRE XVII.

Qui termine la première partie de cette histoire

Le vicaire était allé, pour sa leçon quotidienne, à Fair Oaks, et se trouvait en haut dans le cabinet de Pen, prétendant étudier avec son élève, au commencement de cette même après-midi où mistress Portman, après ses affaires finies chez mistress Pybus, avait trouvé le temps si excessivement beau qu'elle continua sa promenade jusqu'à Fair Oaks, afin d'y rendre visite à sa chère amie.

Dans le cours de la conversation, la dame du recteur communiqua à mistress Pendennis et au major un très-grand secret relatif au vicaire : il ne s'agissait de rien moins que d'un attachement, un très-ancien attachement que, pendant longtemps, M. Smirke avait tenu tout à fait secret.

« Et à qui M. Smirke a-t-il donné son cœur? demanda mistress Pendennis d'un air superbe, quoiqu'elle fût un peu alarmée intérieurement.

— Eh! ma chère, répondit l'autre dame; dans les premiers temps qui suivirent son arrivée (il dînait alors très-souvent au presbytère), on disait que nous voulions lui faire épouser

Myra, et nous fûmes forcés de cesser de l'inviter. On prétendit ensuite qu'il en tenait pour une autre; mais, pour moi, j'ai toujours nié la chose, disant que vous....

— Que *moi!* s'écria mistress Pendennis. Le monde est bien impertinent pour sûr! M. Smirke est venu ici en qualité de précepteur d'Arthur, et je suis étonnée que quelqu'un ait osé parler ainsi....

— Sur mon âme, c'est *un peu* trop fort! dit le major, mettant de côté son journal et son binocle.

— Je ne puis souffrir cette mistress Pybus, continua Hélène avec indignation.

— Je lui ai dit que ce n'était pas vrai, reprit mistress Portman; je le lui ai toujours dit, ma chère; et à présent il se découvre que mon modeste gentleman est fiancé, Dieu sait depuis quand, à une jeune personne.... une miss Thompson, de Clapham. J'en suis enchantée pour ma part, et aussi à cause de Myra; car un vicaire non marié est toujours un sujet de désagrément dans une maison. Du reste, ce que je vous dis là est un secret; mais j'ai pensé bien faire de vous le confier, parce que cela peut éviter des contrariétés. Seulement, rappelez-vous, s'il vous plaît, de ne pas répéter un mot de cette histoire. »

Mistress Pendennis dit, avec une parfaite sincérité, qu'elle était très-heureuse d'apprendre cette nouvelle. Elle espérait que M. Smirke, qui était un homme bon et aimable, aurait une femme de mérite.

Et quand mistress Portman se fut retirée, Hélène et son frère parlèrent de la chose avec une grande satisfaction, la bonne dame se reprochant sa conduite hautaine vis-à-vis de M. Smirke, qu'elle évitait depuis quelque temps, au lieu de lui être reconnaissante des soins constants qu'il donnait à l'éducation d'Arthur.

« De la reconnaissance aux gens de cette sorte, dit le major, c'est très-bien; mais il ne faut pas de familiarité. Ce gentleman donne ses leçons et reçoit son argent comme tout autre maître. Vous êtes trop humble, ma bonne âme. Il faut des distinctions entre les rangs, et tout ce qui s'ensuit. Je vous ai dit déjà que vous étiez trop bonne pour M. Smirke. »

Mais Hélène n'était pas de cet avis. Et, maintenant qu'Arthur s'en allait, elle se rappela combien M. Smirke avait été

poli, toutes les commissions qu'il avait faites pour elle, les livres qu'il avait rapportés, la musique qu'il avait copiée, ses nombreux et aimables cadeaux, et enfin tout ce qu'il avait appris à Laure. Elle se reprocha dans son cœur son ingratitude pour le vicaire, et à ce point que, lorsqu'il descendit du cabinet avec Pen, et qu'il soupira dans le vestibule avant de partir, elle sortit, lui serra la main non sans rougir un peu, et le pria d'entrer dans le salon, où, dit-elle, on ne le voyait plus. Puis, comme il devait y avoir un assez bon dîner ce jour-là, elle invita M. Smirke à y prendre part. Et nous pouvons être assurés qu'il fut trop heureux d'accepter une aussi charmante invitation.

La nouvelle donnée par mistress Portman avait complètement tranquillisé Hélène sur ses doutes et ses craintes relativement à M. Smirke. Aussi fut-elle excessivement¹ bienveillante et gracieuse avec le vicaire durant le dîner, redoublant d'attentions peut-être parce que le major se montrait très-hautain et très-réservé avec le précepteur de son neveu. Quand le major Pendennis engagea Smirke à boire du vin, il lui parla comme un souverain eût fait à un des moindres de ses suivants, d'une façon si altière que Pen lui-même en rit, encore qu'il fût tout prêt, pour sa part, à être aussi vain que le plus grand nombre de jeunes gens.

Mais Smirke ne s'inquiétait pas des impertinences du major, tant qu'il jouissait de la bienveillance de son hôtesse, et il passa un temps délicieux à côté d'elle à table, déployant tout son talent de causeur pour lui plaire. Il parla à la fois en ecclésiastique et en homme du monde, du bazar de fantaisie et du grand *meeting* des missions, du dernier roman et de l'excellent sermon de l'évêque, ainsi que des fêtes fashionables de Londres au sujet desquelles il avait lu plusieurs articles dans les journaux. Enfin il ne négligea aucun des artifices par lesquels un théologien également enjoué et sérieux, qui a du goût pour la bonne société, une conduite irréprochable et un cœur sensible, peut chercher à se ren-

1. Le lecteur aura peut-être remarqué que l'adverbe *excessivement*, d'ailleurs très à la mode aujourd'hui, revient souvent dans ce roman. Ce n'est point parce qu'il est à la mode que nous l'employons, mais pour traduire le mot *exceedingly*, que M. Thackeray paraît affectionner singulièrement. (N. S.)

dre agréable à la personne sur laquelle se sont fixées ses affections.

Le major Pendennis sortit en bâillant de la salle à manger, presque aussitôt après que sa sœur et la petite Laure eurent quitté cette pièce.

« Quelle insupportable scie que cet homme, et comme il a bavardé ! dit le major.

— Il a été très-bon pour Arthur, qui l'aime beaucoup, répliqua mistress Pendennis. Je voudrais savoir ce que c'est que cette miss Thompson qu'il va épouser.

— J'ai toujours pensé que cet homme avait des vues sur une autre personne, reprit le major.

— Et sur qui donc ? demanda mistress Pendennis tout innocemment. Sur Myra Portman ?

— Sur Hélène Pendennis, s'il faut que vous le sachiez, répondit son beau-frère.

— Sur moi !... impossible ! dit Hélène, qui savait fort bien que tel avait été le cas. Son mariage sera une chose très-heureuse.... J'espère qu'Arthur ne va pas boire trop de vin. »

Or, Arthur n'était pas peu fier du privilège d'avoir les clefs de la cave ; et, se rappelant qu'il ne pourrait probablement plus dîner qu'un très-petit nombre de fois avec son cher ami Smirke, il avait monté une abondante provision de bordeaux pour l'usage de la société. Quand les vieux se furent retirés avec la petite Laure, il commença à faire voyager très-librement le vin entre le vicaire et lui-même.

Une bouteille ne tarda pas à rendre l'âme, et une seconde avait versé plus de la moitié de son sang, que les deux buveurs n'avaient encore passé guère plus d'une demi-heure ensemble. Pen, d'une voix rauque et d'un rire creux, avait vidé un grand verre à *la fausseté des femmes !* ajoutant d'un ton sardonique que le vin, du moins, était une maîtresse qui ne trompait jamais et chez qui l'homme trouvait toujours bon accueil.

Smirke répliqua avec douceur que, pour sa part, il connaissait des femmes qui étaient la vérité et la tendresse mêmes ; et, levant les yeux au plafond, avec un soupir comme s'il eût évoqué quelque personne chère, qu'il ne pouvait nommer, il prit son verre et le vida, et la liqueur vermeille commença à colorer ses joues.

Pen récita quelques vers qu'il avait faits dans la matinée, et par lesquels il s'apprenait à lui-même que la femme qui avait dédaigné son amour ne pouvait en être digne; qu'il s'éveillait de la fièvre délirante de la passion, et que naturellement, en ces circonstances, il allait quitter la créature trompeuse et sans cœur; qu'un nom qui avait jadis été fameux dans le pays pourrait bien s'y faire entendre de nouveau; et que, quoiqu'il ne pût jamais redevenir l'heureux et insouciant garçon qu'il était peu de mois auparavant, quoique son cœur ne pût recouvrer la paix dont il avait joui avant que l'amour l'eût rempli et que la douleur l'eût presque tué, quoique la mort lui fût personnellement aussi agréable que la vie, et qu'il fût tout prêt à dire adieu à ce monde, si ce n'est pour l'amour d'une bonne créature dont le bonheur dépendait de son propre bonheur à lui, cependant il espérait prouver qu'il était un homme digne de sa race, et qu'un jour la perfide serait amenée à connaître la grandeur du trésor et la noblesse du cœur qu'elle avait rejetés loin d'elle.

Pen, disons-nous, qui était un jeune poète très-excitabile, récita ces vers de sa voix sonore et mélodieuse, que l'émotion faisait alors trembler. Il avait une manière de rougir quand il était ainsi ému, et ses grands honnêtes yeux gris dénotaient une sensibilité si naturelle, si sincère et si noble, que miss Costigan, si elle avait eu un cœur, se fût nécessairement attendrie pour lui. Mais il est très-probable qu'elle était, comme il le disait, tout à fait indigne de l'affection qu'il lui avait prodiguée.

L'émotion qui agitait le jeune homme gagna le sentimental Smirke. Il saisit la main de Pen par-dessus les verres de vin et les assiettes de dessert. Il dit que ces vers étaient magnifiques, que Pen était un poète, un grand poète, et que sans doute, par une permission spéciale du ciel, il allait parcourir une glorieuse carrière dans le monde.

« Allez et prospérez, cher Arthur ! s'écria-t-il. Les blessures dont vous souffrez à présent ne sont que temporaires, et la douleur même que vous endurez purifiera et fortifiera votre cœur. J'ai toujours prédit les plus grandes et les plus belles choses de vous, dès que vous aurez corrigé quelques imperfections et faiblesses de votre caractère d'à présent.

Mais vous vous en tirerez, mon garçon, vous vous en tirerez. Et quand vous serez fameux et célèbre, comme je sais que vous le deviendrez, vous vous appellerez votre vieux précepteur et les premiers temps si heureux de votre jeunesse. »

Pen jura qu'il s'en souviendrait, et lui serra de nouveau la main par-dessus les verres et les abricots.

« Je n'oublierai jamais combien vous avez été bon pour moi, Smirke, dit-il. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans vous. Vous êtes mon meilleur ami.

— Le suis-je *réellement*, Arthur? » demanda Smirke en le regardant à travers ses lunettes.

Et son cœur se prit à battre si fort, qu'il lui sembla que Pen devait presque entendre ses battements.

« Mon meilleur ami, mon ami *pour toujours*, répondit Pen. Dieu vous bénisse, mon vieux! »

Et il vida d'un trait le dernier verre de la deuxième bouteille du fameux vin dont son père avait fait provision, que son oncle avait acheté, que lord Levant avait importé en Angleterre, et qui alors, comme un esclave indifférent, servait aux plaisirs de son présent propriétaire, et délectait son jeune maître.

« Nous allons boire une autre bouteille, mon vieux, dit Pen; oui, par Jupiter!... Hourra! le bordeaux ne fait pas de mal. Mon oncle me contait qu'il en avait vu boire cinq bouteilles à Shéridan, chez Brookes, outre une bouteille de marasquin. Ce vin est un des plus clairs d'Angleterre. J'en jure par Jupiter, il n'a pas son pareil. *Nunc vino pellite curas; cras ingens iterabimus æq....* Remplissez votre verre, vieux Smirke; vous en boiriez une demi-pièce, que cela ne vous ferait aucun mal. »

Et Pen se mit à chanter la chanson à boire du *Frei-schutz*.

Les fenêtres de la salle à manger étaient ouvertes, et sa mère se promenait lentement sur la pelouse au-dessous de ces fenêtres, tandis que la petite Laure regardait le coucher du soleil. La voix fraîche et mélodieuse du jeune homme arriva aux oreilles de la veuve, et son bon cœur se réjouit de l'entendre chanter.

« Vous.... vous prenez trop de vin, Arthur, dit doucement M. Smirke, vous vous excitez.

— Non, répliqua Pen. Les femmes vous portent à la tête, mais non pas ce breuvage. Remplissez votre verre, mon vieux, et buvons !... Smirke, mon cher, vous dis-je, buvons à *elle*.... à votre *elle*, entendez-vous, non pas à la mienne, dont je jure que je ne me soucie pas autant que d'un penny.... pas autant que d'un fétu.... certes, pas autant que d'un verre de vin. Parlez-nous de votre dame, Smirke ; je vous ai maintes fois entendu soupirer pour elle.

— Ah ! fit Smirke ; et son beau devant de chemise en baptiste, et ses boutons resplendissants furent soulevés par l'émotion qui agitait son cœur tendre et souffrant.

— Oh ! quel soupir ! s'écria Pen, se livrant à son hilarité. Remplissez votre verre, mon cher, et faites raison à ce toast. Vous ne pouvez refuser un toast ; jamais gentleman ne refuse un toast. Allons, à sa santé et à votre bonne chance ! et puisse-t-elle être bientôt mistress Smirke !

— Avez-vous dit cela ? demanda Smirke tout tremblant. Avez-vous réellement dit cela, Arthur ?

— Si je l'ai dit ? Sans doute que je l'ai dit. Videz votre verre. A la santé de mistress Smirke : hip, hip, hurra ! »

Smirke avala convulsivement son verre de vin, et Pen éleva le sien au-dessus de sa tête avec un tel hurra, que sa mère et Laure en furent étonnées sur la pelouse, et que son oncle, qui sommeillait sur son journal dans le salon, tressaillit et marmotta entre ses dents :

« Ce garçon boit trop ; Smirke, mettez le verre sur la table.

— J'en accepte l'augure, balbutia le rougissant vicaire. O mon cher Arthur, vous.... vous la connaissez....

— Quoi !... c'est Myra Portman ? Je vous souhaite du plaisir ; elle a la taille diablement grosse ; mais je vous souhaite du plaisir, mon vieux.

— O Arthur ! gémit de nouveau le vicaire, en hochant la tête, sans pouvoir parler.

— Je vous demande pardon.... fâché de vous avoir offensé ; mais elle a une grosse taille, vous le savez.... une diablement grosse taille, » ajouta Pen.

Évidemment, la troisième bouteille commençait à agir sur le jeune gentleman.

« Ce n'est pas miss Portman, dit l'autre d'une voix pleine d'angoisse.

— Est-ce quelqu'un de Chatteries, ou de Clapham?... quelqu'un d'ici? Non.... ce ne peut être la vieille Pybus? ce ne peut être miss Rolt, de la fabrique; elle n'a que quatorze ans.

— C'est une personne quelque peu plus âgée que moi, Pen, » s'écria le vicaire en levant les yeux sur son ami, et les laissant retomber ensuite, d'un air criminel, sur son assiette.

Pen partit d'un éclat de rire.

« C'est Mme Fribsby, par Jupiter! c'est Mme Fribsby.... Mme Frib, par les dieux immortels! »

Le vicaire ne put se contenir davantage.

« O Pen! s'écria-t-il, comment pouvez-vous supposer qu'une de ces.... de ces créatures plus qu'ordinaires que vous avez nommées exerce quelque influence sur ce cœur, lorsque je suis habitué à contempler chaque jour la perfection?... Je puis être insensé, je puis être follement ambitieux, je puis être présomptueux; mais, depuis deux ans, mon cœur n'est rempli que d'une seule image, et il n'a pas connu d'autre idole. Ne vous ai-je pas aimé comme mon fils, Arthur? Dites, Charles Smirke ne vous a-t-il pas aimé comme son fils?

— Oui, mon vieux, vous avez été très-bon pour moi, répondit Pen, dont toutefois l'affection pour son précepteur n'avait absolument rien de filial.

— Ma fortune, continua vivement Smirke, est à présent bornée, je l'avoue, et ma mère n'est pas aussi libérale qu'on le pourrait désirer; mais ce qu'elle a m'appartiendra à sa mort. Si elle apprenait que je dois épouser une dame de rang et de fortune, ma mère se montrerait généreuse; je suis sûr qu'elle se montrerait généreuse. Tout ce que j'ai, tout ce que j'hériterai dans la suite, et c'est au moins cinq cents livres sterling de rente, serait constitué sur la tête de ma femme, et....et.... sur votre tête à ma mort.... c'est-à-d....

— Que diable me chantez-vous là?... et qu'ai-je à faire de votre argent? s'écria Pen fort intrigué.

— Arthur! Arthur! s'écria l'autre d'un air éperdu; vous dites que je suis votre plus cher ami. Laissez-moi devenir mieux que cela. Oh! ne pouvez-vous voir que l'angélique créature que j'aime.... la plus pure, la meilleure des

femmes.... n'est autre que votre cher.... cher ange de.... mère?

— Ma mère! s'écria Arthur, se levant d'un bond, et dégrisé en un instant. Allons donc, Smirke, il faut que vous soyez fou!... Elle a sept ou huit ans de plus que vous.

— Vous trouvez que c'est là une objection, *vous!* » dit Smirke d'un ton piteux, et faisant naturellement allusion à l'objet de l'amour de Pen, lui aussi assez avancé en âge.

Le jeune homme comprit l'intention, et devint tout rouge.

« Les cas ne sont pas semblables, Smirke, reprit-il, et vous eussiez pu m'épargner cette allusion. Un homme peut oublier son rang, et élever jusqu'à lui n'importe quelle femme; mais permettez-moi de vous dire que nos positions sont tout à fait différentes

— Comment l'entendez-vous, Arthur? demanda tristement le vicaire, qui baissait le ton, parce qu'il sentait que son arrêt allait être prononcé.

— Comment je l'entends? répéta Arthur. Je l'entends comme je le dis. Mon précepteur, *mon précepteur* n'a pas le droit de demander la main d'une dame du rang de ma mère. C'est un abus de confiance. Je dis que c'est une licence que vous prenez, Smirke, oui, une licence! Comment je l'entends? en vérité!

— O Arthur! » dit le vicaire, commençant à pleurer, les mains jointes et le visage consterné.

Mais Arthur frappa du pied, et se mit à tirer le cordon de la sonnette.

« Qu'il ne soit plus question de cela!... Nous allons prendre une tasse de café, s'il vous plaît, » dit-il d'un air majestueux.

Et le vieux sommelier ayant répondu au coup de sonnette, Arthur le pria d'apporter le café.

John dit qu'il venait de le servir dans le salon, où le major demandait M. Arthur; et le vieillard regardait avec étonnement les trois bouteilles vides.

Smirke dit qu'il préférait ne pas.... ne pas aller au salon. A quoi Arthur répondit avec hauteur:

« Comme il vous plaira. »

Puis il ordonna de seller le cheval de Smirke et de l'amener à la porte.

Le pauvre homme dit qu'il savait le chemin de l'écurie, et qu'il chercherait lui-même son poney. Et il alla dans le vestibule, où il mit tristement son pardessus et son chapeau.

Pen le suivit nu-tête.

Hélène se promenait encore sur la molle pelouse, tandis que le soleil se couchait. Le vicaire se découvrit, la salua en manière d'adieu, et s'avança ensuite vers la porte qui s'ouvrait sur la cour de l'écurie. Pen et lui disparurent par cette porte.

Smirke connaissait assez bien, comme il avait dit, le chemin de l'écurie; mais il mania les sangles de la selle d'un air si maladroit, que Pen l'attacha pour lui, ainsi que la bride. Il mena aussi le poney dans la cour. Le jeune homme fut touché de la douleur que trahit la figure du vicaire quand il monta à cheval. Pen lui tendit la main, que Smirke serra fortement en silence.

« Smirke, dit-il d'une voix émue, pardonnez-moi si je vous ai dit quelque chose de blessant; car vous avez toujours été bien, bien bon pour moi. Mais la chose ne se peut pas, mon vieux, la chose ne se peut pas. Soyez homme, et que Dieu vous bénisse! »

Smirke inclina la tête sans mot dire, et sortit par la grille de la loge.

Pen le suivit du regard pendant quelques minutes, jusqu'à ce qu'il eût disparu sur la route, et que le bruit des pas du poney eût cessé de se faire entendre.

Hélène attendait sur la pelouse le retour de son fils. Elle écarta les cheveux qui tombaient sur son front et le baisa tendrement. Elle craignait qu'il n'eût bu trop de vin. Pourquoi M. Smirke était-il parti sans prendre le thé?

Pen la regarda d'un air rayonnant de gaieté.

« Smirke est indisposé, » répondit-il en riant.

Depuis longtemps Hélène n'avait vu son fils en aussi joyeuse humeur.

Il passa le bras autour de la taille de sa mère et se promena avec elle sur la pelouse, devant la maison. Laure se mit à tambouriner à la fenêtre du salon, d'où elle leur faisait des signes en riant.

« Arrivez, arrivez, vous deux, s'écria le major Pendennis. Votre café va être tout froid. »

Quand Laure fut couchée, Pen, à qui il tardait de dire son secret, le lança enfin comme une bombe et raconta la triste mais risible scène qui s'était passée. Hélène rougit beaucoup en entendant ce récit; mais ce coloris allait très-bien à sa figure pâle, et Arthur jouit malicieusement de l'embarras qu'elle montrait.

« Peste soit de l'impudence de ce drôle ! dit le major Pendennis en prenant son flambeau. Où s'arrêtera l'assurance de ces gens-là ? »

Ce soir-là, Pen et sa mère eurent une longue conversation, pleine d'amour, de confiance et de rire; et le jeune homme dormit d'un sommeil plus profond, et se réveilla plus tranquille qu'il n'avait fait depuis des mois.

Avant de quitter Chatteries, ce grand M. Dolphin n'avait pas seulement signé un engagement avantageux pour miss Fotheringay, mais encore il lui avait laissé une somme d'argent pour payer les dettes que la petite famille pouvait avoir contractées durant son séjour en cette ville. Et si ces dettes n'étaient pas considérables, il faut l'attribuer à l'économe administration de la comédienne. Le petit compte du marchand de liqueurs, que le major Pendennis avait réglé, était la principale dette du capitaine Costigan; mais, quoique le capitaine eût alors parlé de rembourser jusqu'au dernier farthing de cette somme, il ne paraît pas avoir jamais exécuté sa menace, et il faut dire que les lois de l'honneur ne lui en faisaient nullement un devoir.

Quand miss Costigan eut payé toutes les notes jusqu'au dernier schelling, elle remit à son père le surplus de la somme. Le capitaine se répandit en hospitalités à tous ses amis, et donna plus de pommes et de pains d'épices que jamais aux petits Creed; de sorte que la veuve Creed eut toujours en vénération la mémoire de son locataire, et que les petits pleurèrent amèrement lorsqu'il s'en alla. En un mot, il ménagea si bien l'argent, qu'en peu de jours il l'eut entièrement dépensé, et qu'il se vit obligé de tirer sur M. Dolphin pour la somme nécessaire aux frais du voyage, quand arriva le temps de leur départ.

Dans une auberge de ce chef-lieu de comté, se réunissait chaque semaine une société joyeuse, presque tumultueuse,

de gentlemen qui s'appelaient les Boucaniers. Quelques-uns des esprits d'élite de Chatteries appartenaient à ce club joyeux. Graves, l'apothicaire (jamais meilleur vivant ne prit une pipe entre ses lèvres) ; Smart, l'habile et spirituel peintre de High-Street ; Croker, un excellent commissaire-prieur, et l'implacable Hicks, éditeur depuis vingt-trois ans du *Champion*, *Chronique du comté de Chatteries*, étaient de l'équipage des Boucaniers. Bingley, le directeur du théâtre, aimait à se joindre à eux le samedi soir, toutes les fois que sa femme le lui permettait.

Costigan aussi avait été quelquefois Boucanier. Mais un manque de ponctualité dans les paiements l'avait récemment un peu exclu de la société, où il était exposé aux remarques désagréables de l'aubergiste. Celui-ci prétendait qu'un Boucanier qui ne payait pas son écot était absolument indigne de faire partie des bandits de mer. Mais lorsque les *Niers* (c'était le nom que les clubistes se donnaient familièrement et pour abrégé), lorsque les *Niers* surent que miss Fotheringay avait signé un brillant engagement, une grande révolution de sentiments s'opéra dans le club, relativement au capitaine Costigan. Solly, *mon hôte* de la taverne des Raisins (je n'ai pas besoin de dire que jamais plus digne compère n'avait trôné derrière un comptoir), apprit un soir aux gentlemen de la salle des Boucaniers avec quelle noblesse le capitaine s'était comporté, avait fait sa tournée dans Chatteries et payé toutes ses dettes, y compris les trois livres et quatorze schellings qu'il lui devait à lui-même. Il déclara que Cos était un brave homme, un parfait gentleman, et que lui, Solly, l'avait toujours tenu pour tel. Finalement il agit si bien sur les sentiments des Boucaniers, que ceux-ci se résolurent à donner un dîner au capitaine.

Le banquet eut lieu le soir du dernier jour que Costigan passa à Chatteries, et fut servi à la manière accoutumée de Solly. Un bon et franc dîner, à la vieille mode anglaise, fut préparé par mistress Solly ; et dix-huit gentlemen environ s'assirent autour du repas fumant. M. Jubber, l'illustre marchand de nouveautés de High-Street, occupait le fauteuil de président, ayant à sa droite le convive distingué que fêtait le club. L'habile et solide Hicks remplissait, en cette occasion, les fonctions de *oroupiér*. La plupart des membres du club

étaient présents, et H. Foker, esq., ainsi que Spavin, esq., amis du capitaine Costigan, participaient à la fête.

La nappe ayant été enlevée, le président dit : « Costigan, il y a du vin, si vous l'aimez. » Mais le capitaine préférant le punch, cette liqueur fut votée par acclamation. Puis, *Non nobis* ayant été chanté d'une manière admirable par MM. Bingley, Hicks et Bullby (ce dernier du chœur de la cathédrale, le plus jovial convive qui ait jamais sablé un verre de vin ou vidé un bol de punch), le président porta *la santé du roi!* qui fut bue avec le *loyalisme* bien connu des habitants de Chatteries. Ensuite, sans autres circonlocutions, il proposa celle de « notre ami, le capitaine Costigan ! »

Après que les enthousiastes vivat qui retentirent au sein du vieux Chatteries se furent apaisés, le capitaine Costigan se leva pour répondre et fit un *speech* de vingt minutes, durant lequel il fut, à diverses reprises, maîtrisé par ses émotions.

Le brave capitaine dit qu'on devait lui pardonner son incohérence, parce qu'il avait le cœur trop plein pour parler. Il quittait une cité célèbre par son antiquité, son hospitalité, la beauté de ses femmes, la noble fidélité, la générosité et la joyeuseté de ses hommes. (Applaudissements.) Il quittait cette antique et vénérable cité, à laquelle, tant que sa *mémouare* tiendrait bon, il ne songerait jamais sans la plus tendre émotion, pour se rendre dans une *métraupole* où les talents de sa fille allaient avoir libre carrière, et où il veillerait sur elle comme un ange gardien. Il n'oublierait jamais que c'était à Chatteries qu'elle avait acquis les talents qu'elle allait exercer dans une autre sphère, et, au nom de sa fille comme en son propre nom, Jack Costigan remercia les membres du club et les bénit.

Le *speech* du brave officier fut accueilli par de formidables applaudissements.

M. Hicks, croupier, proposa, d'une manière brillante et énergique, la santé de miss Fotheringay.

Le capitaine Costigan fit ses remerciements par un discours plein de sentiment et d'éloquence.

M. Jubber porta un toast au drame et au théâtre de Chatteries.

M. Bingley voulut se lever ; mais il fut prévenu par le ca-

pitaine Costigan, qui remercia la société, parce qu'il était depuis longtemps attaché au théâtre, et aussi à cause de sa fille. Il dit qu'il avait été en garnison à Malte et à Gibraltar, et qu'il avait assisté à la prise de Flessingue. Le duc d'York était un protecteur du drame; et il avait eu, lui Costigan, l'honneur de dîner plusieurs fois avec Son Altesse Royale et avec le duc de Kent; et le duc d'York avait, à juste titre, été surnommé l'ami du soldat.

On but ensuite à l'armée, et ce fut encore le capitaine Costigan qui remercia.

Dans le cours de la soirée, il chanta ses plus fameuses chansons : *le Déserteur*, *le Shan Van Voght*, *le petit Cochon sous le lit*, et *la Vallée d'Avoca*. Cette soirée fut un grand triomphe pour lui; elle se termina. Tous les triomphes et toutes les soirées ont une fin.

Et le jour suivant, miss Costigan ayant pris congé de tous ses amis, s'étant réconciliée avec miss Rouncy, à qui elle laissa un collier et une robe de satin blanc; le jour suivant, disons-nous, le capitaine et miss Costigan se trouvèrent dans la voiture *la Concurrence*, lorsqu'elle passa devant la grille de la loge de Fairoaks; et Pendennis ne les vit même pas.

Tom Smith, le conducteur, montra Fairoaks à M. Costigan, qui était assis sur la banquette, exhalant une odeur de grog au rhum. Le capitaine dit que c'était un triste endroit, et ajouta :

« C'est le château de Costigan, dans le comté de Mayo, qu'il faudrait voir, mon garçon ! »

Et Tom répliqua qu'il aurait grand plaisir à le voir.

Ils étaient partis, et Pen ne les avait même pas vus ! il n'apprit leur départ qu'en le voyant annoncé le lendemain dans le journal du comté, et aussitôt il prit au galop le chemin de Chatteries, pour savoir la vérité.

Et en vérité, ils étaient partis ! Un carton avec ces mots : « Appartement à louer, » pendait à la chère petite fenêtre familière. Pen monta précipitamment à la chambre, et la parcourut du regard; il resta assis, Dieu sait combien de temps, à la vieille fenêtre qui donnait sur le jardin du doyenné, et par laquelle il avait si souvent regardé avec Emily. Il entra, frappé d'une sorte de terreur, dans la petite chambre

à coucher déserte. Elle était dégarnie, prête pour de nouveaux locataires; la glace qui avait reflété le charmant visage de miss Costigan reluisait dans l'attente d'une autre figure; les rideaux, pliés en carré, gisaient sur le petit lit, sur lequel Pen se jeta, et plongea la tête dans l'oreiller inoccupé.

Laure avait filé une bourse où mistress Pendennis avait mis quelques souverains, et Pen l'avait trouvée ce matin même sur sa toilette; il en donna un au petit domestique qui avait coutume de servir les Costigan, et un autre aux enfants, parce qu'ils dirent qu'ils aimaient beaucoup miss Fotheringay. Il n'y avait que peu de mois qu'il était entré pour la première fois dans cette chambre, et pourtant des années lui semblaient s'être écoulées depuis cette époque. Il comprit que tout était fini. Manquer de la voir au passage de la voiture, cela même n'avait-il pas quelque chose de fatal? Le pauvre garçon se sentait las, fatigué, complètement misérable et isolé.

A l'air de Pen quand il rentra, sa mère vit qu'*Elle* était partie. Désormais, lui aussi avait hâte de s'enfuir, comme d'autres personnes, des environs de Chatteries. Le pauvre Smirke avait besoin de s'éloigner pour ne plus voir la séduisante veuve; Foker commençait à se lasser de Baymouth, et pensait que quelques soupers en compagnie d'amis, à Saint-Boniface, ne seraient pas désagréables; et le major Pendennis! c'est à lui qu'il tardait de s'en aller, pour chasser le faisan à Stillbrook, et se débarrasser de tous ces ennuis et de toutes ces tracasseries de village.

La veuve et Laure se mirent vivement à préparer l'équipement de Pen, et elles remplirent plusieurs malles de ses livres et de son linge. Hélène écrivit le nom d'Arthur Pendennis, esq., sur des cartes, qui furent dûment clouées sur les caisses, et qu'elle et Laure contemplaient avec des yeux rêveurs et pleins de larmes.

Ce ne fut que longtemps, bien longtemps après son départ, que Pen se rappela combien l'affection de ces femmes avait été tendre et constante, et combien égoïste sa propre conduite.

Elle est bientôt arrivée, la nuit où la malle, aux lanternes flamboyantes et au cornet sonore, s'arrête devant la grille de

la loge de Fairoaks. Les effets de Pen et de son oncle sont hissés sur le sommet de la voiture, dans laquelle nos deux voyageurs entrent aussitôt après; Hélène et Laure se tiennent sous les arbres toujours verts du jardin; les lanternes de la malle éclairent leurs figures. Le conducteur crie : « En route ! » Un moment après, la voiture est emportée en avant; les lanternes disparaissent, et le cœur et les prières d'Hélène s'en vont avec elles. Ses saintes bénédictions suivent son fils à son départ. Il a quitté le nid maternel où il s'impatientait, et où, après son tout premier essor, il était revenu blessé et sanglant; il a hâte de s'éloigner de nouveau et d'essayer ses ailes inquiètes.

Que la maison semble solitaire sans lui ! Les malles, attachées par des cordes, et les caisses pleines de livres sont là dans son cabinet désert. Laure demande la permission de coucher dans la chambre d'Hélène, et, quand elle s'y est endormie à force de pleurer, la mère s'en va doucement dans celle de Pen, et s'agenouille à côté du lit qu'éclairent les rayons de la lune; et là, elle prie pour son fils, comme les mères seules savent prier. Pen sait que les pures bénédictions de sa mère le suivent, tandis qu'il est emporté au loin.

CHAPITRE XVIII.

Alma mater.

Tout homme, quelque courte ou inglorieuse qu'ait été sa carrière académique, se rappelle nécessairement avec une tendre bienveillance les jours passés à l'Université, et les camarades du temps jadis. Le jeune homme ne fait que de commencer la vie, les lisières de son enfance viennent d'être coupées, et il a toutes les nouvelles joies, tous les honneurs nouveaux de la liberté. Il ne songe pas encore aux soucis, ni à la mauvaise santé, ni aux fourberies du monde, ni à la pauvreté, ni au désappointement que lui apportera le jour de demain. La pièce n'a pas été jouée assez souvent pour qu'il

en soit fatigué ; et, bien que le plaisir soit, comme nous le répétons sans cesse machinalement, un plat et amer breuvage, qu'il était pur et brillant, ce premier verre de la pétillante liqueur ! Comme l'adolescent se précipite sur la coupe, et avec quelle sauvage avidité il boit !

Les vieux épicuriens, à qui on a retranché les plaisirs de la table, et qui sont réduits à l'œuf poché et au verre d'eau, aiment à voir des gens qui ont bon appétit ; et comme, à une pantomime, la meilleure chose, après l'amusement qu'on y trouve soi-même, c'est de voir des enfants s'y amuser, j'espère qu'il n'y a pas, pour l'homme, d'âge ni d'expérience où il devienne un philosophe à ce point rechigné, qu'il ne se réjouisse pas à la vue d'un jeune homme.

Revenant, il y a quelques semaines, d'une courte visite à l'antique université d'Oxbridge, où mon ami, M. Arthur Pendennis, a passé quelque temps de sa vie, je me trouvai en chemin de fer, assis à côté d'un jeune homme, alors étudiant de Saint-Boniface. Il avait obtenu un *exeat* sous un prétexte quelconque, et s'enfuyait vers Londres, où il comptait passer la journée. Il ne discontinua pas de bavarder depuis le commencement du voyage jusqu'à la fin, qui arriva beaucoup trop tôt pour moi, car je ne me lassai pas davantage d'écouter les plaisanteries et le joyeux rire de l'honnête garçon. Lorsque nous fûmes entrés dans la gare, il ne lui fallut pas moins qu'un cabriolet de Hansom, pour être plutôt en ville, et se plonger dans les plaisirs qui l'y attendaient ; et, lorsqu'il se vit emporter rapidement, sa bonne figure rayonna de joie. Quant à l'humble serviteur du lecteur, comme je n'avais qu'un petit sac de nuit, je montai sur l'omnibus, où je m'assis très-satisfait entre un colporteur juif, qui fumait d'exécrables cigares, et un laquais qui prenait soin d'un caniche. Lorsque notre chargement de voyageurs et de bagages fut au complet, le cocher mit enfin ses chevaux au pas. Nous n'étions pas pressés d'arriver en ville, nous autres ; nul de nous n'avait particulièrement hâte de se précipiter dans cette Babylone enfumée ; nul ne songeait à dîner au club ce soir, ni à danser au Casino. Encore un petit nombre d'années, et mon jeune ami du chemin de fer ne sera pas plus empressé que nous.

Il n'y avait pas de chemin de fer de fait quand Arthur

Pendennis se rendit à la fameuse université d'Oxbridge; mais il voyagea dans une excellente diligence, chargée intérieurement et extérieurement de *dons*¹, d'étudiants de seconde année, et de jeunes conscrits sur le point d'entrer à l'Université, et qui étaient sous la garde de leurs pères ou tuteurs. Un gros vieux gentleman de la Cité, en bas gris, qui était assis dans l'intérieur, à côté du major Pendennis, et qui avait en face de lui son fils, au visage blême, fut extrêmement effrayé en apprenant que la voiture était menée, depuis l'avant-dernier relais, par le jeune M. Foker, du collège de Saint-Boniface. Foker était l'ami de tout le monde, y compris les cochers, et savait conduire aussi bien que Tom Hicks lui-même. Pen, perché sur l'impériale, examinait, avec grand plaisir et grande curiosité, la voiture, les voyageurs et le pays; son cœur bondit de joie, lorsque la fameuse Université fut en vue, et que le magnifique panorama des vieilles tours et tourelles, avec les grands ormes et la rivière étincelante, se déroula devant lui.

Pen avait passé quelques jours chez son oncle, le major, dans son logement de Bury-Street, avant qu'ils se missent en route pour Oxbridge. Le major Pendennis trouva que la garde-robe de son neveu avait besoin d'être renouvelée, et Arthur ne s'opposa aucunement à un dessein qui devait lui donner des habits et des gilets neufs. Il n'y eut pas de fin aux sacrifices que le généreux oncle s'imposa pour le jeune homme. Londres était terriblement désert, et le trottoir de Pall-Mall abandonné; les jaquettes rouges mêmes avaient quitté la ville; à peine découvrait-on une figure aux fenêtres des clubs. Le major conduisit son neveu dans un ou deux de ces hôtels déserts, et inscrivit le nom du jeune étudiant sur la liste des candidats de l'un d'eux. Cette gracieuseté de son tuteur causa un plaisir excessif à Arthur. Ce fut avec un frémissement d'immense satisfaction qu'il lut, dans le volume de parchemin, son nom et ses qualités : « Arthur Pendennis, esquire, de Fair Oaks-Lodge, comté de..., et du collège de Saint-Boniface d'Oxbridge; proposé par le major Pendennis, et appuyé par le vicomte Colchicum. »

1. On appelle *Don*, par plaisanterie, un étudiant qui n'a plus qu'une année à passer à l'Université.

« Le vote pour votre admission aura lieu dans trois ans environ : d'ici là vous aurez pris votre grade, » lui dit son tuteur.

Pen aurait voulu que les trois années fussent déjà écoulées, et il contempla les salles revêtues de stuc, les grandes bibliothèques et les vastes salons comme étant déjà sa propriété. Le major rit sous cape à la vue de l'air important du naïf jeune homme, lorsqu'il sortit fièrement du club.

Foker et Pen se rendirent un jour à Greyfriars dans le cabriolet du premier, et refirent connaissance avec quelques-uns de leurs vieux condisciples. Les élèves s'approchèrent en foule du cabriolet arrêté à la porte du collège, et admirèrent le bel alezan, ainsi que la culotte collante et la livrée du tigre Stoopid. La cloche de la classe du soir se fit entendre pendant que les deux amis se pavanaient dans la cour des récréations, causant avec leurs vieux camarades. Le terrible docteur vint à passer pour entrer en classe, sa grammaire latine à la main. A sa vue, Foker s'esquiva d'un air gêné; mais Pen s'approcha en rougissant et serra la main du dignitaire. Il rit en voyant cette grammaire latine non oubliée, qui tant de fois avait giflé ses oreilles; mais il était généreux, d'un bon caractère, et en un mot parfaitement infatué et satisfait de lui-même.

Ils visitèrent ensuite la brasserie paternelle. La fameuse bière de Foker se fabrique dans un énorme pâté de bâtiments, non loin de Greyfriars; et, dans le voisinage, le nom de cette célèbre maison de commerce se trouve peint en lettres d'or sur une innombrable quantité d'enseignes de tavernes occupées par ses vassaux. Le respectable plus jeune associé, qui était le directeur de la brasserie, en fit les honneurs au jeune *lord des cuves* et à son ami, et leur servit, dans des flacons d'argent, du porter si fort, que vous eussiez cru que non-seulement ces jeunes gens, mais encore le cheval même de M. Harry Foker, étaient sous l'influence de cette boisson capiteuse. Cet animal courut vers leur maison, située dans le *West-end*¹, d'un pas si rapide qu'il mit en danger les échoppes des marchandes de pâtisserie et ces femmes elles-mêmes dans les carrefours, fit heurter le marchepied du cabriolet

1. La partie occidentale et le plus beau quartier de Londres.

contre les bornes des coins de rue, et secoua terriblement Stoopid debout sur sa planche.

Le major était enchanté quand Pen se trouvait avec son jeune ami. Il écoutait avec le plus grand intérêt les naïves histoires de Foker. Il donna aux deux jeunes gens un dîner fin au café de Covent-Garden, d'où ils allèrent ensuite au spectacle. Mais il fut surtout satisfait quand M. Foker et lady Agnès sa femme, qui se trouvaient par hasard à Londres, prièrent gracieusement le major Pendennis et M. Arthur Pendennis de leur accorder le plaisir de leur société à dîner dans Grosvenor-Street.

« Ayant obtenu l'entrée de la maison de lady Agnès Foker, dit-il à Pen d'un ton d'affectueuse solennité digne d'une si grave circonstance, il convient, mon cher enfant, que vous la conserviez. Il faut vous rappeler et ne jamais négliger de faire votre visite dans Grosvenor-Street toutes les fois que vous arriverez à Londres. Je vous recommande d'étudier attentivement, dans Debrett, les alliances et la généalogie des comtes de Rosherville, et, s'il est possible, de faire quelque petite allusion à l'antiquité de cette famille, de dire quelque chose d'historique, de gentil, de flatteur, ce qui vous sera facile, à vous qui avez l'imagination poétique. M. Foker lui-même est un digne homme, quoiqu'il ne soit pas d'une illustre naissance et qu'il n'ait même pas beaucoup d'éducation. Il regarde comme un devoir de faire circuler du porter de famille après dîner; ne le refusez sous aucun prétexte : j'en boirai moi-même, bien que toute espèce de bière m'incommode furieusement. »

Et cet héroïque martyr se sacrifia en effet, comme il l'avait dit, le jour du dîner, quand le vieux M. Foker, assis au haut bout de la table, fit sa plaisanterie accoutumée sur la fameuse bière de Foker. Je suis sûr que, tous tant que nous sommes, nous aurions pris plaisir à voir la grimace du major, lorsque le digne vieux gentleman fit son antique facétie.

Lady Agnès, engouée de Harry, était la plus tendre des mères, et, sinon une des plus sages, du moins une des meilleures femmes du monde. Elle accueillit l'ami de son fils avec une grande cordialité; mais Pen fut fort étonné de l'entendre parler des sérieuses études que poursuivait alors son Harry bien-aimé, et qui, craignait-elle, pouvaient nuire à sa

chère santé. Quelques-uns de ces propos firent pouffer de rire le vieux Foker, et le fils de la maison cligna de l'œil d'une manière très-significative pour son ami. Quant à lady Agnès, elle raconta l'histoire de son fils depuis sa plus tendre enfance : toutes les choses étonnantes qu'il eut à souffrir de la rougeole et de la coqueluche, comment il faillit se noyer, et l'épouvantable tyrannie dont il fut victime en cet horrible collège où M. Foker avait voulu le mettre, parce qu'il y avait été élevé lui-même ; jamais elle ne pardonnerait à cet abominable docteur, non jamais. Lady Agnès, disons-nous, ayant ainsi parlé de son fils pendant une heure entière, déclara que les deux messieurs Pendennis étaient des hommes fort aimables ; et quand, avec le second service, arrivèrent les faisans, que le major loua comme les plus beaux oiseaux qu'il eût jamais vus, cette dame dit qu'ils venaient de Logwood (le major le savait fort bien), et elle exprima l'espoir que ces messieurs viendraient tous deux la voir dans cette campagne à Noël, ou lorsque le cher Harry serait à la maison pour les vacances.

« Dieu vous bénisse, mon cher enfant ! dit Pendennis à Arthur quand ils allumèrent leurs chandelles dans Bury-Street, au moment d'aller se coucher. Vous avez fait très-gentiment et très-à propos cette petite allusion à la bataille d'Azincourt, où un des Rosherville se distingua, quoique lady Agnès ne l'ait pas trop comprise ; mais c'était excessivement bien pour un débutant. Toutefois, soit dit en passant, il ne faut pas tant rougir ; et je vous conjure, mon cher Arthur, de vous rappeler toute votre vie qu'avec une *entrée*¹, une bonne *entrée*, entendons-nous bien, il vous est tout aussi facile de voir la bonne société que la mauvaise ; et que, lorsqu'un homme est convenablement présenté, il ne lui en coûte pas plus de peines ni de *soins* pour se tenir sur un bon pied dans les meilleures maisons de Londres que pour dîner chez un avocat de Bedford-Square. Rappelez-vous cela quand vous continuerez vos études à Oxbridge ; et, pour l'amour du ciel, soyez très-scrupuleux en fait de connaissances. Le *premier pas* dans la vie est le plus important de tous.... Avez-vous écrit à votre mère aujourd'hui?... Non?... Eh bien, écrivez-lui

1. Les mots en italiques sont en français dans le texte anglais.

avant de vous en aller, et puis vous prierez M. Foker de vous donner sa signature¹ : cela flattera la famille. Bonne nuit. Dieu vous bénisse ! »

Pen écrivit à sa mère un narré fort plaisant de ses faits et gestes à Londres, du spectacle, de sa visite au vieux collège et à la brasserie, et du dîner chez M. Foker. Cependant Hélène, le cœur plein d'un amour et d'une tendresse ineffables pour son fils, disait ses prières dans sa maison solitaire de Fair Oaks. Elle et Laure lurent et relurent bien des fois cette lettre et celles qui suivirent, et elles la commentèrent selon l'habitude des femmes. C'était le premier pas que Pen faisait dans la vie. Ah ! quel dangereux voyage que celui-là ! Le plus brave peut broncher, et le plus fort échouer en chemin. Voyageur, mon frère, puissiez-vous trouver un bras ami pour vous soutenir sur la route, et puissent-ils aussi avoir le secours d'une main amie, ceux qui tombent à vos côtés ! Puisse la Vérité vous servir de guide, la Miséricorde vous pardonner à la fin du voyage, et l'Amour vous accompagner toujours ! Sans cette lampe de l'amour, combien le voyageur serait aveugle, et combien sombre et triste serait le voyage !

La diligence s'arrêta donc devant la vieille et confortable hôtellerie du Tranchoir, qui se trouve dans la grand'rue d'Oxbridge ; et, pour la première fois de sa vie, Pen vit, avec une joie avide, des étudiants en robe circuler dans les rues ; pour la première fois il entendit tinter les cloches des chapelles (à Oxbridge, les cloches tintent depuis l'aurore jusqu'au chant du soir) ; pour la première fois il contempla les tours et les tourelles qui s'élevaient calmes et majestueuses au-dessus des pignons et des vieux toits de cette ville aussi simple qu'affairée.

Il y avait eu déjà des communications, au sujet de Pen, entre le docteur Portman et M. Buck, directeur du collège Saint-Boniface, sur le registre duquel Pen était inscrit. Et, dès que le major Pendennis eut arrangé son extérieur de manière à faire une impression avantageuse sur le chef de Pen, oncle et neveu descendirent la grand'rue, dépassèrent

1. Pour avoir la franchise du port, à la poste.

la grande porte et le beffroi du collège Saint-Georges, et arrivèrent, suivant les renseignements qu'on leur avait donnés, à Saint-Boniface. Le cœur de Pen se remit à battre, lorsqu'ils entrèrent par le guichet de la vénérable porte tapissée de lierre. Cette porte est surmontée d'un dôme antique presque tout couvert de plantes grimpantes, et ornée de l'effigie du saint qui donne son nom au collège, ainsi que de nombreux écussons aux armes de ses nobles et royaux bienfaiteurs.

Le concierge leur indiqua, à l'angle du carré long, une bizarre vieille tour, par laquelle on arrivait à l'appartement de M. Buck. Les deux gentlemen traversèrent le square, dont les principaux traits se gravèrent aussitôt et pour toujours dans la mémoire de Pen : la jolie fontaine dont les eaux jouaient au milieu de l'épais gazon, les hautes fenêtres et les contre-forts de la chapelle qui s'élevait à droite, le réfectoire avec sa lanterne conique et sa grande fenêtre en saillie, le corps de logis servant d'habitation, et de la porte duquel le maître sortait majestueux dans sa robe de soie frémissante ; enfin les cheminées sculptées, les tourelles grises et les bizarres pignons brisant la monotonie des lignes des appartements d'alentour : tous ces détails, les yeux de M. Pen les saisirent avec l'avidité qui appartient aux premières impressions. Quant au major Pendennis, il les examina avec le calme d'un gentleman qui ne s'inquiète pas du pittoresque, et dont la vue est quelque peu obscurcie par l'éclat du trottoir de Pall-Mall.

Saint-Georges est le plus grand collège de l'université d'Oxford, avec ses quatre vastes carrés, son magnifique réfectoire et ses superbes jardins ; et les Georgiens, comme s'appellent les étudiants, portent des robes d'une coupe particulière, et ne se donnent pas de petits airs de supériorité sur tous les autres étudiants. Le petit Saint-Boniface n'est qu'un chétif ermitage en comparaison du colosse, son voisin. Mais, malgré sa petitesse, il a toujours conservé une bonne réputation dans l'Université. Le *ton* y est excellent ; les meilleures familles de certains comtés envoient depuis un temps immémorial leurs jeunes gens à Saint-Boniface ; ses bénéfices sont d'une bonté remarquable et les places de *fellow*, ou d'agrégé, très-faciles. Les élèves de Saint-Boniface ont eu

plus que leur part des honneurs universitaires : leur barque était la troisième sur la rivière ; le chœur de leur chapelle ne le cède même pas à celui de Saint-Georges ; et l'ale de Saint-Boniface est la meilleure d'Oxbridge. Dans le confortable, vieux réfectoire lambrissé, et tout autour de la statue de saint Boniface, par Roubillac (cette statue est dans une attitude de séraphique ravissement à l'aspect de la rare bonne chère qu'on fait à la table des agrégés), l'on voit les portraits de nombre de Bonifaciens très-éminents. Là figurent le savant docteur Griddle, qui fut persécuté sous le règne de Henry VIII, et l'archevêque Bush, qui le fit rôtir ; le lord premier juge Hicks ; le duc de Saint-David, chevalier de la Jarretière, chancelier de l'Université et membre de ce collège ; le poète Sprott, de la renommée duquel le collège s'enorgueillit à juste titre ; le docteur Blogg, maître et ami du docteur Johnson, qui lui rendit visite à Saint-Boniface ; et beaucoup d'autres hommes de loi, littérateurs et théologiens, dont les portraits vous regardent du haut des murailles, ou dont les armoiries resplendissent en émeraude et en rubis, en or et en azur, aux grandes fenêtres du réfectoire. Le respectable cuisinier du collège est un des meilleurs artistes d'Oxbridge (son fils a remporté les plus grands honneurs en l'autre université de Camford), et le vin de la chambre des agrégés est depuis longtemps fameux par son excellence, ainsi que par l'abondance avec laquelle il est servi.

C'est vers cette retraite, qui n'est certes pas le moins agréablement situé de tous les bosquets d'Académus, que Pen se dirigeait alors, appuyé sur le bras de son oncle. Ils eurent bientôt atteint l'appartement de M. Buck, et furent introduits dans le cabinet de ce courtois gentleman.

Il avait déjà reçu du docteur Portman des renseignements au sujet de Pen, et l'honnête ecclésiastique n'avait pas ménagé l'enthousiasme en parlant de sa famille, de sa fortune et de ses mérites personnels. De fait, Portman avait représenté Arthur au gouverneur comme un jeune gentleman de fortune, ayant un assez beau domaine, issu d'une des plus vieilles familles du royaume, et doué d'un caractère et de talents qui ne pouvaient manquer, s'ils étaient convenablement dirigés, de faire honneur au collège et à l'Université.

En présence d'une pareille recommandation, le directeur

fut naturellement très-cordial vis-à-vis du jeune étudiant et de son tuteur. Il invita ce dernier à dîner au collège, où il aurait la satisfaction de voir son neveu revêtir sa robe et prendre son repas pour la première fois ; et il pria oncle et neveu de venir, au sortir du réfectoire, boire un verre de vin dans son appartement. Une autre conséquence du rapport extrêmement favorable qu'il avait reçu touchant M. Arthur Pendennis, lui fit ajouter qu'il aurait le plaisir de lui donner le meilleur appartement qu'on pût trouver au collège, celui d'un *gentleman-pensioner*, qui, heureusement, se trouvait alors vacant.

Là-dessus, ils se quittèrent jusqu'à l'heure du dîner, d'ailleurs fort proche ; et le major Pendennis dit que M. Buck était vraiment d'une civilité peu commune. Le fait est que, lorsqu'un de ces dignitaires de collège veut se donner la peine d'être poli, il n'est pas d'homme dont la courtoisie soit plus brillante. Plongés dans leurs livres et exclus du monde par la gravité de leurs occupations, ces révérends personnages prennent, pour faire des compliments, une sorte de pompe solennelle, dans laquelle ils se gonflent et se pavament comme dans leurs robes de cérémonie. Mais ces vêtements de soie et de brocart ne se mettent pas tous les jours, ni pour tous les visiteurs.

Quand les deux gentlemen eurent pris congé de M. Buck et furent retournés dans son antichambre, ou salle de lecture, fort jolie pièce couverte d'un tapis de Turquie, ornée d'excellentes gravures et de peintures richement encadrées, ils trouvèrent le valet du directeur qui les y attendait déjà, en compagnie d'un homme portant un sac plein de bonnets et un certain nombre de robes, afin que Pen pût se choisir une robe et un couvre-chef. Le valet devait sans doute toucher une commission proportionnée au service par lui rendu. M. Pen tremblait de plaisir, tandis que le remuant tailleur lui essayait une robe et disait qu'elle allait parfaitement ; il mit ensuite sur sa tête le joli bonnet du collège, un peu sur l'oreille, d'un air de dandy, comme il avait vu faire à Fiddicombe, le plus jeune professeur de Greyfriars. Il se regarda, ainsi costumé, dans une des grandes glaces qui décoraient la salle de lecture de M. Buck, et sa figure exprima une vive satisfaction. Certains de ces théologiens de collège

ne sont pas plus au-dessus des miroirs que ne l'est une dame, et ils considèrent la tournure de leur robe et l'effet de leur bonnet avec autant de sollicitude que les personnes du sexe plus aimable. Le major sourit en voyant le jeune homme se dandyr dans la glace, et le vieux gentleman ne fut pas mécontent de la tournure de son neveu.

Puis, Davis, le *skip* ou garçon de service, ayant pris les clefs, conduisit le major et Arthur, à travers la cour, à l'appartement destiné au nouveau venu, et qui se trouvait vacant par le départ de M. Spicer, gentleman-pensionnaire. L'appartement était très-confortable, avec de grosses traverses pour soutenir le plafond, de hauts lambris et de petites fenêtres à profondes embrasures. Les meubles de M. Spicer étaient encore là, et devaient être vendus après estimation. Le major Pendennis convint, au nom de son neveu, de prendre ceux qui pourraient lui servir. Il refusa néanmoins, en riant (comme Pen fit aussi pour sa part), six gravures de *sport*¹, et quatre groupes de danseuses d'Opéra, en jupes de gaze, qui formaient la collection de tableaux du dernier occupant.

Ils se rendirent ensuite au réfectoire, où Pen s'assit et mangea son ordinaire avec ses camarades de première année. Le major prit place à la table haute, en compagnie des dignitaires du collège, et d'autres pères ou tuteurs de jeunes gens arrivés ce jour-là à Oxbridge. Après dîner, ils allèrent ensemble prendre le vin chez M. Buck; et, après le vin, à la chapelle, où le major prit très-gravement la place la plus élevée, d'où il vit parfaitement le maître sur son trône sculpté, ou plutôt dans sa stalle, au-dessous de la tribune d'orgue : car c'est là que siégeait ce gentleman, le savant docteur Donne, son grand livre de prières ouvert devant lui, vraie statue de la piété et de la plus rigide dévotion. Tous les jeunes nouveaux venus se conduisirent avec gravité et décorum; mais Pen fut scandalisé de voir cet atroce petit Foker arriver fort tard avec une demi-douzaine de ses camarades, prendre place dans les bancs des gentlemen-pensionnaires, et, là, rire et causer comme s'ils eussent été

1. Le sport comprend les courses de chevaux, la chasse, la pêche, le tir, en un mot tous les plaisirs du gentleman. (Note du traducteur.)

dans leurs stalles à l'Opéra. Mais il faut se rappeler que cela se passait sous le règne de Guillaume IV. Aujourd'hui, les jeunes gens sont bien mieux élevés; et puis, Saint-Boniface était un collège un peu avancé.

Pen ne put presque pas dormir cette nuit, dans sa chambre de l'hôtel du Tranchoir, tellement il lui tardait de commencer la vie de l'Université, et de s'installer dans son propre appartement. A quoi songeait-il, tandis qu'il s'agitait éveillé dans son lit? Pensa-t-il à sa mère qu'il avait laissée à la maison, à cette âme pieuse dont la vie était attachée à celle de son fils? Oui, espérons qu'il y pensa un peu. Songea-t-il à miss Fotheringay, et à l'éternel amour qu'il lui avait voué, à cet amour qui l'avait tenu éveillé durant tant de nuits, et qui avait été cause de tant d'ardents désirs et de tant de souffrances? Il avait un tic de rougir, de sorte que, si vous aviez été dans la chambre, et que la chandelle n'eût pas été éteinte, vous eussiez pu voir la figure du jeune homme rougir plus d'une fois, tandis qu'il éclatait en exclamations passionnées et incohérentes, au sujet de ce malheureux événement de sa vie. Les leçons de son oncle n'avaient pas été perdues pour lui; le brouillard de la passion ne voilait plus ses yeux, et il voyait alors Emily telle qu'elle était réellement. Penser que lui, Pendennis, s'était fait l'esclave d'une telle femme, pour être ensuite abandonné par elle! qu'il avait pu s'abaisser à ce point, pour être foulé aux pieds dans la boue! qu'il y avait un temps dans sa vie, un temps éloigné seulement de quelques mois, où il était prêt à prendre Costigan pour beau-père! oh!....

« Pauvre vieux Smirke! s'écria Pen tout à coup. Bah! je lui écrirai, et je tâcherai de consoler ce pauvre vieil ami. Il ne mourra pas d'amour, ah! ah! ah! »

Le major, s'il eût été éveillé, aurait pu entendre vingt exclamations pareilles, poussées par Pen, tandis qu'il passait dans l'insomnie et l'agitation la première nuit de son séjour à Oxbridge.

Peut-être eût-il mieux valu, pour un jeune homme qui allait commencer la bataille de la vie, faire cette nuit une vigile différente. Mais le monde s'était emparé de Pen, le monde dans la personne de son vieux mentor égoïste. Ceux qui s'intéressent un peu au caractère du jeune homme

ont dû remarquer, bien avant ce moment, que ce garçon était aussi faible qu'impétueux, aussi plein de vanité que de franchise, et que, s'il avait l'humeur généreuse, il n'en était pas moins assez égoïste au milieu de sa prodigalité, et aussi assez inconstant, comme le sont tous les avides sectateurs du plaisir.

Cette passion de six mois l'avait considérablement mûri. Il existait un immense abîme entre Pen, victime de l'amour, et Pen, l'innocent garçon de dix-huit ans, soupirant après l'amour. Ce qui fait qu'Arthur Pendennis avait sur ses jeunes camarades la supériorité de l'expérience, outre l'empire que lui donnèrent bientôt sur eux sa fatuité et son caractère impérieux.

Son oncle et lui passèrent la matinée d'une manière très-satisfaisante ; ils firent des emplettes pour rendre plus confortable l'appartement que Pen allait occuper. Les porcelaines et cristaux de M. Spicer étaient dans un état terriblement *démantelé*, ses lampes brisées, et sa bibliothèque beaucoup trop petite pour recevoir le contenu des caisses qui se trouvaient alors dans le vestibule de Fair Oaks, et sur lesquelles la pauvre mère avait cloué des adresses écrites de sa propre main. Il fallait donc des rayons pour suppléer à l'insuffisance de cette bibliothèque.

Au bout de peu de jours elles arrivèrent, ces caisses qu'Hélène avait remplies avec tant de soin. Pen fut ému en lisant les adresses de cette chère main si connue ; et il arrangea en leur place tous les livres, ses vieux amis, tout le linge de lit et de table que sa mère avait choisi dans la provision de famille, tous les pots de confiture que la petite Laure avait entourés de paille, et cent autres petits cadeaux envoyés de la maison paternelle. Pen avait désormais une autre *alma mater*¹ ; mais ce ne sont pas tous les enfants qui la prennent en affection.

1. Mère nourricière.



CHAPITRE XIX.

Pendennis, étudiant du collège Saint-Boniface.

Notre ami Pen ne fut pas fâché de voir son mentor prendre congé de lui, le second jour après leur arrivée à Oxbridge, et nous pouvons être sûrs que, de son côté, le major était bien aise d'avoir fait son devoir et d'en être débarrassé. Ce martyr de major avait donné à son neveu plus de trois mois d'un temps précieux. Demanda-t-on jamais plus grand sacrifice à un égoïste ? Connaissez-vous beaucoup d'hommes, beaucoup de majors qui en feraient autant ? Un homme donnera sa tête ou risquera sa vie pour sauvegarder son honneur ; mais regardons-y à deux fois avant de lui demander de renoncer à ses aises ou au désir de son cœur. Bien peu d'entre nous peuvent supporter cette épreuve. Réponds-moi, digne lecteur, si d'aventure tu as de la barbe, en ferais-tu autant ? Je ne dis pas qu'une femme ne le ferait pas. Elles sont habituées à cela ; nous avons soin de les accoutumer aux sacrifices. Mais, mon bon monsieur, tous les actes d'abnégation que vous avez accomplis dans votre vie, quand ils seront portés à votre compte autre part, ne feront probablement pas pencher beaucoup la balance du côté de votre crédit. Bien, bien ! il est inutile de parler de ces vilaines choses, et vous êtes trop poli pour faire usage d'un vulgaire *tu quoque*. Mais je veux dire une fois pour toutes que j'admire fort la conduite du major durant le dernier trimestre ; et je crois qu'il a bien le droit de se réjouir de l'arrivée de ses vacances.

Foker et Pen l'accompagnèrent jusqu'à la diligence, et le premier de ces deux gentlemen recommanda particulièrement au conducteur de prendre bien soin du voyageur de l'intérieur. Le vieux Pendennis était enchanté de voir son neveu dans la compagnie d'un jeune homme qui le présenterait à la meilleure société de l'Université. Le major courut à Londres, et de là à Cheltenham, qui est un pays où l'on

prend les eaux. De là il se rendit à diverses maisons de campagne des environs, dont les propriétaires n'étaient pas partis pour l'étranger, et où l'on trouvait bonne chasse et bonne société.

Un quart de l'étendue que l'usage assigne aux œuvres publiées par séries ou par livraisons, a été consacré au récit d'un seul épisode de la vie de Pen. Évidemment, toutes ses aventures ne peuvent être traitées aussi longuement, à moins qu'un descendant du chroniqueur actuel des faits et gestes de Pen ne prenne la plume à la mort de l'historien, et ne continue le livre pour les successeurs de la présente génération de lecteurs. Nous n'allons donc pas détailler aussi minutieusement la carrière académique du jeune homme. Hélas ! la vie de ces garçons-là ne peut être racontée complètement. Plût à Dieu qu'elle pût l'être ! Votre vie supporterait-elle ces détails ? je vous le demande, lecteur. Aussi longtemps que ce que nous appelons notre honneur est intact, je suppose que vous avez l'esprit fort tranquille. Les femmes sont pures, mais non les hommes. Les femmes sont désintéressées, mais non les hommes. Je ne voudrais pas dire du pauvre Arthur Pendennis qu'il était pire que ses voisins, mais seulement que ses voisins sont mauvais pour la plupart. Ayons la candeur d'avouer au moins cela. Pouvez-vous citer, parmi vos connaissances, dix hommes sans tache ? J'ai beaucoup de connaissances, moi ; mais je ne saurais faire une liste de dix saints.

Durant le premier trimestre de sa vie académique, M. Pen suivit les cours de littérature et de mathématiques avec une assiduité passable. Mais ayant découvert, avant bien longtemps, qu'il avait peu de goût et de dispositions pour les sciences exactes, et étant peut-être vexé de voir qu'un ou deux jeunes gens, fort vulgaires, qui ne mettaient même pas de sous-pieds à leurs pantalons pour cacher les souliers abominablement lourds et les bas grossiers qu'ils portaient, le battaient à plate couture en mathématiques, il cessa de fréquenter ce cours, et annonça à sa tendre mère qu'il se proposait de se consacrer exclusivement à la culture des littératures grecque et romaine.

Mistress Pendennis fut, pour sa part, très-satisfaite de ce que son bien-aimé fils ne cultivait que cette branche de la

science pour laquelle il se sentait le plus d'inclination; et elle se borna à le conjurer de ne pas ruiner sa santé par trop de travail : car elle avait entendu raconter les plus lamentables histoires de jeunes étudiants, chez qui un excès de fatigue avait déterminé des fièvres cérébrales, et qui étaient morts prématurément au milieu de leur carrière académique. La santé de Pen, qui avait toujours été délicate, devait être ménagée, disait-elle fort justement, par-dessus toutes considérations ou tous vains honneurs. Pen, quoiqu'il ne se connût aucun mal caché qui parût devoir mettre sa vie en péril, promit généreusement à sa maman de ne pas rester à étudier trop avant dans la nuit, et il garda sa parole à cet égard, avec une ténacité de résolution beaucoup plus forte qu'il n'en montra en quelques autres occasions, où il fut peut-être un peu mou.

Il commença bientôt aussi à trouver qu'il n'apprenait pas grand'chose de bon au cours de littérature classique. Ses condisciples y étaient trop lourds, comme en mathématiques ils étaient trop savants pour lui. M. Buck, le professeur, n'était pas plus fort que maint élève de seconde à Greyfriars; il pouvait bien avoir quelques sottes et ennuyeuses idées sur le mètre et la construction grammaticale de tel passage d'Eschyle ou d'Aristophane, mais il n'avait pas plus d'idée de la poésie que mistress Binge, sa chambrière; et Pen se lassait d'entendre ces lourds étudiants et ce lourd professeur anonner quelques vers d'une pièce, qu'il lisait, lui, dans la dixième partie du temps par eux employé. Après tout, l'étude en particulier, il commençait à le voir, était la seule réellement profitable; et il annonça à sa maman qu'il étudierait beaucoup plus tout seul et beaucoup moins en public. Cette excellente femme ne connaissait pas mieux Homère que l'algèbre, mais elle fut très-contente des arrangements de Pen relativement à ses études, et elle était intimement convaincue que son cher fils obtiendrait la place qu'il méritait.

Pen ne vint à la maison qu'après Noël, au grand désappointement de sa tendre mère et de Laure, qui soupirait après son arrivée pour qu'il lui fît une belle forteresse de neige, comme il lui en avait fait les hivers précédents. Mais il était invité à Logwood, chez lady Agnès Foker, où il y eut des représentations théâtrales d'amateurs, et où se trouvait une

société joyeuse de gens très comme il faut, et quelques-uns, entre autres, que le major Pendennis n'eût, sous aucun prétexte, permis à son neveu de négliger. Cependant Arthur passa à Fairoaks les trois dernières semaines des vacances ; et Laure eut occasion de remarquer la quantité de beaux habits neufs qu'il apporta avec lui, comme mistress Pendennis admira sa bonne mine et son ton viril et décidé.

A Pâques, il ne vint pas à la maison ; mais, lorsqu'il arriva pour les grandes vacances, il apporta encore d'autres beaux habits. Il mettait le matin de merveilleuses vestes de chasse ornées de boutons remarquables, et le soir de magnifiques gilets de velours, des cravates richement brodées, et du linge d'une finesse rare. Et lorsque Laure fureta dans la chambre de Pen, elle vit, oh ! un si beau nécessaire de toilette garni d'objets en argent, et une quantité de jolies bagues et autres articles de bijouterie ! Il avait aussi une montre française neuve avec sa chaîne d'or, en place du gros vieux chronomètre et du trousseau de cachets tintants qui pendillaient jadis sur le gousset de John Pendennis. Pauvre vieux chronomètre dont l'aiguille à secondes avait été si utile au défunt docteur, quand il avait à tâter le pouls d'un malade !

Quelques mois seulement s'étaient écoulés depuis le temps où Pen avait soupiré après cette montre, qu'il croyait le plus beau et le plus vénérable chronomètre du monde. Au moment où il allait partir pour l'Université, Hélène avait tiré, du coffret où elle serrait ses bijoux, cette montre qui n'avait pas été remontée depuis la mort de John Pendennis ; elle l'avait donnée à Pen, en lui faisant un petit discours solennel et approprié à la circonstance, où elle parla des vertus de son père et de l'emploi convenable du temps. Ce gros et précieux chronomètre, Pen disait maintenant que c'était une antiquaille ; il le compara même à une bassinoire, ce que Laure trouva fort irrespectueux ; enfin il le laissa dans un tiroir, en compagnie de gants sales, de cravates qui ne lui plaisaient plus, et de cette autre montre de collège dont il a déjà une fois été question dans cette histoire.

Notre vieille amie Rébecca, Pen dit qu'elle n'était plus capable de le porter, et il la troqua contre un autre cheval plus fort, pour lequel il lui fallut payer, en outre, une somme assez considérable. Mistress Pendennis donna à son fils l'ar-

gent nécessaire, et Laure pleura quand on vint chercher Rébecca.

Pen apporta aussi une grande caisse de cigares marqués *Colorados*, *Afrancesados*, *Telescopios*, ou d'autres mots tout aussi bizarres, lesquels cigares venaient de chez *Fudson*, Oxford-Street. Il se mit à les consumer, non seulement dans les écuries et dans les serres, où leur fumée était très-bonne pour les plantes d'Hélène, mais encore dans son propre cabinet de travail, chose que sa mère n'approuva pas d'abord. Mais il travaillait, dit-il, à un poème qui devait remporter le prix ; il ne pouvait composer sans cigares, et il cita les vers de feu lord Byron tant regretté, en faveur de l'usage de fumer. Or, comme il fumait pour un si bon motif, sa mère ne put naturellement lui en refuser la permission. Et même la bonne âme étant entrée un jour dans cette chambre pendant que Pen était occupé à ses travaux (il consultait un roman qui venait de paraître, car tout étudiant devait cultiver la littérature légère de son pays ainsi que celles des nations étrangères) ; Hélène, disons-nous, étant entrée dans sa chambre et voyant Pen qui travaillait couché sur le sofa, plutôt que de lui dire de se déranger, elle alla chercher des allumettes et son porte-cigares dans la chambre à coucher qui était contiguë, elle mit le cigare dans la bouche de son fils, et enflamma l'allumette qui lui servit à y mettre le feu. Pen se prit à rire, et baisa la main de sa mère qui pendait par-dessus le dossier du sofa.

« Chère vieille mère, dit-il, si je vous disais de brûler la maison, je crois vraiment que vous le feriez. »

Et très-probablement M. Pen était dans le vrai ; cette femme qui l'aimait si follement eût fait pour lui presque tout ce qu'il eût dit.

Outre les œuvres de *littérature légère* anglaise que dévorait ce laborieux étudiant, il avait des caisses contenant la littérature légère de la France, notre voisine. Et Hélène, ayant feuilleté quelques pages de ces volumes, y lut des choses qui lui firent ouvrir les yeux tout grands d'étonnement. Mais Pen répliqua que ce n'était pas lui qui avait écrit ces livres, qu'il était cependant absolument indispensable pour lui de se perfectionner dans la langue française en faisant connaissance avec les plus grands auteurs du jour, et qu'il

était de son devoir de lire le fameux Paul de Kock aussi bien que d'étudier Swift ou Molière; et mistress Pendennis céda en poussant un soupir qui exprimait sa perplexité. Mais miss Laure fut avertie de ne pas toucher à ces livres, et par la craintive veuve, et par M. Arthur Pendennis lui-même, ce rigide moraliste, qui, bien que forcé d'étudier toutes les branches de la littérature pour former son esprit et perfectionner son style, n'aurait certes jamais prescrit ces lectures à une jeune demoiselle dont l'affaire en ce monde était tout autre que la sienne.

Dans le cours de ces grandes vacances, M. Pen acheva de boire le bordeaux acheté par son père, et au sujet duquel nous l'avons entendu dire qu'une demi-pièce ne vous donnerait pas mal à la tête. Et ce vin étant consommé, Pen écrivit, pour renouveler la provision, à ses *marchands de vin*, MM. Binney et Latham, Mark-Lane à Londres, maison que le vieux docteur Portman lui avait recommandée pour y acheter son porto et son xérès avant d'aller à l'Université.

« Vous aurez sans doute à régaler de vin vos jeunes amis de Saint-Boniface, lui avait dit l'honnête recteur. C'était l'usage dans mon temps, et je vous conseillerais de vous adresser à une bonne et respectable maison de Londres plutôt que d'avoir recours aux marchands d'Oxbridge, dont les liqueurs, si j'ai bonne mémoire, étaient à la fois nuisibles à la santé et d'un prix exorbitant. »

Le docile jeune gentleman suivit le conseil du docteur et patronna MM. Binney et Latham.

Et, lorsqu'il écrivit pour demander qu'on envoyât à Fair Oaks une provision de vin, il donna à entendre à MM. Binney et Latham qu'ils pouvaient joindre à la note pour Fair Oaks celle du vin bu à l'Université. Aussi la pauvre veuve fut-elle tout effrayée à la vue du total; mais Pen se mit à rire de ses idées surannées, et dit que la note était fort modérée et que tout le monde à présent buvait du bordeaux et du champagne. Finalement la veuve paya, sentant vaguement que les dépenses de son ménage s'accroissaient d'une manière considérable, et que son modique revenu y suffirait à peine. Mais ces dépenses n'étaient que passagères. Pen ne venait à la maison que pour quelques semaines, aux vacances. Elle et Laure pourraient se priver de quelques douceurs, quand il

serait parti. N'était-il pas de leur devoir de le rendre heureux durant le court espace de temps qu'il passait avec elles ?

La pension d'Arthur était considérable, plus considérable que celle de certains fils de famille beaucoup plus riches que lui. Nombre d'années auparavant, l'économe et affectionné John Pendennis, qui avait toujours nourri le projet d'envoyer son fils à l'Université, afin qu'il pût jouir des avantages d'une éducation dont lui-même avait été privé par suite des extravagances de son père, avait commencé à mettre de côté des sommes d'argent qu'il appelait le fonds pour l'éducation d'Arthur. Ses exécuteurs testamentaires trouvèrent dans ses livres, à la date de chaque nouvelle année, des inscriptions de sommes placées pour être employées à l'éducation de son fils. Durant le laps de temps qui s'écoula entre la mort de John Pendennis et l'entrée d'Arthur à l'Université, la veuve avait enoore ajouté à ce fonds ; de sorte que, lorsque son fils partit pour Oxbridge, ces sommes réunies s'élevaient à un chiffre assez important.

« Qu'il ait une pension libérale ; telle était la maxime du major Pendennis. Qu'il fasse son premier pas dans le monde en gentleman, et qu'il prenne place parmi des gens de rang et de position distingués. Après que vous lui aurez donné cet avantage, ce sera sa propre affaire de le conserver. Il n'est pas de pire politique que celle de trop limiter les ressources d'un jeune homme, ou de lui donner une pension inférieure à celle de ses camarades. Arthur aura bientôt à affronter le monde et à lutter pour lui-même. D'ici là, nous lui aurons procuré de bons amis et les habitudes d'un gentleman, nous l'aurons bien appuyé et fortifié pour le temps où commencera vraiment la bataille. »

Ces opinions libérales, le major les avança probablement autant parce qu'il ne s'agissait pas de son argent à lui que pour ce qu'elles avaient de juste en elles-mêmes.

Aussi le jeune Pen, fils unique d'un propriétaire campagnard, ayant une bonne pension, avec l'air et les manières d'un gentleman, semblait un garçon de beaucoup plus d'importance qu'il n'était réellement ; et ses supérieurs d'Oxbridge, ainsi que les étudiants de première année et les marchands, le tenaient vraiment pour un jeune daim (*buck*) et un membre de l'aristocratie. Ses manières étaient empreintes de

franchise et de courage, peut-être même d'un peu d'impertinence, comme il convient à un jeune homme de caractère. Il était parfaitement généreux et prodigue de son argent, dont il semblait amplement pourvu. Il aimait la joie et avait une jolie voix pour la chanson.

Au temps de Pen, les régates n'étaient pas encore une *fureur*, comme nous avons appris qu'elles le sont devenues depuis, à l'Université. La promenade à cheval et en tandem, tels étaient les exercices favoris du jeune homme. Pen montait bien à cheval, s'habillait de rose ainsi qu'il convient à un *daim*, et, sans être particulièrement extravagant en fait d'amusements équestres ou autres, arrivait néanmoins à avoir un compte important chez Nile, le loueur de chevaux, et chez nombre d'autres individus.

De fait, cet heureux jeune gentleman avait presque tous les goûts à un haut degré. Il aimait fort les livres de toutes sortes; le docteur Portman lui avait appris à faire cas des éditions rares, et son propre goût le portait à rechercher les belles reliures. C'était chose merveilleuse que tous les in-folio, toutes les dorures et les marbrures que libraires et relieurs mettaient sur les rayons de la bibliothèque de Pen. Il avait le goût très-bon en matière d'art et aimait fort les bonnes gravures, non pas ces danseuses françaises ni ces vulgaires courses de chevaux qui avaient charmé les yeux de M. Spicer, son prédécesseur, mais des eaux-fortes de Strange et de Rembrandt, et des Wilkie avant la lettre. Son appartement en était décoré, et le jeune homme acquit une grande réputation de connaisseur à l'Université, où ces gravures étaient tolérées. Nous avons déjà dit qu'il montrait une certaine partialité pour les bagues, la bijouterie et les beaux habits de tout genre; et nous devons avouer que, durant le temps qu'il passa à Oxbridge, M. Pen était tiré à quatre épingles et qu'il aimait à se vêtir somptueusement. Lui et ses élégants amis s'habillaient avec autant de soin pour aller dîner les uns chez les autres, que d'aucuns en eussent pris s'il s'était agi de faire la conquête d'une maîtresse. On disait qu'il avait coutume de porter des bagues par-dessus ses gants de chevreau, ce qu'il nia toujours; mais quelles folies la jeunesse ne ferait-elle pas avec cette gravité et cette simplicité admirables qui lui sont propres?

Une chose positive, c'est qu'il prenait des bains parfumés; et il disait qu'il les prenait après s'être trouvé en compagnie de condisciples d'une catégorie très-inférieure.

Dans la seconde année de Pen, lorsque miss Fotheringay eut son plus grand succès à Londres et que l'on publia vingt portraits de la célèbre actrice, Pen en suspendit un dans sa chambre à coucher, et confia aux étudiants, ses intimes, avec quelle passion folle, insensée, terrible, il avait aimé cette femme. Il leur montra en confidence les vers qu'il lui avait adressés. Son front s'assombrissait, il roulait ses yeux, et sa poitrine se gonflait d'émotion, lorsqu'il se rappelait ce temps fatal de sa vie, et qu'il décrivait la douloureuse agonie qu'il avait soufferte. Les vers furent copiés et mis en circulation; on s'en moqua et on les admira tandis qu'ils passaient de coterie en coterie.

Il est peu de choses qui élèvent plus un jeune homme dans l'estime de ses camarades, que d'avoir un caractère romanesque et passionné. Peut-être y a-t-il toujours en ces caractères-là une certaine noblesse, qui, entre très-jeunes gens, passe pour de l'héroïsme. Pen fut déclaré un homme redoutable. On dit qu'il avait failli se suicider, qu'il s'était battu en duel avec un baronnet à propos de cette femme. Les nouveaux venus se le montraient les uns aux autres. Quand, à deux heures, temps de la promenade, il sortait crânement du collège, entouré de ses amis, il offrait vraiment un spectacle curieux. Sa mise était des plus soignées. Il lorgnait les dames qui venaient visiter l'Université et qui passaient devant lui, appuyées sur les bras d'heureux étudiants; il exprimait son opinion sur leurs charmes personnels ou sur leurs toilettes, de l'air grave d'un critique à qui son expérience donne le droit de parler avec autorité. Les étudiants se vantaient de s'être promenés avec Pendennis, et étaient aussi fiers qu'on les vît en sa compagnie, que certains d'entre nous le seraient de se promener dans Pall-Mall avec un duc. Pen et le censeur se saluaient du bonnet, comme deux puissances rivales, quand ils se rencontraient; et les étudiants savaient à peine lequel des deux était le plus puissant.

Arthur Pendennis, dans le cours de sa deuxième année, était réellement devenu un des hommes de l'Université les plus à la mode. C'est chose curieuse d'observer cette facile

admiration et cette naïve fidélité de la jeunesse. On s'attache à un chef, on l'admire, on l'aime, on l'imité. Jamais, je crois, il n'y a eu d'enfant généreux qui n'ait eu quelque prodigieuse admiration pour un autre enfant. M. Pen, à Oxbridge, eut son école, sa troupe d'amis fidèles, et ses rivaux. Quand les étudiants apprenaient, chez les merciers, que M. Pendennis, de Saint-Boniface, venait de prendre une cravate de satin cramoisi, on voyait dans le cours de la semaine deux douzaines de cravates de satin cramoisi parader dans la grand'-rue. Et Simon, le joaillier, ne vendit pas moins de deux grosses d'épingles Pendennis, ainsi appelées d'après un modèle que ce jeune gentleman avait choisi dans sa boutique.

Or, si une personne, ayant l'esprit porté vers l'arithmétique, veut se donner la peine de calculer ce qu'il en coûterait à un jeune homme pour se livrer à tous les penchants que nous avons dit appartenir à M. Pen, elle verra que celui qui a ces goûts pour les plaisirs et les beaux-arts dépensera, ou devra nécessairement une très-jolie somme d'argent, au bout de deux ou trois ans. Nous avons dit que notre ami Pen n'était pas calculateur. Aucun de ses penchants n'était par trop extravagant. Il est certain que le mémoire du tailleur de Paddington; le compte du cuisinier pour les dîners donnés par Guttlebury; la note de Finn, le marchand d'estampes, pour gravures d'après Raphaël, Morghens et Landseer, fournies à Dillon Tandy; et les dettes de Wormall au fameux libraire Parkton, pour des éditions des Alde, des in-folio gothiques et des missels du *xvi^e* siècle richement enluminés; et le compte de Snaffle ou de Foker chez Nile, le loueur de chevaux, étaient, chacun en particulier, incomparablement plus forts que les petites notes dues par M. Pen aux marchands ci-dessus nommés. Mais Pendennis, de Saint-Boniface, avait, sur tous ces jeunes gentlemen, ses camarades et amis, l'avantage de l'universalité des goûts. Tandis que le jeune lord Paddington n'eût pas donné deux pence pour la plus belle gravure, ni daigné lever les yeux sur un objet magnifiquement encadré qui n'eût pas été une glace; tandis que Guttlebury ne s'inquiétait pas le moins du monde de la façon dont il était vêtu, et avait en aversion, nous dirons même en horreur, tout exercice équestre; tandis que Snaffle ne lisait jamais d'autres ouvrages imprimés que le *Racing Calendar* et

le *Bell's Life*⁴, et ne se souciait d'aucun manuscrit autre que le griffonnage de son carnet de parieur, lequel était tout gras : notre catholique jeune ami s'occupait de chacune des branches de la science ou du plaisir que nous venons d'énumérer, et se distinguait passablement en chacune d'elles.

De là vient que Pen se fit une prodigieuse réputation à l'Université, et fut salué comme une sorte de Crichton. Mais quant au prix de poésie anglaise, pour lequel nous l'avons vu travailler si activement à Fair Oaks, ce fut Jones du collège de Jésus qui le remporta cette année-là. Toutefois les étudiants de première année trouvèrent que le poème de Pen était de beaucoup supérieur à celui de Jones; aussi Arthur le fit-il imprimer à ses propres frais, et distribuer avec reliure en maroquin parmi ses connaissances. J'en ai découvert dernièrement un exemplaire dans un coin poudreux de la bibliothèque de M. Pen, et je l'ai actuellement devant moi. Il est relié en compagnie de vieilles dissertations d'Oxbridge, des statuts de l'Université, de poésies ayant concouru pour le prix (œuvres de candidats heureux et malheureux), de discours déclamés dans la chapelle du collège, enfin de harangues prononcées dans le club de l'*Union discutante*, et qu'Arthur avait signées de son nom et de celui de son collège, Pendennis, de Saint-Boniface, ou qui lui avaient été présentées par son cher ami, l'auteur Thompson ou Jackson.

Combien ces dédicaces paraissent étranges, écrites de mains non encore bien formées ! et quel saisissement vous prend à la vue de ces documents, après le laps d'un petit nombre de lustres ! Car, depuis lors, le destin a emporté les uns, éloigné les autres, et traité rudement tout le monde. Plus d'une main est glacée, qui a écrit ces affectueux souvenirs, et que nous avons serrée avec la confiance et la générosité de l'amitié du jeune âge. Quelles passions c'étaient que nos amitiés dans ce temps-là, si franches et si exemptes de doute ! Ce bras, que vous ne vous lassiez pas d'enchaîner au vôtre pour vous promener sous les ombrages du collège, ou le long de la rivière qui baigne les jardins de la Madeleine et les prés de Christ-Church, et qui serpente près des collèges de la Trinité et du Roi; ce bras, il vous fallut le quitter à votre

4. Journaux des courses de chevaux et de la fashion.

entrée dans le monde, lorsque vous vous séparâtes pour vous frayer isolément un chemin à travers la foule immense qui encombre la route de la vie. Sommes-nous toujours les mêmes hommes que lorsque nous écrivions ces dédicaces; lorsque nous lisions ces poèmes; lorsque nous prononcions ou écoutions ces discours et ces essais si naïfs, si pompeux, si risiblement solennels, si ingénûment parodiés d'après nos livres, et débités avec des figures fraîches et joufflues, avec une si admirable singerie de sagesse et de gravité?

Voici ce livre devant moi; à peine date-t-il de quinze ans. Voici Jack gémissant avec un désespoir et une misanthropie dignes de Byron, lui dont la vie à l'Université n'a été qu'un vrai punch à la crème! Voici l'audacieux essai que Tom écrivit pour la défense du suicide et du républicanisme en général, à propos de la mort de Roland et des Girondins; et ce Tom porte actuellement la cravate la plus empesée de tout le diocèse, et il aimerait mieux aller à Smithfield pour y être martyrisé que de manger un bifteck un vendredi de carême. Écoutez Bob, qui a fait fortune dans les comités des chemins de fer et qui donne de si bons dîners; le voici qui s'écrie avec Tancrède et Godefroy : « A la brèche, soldats de la croix ! Escaladez la muraille embrasée et inondez les ennemis étouffés par les flammes. Et vous, invincibles archers, faites bien siffler vos arbalètes ! En avant, haches d'armes et mangonneaux ! Manœuvrez le bélier et la terrible catapulte ; Jérusalem est à nous : *Id Deus vult !* » Après quoi, vient une suave description des jardins de Sharon et des filles de Salem, et une prophétie qui annonce que les roses couvriront tout le pays de Syrie, et que bientôt sera établi le règne de la paix : le tout en vers de dix syllabes, et la plus baroque singerie de sentiment et de poésie qu'il soit possible de voir. Puis, en compagnie de ces graves parodies, voici des essais et des poèmes, et des exercices de collégiens (à la fois sincères et faux, gais et tristes cependant, je ne sais trop pourquoi), œuvres de mains qui n'écritont plus jamais : car le sombre destin est intervenu, les jeunes voix sont muettes, et les ardentes intelligences ont cessé de travailler. L'un avait du talent et d'illustres ancêtres, et semblait destiné à des honneurs qui maintenant n'ont plus de prix pour lui ; l'autre avait la

vertu, le savoir, le génie, toutes les qualités et toutes les facultés qui pouvaient lui assurer l'amour, l'admiration et la gloire de ce monde. Un cimetière solitaire et ignoré renferme la tombe de tant de chères espérances, et la pierre lugubre qui lui dit adieu. J'ai vu le soleil la dorer de ses rayons dans l'automne de l'année dernière, et j'ai entendu les chantres du joli village entonner des antiennes alentour. Qu'importe que ce soit Westminster ou un petit clocher de campagne qui abrite vos cendres ? Qu'importe que le monde vous oublie quelques jours plus tôt ou plus tard ?

C'est au milieu de ces amis et d'une foule d'autres, que Pen passa plus de deux années heureuses et brillantes. Il avait son souf de plaisir et de popularité. Point de dîner ni de souper fin qui fût complet sans lui. L'esprit joyeux de Pen, et les chansons de Pen, et son fougueux courage, ainsi que son air franc et noble, charmaient tous les étudiants de première année, et désarmaient même les professeurs qui criaient le plus contre son oisiveté et son genre de vie extravagant. Quoiqu'il devînt le chef et le favori de jeunes gens fort au-dessus de lui par le rang et la fortune, il était beaucoup trop généreux pour chercher à se les rendre favorables par quelque basse servilité, et il ne négligeait pas le plus humble de ses amis pour se faufiler parmi les plus riches jeunes seigneurs de l'université. On se rappelle encore son nom, au club de l'*Union discutante*, comme celui d'un des plus brillants orateurs de son temps. Par parenthèse, après avoir été un ardent tory dans sa première année, il changea subitement de principes et devint un libéral des plus violents. Il se déclara l'admirateur de Danton, et soutint que Louis XVI avait bien mérité son sort. Quant à Charles I^{er} : « Je vous jure, dit-il un jour en plein club de l'*Union discutante*, que, si ce monarque était actuellement dans cette salle, et que Cromwell ne trouvât pas d'exécuteur, je trancherais de ma propre main la tête de ce traître. » Lord Magnus Charters, fils du marquis de Runnymede, que nous avons déjà nommé, et notre ami Pen, étaient les plus féroces républicains de leur temps.

Il se fait ainsi, dans la république des étudiants, certaines réputations qui sont tout à fait indépendantes de la hiérarchie du collège. On peut être fameux dans le catalogue des

prix remportés, et demeurer complètement inconnu aux étudiants de première année. Ceux-ci se choisissent des rois et des chefs qu'ils admirent et auxquels ils obéissent, de même que les troupes de nègres ont des souverains noirs particuliers à chaque bande, et auxquels ils rendent une obéissance occulte, outre celle qu'ils témoignent publiquement à leurs propriétaires ou conducteurs. Pen devint donc fameux et populaire parmi les jeunes. Ce n'est pas qu'il fût grand'chose; mais on était généralement convaincu qu'il ne tenait qu'à lui de faire de grandes choses.

« Ah ! si Pendennis, de Saint-Boniface, voulait seulement essayer, il pourrait tout, » disait-on.

L'on paria qu'il remporterait le prix d'ode grecque, qui fut gagné par Smith du collège de la Trinité. Tout le monde était sûr qu'il aurait le prix d'hexamètres latins, qu'obtint néanmoins Brown du collège Saint-Jean. C'est ainsi que les honneurs de l'Université furent, l'un après l'autre, perdus pour lui, si bien que, après deux ou trois échecs, M. Pen cessa de concourir. Il eut toutefois un prix de discours public dans son propre collège, et il rapporta à sa mère et à Laure, à Fair Oaks, quelques volumes sur la reliure desquels on voyait les armoiries dorées du collège, volumes si gros, si beaux, si magnifiques, que ces dames s'imaginèrent qu'on n'avait jamais donné d'aussi superbes prix avant celui de Pen, et qu'il avait remporté le plus grand honneur qu'Oxbridge pût décerner.

Cependant le docteur Portman, voyant que les trimestres et les vacances se passaient sans que Pen concourût pour une bourse ni pour les grands prix, devint fort sombre dans ses manières vis-à-vis d'Arthur, et prit un air majestueusement boudeur avec lui. Le jeune homme y répliqua par une semblable hauteur. Il s'abstint même une fois de rendre visite au docteur pendant toute la durée des vacances, au grand ennui de sa mère, qui regardait comme un privilège de franchir le seuil du presbytère de Clavering, et qui écoutait avec une infatigable admiration les vieilles histoires et les vieilles plaisanteries tant de fois répétées par le docteur.

« Je ne puis supporter l'air protecteur du docteur, dit Pen. Il est trop bienveillant pour moi, beaucoup trop paternel. J'ai vu, dans le monde, des hommes qui valent plus que lui, et

je n'ai pas envie de m'ennuyer à écouter ses sottes vieilles histoires et à boire son stupide vieux porto. »

Cette inimitié tacite entre Pen et le recteur remplissait la veuve d'une terrible inquiétude. Ce fut au point qu'elle aussi évita Portman, et redouta d'aller au presbytère quand Arthur était à la maison.

Un dimanche des dernières grandes vacances, le malheureux garçon poussa l'esprit de rébellion jusqu'à ne pas aller à l'église, et on le vit, sur le seuil de l'auberge des Armes de Clavering, fumant un cigare à la barbe de la congrégation, qui sortait de Sainte-Marie. La société du village en fut terriblement émue. Portman prédit la ruine de Pen, et se lamenta en son particulier sur la perversité du rebelle jeune prodigue.

Hélène trembla aussi en secret, ainsi que la petite Laure, qui avait grandi et était alors une belle jeune fille, gracieuse, élégante, et fort attachée à Hélène, pour qui elle avait une affection qu'elle poussait presque jusqu'à l'adoration. Ces femmes sentaient toutes deux que leur garçon était changé. Ce n'était plus le Pen ingénu des anciens jours, si brave, si simple, si impétueux et si tendre. Il avait l'air soucieux et hagard ; sa voix avait un son plus grave et des accents plus sarcastiques. Les soucis semblaient le poursuivre ; mais il ne faisait que rire quand sa mère l'interrogeait, et il éludait par quelque dédaigneuse plaisanterie ses inquiètes questions. Il ne passait pas une grande partie de ses vacances à la maison, mais rendait visite à un ami, puis à l'autre, et effarouchait les deux paisibles habitantes de Fair Oaks, en leur contant des histoires des grandes maisons où il était invité, et en nommant des lords sans leur donner leurs titres.

L'honnête Harry Foker, qui avait introduit Arthur Pendennis dans la société des jeunes étudiants de la fréquentation desquels l'oncle d'Arthur espérait tant de bien pour ce garçon ; Harry Foker, qui avait provoqué la première chanson d'Arthur à son premier souper, et qui l'avait présenté au club des Barmécides, où n'étaient admis que les meilleurs étudiants d'Oxbridge (ce club se composait, au temps de Pen, de six nobles, de huit gentlemen pensionnaires, et de douze jeunes gens choisis parmi les étudiants ordinaires de l'Université) ; Harry Foker, disons-nous, se vit bientôt dépassé

de beaucoup par le jeune nouveau venu dans le monde fashionable d'Oxbridge. Mais comme c'était un digne et généreux camarade, qui n'avait pas une étincelle d'envie dans tout son caractère, il fut excessivement charmé des succès de son jeune protégé, et admira Pen autant que l'admiraient les autres. C'était lui qui suivait Pen désormais, qui citait ses bons mots, qui apprenait ses chansons et les répétait à de plus petits soupers; et il ne se lassait jamais de les entendre de la bouche du jeune poète si plein de talent : car une grande partie du temps que M. Pen aurait pu employer beaucoup plus avantageusement à ses études régulières, était consacré à la composition de ballades profanes, qu'il chantait en partie fine, suivant l'usage à l'Université.

Il eût été avantageux pour Arthur que l'honnête Foker fût resté quelque temps au collège : car, malgré toute sa vivacité, c'était un jeune homme prudent, et souvent il mettait un frein aux penchants qui entraînaient Pen à des extravagances. Mais la carrière académique de Foker ne fut pas longue, après l'entrée d'Arthur à Saint-Boniface. Des différends répétés avec les autorités universitaires firent quitter prématurément Oxbridge à M. Foker. Il persistait à vouloir assister aux courses qui avaient lieu dans la lande de Hungerford, malgré les injonctions de ses supérieurs. Jamais on ne put obtenir de lui qu'il fréquentât la chapelle du collège avec cette régularité et cette piété qu'*Alma Mater* demande à ses enfants. Les tandems, qui sont des abominations aux yeux des chefs et des professeurs, étaient le plus grand plaisir de Foker, et il menait sa carriole avec tant de nonchalance, il éprouvait tant d'accidents, il faisait tant de chutes, que Pen disait qu'une promenade avec lui, c'était prendre les *diversions de Purlsey*¹. Finalement, un jour qu'il donnait à dîner dans son appartement à quelques amis venus de Londres, M. Foker n'eut pas de cesse qu'il n'eût peint d'un très-beau vermillon la porte de M. Buck. Mais le censeur le surprit pendant cet exploit. Et, quoique le célèbre lutteur Black Strap, qui était un des illustres hôtes de M. Foker et qui tenait le pot de couleur tandis que le jeune artiste opérait sur

1. Le jeu de mots consiste en ce que *diversion* a aussi le sens de *détour*, en anglais.

la porte, eût étendu par terre deux des suivants du censeur et eût déployé une valeur prodigieuse, ces hauts faits firent plus de mal que de bien à la cause de Foker, que le censeur connaissait très-bien. Il fut pris le pinceau à la main, traduit sommairement devant le conseil et renvoyé de l'Université.

A ce sujet, le directeur écrivit une lettre fort aimable et fort touchante à lady Agnès Foker, disant que tout le monde aimait le jeune homme; que jamais il n'avait cherché à faire de mal à aucune créature vivante; que, quant à lui, il eût été ravi de pardonner cette inoffensive petite fredaine de jeunesse, si la malheureuse publicité de l'affaire ne l'avait mis dans l'impossibilité de fermer les yeux sur elle; enfin exprimant les plus ardents désirs pour le bonheur du jeune homme : désirs sans doute sincères, car Foker, nous le savons, était issu par sa mère d'une famille noble, et se trouvait, du côté paternel, héritier d'un grand nombre de mille livres sterling de rente.

« Qu'importe ? dit Foker, causant de cette affaire avec Pen. Un peu plus tôt ou un peu plus tard, qu'importe ? J'aurais été renvoyé de nouveau à mon premier examen, j'en suis sûr. Je ne puis me fourrer ce latin dans la tête, et au prochain trimestre la douleur de ma mère eût fait explosion. Le papa soufflera comme un vieux marsouin, je le sais; eh bien! il faudra attendre qu'il ait repris haleine. J'irai probablement à l'étranger pour me mûrir l'esprit par les voyages. Oui, oui, j'ai un billet pour le pays des *Parly-voo*¹, pour l'Italie et tout ce qui s'ensuit. J'irai à Paris apprendre à danser et compléter mon éducation. Mais ce n'est pas de moi que je suis inquiet, Pen. Tant qu'on boira de la bière, je n'ai pas de soucis. C'est vous qui me remplissez de crainte, mon cher. Je ne dis pas cela pour les cinquante guinées que vous me devez : vous les payerez ou non, comme vous voudrez ; mais je suis effrayé des pas que vous faites chaque jour en avant; et, je vous le dis, cette vie vous tuera. Vous allez comme si l'argent en réserve à la maison ne devait jamais avoir de fin. Vous ne devriez pas donner à dîner, mais manger les dîners des autres, puisque les amis sont contents de vous avoir. Vous ne devriez pas faire de dettes chez le loueur

1. Des *parlez-vous*, c'est-à-dire des Français.

de chevaux, mais monter les bêtes de vos camarades. Vous ne vous entendez pas plus aux paris que je ne comprends l'algèbre, moi ; les finauds vous gagneront tout l'argent que vous risquerez, c'est certain. Le diable m'emporte si vous n'essayez pas de tout ! Je vous ai vu vous asseoir à l'écarté, l'autre semaine, chez Trumpington, et attendre votre tour aux dés après le souper chez Ringwood. Vous serez battu, Pen, mon ami, quand bien même on jouerait loyalement ; et remarquez que je ne dis pas qu'on ne joue pas loyalement, pas plus que je ne dis que tout se passe honnêtement. Pour moi, je ne jouerais pas avec eux. Vous n'êtes pas de force. Ils en savent plus que vous. C'est absolument comme si le petit Black Strap voulait se mesurer avec Tom Spring. Le Black est un bon lutteur ; mais, le bon Dieu vous bénisse ! il n'a pas le bras assez long pour toucher Tom ; et je vous dis que vous vous mesurez avec des gaillards plus forts que vous.... Voyons : si vous voulez me promettre de ne jamais parier, de ne jamais toucher aux dés ni aux cartes, je vous fais grâce des deux poneys. »

Mais Pen répliqua en riant que, quoiqu'il ne lui fût pas commode de payer les deux poneys en ce moment, il ne désirait pas qu'on lui fit grâce d'aucune de ses dettes.

Et Foker le quitta, non sans de sombres pressentiments au sujet de son ami, lequel, pensait-il, voyageait rapidement sur le chemin qui mène à la ruine.

« Il faut faire à Rome comme les Romains, dit Pen en se dandinant et en faisant tinter quelques souverains dans la poche de son gilet. Une tranquille petite partie d'écarté ne peut compromettre un homme qui joue bien. Je suis revenu du souper de Ringwood plus riche de quatorze souverains qu'à mon arrivée chez lui, et pardieu ! j'avais grand besoin de cet argent. »

Et, après avoir pris congé du pauvre Foker qui s'en alla sans tambour ni trompette, sans proposer de mener la diligence jusqu'à ce qu'on fût sorti d'Oxbridge, Pen s'éloigna pour surveiller un petit dîner qu'il devait donner dans son appartement du collège Saint-Boniface. Et le cuisinier de ce collège, qui avait un grand respect pour M. Pendennis, se mettait toujours en quatre pour satisfaire son jeune favori.

CHAPITRE XX.

Progrès de roué.

Peu de temps avant que M. Foker partît d'Oxbridge, il était arrivé à Saint-Boniface un gentleman qui avait appartenu, comme cela se découvrit, à l'autre université de Camford, où il avait eu quelques différends avec les maîtres et professeurs; et c'était là le motif pour lequel il l'avait quittée. Ce gentleman, qui s'appelait Horace Bloundell, était de l'ancienne famille de Bloundell-Bloundell, demeurant à Bloundell-Bloundell-Hall, Bloundell-Bloundellshire, dans le Suffolk, selon l'expression des jeunes plaisants. C'est sans doute à cause de sa naissance, et aussi parce que le docteur Donne, maître de Saint-Boniface, était originaire du Suffolk, peut-être même allié à cette famille, que M. Horace Bloundell fut admis à Saint-Boniface, après que Saint-Georges et un ou deux autres collèges eurent refusé de le recevoir. Il y avait dans la famille un bénéfice de grande importance pour M. Bloundell; et, comme il faisait partie d'un régiment de dragons à l'époque de la maladie et de la mort de son troisième frère qui devait d'abord avoir ce bénéfice, M. Bloundell se décida à quitter le pantalon rouge et le shako noir, pour la robe noire et la cravate blanche du prêtre anglais. Ses malheurs à Camford dérangèrent quelque peu les projets de M. Bloundell; mais, quoique vaincu une première fois, l'opiniâtre ex-dragon ne s'effraya pas et se mit à l'œuvre pour remporter une victoire autre part.

Durant la seconde année de Pen, le major Pendennis fit une courte visite à son neveu, qui le présenta à quelques-uns de ses amis de l'Université, au noble et poli lord Plialimmon, au brave et franc Magnus Charters, au spirituel et malin Harland, à l'intrépide Ringwood, que ses opinions et la bravoure avec laquelle il défendait ses bévues avaient fait surnommer Rupert¹ dans le club de l'*Union Discutante*; à Broadbent, ap-

1. Le prince Rupert, de Bavière, était un des plus intrépides défenseurs de Charles 1^{er}, son oncle.

pelé Barebones ¹ Broadbent, à cause de ses opinions républicaines (il était d'une famille dissidente de Bristol, et un parfait Boanerges dans la discussion); enfin, à M. Bloundell-Bloundell, qui avait tout de suite pris place parmi l'élite de l'Université.

Encore que le major Pendennis ne comprît pas les citations grecques de Harland, et n'appréciât guère les gros souliers et les mains sales de Broadbent, il fut néanmoins charmé de la société réunie autour de son neveu, et approuva fort tous ces jeunes gens, à l'exception de celui qui se donnait les plus grands airs, et qui affectait le plus les manières d'un homme du monde.

Assis avec Pen à déjeuner, le lendemain de la soirée donnée par celui-ci dans son appartement, le major exprima son opinion relativement aux jeunes gens, avec lesquels il s'était montré de la meilleure humeur du monde. Il les avait régalez de quelques-unes de ses histoires; et, quoiqu'elles ne fussent plus de première fraîcheur à Londres, où l'on a un appétit malsain pour les nouveautés en fait d'anecdotes, elles étaient tout à fait nouvelles à Oxbridge: aussi les étudiants les écoutèrent avec cette franche sympathie, cet avide plaisir, ce rire bruyant, ou ce profond respect, si rares dans la métropole, et qui doivent être si délicieux pour le *raconteur* ² de profession. Seulement, une ou deux fois pendant le récit de ces anecdotes, la figure de M. Bloundell prit un air d'ennui, ou trahit, par son expression, qu'il était au courant de ces histoires. Une fois même, il eut l'audace de mettre en question l'exactitude d'une des particularités de l'anecdote contée par le major Pendennis, et donna sa propre version du fait, au sujet duquel il se savait bien renseigné, l'ayant entendu discuter au club par tel et tel, et par les autres qui en avaient été témoins. Les jeunes étudiants regardèrent avec étonnement leur camarade, qui osait interrompre le major; mais peu d'entre eux purent apprécier la grâce mélancolique et la politesse avec lesquelles le major Pendennis accéda sur-le-champ à la version de M. Bloundell, et le remercia d'avoir corrigé sa propre inexactitude. Ils furent ébahis quand, à la réunion

1. Barebones, fougueux parlementaire.

2. En français dans le texte.

suivante, Bloundell parla du vieux Pen en termes de mépris, disant que tout le monde connaissait le vieux Pen, ce vieux pique-assiette de Gaunt-House, cette vieille scie, ce fléffé vieux radoteur.

Le major Pendennis, de son côté, n'aimait pas le moins du monde M. Bloundell. Ces antipathies sont toujours réciproques chez les hommes et chez les femmes, et, pour ma part, si quelque bon ami venait me dire que tel ou tel a médité de moi, je suis presque sûr que, de mon côté, je trouverais en moi de l'aversion pour ce tel ou tel. Nous nous aimons ou nous nous haïssons les uns les autres, comme l'on aime ou hait l'odeur de certaines fleurs, le goût de certains plats et de certains vins, comme l'on aime ou hait aussi certains livres. Il nous est impossible de dire pourquoi ; mais, règle générale, toutes les raisons du monde ne nous feront pas aimer le docteur Féroce, et, comme nous l'avons en aversion, nous pouvons être sûrs qu'il ne nous aime pas non plus.

Le major dit donc :

« Pen, mon garçon, votre dîner s'est passé à *merveille* ; vous avez très-bien fait les honneurs ; vous avez bien découpé ; je suis content que vous ayez appris à découper : cela se fait à présent sur le buffet, dans la plupart des bonnes maisons, mais ce n'en est pas moins une chose importante, et qui pourra vous aider dans le monde intermédiaire. Le jeune lord Plinlimmon est un fort aimable garçon, tout à fait l'image de sa chère mère, que j'ai connue lorsqu'elle était lady Aquila Brownbill ; le républicanisme de lord Magnus s'usera (cela sied assez bien à un jeune patricien qui débute dans la vie, mais il n'y a rien d'aussi odieux chez des personnes de notre rang) ; M. Broadbent me paraît très-éloquent et très-savant ; votre ami Foker est toujours charmant ; mais j'ai été surpris de vous voir lié avec M. Bloundell, qui, sous tous les rapports, est un jeune homme très-peu convenable.

— Par exemple, oncle ! Bloundell-Bloundell ! s'écria Pen en riant. Eh ! c'est le jeune homme le plus populaire de l'Université. Nous l'avons choisi pour être des Barmécides moins de huit jours après son arrivée ; nous avons eu une réunion extraordinaire à cet effet. Il est d'une excellente famille, les Bloundell de Suffolk, descendants du Blondel de

Richard Cœur de Lion, qui portent une harpe au chief, avec la devise : *O mon roy !*

— On peut avoir de très-bonnes armoiries et être un tigre, mon garçon, répliqua le major en enlevant le bout de son œuf à la coque. Cet homme est un tigre, retenez ce que je vous dis : un homme vulgaire. Je gagerais qu'il a quitté son régiment en mauvaise odeur, car jamais homme plus respectable que mon ami lord Martingale n'a monté un cheval. On ne peut s'y méprendre : ce M. Bloundell a sur son visage les stigmates de l'argot et des mauvaises habitudes. Il fréquente d'ignobles maisons de jeu et des enfers à billards ; il hante des clubs de troisième ordre ; je le sais. Je le reconnais à son genre. Jamais je ne me suis trompé en fait de physionomie. Avez-vous remarqué la quantité de bagues et de bijoux qu'il porte ? Cet individu a le mot de chenapan gravé sur son front, si jamais homme l'a eu. Faites attention à mes paroles, et évitez-le.... Changeons de conversation. Le dîner était un peu trop fin ; mais je ne m'oppose pas à ce que vous fassiez quelques *frais* de plus quand vous recevez des amis. Naturellement, cela ne vous arrive pas souvent, et je pense que vous ne donnez à dîner qu'à ceux qu'il est de votre intérêt de *fêter*. Les côtelettes de veau étaient excellentes, le *soufflé* extraordinairement léger et bon. La troisième bouteille de champagne n'était pas nécessaire ; mais vous avez une belle pension, et, tant que vous ne ferez pas de dettes, je ne vous chercherai pas querelle, mon cher garçon. »

Pauvre Pen ! Le digne oncle ne soupçonnait pas que ces dîners eussent lieu si fréquemment, et que l'insouciant jeune amphitryon prît plaisir à montrer son hospitalité et son savoir en gastronomie. C'est, de tous les arts, celui dans lequel les jeunes gens sont le plus désireux de paraître versés, art si long à étudier, si difficile à acquérir, si impossible pour tant d'infortunés, parce qu'il est au-dessus de leurs moyens. Le talent de déguster les vins, de se connaître en fait de cuisine, voilà pour les jeunes gens le signe distinctif d'un parfait *roué* et d'un digne gentleman. J'aime à les voir cligner l'œil devant un verre de bordeaux, comme si ce vin leur était familier, et discuter gravement un *salmis*¹. Pauvres

1. Tous les mots en italiques sont en français dans le texte.

enfants ! ce n'est qu'en vieillissant qu'ils reconnaissent leur ignorance en gastronomie, alors que leur conscience leur dit peut-être que cette science est de peu de prix, et qu'un gigot de mouton avec un cœur content vaut les dîners des plus gourmands prélats. Mais le petit Pen, pour être fidèle à son rôle d'admirable Crichton ¹, se croyait dans la nécessité d'être grand appréciateur de dîners, et amphitryon lui-même. Nous venons de dire le respect qu'avait pour lui le cuisinier du collège, et nous aurons bientôt à déplorer l'aveugle confiance que ce digne homme mettait en notre Pen. Dans la troisième année du séjour de ce jeune étudiant à Oxbridge, son escalier n'était plus encombré de cloches de plats, ni de desserts, ni de garçons apportant des mets, ni de sommeliers débouchant du champagne frappé. Une foule toute différente d'individus à la figure boudeuse ou dolente se pressait devant la porte du pauvre garçon, et l'assaillait dès qu'il sortait de sa tanière.

Le conseil de son tuteur ne fit aucun effet sur M. Pen, qui ne laissa pas de fréquenter ce M. Bloundell, si mal famé. Ce que les jeunes gens aiment dans leurs camarades, c'est la science réelle ou supposée de la vie, et c'est précisément là ce qui avait valu à Pen une grande partie de sa réputation et de sa popularité. Un homme qui a vu le monde, ou qui sait en parler d'un air de connaisseur, un roué, un Lovelace, qui a ses aventures à raconter, celui-là est sûr de trouver parmi les jeunes gens un auditoire plein d'admiration. C'est chose pénible à avouer, mais c'est la vérité. Nous respectons ces sortes de prouesses. Au collège déjà, nous avons appris à les admirer. Parmi les cent et les mille étudiants élevés dans nos collèges et nos universités, s'en trouverait-il cinq sur cent qui ne fussent pas forcés d'avouer qu'ils ont lu et aimé *Don Juan* ? Terrible propagation du mal !... Cette pensée devrait faire trembler tout homme qui tient une plume, de peur

1. Ce Crichton était un Écossais fort savant, qui vint à Paris à l'âge de vingt ans, et y tint au collège de Navarre une séance publique, où il répondit à quiconque voulut disputer avec lui, en vers ou en prose, en douze langues différentes, et sur quelque sujet que ce fût. Il n'était pas moins habile dans le maniement des armes, et dans tous les exercices qui font le parfait gentilhomme.

qu'il ne lui échappe un mensonge, une impureté, une injuste colère, ou une louange injuste.

Il suffit d'une de ces brebis galeuses pour infecter tout un troupeau. Peu de temps après l'arrivée de M. Bloundell à Oxbridge, les professeurs et maîtres de Saint-Boniface commencèrent à reconnaître que la moralité de leur collège baissait, et que leurs élèves devenaient désordonnés et prenaient un ton de mauvaise compagnie. Les jeunes seigneurs du grand collège de Saint-Georges, qui faisaient cas de Pen, et dans la société desquels celui-ci vivait, ne se laissèrent pas prendre à l'éclat superficiel de Bloundell, ni à ses airs de roué du grand monde. Broadbent l'appelait capitaine Macheath, et disait qu'il finirait à la potence. Foker, durant le peu de temps qu'il passa à l'Université, en compagnie de Macheath, s'abstint, avec la prudence qui le caractérisait, de rien dire qui fût à la défaveur du capitaine ; mais il fit entendre à Pen qu'il valait mieux l'avoir pour partenaire que pour adversaire au whist, et qu'il était plus sûr de parier pour lui que pour l'autre joueur, à l'écarté.

« Vous voyez qu'il joue mieux que vous, Pen, disait ce sage jeune gentleman ; il joue extraordinairement bien, le capitaine. Et, si j'étais vous, Pen, je n'accepterais pas trop souvent l'avantage qu'il pourrait m'offrir au jeu. Je ne pense pas qu'il ait trop d'argent, le capitaine. »

Mais, en dehors de ces sombres suggestions et de ces généralités, il était impossible de tirer quelque chose de positif du circonspect Harry Foker.

Ce n'est pas à dire que ses conseils eussent eu plus de poids pour un jeune entêté, qu'ils n'en ont communément pour quiconque est déterminé à poursuivre son propre chemin. Pen avait pour le plaisir un appétit insatiable, et il se jetait sur lui partout où il se présentait, avec une avidité qui annonçait un tempérament ardent et la santé du jeune âge. Il appelait prendre du plaisir, *voir la vie*, et citait de célèbres maximes de Térence, d'Horace et de Shakspeare, pour prouver qu'il fallait faire tout ce qui pouvait convenir à un homme. Aussi promettait-il d'être un *roué* complètement usé dans quelques années, s'il continuait le train dont il y allait.

Une nuit, après un souper fin au collège, souper où s'étaient

trouvés Pen et Macheath, et où l'on avait fait un tranquille petit *vingt et un* (amusement beaucoup plus agréable, pour les étudiants de deuxième et troisième années, que le bruyant usage de chanter des chansons qui attirent les censeurs et qui paraissent déjà trop vieilles, chacun ayant alors vidé son sac), au moment où l'on mettait son bonnet pour se retirer, M. Bloundell prit en badinant un verre à vin de cristal vert, qui avait été destiné à contenir de la glace, mais dans lequel il introduisit quelque chose de beaucoup plus pernicieux : deux dés que ce gentleman tira de la poche de son gilet et glissa dans le verre. Puis, donnant au verre une gracieuse ondulation qui montrait combien sa main était accoutumée à jeter les dés, il dit que le coup de sept gagnait, lança doucement sur la table les petits cubes d'ivoire, les ramassa ensuite légèrement de dessus la nappe, et répéta ce manège deux ou trois fois. Les autres étudiants le regardaient faire, et, parmi eux, Pen, qui n'avait encore pas touché aux dés, si ce n'est pour jouer une ennuyeuse partie de trictrac à la maison.

M. Bloundell, qui avait une belle voix, se mit à chanter le chœur de Robert le Diable, opéra très en vogue à cette époque. Un grand nombre des étudiants s'unirent à lui pour chanter ce chœur, et, entre autres, Pen, qui était fort en train, ayant gagné au *vingt et un* bon nombre de schellings et de demi-couronnes. Puis, au lieu de rentrer chez eux, la plupart s'assirent autour de la table et jouèrent aux dés, le verre vert passant de main en main jusqu'à ce que Pen le brisât enfin, après avoir joué six coups.

A partir de cette nuit, Pen se plongea dans les délices de ce jeu de hasard avec l'avidité qui lui était habituelle toutes les fois qu'il poursuivait un nouveau plaisir. On peut jouer aux dés le matin tout aussi bien qu'après dîner ou après souper. Bloundell allait chez Pen après déjeuner, et le temps se passait avec une rapidité étonnante pendant que résonnaient les dés. Ils firent de tranquilles petites parties à portes closes, et Bloundell imagina une boîte doublée de feutre, afin que les dés ne fissent pas de bruit et n'attirassent pas les maîtres aux oreilles fines. Bloundell, Ringwood et Pen, furent un jour presque surpris par M. Buck, qui, en traversant la cour, avait cru entendre prononcer, dans la

chambre de Pen, dont la fenêtre était ouverte, ces mots : « Deux contre un pour celui qui jette. » Mais, en entrant dans la chambre d'Arthur, le professeur trouva les trois jeunes gens avec trois *Homères* ouverts devant eux, et Pen lui dit qu'il tâchait de voiturer ses deux camarades à travers les lieux décrits par le poète. Il demanda même très-gravement à M. Buck quel était présentement l'état du fleuve Scamandre, et s'il était navigable ou non.

M. Arthur Pendennis ne gagna pas beaucoup d'argent dans ses opérations avec M. Bloundell ; il n'en retira d'autre fruit que la connaissance des inégalités de la chance, ce qu'il aurait pu apprendre dans des livres.

Le capitaine Macheath possédait d'autres talents qu'il exerça pour le bien de Pen. Les histoires du capitaine avaient malheureusement un grand charme pour Arthur, qui ne se lassait jamais d'écouter le récit des amours de garnison de Bloundell et de ses hauts faits en province. Il avait été aussi à Paris, et savait une foule d'histoires sur le Palais-Royal, le Salon et Frascati. Il était allé au Salon un soir après avoir dîné au Café de Paris, « où, par Jupin ! nous étions tous diablement gris ; et le matin, en me réveillant dans ma chambre, je trouvais douze mille francs sous mon oreiller, et cent quarante-neuf napoléons dans une de mes bottes. N'était-ce pas un fameux coup, hein ? » dit le capitaine.

Les yeux de Pen scintillaient, tant cette histoire l'intéressait. Il respectait l'homme qui pouvait gagner tant d'argent. Il soupira, et dit que pareille somme suffirait pour mettre ses affaires en règle.

Macheath se prit à rire, et lui dit de boire une autre goutte de marasquin.

« Je pourrais vous conter des histoires beaucoup plus merveilleuses que celle-là, » ajouta-t-il.

Et c'était la vérité, car il n'en aurait coûté d'autre peine au capitaine qu'un peu d'invention, et la nature l'avait copieusement doué de cette partie du talent poétique.

Il rit dédaigneusement de l'amour de Pen pour miss Fotheringay, quand Arthur vint à lui parler de cette passion, ce qui ne tarda pas longtemps : car, nous l'avons dit, Pen ne détestait pas de raconter cette histoire à ses amis intimes. Eux et lui étaient plutôt fiers de cette aventure. Macheath, toute-

fois, supprima toute la vanité que Pen en tirait, non pas en lui démontrant la folie de sa passion pour une femme sans éducation et de beaucoup son aînée, mais en blâmant comme absurde le désir qu'il avait eu de satisfaire sa passion d'une manière légitime.

« Épouser la Fotheringay ? dit-il ; vous feriez aussi bien d'épouser la.... » Et il nomma une des plus fameuses actrices de l'époque. « Elle n'a pas un grain de moralité. Je connais vingt hommes qui ont été ses amants, au su de tout le monde, et je sais les sommes qu'ils ont dépensées pour elle. »

Et il nomma ces vingt hommes.

Je ne connais pas de calomnie plus fréquente ni plus affreuse que celle qui détruit ainsi l'honneur d'une femme. Il n'y a pas d'hommes plus malfaisants que ceux qui la répandent avec une si coupable légèreté, ni de lâches plus méprisables que ceux qui inventent ces atroces mensonges.

Est-ce ouï n'est-ce pas un malheur pour un homme d'un caractère honnête, et disposé, comme notre ami Pen, à jeter en toute occasion la vérité à l'étourdie, de commencer la vie par croire tout ce qu'on lui dit ? Vaudrait-il mieux pour lui être moins confiant et, par conséquent, moins sincère ? Il ne faut pas peu de connaissance du monde pour savoir qu'un homme qui n'a pas de raison particulière de mentir vous dit des mensonges. Je ne suis pas sûr qu'il ne vaille pas mieux être trompé pendant un certain temps. Quoi qu'il en soit, notre honnête Pen avait une crédulité naturelle qui lui faisait accepter tout ce qu'on lui disait, et il prenait chacune des fictions du capitaine Macheath pour le fait historique le plus avéré.

Aussi les calomnies que Bloundell lança contre miss Fotheringay affligèrent et mortifièrent excessivement Pen. Si, auparavant, il avait eu honte de sa passion, quels devaient être ses sentiments, alors que l'objet d'une flamme si pure et de tant d'adoration n'était plus qu'une infâme hypocrite, une hypocrite reconnue par tout le monde, lui seul excepté ? Il ne vint jamais à l'esprit de Pen de douter de ce fait ; jamais il ne se demanda si les histoires d'un homme qui, comme son nouvel ami, ne disait jamais de bien d'aucune femme, étaient même vraisemblables.

Les fêtes de Pâques arrivèrent. Pen avait annoncé à sa mère et à son oncle qu'il voulait rester à Oxbridge pour étudier, au lieu d'aller passer les vacances à Fair Oaks. Il se laissa néanmoins entraîner à faire un petit voyage à Londres, en compagnie de son ami, M. Bloundell. Ils descendirent à un hôtel de Covent-Garden, où Bloundell avait crédit, comme il disait; et ils se livrèrent très-largement aux plaisirs de la ville, suivant l'usage des jeunes étudiants. Bloundell faisait encore partie d'un club militaire, où il emmena Pen dîner une ou deux fois. Nos jeunes gens s'y rendaient en cabriolet, dans la crainte de rencontrer le major Pendennis arpentant le trottoir de Pall-Mall. C'est là que Pen fut présenté à une foule de jeunes braves en moustaches et en éperons, avec lesquels il but de la bière blanche le matin, et courut la ville la nuit. C'est là qu'il vit la vie, en vérité; et il n'était guère probable qu'il rencontrât son tuteur dans les théâtres et les cafés-concerts que fréquentaient ces bruyants compagnons. Un soir, cependant, ils se trouvèrent très-près l'un de l'autre, Pen, qui avait pris place dans une loge du théâtre du Musée, n'étant séparé du major que par une planche. Son oncle occupait avec lord Steyne la loge de ce vénéré seigneur.

La Fotheringay était encore dans l'éclat de sa gloire. Elle avait réussi : elle avait attiré la foule pendant près d'un an; elle avait ensuite parcouru les provinces en triomphatrice, et était revenue briller à Londres d'un éclat un peu diminué. Elle jouait alors, comme disaient les affiches, *avec un succès croissant*, et faisait *triompher le bon vieux drame anglais*, dans des salles où il y avait toujours assez de place pour quiconque voulait la voir.

Ce n'était pas la première fois que Pen la revoyait depuis le jour mémorable où ils s'étaient quittés à Chatteries. L'année précédente, quand la ville faisait grand cas de l'actrice et que toute la presse célébrait sa beauté, Pen avait trouvé un prétexte pour se rendre à Londres à la fin du trimestre, et avait couru au théâtre pour voir l'objet de son ancienne flamme. Il se souvint de son amour plutôt qu'il ne le raviva. Il se rappela son émotion et l'impatience de son attente, à Chatteries, quand se débitait la réplique qui précédait l'entrée en scène d'Ophélia ou de mistress Haller. En entendant alors

cette même réplique, il ressentit un léger frémissement; puis, quand au milieu d'un tonnerre d'applaudissements Ophélia entra, faisant sa profonde révérence d'autrefois, Pen éprouva comme un choc, et rougit beaucoup en la regardant, parce qu'il ne pouvait s'empêcher de s'imaginer que toute la salle avait les yeux sur lui. A peine entendit-il d'abord les paroles de l'actrice, et il songea avec tant de fureur à l'humiliation qu'elle lui avait infligée, qu'il commença à se croire jaloux et encore amoureux d'elle. Mais cette illusion ne dura pas très-longtemps. Il sortit et courut à la porte des artistes pour tâcher de la revoir; mais il n'y put parvenir. Elle passa devant lui avec une camarade; mais il ne la reconnut pas, et elle ne le reconnut pas davantage. Le lendemain il arriva tard au théâtre, et resta très-tranquillement à attendre la petite pièce; et le troisième et dernier soir de son séjour à Londres, Taglioni dansait à l'Opéra; Taglioni! et l'on jouait *Don Giovanni*, qu'il admirait par-dessus toutes choses: de sorte que M. Pen alla entendre *Don Giovanni* et voir la Taglioni.

Cette fois-ci il ne lui restait plus la moindre illusion relativement à miss Fotheringay. Elle n'était pas moins belle; mais, de manière ou d'autre, elle n'était plus la même. Le brillant de ses yeux s'était évanoui, ou du moins Pen n'en était plus ébloui. Sa voix sonore parlait comme jadis, mais elle ne faisait plus tréssaillir le cœur de Pen. Il lui semblait reconnaître l'accent irlandais de sa conversation hors de la scène; les sons lui paraissaient rauques et faux. Il était contrarié d'entendre les mêmes mots répétés sur le même ton, seulement d'une voix un peu plus forte, et, pis que cela, il était contrarié en pensant qu'il avait pris jadis pour du génie cette servile imitation, qu'il s'était laissé attendrir par des sanglots et des soupirs poussés si machinalement. Il sentait que c'était un autre homme qui avait si follement aimé cette femme, et presque dans une autre vie, antérieure à son existence actuelle. Il était honteux et amèrement humilié; il se trouvait bien isolé. Ah! pauvre Pen! l'illusion est parfois meilleure que la vérité, et les beaux rêves sont plus doux qu'un triste réveil.

Au sortir du théâtre, ce soir-là, ils soupèrent et firent un grand tapage, et le lendemain matin Pen eut une fièvre mi-

graine, avec laquelle il s'en retourna à Oxbridge, ayant dépensé tout son argent comptant.

Comme tout ce récit est tiré des propres confessions de Pen, si bien que le lecteur peut être assuré de la vérité de chacune de mes paroles ; et comme Pen lui-même n'a jamais su exactement de quelle manière il dépensa son argent et se plongea dans des embarras pécuniaires beaucoup plus graves encore, durant son malheureux séjour à l'université d'Oxbridge, il nous est naturellement impossible de donner, sur la triste situation de ses affaires, d'autres détails que cette esquisse générale de son genre de vie, que l'on a trouvée un peu plus haut. Il ne parle pas trop rudement de la fourberie des marchands de l'Université, ni de ceux de Londres, qu'il honora de son patronage au début de sa carrière. Finch même, le prêteur d'argent, à qui Bloundell le présenta, et avec qui il fit diverses opérations où la signature du jeune vaurien figura sur papier timbré, le traita avec ménagement, au dire de Pen lui-même, et ne lui imposa jamais plus de cent pour cent d'intérêts. Le vieux cuisinier du collège, son fervent admirateur, lui fit des propositions particulières, offrant de lui envoyer ses dîners jusqu'à la fin, et jamais il ne l'eût tourmenté pour sa note jusqu'au jour de sa mort. Arthur Pendennis avait un air de bonté et de franchise qui lui gagnait la plupart des gens avec lesquels il était en relation ; et cet air, s'il le rendait facilement la proie des fripons, lui attirait aussi de la part de beaucoup d'honnêtes gens plus de bon vouloir qu'il n'en méritait. Il était impossible de résister à sa bonne humeur, et, dans ses plus mauvais moments, de ne pas espérer qu'il serait sauvé d'une ruine complète.

A l'époque où il se livrait le plus ardemment aux plaisirs de l'Université, il quittait volontiers la plus joyeuse réunion pour aller tenir compagnie à un ami malade. Il n'y eut jamais de différence pour lui entre grands et petits, dans la manière dont il traitait ses connaissances, quoique ses goûts malheureux, qui le portaient vers la somptuosité, lui fissent rechercher de préférence la bonne société. Il n'était que trop prêt à partager sa guinée avec un ami pauvre ; et, lorsqu'il recevait de l'argent, il se sentait entraîné à régaler ses camarades. C'est un penchant qu'il ne put vaincre de toute sa vie.

Dans sa troisième année à Oxbridge, les créanciers commencèrent à se rassembler terriblement autour de lui; il se tenait le matin devant sa porte une réunion qui scandalisait les professeurs, et qui eût effrayé bien des jeunes gens plus hardis que Pen. Il livrait bataille à quelques-uns de ces importuns; il faisait le matamore avec d'autres, suivant les instructions de M. Bloundell, passé maître en cet art, quoiqu'il n'eût pris ses grades en aucun autre; enfin il en était d'autres encore qu'il suppliait de patienter. On raconte que la petite Marie Frodsham, fille d'un pauvre doreur et fabricant de cadres, que Pen avait cru devoir employer, et qui avait superbement encadré un grand nombre de ses belles gravures, étant allée chez Pendennis lui raconter la lamentable histoire de son père malade de la fièvre et menacé d'une saisie pour le jour même, Pen, bourrelé de remords, courut engager sa belle montre et tout ce qu'il avait de bijoux, à l'exception de deux vieux boutons de manchettes en or, qui avaient appartenu à son père, puis se rendit en toute hâte avec le produit à la boutique de Frodsham, où, les larmes aux yeux et le cœur plein de repentir et d'humilité, il demanda pardon au pauvre marchand.

Ce trait, jeunes gens, n'est pas cité comme un exemple de la vertu de Pen, mais plutôt de sa faiblesse. Il eût été beaucoup mieux de n'avoir pas une seule gravure. Il devait encore les babioles qu'il vendit pour payer la note de Frodsham, et sa mère dut se priver cruellement pour acquitter le compte du bijoutier, de sorte que ce fut elle qui, finalement, eut à souffrir de l'extravagance et de la folie du jeune étudiant. Nous ne vous présentons pas Pen comme un héros ni comme un modèle, mais seulement comme un garçon qui, au milieu de mille vanités et de mille faiblesses, a encore quelques mouvements généreux, et n'est pas tout à fait pervers.

Nous avons dit que le directeur Buck fut scandalisé, en apprenant les folles dépenses de Pen. D'après la manière dont celui-ci était entré à Saint-Boniface, d'après les jeunes gens avec lesquels il était lié, Buck avait longtemps cru que son élève, recommandé par le docteur Portman et présenté par le major Pendennis, était possesseur d'une grande fortune, et il avait même été surpris de ne lui voir porter qu'une robe toute simple et sans ornements. Un jour qu'il

était allé à Londres porter au roi une adresse de la part de sa très-loyale université d'Oxbridge, Buck avait rencontré, à Saint-James, le major Pendennis, qui s'entretenait avec deux chevaliers de la Jarretière, dans la voiture de l'un desquels le directeur ébloui le vit se retirer après la réception. Dès son retour à Saint-Boniface, M. Buck invita Pen à venir prendre le vin chez lui après dîner; il le dispensa plus que jamais des cours et des exercices religieux à la chapelle, parfaitement convaincu que c'était un jeune homme de grande fortune.

Aussi fut-il comme frappé de la foudre, en apprenant la vérité et en entendant la triste confession que Pen eut à lui faire. Pen avait de grosses dettes à Oxbridge; quant à celles de Londres, le directeur ne s'en occupa point, et d'ailleurs son élève ne lui en parla pas. Quel homme dit jamais tout, lorsque ses amis l'interrogent sur ses engagements? Le directeur en apprit assez pour savoir que Pen était pauvre, qu'il avait dépensé une très-belle, presque une magnifique pension, et qu'autour de lui s'élevait une si belle moisson de dettes, que ce serait une très-rude besogne pour tout homme de la faucher : car il n'est pas de plante qui croisse aussi rapidement, une fois qu'elle a pris racine.

C'est peut-être parce que sa mère était si tendre et si bonne, que Pen craignait terriblement qu'elle n'apprit ses fautes.

« Je ne puis supporter de lui faire cet aveu, dit-il au directeur, le cœur déchiré de douleur. Oh ! je me suis conduit en misérable vis-à-vis d'elle, monsieur ! »

Et il se repentait, et il aurait voulu pouvoir recommencer sa carrière, et il se demandait : « Pourquoi, pourquoi mon oncle insistait-il si fort sur la nécessité de vivre avec les grands, et de quoi m'ont servi toutes ces illustres connaissances ? »

Ses nobles amis n'étaient pas ombrageux ; mais Pen s'imaginait qu'ils l'étaient, et il les évita durant les derniers temps qu'il passa à l'Université. Il était aussi triste qu'une tête de mort dans les soirées, auxquelles il se dérobaient autant que possible, et ses jeunes amis cessèrent bientôt de l'inviter. Tout le monde savait que Pendennis était aux abois. Ce Bloundell, qui n'avait pu payer personne, et qui avait été forcé

de s'en aller après trois inscriptions, était, disait-on, la cause de sa ruine. On pouvait voir la triste figure de Pen, errant dans les cours solitaires; il était vêtu d'une robe déchirée et d'un bonnet délabré. Celui qui, un an seulement auparavant, avait été l'orgueil de l'Université, celui que tous les nouveaux aimaient à regarder, faisait alors le sujet de leurs conversations dans leurs réunions du soir, et ils parlaient de lui avec un étonnement mêlé de terreur.

Enfin arriva l'époque des examens pour le grade. Nombre de jeunes étudiants de son année, dont Pen avait ridiculisé les souliers garnis de gros clous, et de l'habit ou de la figure desquels il avait fait la caricature; nombre de ceux qu'il avait traités avec dédain au cours ou écrasés de son éloquence au club; nombre même de ceux de sa société qui n'avaient pas la moitié de son intelligence, mais un peu de régularité et de constance dans leurs études, remportèrent les premiers honneurs ou passèrent d'une façon convenable. Mais quel rang sur la liste occupait-il, Pen le superbe, Pen le bel esprit et le dandy, Pen le poète et l'orateur? Hélas! où était-il donc, ce Pen, le bien-aimé de la veuve et son seul orgueil? Cachons nos têtes et tournons le feuillet. La liste fut publiée, et par toute l'Université courut cette rumeur effroyable, que Pendennis, de Saint-Boniface, était fruit sec.

CHAPITRE XXI.

Fuite après la défaite.

Quiconque a la moindre connaissance de la science héraldique et de l'armorial, doit savoir que la noble famille dont Hélène Pendennis était membre a pour cimier un nid rempli de petits pélicans becquetant le sein ensanglanté de leur mère. C'est de ce sein meurtri que, s'il faut en croire la légende héraldique, ces petits malheureux tirent en abondance la nourriture qui leur donne la force et la croissance. Les pélicans femelles aiment probablement à se voir déchirer le

sein par les petits becs de leur égoïste nichée. Ce fait est plus certain appliqué aux femmes. Il faut qu'il y ait une sorte de plaisir que nous ne comprenons pas, nous autres hommes, et qui accompagne les douleurs du sacrifice. Je crois vraiment qu'il est des femmes qui aiment mieux souffrir ainsi que de ne pas souffrir. Elles aiment à se sacrifier pour l'objet que leur instinct leur apprend à chérir. Qu'il s'agisse d'un mari indifférent, d'un fils prodigue, d'un mauvais garnement de frère, leurs cœurs ne sont-ils pas toujours prêts à verser leurs meilleurs trésors pour le bien de la personne aimée? Et nous, de notre côté, combien ne sommes-nous pas disposés à donner à ces tendres créatures de ces jouissances-là? Parmi les hommes qui lisent ces lignes, à peine en trouverait-on un qui n'ait servi à quelque femme un plaisir de cette sorte, et qui ne lui ait procuré la volupté de pardonner. Peu importe aux femmes comment elles vivent; mais, quand le prodigue revient à la maison, elles font des réjouissances et tuent pour lui le veau gras. Et dès le premier signal qui annonce le retour du pécheur, ces bons anges préparent le festin; la Miséricorde et le Pardon vont en souriant au-devant de lui pour lui faire accueil. J'espère qu'il en sera toujours de même pour nous : car, Dieu ait pitié de nous, si nous ne devons attendre que la Justice !

Pendant les derniers temps que Pen passa à l'université d'Oxbridge, l'affection que son oncle lui portait s'était fort accrue. Le major était fier d'Arthur, qui avait de l'entrain, des manières franches, un bon caractère et le port d'un parfait gentleman. Ce vieux garçon de Londres était enchanté de voir Pen frayer avec les jeunes patriciens de son université; et lui, qui n'avait jamais traité ses amis, lui dont la ladrerie était devenue proverbiale parmi quelques plaisants de son club, qui enviaient ses nombreuses invitations et ne s'arrêtaient pas à considérer sa pauvreté, il se faisait un plaisir de donner de bons petits dîners à son neveu et aux jeunes lords, et de les régaler d'excellent bordeaux et de ses meilleurs bons mots et anecdotes. Quelques-unes de ces anecdotes perdraient trop à être répétées, car le major avait une façon de conter admirablement soignée; et, quant aux

autres, leur répétition ne ferait de bien à personne. C'est pourquoi nous nous en abstiendrons. Le major faisait sa cour aux parents par l'intermédiaire des jeunes gens, et il se la faisait aussi en quelque sorte à lui-même par leur société. Il fit plus d'un voyage à Oxbridge, où les étudiants s'amusaient à régaler le vieux gentleman, et donnaient des soupers, des déjeuners et des fêtes, en partie pour le railler et en partie pour lui faire honneur. Il les divertissait par ses histoires. Il se faisait jeune et gai dans la compagnie des jeunes lords. Il alla écouter Pen lors d'un grand débat au club de l'Union; il grogna et il applaudit, et joignit le bruit de ses coups de canne au chœur d'applaudissements des étudiants; il fut étonné de l'éloquence et du feu de son neveu. Il crut avoir en Pen un jeune Pitt; il se sentit pour lui une tendresse presque paternelle. Il lui écrivit des lettres où il lui donnait des conseils enjoués, tout en lui apprenant les nouvelles de la capitale. Il se vanta d'Arthur aux différents clubs dont il était membre, et il se faisait un plaisir de parler de lui.

« Pardieu ! disait-il, les jeunes gens vont prendre le pas sur les vieux; les garçons qui vont faire leur entrée dans le monde, le jeune lord Plinlimmon, un ami de mon neveu, le jeune lord Magnus Charters, un camarade de mon garnement, etc., y figureront avec plus d'éclat que n'ont fait même leurs pères avant eux. »

Il demanda la permission d'amener Arthur à une grande fête qui se donnait à Gaunt-House. Ce fut avec une indicible satisfaction qu'il le vit danser avec les sœurs des susdits jeunes lords; et il se donna autant de peine pour procurer à son neveu des cartes d'invitation en quelques bonnes maisons, que s'il eût été une maman ayant une fille à marier, au lieu d'être un vieil officier à la demi-solde et portant perruque. Et partout il vantait les talents et la remarquable éloquence de Pen, ainsi que le rang distingué qu'il allait conquérir parmi les lauréats de l'Université. Lord Runnymede l'emmènerait sans doute avec lui dans son ambassade, ou bien le duc de Wellington le ferait élire membre des Communes par un de ses bourgs, écrivait-il sans cesse à Hélène, qui, de son côté, n'était que trop prête à croire tout ce qu'on pouvait dire à l'avantage de son fils.

Et toute cette fierté, toute cette affection d'oncle et de mère, avaient été écrasées par l'extravagance et la coupable oisiveté de Pen ! Je n'envie pas les sentiments de Pen (pour employer une phrase fort en usage), lorsqu'il songea à ce qu'il avait fait. Il avait dormi, et la tortue avait remporté le prix de la course. Il avait gâté dès son début une carrière qui eût pu être brillante. Il avait puisé, sans vergogne, dans la bourse d'une généreuse mère ; il avait gaspillé basement et sans souci son petit trésor. Oh ! c'était une main bien lâche que celle qui pouvait frapper et dépouiller ainsi une si tendre créature ; et, si Pen sentait le tort qu'il avait fait à d'autres, supposons-nous qu'un jeune gentleman, vain comme il l'était, ne sentait pas plus vivement encore la honte dont il s'était couvert ? Soyons certains qu'il n'est point de remords plus cruel que celui-là, ni de gémissements plus pitoyables que ceux de l'amour-propre blessé.

Comme l'ami de Joe Miller, l'élève qui avait remporté le grand prix de mathématiques, et qui, de sa loge au théâtre, saluait le public, parce que, le roi étant entré en même temps que lui dans la salle, l'étudiant prenait pour lui l'honneur rendu à Sa Majesté ; ainsi, mais avec une fatuité bien moins agréable, le pauvre Arthur Pendennis était parfaitement convaincu que toute l'Angleterre allait remarquer l'absence de son nom sur la liste des gradués, et parler de son infortune. Son directeur offensé, ses nombreux créanciers, le garçon qui faisait son lit et qui le servait, les étudiants de son propre temps et ceux qui étaient entrés à l'Université après lui, et qu'il avait protégés ou méprisés : comment oserait-il désormais regarder tout ce monde en face ? Il courut à son appartement, où il s'enferma ; et là, il écrivit à son directeur une lettre pleine de remerciements, de respect, de remords et de désespoir, par laquelle il lui demandait de faire rayer son nom des livres du collège, et exprimait le désir et l'espérance que la mort vînt bientôt mettre fin aux peines et au dés-honneur d'Arthur Pendennis.

Puis il s'esquiva, sachant à peine où il portait ses pas, mais prenant machinalement les petites ruelles désertes derrière les collèges. Il franchit les limites de l'Université et descendit au bord de la rivière Camisis, alors déserte, mais si souvent animée par les régates et la foule des joyeux étu-

dians. Il continua de cheminer ainsi, jusqu'à ce qu'il se trouva à plusieurs milles d'Oxbridge, ou plutôt jusqu'à ce qu'il fut trouvé par quelques connaissances qui quittaient cette ville.

Tandis que Pen gravissait une colline, recevant en plein visage une fine pluie de janvier, et sa robe déchirée flottant derrière lui (car il n'avait pas, depuis le matin, dépouillé ses vêtements académiques), une chaise de poste arriva bruyamment. Sur le siège était assis un domestique, et dans la voiture, ou plutôt à demi penché hors de la portière, était un jeune gentleman fumant un cigare et encourageant hautement le postillon. C'était M. Spavin, notre accointance de Baymouth, qui, ayant gagné son grade, s'en retournait chez lui triomphant dans sa chaise de poste jaune. En montant la colline, il aperçut cette espèce de fantôme qui gesticulait comme un fou, et, lorsque la voiture vint à passer devant lui, il reconnut la figure pâle et bouleversée du pauvre Pen.

« Holà ho ! » cria M. Spavin au postillon ; et les chevaux s'arrêtèrent dans leur course rapide, et la voiture resta immobile à quelque cinquante yards en avant de Pen, qui entendit crier son propre nom, et aperçut la moitié supérieure du corps de M. Spavin penché hors de la portière, et l'appelant par ses gestes véhéments.

Pen s'arrêta, hésita, hocha la tête d'un air farouche, et montra la route devant eux, comme s'il eût désiré que le postillon se remit en marche. Il ne dit pas un mot ; mais sa figure devait être bien désespérée, car le jeune Spavin, l'ayant considéré avec effroi, s'élança hors de la voiture, courut vers Pen en lui tendant la main, et saisissant celle de son ami, s'écria :

« Holà, mon vieux, où allez-vous comme ça, et qu'avez-vous, dites-moi ? »

— Je vais où je mérite d'aller, répondit Pen avec une imprécation.

— Alors vous n'êtes pas dans votre chemin, répliqua M. Spavin en souriant. Cette route mène à Fenbury. Voyons, Pen, ne vous désolez pas pour un échec. C'en est rien du tout quand on y est accoutumé. J'ai été *plumé*¹ trois fois, mon vieux ; et la seconde fois cela ne m'a plus rien fait. Je suis bien aise,

1. Refusé.

pourtant, d'avoir enfin passé. Vous aurez plus de chance la prochaine fois. »

Pen leva les yeux sur Spavin, qui avait été plumé, qui avait été renvoyé temporairement de l'Université, qui n'avait appris à lire et à écrire correctement qu'après des insuccès répétés, et qui, en dépit de tous ces décomptes, avait conquis son grade.

« Cet homme a passé, se dit-il, et moi, j'ai échoué ! »

Cette pensée était presque insupportable pour lui.

« Adieu, Spavin, reprit-il; je suis enchanté que vous ayez été reçu. Mais que je ne vous retienne pas; je suis pressé... je vais à Londres ce soir.

— Blagueur ! répliqua M. Spavin. Ce n'est pas le chemin de Londres, puisque je vous dis que c'est celui de Fenbury.

— J'allais justement retourner sur mes pas, quand vous êtes survenu.

— Toutes les voitures sont pleines d'étudiants qui se rendent à Londres, » dit Spavin.

Pen tressaillit.

« Vous ne trouveriez pas de place pour un billet de dix guinées, ajouta son ami. Entrez dans ma machine jaune; je vous descendrai à Mudford, où vous pourrez trouver place dans la malle de Fenbury. Je vous prêterai un habit et un chapeau; j'en ai des masses. Allons, venez; montez donc, mon vieux. En route, postillon ! »

Ce fut ainsi que Pen se trouva dans la chaise de poste de M. Spavin, avec qui il voyagea jusqu'à l'auberge du Béliet, à Mudford, c'est-à-dire jusqu'à quinze milles d'Oxbridge. La malle de Fenbury y relayait, et Pen y prit place pour aller à Londres.

Le jour suivant, il y eut une grande émotion au collège de Saint-Boniface. On y crut, pendant quelque temps, à la grande terreur du directeur et des fournisseurs de Pen, que ce jeune homme, furieux de n'avoir pas conquis son grade, s'était donné la mort. On avait trouvé, à trois milles d'Oxbridge, sur la route de Fenbury et près d'un ruisseau qui faisait tourner un moulin, un bonnet délabré où l'on pouvait presque distinguer son nom, et un cachet sur lequel était gravé son cimier : un aigle regardant un soleil alors éteint. Aussi, pendant vingt-quatre heures, on supposa que le pauvre Pen

s'était jeté dans le courant, jusqu'à ce qu'arriva une lettre de lui, portant le timbre de Londres.

La malle entra dans Londres à cinq heures du matin, heure lugubre! et Pen courut à l'hôtel de Covent-Garden, où il avait l'habitude de descendre, et où le concierge toujours vigilant le reçut et lui donna un lit. Pen regarda fixement cet homme; il se demandait si le décrotteur, lui aussi, savait qu'il avait été refusé. Lorsqu'il se fut couché, il ne put dormir. Il se retourna dans son lit jusqu'à l'apparition du triste jour de Londres; alors il se leva en désespéré et courut au logis de son oncle, dans Bury-Street. La servante, qui frottait l'escalier, le regarda d'un air soupçonneux quand il se présenta non rasé et avec une chemise de la veille. Il s'imagina qu'elle savait, elle aussi, son infortune.

« Bon Dieu! monsieur Arthur, qu'est-il donc arrivé? demanda M. Morgan, le valet de chambre, qui venait d'arranger à la porte de son maître ses habits bien brossés et ses bottes luisantes, et qui allait entrer avec la perruque du major.

— Je veux voir mon oncle, » s'écria Pen d'une voix rauque, en se jetant sur une chaise.

Morgan se recula devant le jeune homme pâle et désespéré, qu'il regardait avec étonnement et terreur; puis il disparut dans l'appartement de son maître.

Le major mit la tête à la porte de sa chambre à coucher, dès qu'il se fut coiffé de sa perruque.

« Quoi?... l'examen est passé?... Prix de mathématiques, grand prix d'excellence, hein? dit le vieux gentleman. Je suis à vous dans un moment. (Et la tête disparut.)

— Ils ne savent pas ce qui est arrivé, gémit Pen. Que dira-t-on quand on saura tout? »

Pen se tenait le dos tourné à la fenêtre, à travers laquelle ne pénétrait d'ailleurs que cette clarté douteuse dont jouit Bury-Street par une brumeuse matinée de janvier. Son oncle n'avait donc pu voir l'expression de sa physionomie, ni l'air de tristesse et de désespoir que M. Morgan même avait remarqué.

Mais quand le major sortit de son cabinet de toilette, pimpant et radieux, et précédé de suaves odeurs de la boutique

de Delcroix, d'où venaient les parfums du mouchoir et de la perruque du vieux gentleman, il tendit une de ses mains à Pen, et il allait lui adresser la parole d'un ton joyeux, lorsqu'il vit enfin la figure de son neveu. Laissant alors tomber sa main, il s'écria :

« Bon Dieu ! Pen, qu'est-ce que vous avez ? »

— Vous le verrez dans le journal, à déjeuner, mon oncle, dit Pen.

— Je verrai quoi ?

— Mon nom n'y est pas !

— Diable ! et pourquoi y serait-il ? demanda le major, de plus en plus embarrassé.

— J'ai tout perdu, mon oncle, gémit Pen ; mon honneur est perdu ; je suis irréparablement ruiné. Je n'ai pas conquis mon grade ; je.... je suis *plumé*, monsieur. »

Le major avait entendu cette expression, mais employée fort vaguement et confusément, et il s'imaginait qu'elle s'appliquait aux étudiants rebelles qui avaient subi quelque châtiment corporel à l'Université.

« Je m'étonne que vous osiez me regarder en face après un tel déshonneur, monsieur ! dit-il ; je m'étonne que vous, un gentilhomme, vous ayez supporté cela ! »

— Je n'ai pu faire autrement, mon oncle. J'ai assez bien fait mes articles de littérature : ce sont ces infernales mathématiques, que j'ai toujours négligées.

— Est-ce que.... est-ce que la chose a eu lieu en public, monsieur ? demanda le major.

— Quelle chose ?

— La.... la plumée ? » ajouta le tuteur en regardant Pen en face avec anxiété.

Pen vit l'erreur dans laquelle était son oncle. Au milieu de son malheur, elle amena un sourire sur les lèvres du pauvre diable, et fit descendre la conversation du ton tragique où Pen l'avait montée. Il expliqua à son oncle qu'il s'était présenté pour passer son examen, et qu'il avait été refusé.

A quoi le major répliqua que, bien qu'il eût espéré beaucoup mieux de son neveu, ce n'était pas là un grand malheur, qu'il n'y voyait aucun déshonneur, et que Pen en serait quitte pour se présenter une seconde fois.

« Moi, retourner à Oxbridge après une telle humiliation ! »

pensa Pen. Il lui semblait qu'il ne pourrait rentrer en cette ville que pour la livrer aux flammes.

Mais c'est quand il vint à parler de ses dettes à son oncle, que celui-ci fut surpris et irrité; il adressa à Pen les reproches les plus sévères, que le pauvre garçon endura de son mieux sans reculer. Il avait résolu de tout confesser, et avait fait une liste sincère et complète de toutes ses dettes à l'Université et à Londres. Cette liste se composait de divers articles, tels que :

Tailleur de Londres.

— d'Oxbridge.

Mercier, pour chemises et gants.

Joaillier.

Cuisinier du collège.

Crump, pour desserts.

Bottier.

Marchand de vins de Londres.

— — d'Oxbridge.

Note pour chevaux.

Marchand d'estampes.

Livres.

Reliure.

Coiffeur et articles de parfumerie.

Note de l'hôtelier de Londres.

Divers.

Tous ces articles, le lecteur peut les remplir comme il voudra. Les parents de maints jeunes étudiants de l'Université ont eu de pareils comptes sous les yeux. Le compte des notes de M. Pen formait un total d'environ sept cents livres sterling, et il avait reçu plus que le double de cette somme durant son séjour à Oxbridge. Il avait dépensé tout cet argent, et il avait à montrer en échange.... quoi?

« Vous n'avez pas besoin de pousser un homme qui est tombé, monsieur, dit tristement Pen à son oncle. Je sais parfaitement combien j'ai été paresseux et coupable. Ma mère ne voudra pas me voir déshonoré, monsieur, continua-t-il d'une voix défaillante, et je sais qu'elle payera ces dettes. Mais je ne lui demanderai plus d'autre argent.

— Comme il vous plaira, monsieur, répliqua le major.

Vous êtes majeur, et je me lave les mains de toutes vos affaires. Mais vous ne pouvez vivre sans argent, et je ne vois pas comment vous pourrez en gagner, quoique vous soyez fort habile à en dépenser. Aussi je crois que vous continuerez comme vous avez commencé, et qu'avant que vous soyez de cinq ans plus vieux vous aurez ruiné votre mère.... Bonjour, il est temps que j'aie déjeuner. Mes occupations ne me permettront pas de vous voir beaucoup durant le temps que vous passerez à Londres. Je présume que vous informerez votre mère des nouvelles que vous venez de m'apprendre. »

Puis, ayant mis son chapeau, le major Pendennis, tremblant un peu de tous ses membres, sortit de chez lui avant son neveu, et s'en alla tristement au club, occuper son coin accoutumé. Il vit dans les journaux la liste des gradués d'Oxbridge, et il parcourut tous ces noms avec une lugubre exactitude, sans trop comprendre de quoi il était question. Il consulta, dans le courant du jour, divers vieux confrères qu'il rencontra aux clubs : Wenham, un doyen et quelques légistes. Il prit leur avis, comme on dit, et montra à quelques-uns d'entre eux le chiffre des dettes de son neveu, chiffre qu'il avait inscrit sur le dos d'une carte, leur demandant ce qu'il y avait à faire, et si de telles dettes n'étaient pas déraisonnables et monstrueuses. Ce qu'il y avait à faire ? Rien autre que de payer. Wenham et les autres dirent au major qu'ils connaissaient des jeunes gens qui devaient deux fois, cinq fois autant qu'Arthur, et qui n'avaient pas les moyens de payer. Ces consultations, ces calculs et ces opinions, consolèrent quelque peu le major. Après tout, ce n'était pas *lui* qui payerait.

Mais il songea avec amertume aux nombreux projets qu'il avait conçus pour faire un homme de son neveu, aux sacrifices qu'il avait faits, et à la manière dont il était désappointé. Et il écrivit au docteur Portman pour lui apprendre les terribles événements qui étaient arrivés, et le prier d'en faire part à Hélène : car l'orthodoxe vieux gentleman suivait en toutes choses la routine régulière, et pensait qu'il valait mieux apprendre une mauvaise nouvelle à quelqu'un par l'intermédiaire d'un messenger (peut-être maladroit et insensible), que de l'en informer tout simplement par une lettre. Le major, ayant donc écrit au docteur Portman, sortit pour

dîner, et fut ce jour-là un des plus tristes dîneurs qu'on pût trouver dans les salles à manger de Londres.

Pen aussi écrivit sa lettre et rôda dans les rues de Londres tout le reste du jour, s'imaginant que chacun le regardait et murmurait à l'oreille de son voisin : « Voilà Pendennis, de Saint-Boniface, qui a été plumé hier. » Sa lettre à sa mère était pleine de tendresse et de remords ; il versa, en l'écrivant, les larmes les plus amères ; son affliction et son repentir le calmèrent un peu.

Il vit une troupe bruyante de jeunes gaillards dans la salle de café de son hôtel ; il s'esquiva pour ne pas en être vu, et se remit à arpenter les rues. Il se rappelle, dit-il, les gravures qu'il vit exposées à la fenêtre d'Ackermann et qu'il regarda tandis qu'il pleuvait ; il se rappelle pareillement un livre qu'il lut chez un bouquiniste du Temple. Le soir il alla au spectacle, prit place au parterre et vit miss Fotheringay ; mais il ne se souvient pas le moins du monde de la pièce qu'on jouait.

Le jour suivant, il reçut une lettre bienveillante de son directeur. M. Buck faisait de graves et sages remarques sur l'événement qui était arrivé à Pen ; mais il l'engageait fortement à ne pas faire rayer son nom des livres de l'Université, et à réparer un désastre qu'il ne devait, de l'aveu de tout le monde, qu'à sa propre négligence, et dont il pouvait se relever par un mois d'application. Il ajoutait qu'il avait ordonné au garçon de service de remplir une malle de ses vêtements. Cette malle arriva en son temps, avec de nouvelles notes que ses fournisseurs avaient soigneusement fait mettre par-dessus la garde-robe.

Le troisième jour, arriva une lettre de Fair Oaks, que Pen lut dans sa chambre à coucher, et dont le résultat fut qu'il tomba à genoux, la tête dans les couvertures de son lit, et qu'il pria de tout son cœur en toute humilité. Puis, étant descendu et ayant mangé un copieux déjeuner, il sortit et retint sa place à l'hôtel de la Bouche et du Taureau, Piccadilly, pour partir le soir par la diligence de Chatteries.



CHAPITRE XXII.

Retour du prodigue.

La lettre du major fit naturellement partir le docteur pour Fair Oaks, et il se mit en route avec cet empressement que montre tout homme de bien, quand il a des nouvelles désagréables à communiquer. Il voudrait que la besogne fût faite, et faite promptement. Il est bien fâché, mais *que voulez-vous*¹ ? il faut que la dent soit arrachée, et il vous fait asseoir dans le fauteuil ; et c'est chose surprenante que le courage et la force de poignet avec lesquels il applique la pince. Peut-être ne serait-il ni aussi empressé, ni aussi actif, s'il s'agissait de sa propre dent ; mais enfin il est de votre devoir de vous la faire arracher.

Ainsi le docteur, ayant lu la lettre à Myra et à mistress Portman, avec maints commentaires pleins de malédictions contre le jeune gargonement qui s'enfonçait de plus en plus dans la perdition, laissa à ces dames le soin de répandre les nouvelles dans la société de Clavering (ce qu'elles firent avec leur exactitude et leur diligence accoutumées), et se rendit à Fair Oaks pour entretenir la veuve.

Elle savait déjà tout. Elle avait lu la lettre de Pen, et en avait été en quelque sorte soulagée. Un sombre pressentiment de malheur avait plané sur elle depuis bien des mois ; à présent, elle savait le pire, et son cher fils revenait à elle, le cœur attendri et plein de repentir. Lui en fallait-il plus ? Tout ce que put dire le recteur (et ses remarques, dictées par le sens commun, étaient renforcées de citations respectables par leur antiquité) fut impuissant à faire ressentir à Hélène quelque indignation ou quelque souffrance particulière, si ce n'est que Pen était malheureux. Qu'était-ce que ce grade au sujet duquel on jetait les hauts cris, et quel bien procurerait-il à Pen ? Pourquoi son oncle et le docteur Portman avaient-ils

1. En français dans le texte.

si fort insisté pour l'envoyer en un lieu si plein de tentations, et où il y avait si peu de bien à gagner ? Pourquoi ne l'ont-ils pas laissé à la maison avec sa mère ?... Quant à ses dettes, naturellement il fallait qu'elles fussent payées ; ses dettes ? est-ce que tout l'argent de son père ne lui appartenait pas, et n'avait-il pas le droit de le dépenser ? C'est ainsi que la veuve reçut le vertueux docteur, et toutes les flèches de l'indignation du brave homme furent sans effet sur le tendre cœur d'Hélène.

Depuis un certain temps, une coutume agréable, qui remonte aux âges les plus reculés, par laquelle frères et sœurs se témoignent d'ordinaire leur affection, et que Pen et sa petite sœur Laure avaient pratiquée très-fréquemment durant les jours de leur enfance, avait été abandonnée du commun accord de ces deux personnes. Étant revenu du collège après une absence de quelques mois, M. Arthur avait trouvé, au lieu de la simple petite fille qu'il avait laissée à la maison, une grande, svelte, belle demoiselle, à qui il ne pouvait plus offrir le baiser qu'il avait l'habitude de lui donner auparavant, et qui l'accueillit avec une gracieuse révérence, en lui tendant la main ; et Pen vit que la joue de Laure était très-rouge, juste à l'endroit où il avait coutume de la baiser.

Je ne suis point habile à la description de la beauté féminine, et la vérité est que de cela je ne me soucie guère. Je crois que la bonté et la vertu sont de plus grands avantages pour une jeune personne, que les charmes fugitifs du visage et du corps ; aussi n'essayerai-je pas de faire le portrait de miss Laure Bell à l'âge de seize ans. Elle avait alors atteint sa hauteur actuelle de cinq pieds quatre pouces, de sorte qu'elle était appelée *grande gigue*, et *arbre de mai*, par des personnes de son propre sexe, qui préfèrent les petites femmes. Mais si elle était un arbre de mai, elle avait de magnifiques roses autour de la tête, et il est de fait que beaucoup de pasteurs étaient disposés à danser autour d'elle. Elle était pâle d'ordinaire, avec une faible nuance rose sur ses joues ; mais celles-ci rougissaient en un instant, quand il y avait occasion pour cela, et les roses continuaient de fleurir fort longtemps après que l'émotion qui avait fait éclore ces jolies fleurs s'était dissipée. Nous avons dit que ses yeux étaient

très-grands dès sa plus tendre enfance, et ils conservèrent toujours ce trait caractéristique. Des critiques à l'humeur bienveillante (toujours des femmes) disaient qu'elle avait l'habitude de jouer de ces yeux, et de lancer des œillades aux messieurs et aux dames de sa société; mais la vérité est que dame Nature les avait faits pour regarder et pour briller, et ils ne pouvaient pas faire autrement que de briller : ce n'est pas la faute d'une étoile si elle est plus éclatante qu'une autre. C'est sans doute pour adoucir cet éclat, que les yeux de miss Laure étaient pourvus de deux voiles en forme de cils noirs, les plus longs et les plus fins, de sorte que, lorsqu'elle fermait les paupières, les mêmes personnes qui trouvaient à redire à ses yeux prétendaient qu'elle voulait faire remarquer ses cils; et vraiment, je ne crains pas de dire que c'eût été un charmant spectacle de la voir endormie.

Pour ce qui est de son teint, il était presque aussi éclatant que celui de lady Mantrap, et sans qu'elle fît usage de la poudre dont se sert cette dame. Son nez, nous l'abandonnons à l'imagination du lecteur. Sa bouche était peut-être grande (comme l'affirme miss Piminy, qu'on ne supposerait pas capable d'avaler quelque chose de plus grand qu'un bouton, si son appétit n'était pas connu); mais tout le monde convenait que son sourire était charmant, et qu'il laissait entrevoir une garniture de vraies perles, tandis que sa voix était si grave et si douce, qu'on croyait entendre une suave musique lorsqu'elle parlait. Comme elle a l'habitude de porter des robes très-longues, les gens disent naturellement qu'elle n'a pas le pied petit; mais ses pieds sont probablement d'une grandeur proportionnée à sa taille; et, de ce que mistress Pincher met toujours son pied en avant, il ne s'ensuit pas que toutes les autres dames doivent perpétuellement étaler les leurs sur le tapis. Enfin, miss Laure Bell était, à l'âge de seize ans, une charmante demoiselle. On en pourrait trouver, espérons-le, des milliers de pareilles en ce pays, où il n'y a pas manque de bonté, ni de modestie, ni de pureté, ni de beauté.

Or, miss Laure, depuis qu'elle avait appris à penser toute seule (et, durant les deux dernières années, son esprit et son corps s'étaient considérablement développés), n'était qu'a

de mi satisfaite de la conduite générale de Pen. Les lettres du jeune homme à sa mère étaient devenues très-rares et très-courtes. En vain la veuve alléguait les occupations et les études continuelles de son cher Arthur, ainsi que les nombreuses invitations auxquelles il devait se rendre.

« Mieux vaudrait qu'il perdît un prix, disait Laure, que d'oublier sa mère; et, en vérité, maman, je ne vois pas qu'il remporte tant de prix. Pourquoi ne vient-il pas à la maison, rester avec vous, au lieu de passer ses vacances dans les beaux châteaux de ses grands amis? Il n'y a là personne qui puisse l'aimer de moitié autant que.... que vous.

— Que moi seulement, Laure? » dit mistress Pendennis avec un soupir.

Laure déclara bravement qu'elle n'aimait pas le moins du monde M. Pen, lorsqu'il ne remplissait pas ses devoirs envers sa mère. Et nul argument de la tendre Hélène ne pouvait la convaincre qu'il fallait que ce jeune homme fît son chemin dans le monde; que le major désirait extrêmement que Pen cultivât la connaissance d'hommes capables de lui être utiles dans la vie; que les hommes avaient mille assujettissements et mille devoirs auxquels les femmes ne pouvaient rien comprendre, et ainsi de suite. Peut-être Hélène ne croyait-elle pas plus que sa fille adoptive à ces excuses; mais elle tâchait de croire qu'elle y croyait, et elle se consolait, grâce à la folie de la tendresse maternelle. Et c'est un point qui a dû, je suppose, être médité par bien des hommes: que, quoi que nous fassions, nous sommes certains de l'amour de la femme qui nous a aimés une fois; nous savons que cette tendresse qui ne se lasse jamais, et cette infatigable clémence, ne nous feront jamais défaut.

Il y avait eu aussi, dans les conversations et les manières d'Arthur, en ces derniers temps, une liberté, pour ne pas dire une audace, qui avait mécontenté et blessé Laure. Ce n'est pas qu'il l'eût jamais offensée par quelque grossièreté, ni qu'il lui eût adressé une parole qu'elle ne devait pas entendre: car M. Pen était un gentleman poli de sa nature et par éducation vis-à-vis de toute femme de haute ou de basse condition; mais il parlait légèrement des femmes en général; il était moins courtois en ses actions qu'en ses paroles; il faisait preuve de négligence en diverses choses, et dans une foule

des petits devoirs de la vie. Miss Laure s'offensait de ce qu'il fumait ses horribles pipes dans la maison, de ce qu'il refusait d'aller à l'église, de se promener et de faire des visites avec sa mère, et de ce qu'on le trouvait en robe de chambre, bâillant sur un roman, quand la douce veuve rentrait après l'accomplissement de ces devoirs. Le héros de l'enfance de Laure, qui avait passé tant de nuits à s'entretenir de Pen avec Hélène (celle-ci ne cessait de raconter des traits de l'amour, du courage et des autres vertus de son fils, lorsqu'il était à Greyfriars), était un personnage bien différent du jeune homme qu'elle connaissait alors. Pen était devenu hardi et brillant, sarcastique et querelleur ; il semblait dédaigner les simples occupations et les plaisirs, et même le dévouement des femmes avec lesquelles il vivait, et qu'il quittait sous les plus futiles prétextes.

L'affaire de la Fotheringay, que miss Laure apprit d'abord par quelques allusions ironiques du major Pendennis, dans une de ses visites à Fair Oaks, et ensuite par ses voisines de Clavering, qui eurent une foule de renseignements à lui donner sur ce sujet ; cette affaire choqua et offensa aussi très-fort la jeune fille. Un Pendennis se jeter à la tête d'une telle femme ! Le fils d'Hélène s'en aller tous les jours au galop pour se mettre aux genoux d'une actrice et boire avec cet horrible père ! Un bon fils vouloir introduire pareil homme et pareille femme dans sa maison, et les y mettre au-dessus de sa mère !

« Je me serais sauvée, maman ; je me serais sauvée, m'eût-il fallu marcher nu-pieds sur la neige, disait Laure.

— Vous m'eussiez donc quittée, vous aussi ? » répliquait Hélène.

Et Laure rétractait ses paroles, et les deux femmes s'embrassaient avec cette ardeur qui leur était propre et qui caractérise un grand nombre d'autres personnes de leur sexe.

Mais d'où venait toute cette indignation de miss Laure au sujet de la passion d'Arthur ? Peut-être ne savait-elle pas que, s'il est des hommes qui se jettent à la tête des femmes, il est des femmes aussi qui se jettent à la tête des hommes, et que l'amour est aussi inexplicable que toute autre sympathie ou antipathie physique. Peut-être avait-elle eu de faux

renseignements des commères de Clavering et de la vieille mistress Portman, qui en voulait amèrement à Pen, surtout depuis qu'il s'était conduit d'une façon si impertinente envers le docteur, et depuis que ce malheureux avait fumé des cigares pendant l'office. Peut-être, enfin, était-elle jalouse ; mais c'est-là un défaut auquel les dames s'abandonnent, dit-on, très-rarement.

Quoiqu'elle fût fâchée contre Pen, elle n'éprouvait aucun sentiment pareil contre sa mère ; mais elle se dévoua à Hélène avec toute la force de son affection de jeune fille, avec cette affection que peuvent donner à leur meilleure amie les femmes dont le cœur est libre. C'était du dévouement, c'était de la passion, c'étaient toutes sortes de tendresses et de folies : une prodigalité de caresses et de charmantes épithètes, comme de graves historiens barbus ne sauraient les raconter convenablement. Ne méprisons pas ces amitiés, parce que nous ne les comprenons pas, nous autres hommes. Ces femmes ont été faites pour notre bonheur et notre joie, messieurs, ainsi que tous les autres animaux inférieurs.

Mais, dès que miss Laure apprit que Pen était malheureux, toute la colère qu'elle avait contre lui s'évanouit sur-le-champ, et fit place à la compassion la plus tendre et la plus déraisonnable. C'était le Pen des anciens jours qui revenait à elle, le Pen franc et affectionné, au cœur tendre et généreux. Elle se rangea aussitôt du côté d'Hélène contre le docteur Portman, lorsque celui-ci déclama contre l'énormité des fautes de Pen. Ses dettes ? qu'était-ce que ces dettes ? une bagatelle. Par ordre de son oncle, il avait été jeté au milieu d'une société dépensière, et s'était vu naturellement forcé de vivre de la même manière que les jeunes gentlemen qu'il fréquentait. Est-il déshonoré pour n'avoir pas obtenu son grade ? Mais le pauvre garçon était malade au moment des examens ; ces dettes qui l'accablaient l'empêchaient de penser à ses mathématiques et à tout ce fatras ; et puis quelques-uns de ces odieux professeurs avaient sans doute des favoris qu'il fallait faire passer avant lui. Elle était bien sûre qu'il y avait des gens qui éprouvaient de l'aversion pour lui, qui étaient cruels et injustes à son égard.

C'est ainsi que, les joues en feu et les yeux scintillants de

colère , raisonnait cette jeune fille ; et elle alla prendre la main d'Hélène, qu'elle baisa en présence du docteur ; et ses regards bravaient le docteur, et semblaient lui demander comment il osait proférer un mot contre le Pen chéri de sa mère.

Quand cet ecclésiastique se fut retiré , tout en déconvenue et fort surpris de l'opiniâtre obstination des femmes, Laure recommença ses caresses et ses arguments avec une ferveur dix fois plus grande encore, et Hélène sentit qu'il y avait beaucoup de force dans la plupart de ces derniers. Il fallait qu'il y eût de la jalousie contre Pen. Elle était sûre qu'il avait offensé quelqu'un des examinateurs, lequel s'était basement vengé de lui ; rien de plus vraisemblable.

En somme, la nouvelle du malheur de Pen ne tourmenta que très-peu ces dames. Arthur, plongé dans la honte et dans la douleur, à Londres, et déchiré de remords à la pensée du chagrin de sa mère, se fût étonné s'il eût pu voir avec quelle tranquillité elle supportait cette infortune. Ah ! l'infortune est la bienvenue chez les femmes, lorsqu'elles croient qu'elle ramènera une affection égarée. Quand vous aurez réduit votre maîtresse à une croûte de pain, soyez certain qu'elle ne murmurera pas et qu'elle n'en prendra qu'un bien petit morceau pour elle-même, pourvu que vous mangiez le reste en sa compagnie.

Aussitôt que le docteur fut parti , Laure fit allumer du feu dans les chambres de M. Arthur , et ordonna qu'on mît son lit à l'air ; et tous ces préparatifs furent achevés pendant qu'Hélène écrivait à Pen une lettre des plus tendres et des plus affectueuses. Puis la jeune fille, avec un sourire caressant, prit sa maman par la main , et la mena dans ces pièces où les feux flamboyaient si joyeusement ; et là, les deux excellentes créatures s'assirent sur le lit et parlèrent longuement de Pen. Laure ajouta un post-scriptum à la lettre d'Hélène ; elle appela Pen, son très-cher Pen, et le pria de revenir à la maison *sur-le-champ* (deux des plus beaux traits de plume soulignaient ce mot,) pour y être heureux avec sa mère et son affectionnée sœur Laure.

Au milieu de la nuit, ces deux dames s'étant couchées après

avoir lu leur bible fort longtemps durant la soirée, et après avoir jeté un coup d'œil dans la chambre de Pen avant de gagner la leur; au milieu de la nuit, dis-je, Laure', dont la tête reposait souvent sur l'oreiller qu'avait pressé le bonnet de nuit de feu Pendennis, s'écria soudain : « Maman, êtes-vous éveillée ? »

Hélène se remua et dit : « Oui, je suis éveillée. »

La vérité est que, quoiqu'elle fût restée immobile et muette, elle n'avait pas dormi un seul instant, mais avait regardé la veilleuse sur la cheminée, et pensé à Pen depuis des heures.

Puis miss Laure (elle s'était conduite avec la même hypocrisie, et, occupée de ses propres pensées, était restée aussi immobile que la broche d'Hélène, qui contenait des cheveux de Pen et de Laure, sur la pelote blanche garnie de dentelles suspendue au-dessus de la toilette), miss Laure commença à entretenir mistress Pendennis d'un projet notable qu'elle avait conçu dans son active petite cervelle, et grâce auquel tous les embarras de Pen s'évanouiraient en un instant, sans le moindre dérangement pour personne.

« Vous savez, maman, dit la jeune demoiselle, que voilà dix ans que je vis avec vous. Pendant ce temps, vous n'avez jamais pris de mon argent, et vous m'avez traitée tout juste comme si j'étais une fille recueillie par charité. Or, cette obligation que vous m'imposiez m'a très-fort offensée, parce que je suis fière et que je n'aime pas d'être redevable à quelqu'un. Si j'étais allée en pension (c'est moi qui n'ai pas voulu y aller), cela m'aurait coûté au moins cinquante guinées par an; par conséquent, il est clair que je vous dois dix fois cinquante guinées, et je sais que vous avez placé pour moi, à la banque de Chatteries, cette somme qui ne m'appartient pas le moins du monde. Donc, nous irons demain à Chatteries, pour voir ce bon vieux M. Rowdy à la tête chauve, et la lui demander; pas sa tête, mais la somme de cinq cents guinées. Et je suis sûre qu'il vous en prêtera deux cents de plus, que nous économiserons et que nous lui rembourserons. Et nous enverrons cet argent à Pen, qui pourra payer toutes ses dettes sans faire tort à personne, et alors nous vivrons heureux pour toujours. »

Nous n'avons pas besoin de répéter ce qu'Hélène répondit à ce discours, la réponse de la veuve se composant d'un grand

nombre d'éjaculations incohérentes , de baisers , d'embrassements , et autres choses sans suite. Mais les deux femmes dormirent bien après cette conversation. Et quand la veilleuse s'éteignit avec un crépitement , quand le soleil se leva glorieux sur les collines empourprées , et que les oiseaux commencèrent à siffler et à chanter joyeusement au milieu des arbres sans feuilles et des arbustes toujours verts de la pelouse de Fair Oaks, Hélène s'éveilla aussi ; et, regardant le doux visage de la jeune fille endormie à côté d'elle, les lèvres entr'ouvertes par un sourire , les joues couvertes d'une aimable rougeur, son sein de neige s'élevant et s'abaissant en calmes ondulations , comme sous l'empire de rêves heureux, la mère de Pen éprouva un bonheur et une reconnaissance que nulles paroles ne sauraient exprimer , si ce n'est celles que les femmes pieuses adressent au bienfaisant Dispensateur d'amour et de miséricorde, en l'honneur duquel s'élève continuellement par toute la terre un chœur de louanges.

Quoiqu'on fût en janvier et qu'il fût assez froid, les remords de M. Pen étaient si sincères et ses projets d'économie si sérieux, qu'il ne voulût pas prendre une place d'intérieur dans la diligence, mais s'assit en haut, sur le siège de derrière, avec son ami le conducteur, qui, se rappelant son ancienne générosité, lui prêta une grande quantité de paletots. Était-ce le froid qui faisait trembler ses genoux, lorsqu'il descendit à la grille de la loge, ou bien était-il ému à la pensée de revoir l'excellente femme dont il avait récompensé l'amour par tant d'égoïsme ? Le vieux John attendait à la porte pour recevoir les bagages de son maître, mais il était en jaquette de futaine et ne portait plus sa livrée grise et bleue.

« Je suis jardinier et palefrenier, et je reste à la loge à présent, » dit ce digne homme avec un sourire de bienvenue à l'adresse de Pen, lequel sourire était accompagné aussi d'une certaine rougeur.

Mais dès que Pen eut tourné le coin de la plantation d'arbrisseaux toujours verts, et qu'on ne put plus le voir de la diligence, Hélène se montra, le visage rayonnant d'amour et de pardon ; car pardonner est ce que certaines femmes préfèrent à tout.

Nous pouvons être sûrs que la veuve, ayant certain autre objet en vue, n'avait pas perdu de temps pour écrire à Pen la noble, magnanime et magnifique offre de Laure; et elle avait rempli sa lettre d'une foule de bénédictions pour ses deux enfants. C'est probablement la connaissance de cette obligation pécuniaire qui fit si fort rougir Pen à la vue de Laure. Celle-ci l'attendait dans le vestibule, et, pour cette fois seulement, elle contrevint au petit arrangement dont nous avons parlé comme ayant subsisté entre elle et Arthur durant les deux dernières années. Mais vraiment il a été beaucoup trop question de baisers dans le présent chapitre.

Ainsi le prodigue revint à la maison, et le veau gras fut tué pour lui, et les deux simples femmes s'évertuèrent à rendre Pen aussi heureux que possible. Nulle allusion ne fut faite à sa mésaventure d'Oxbridge, ni, pendant quelque temps, aucune question sur ce qu'il comptait entreprendre désormais. Mais Pen discutait ce sujet en lui-même avec ardeur, retiré dans sa chambre, où il passait beaucoup de temps à méditer.

Quelques jours après son retour, il alla à cheval à Chatteries et en revint perché sur l'impériale de la diligence. Il apprit à sa mère qu'il avait laissé le cheval en ville pour être vendu; et, quand cette vente fut faite, il en remit le produit à Hélène, ce que celle-ci et peut-être Pen lui-même considérèrent comme une preuve d'abnégation et de vertu extraordinaire, mais que Laure déclara n'être qu'un acte de rigoureuse justice.

Il ne parlait que rarement du prêt que Laure avait fait, et que la veuve avait accepté avec certaines modifications; cependant il y fit allusion une ou deux fois en hésitant et balbutiant beaucoup, et il remercia l'orpheline; mais on voyait bien que son orgueil souffrait de l'obligation qu'il lui avait. Il lui tardait de trouver quelque moyen de rembourser cette somme.

Il cessa de boire du vin et se remit, mais très-modérément, à se rafraîchir avec un mélange de whisky et d'eau. Il renonça aussi aux cigares; mais il faut avouer que, depuis les dernières années, il leur préférait presque la pipe vulgaire; de sorte que ce sacrifice ne fut pas bien pénible.

Il s'endormait souvent après le dîner, quand il passait au salon avec les dames, et il était certainement fort triste et mélancolique. Il regardait passer les diligences avec beaucoup d'intérêt, allait assidûment lire les journaux à Clavering, dînait avec quiconque l'invitait (la veuve était bien aise qu'il eût quelque distraction en ce séjour solitaire), et jouait fréquemment au cribbage avec le capitaine Glanders.

Il évitait le docteur Portman, qui, à son tour, lorsqu'il rencontrait Pen, lui lançait des regards fort sévères de dessous son chapeau à larges bords. Toutefois, il allait régulièrement à l'église avec sa mère, et il lisait les prières pour elle au petit ménage assemblé. Ce ménage, toujours modeste, était alors considérablement diminué : deux servantes faisaient toute la besogne de Fair Oaks; les cloches de plat en argent ne voyaient plus le jour. John mettait sa livrée pour aller à l'église et pour soutenir sa dignité, le dimanche; mais ce n'était qu'une affaire de forme. Il était jardinier et concierge de la porte extérieure, en remplacement d'Upton, congédié. On ne faisait qu'un petit feu dans la cuisine de Fair Oaks, et John et les filles y buvaient leur bière, le soir, à la lueur d'une seule chandelle. Tout cela était le résultat des hauts faits de M. Pen, et cet état de choses n'augmentait pas sa gaieté.

Pendant quelque temps, Pen dit que nul pouvoir sur la terre ne le déciderait à retourner à Oxbridge après son échec. Mais un jour Laure lui dit, toute rougissante, que, selon elle, il devait, en manière de réparation et de châtiment de... de son oisiveté, y retourner et y conquérir son grade, s'il était possible. Et c'est pourquoi M. Pen y retourna.

Un étudiant *plumé* est une triste créature à l'Université, n'appartenant à aucune classe ni à aucun club. Pen se sentit, en effet, dépouillé de tout le beau plumage qu'il avait gagné durant ses belles années, et il sortait rarement de son collège. Il allait régulièrement à la chapelle, le matin, et s'enfermait, le soir, dans sa chambre, loin du tumulte et des soupers des jeunes étudiants. Il n'y avait pas de créanciers à sa porte; ils étaient tous payés; à peine y déposait-on quelques cartes. Les étudiants de son année avaient pris leurs grades et n'étaient plus à Oxbridge. Il se présenta une

seconde fois à l'examen, et passa très-facilement. Il eut l'esprit moins soucieux quand il apparut en robe de bachelier.

En revenant d'Oxbridge, il fit une visite à son oncle à Londres. Mais le vieux gentleman le reçut avec beaucoup de froideur; à peine lui tendit-il son index à serrer. Pen retourna une seconde fois dans Bury-Street; mais Morgan, le valet de chambre, lui dit que son maître n'était pas à la maison.

Pen s'en revint à Fair Oaks, et s'adonna à ses livres et à son oisiveté, à la solitude et au désespoir. Il commença plusieurs tragédies et composa nombre de poésies d'un caractère lugubre. Il forma des projets de lecture auxquels il renonça. Il songea à s'enrôler dans l'armée ou dans la légion espagnole, à choisir une profession. Il s'irritait de sa captivité et maudissait la paresse qui en était la cause. Hélène disait qu'il se brisait le cœur, et elle s'attristait au spectacle de son abattement. Il fallait qu'il partît aussitôt que leurs moyens le lui permettraient; il irait à Londres, il serait affranchi de l'ennuyeuse société de deux pauvres femmes; car elle était ennuyeuse, bien certainement. La mélancolie habituelle à la tendre veuve semblait se changer en une tristesse plus sombre; et Laure voyait avec alarme que cette chère amie devenait tous les ans plus faible et plus languissante, et que sa joue pâle pâlissait encore.

CHAPITRE XXIII.

Nouveaux visages.

Tandis que les habitants de Fair Oaks menaient cette existence monotone et assoupissante, la grande maison sur la colline, de l'autre côté de la rivière Brawl, secouait le sommeil dans lequel elle était restée plongée durant deux générations de maîtres, et donnait des signes extraordinaires de vivacité et de renouvellement.

Juste vers le temps du petit malheur de Pen, et lorsque Arthur était trop absorbé par le chagrin que lui causait cette infortune, pour s'apercevoir des événements qui ne le concernaient pas personnellement, les journaux de province avaient publié une nouvelle qui ne fit pas peu de sensation, dans le comté du moins, et dans tous les bourgs, villages, châteaux, manoirs et presbytères voisins de Clavering-Park, à plusieurs milles à la ronde.

Au marché de Clavering; à la foire de Cackleby; aux sessions de Chatteries; sur la pelouse de Gooseberry, où l'équipage du squire rencontra le véhicule à un cheval du ministre, et où les occupants des deux voitures s'arrêtèrent pour causer; à la porte de l'église de Tinkleton, tandis que la cloche tintait au soleil, que les cotillons blancs et les mantelets rouges traversaient en foule la pelouse du communal pour se rendre à l'office du dimanche; dans cent sociétés des alentours, le grand sujet des conversations, c'était que Clavering-Park allait de nouveau être habité.

Quelque cinq ans auparavant, les feuilles du comté avaient annoncé, comme ayant été célébré à la légation britannique de Florence, le mariage de Francis Clavering, esquire, fils unique de sir Francis Clavering, baronnet, de Clavering-Park, avec Jémima Augusta, fille de Samuel Snell, de Calcutta, esquire, et veuve de feu J. Amory, esquire. A cette époque, on disait, dans le comté, que Clavering, qui était ruiné depuis longues années, avait épousé une veuve de l'Inde, douée de quelque fortune. Quelques-uns des gens du comté avaient entrevu les nouveaux mariés. Les Kicklebury les avaient vus, dans leur voyage en Italie. Clavering occupait le palais Poggi, à Florence, donnait des fêtes et vivait confortablement; mais il ne pourrait jamais retourner en Angleterre. L'année d'après, le jeune Pérégrin, de Cackleby, dans l'excursion qu'il fit durant les grandes vacances, avait rencontré les Clavering, logés pour lors au Schloss Schinkenstein, sur les bords du lac de Mummel. A Rome, à Lucques, à Nice, dans tous les lieux de bains et de jeux de la Belgique et du Rhin, les curieux entendaient parler de temps à autre de ce digne couple, et il en arrivait des rumeurs, comme par bouffées, jusqu'à Clavering, ce séjour des ancêtres.

Leur dernière résidence fut Paris, où ils semblent avoir vécu d'une façon très-splendide, après que la nouvelle de la mort de Samuel Snell, esquire, de Calcutta, fut parvenue à sa fille orpheline en Europe.

Quant aux antécédents de sir Francis Clavering, il n'y aurait à dire que bien peu de chose qui fût à l'avantage de ce respectable baronnet. Fils d'un banni qui habitait un triste vieux château près de Bruges, ce gentleman avait essayé de commencer la vie avec un brevet d'officier dans un régiment de dragons, et avait brisé son avenir presque à son début. La table de jeu amena promptement sa ruine ; après deux années de service, il se vit forcé de rendre son grade ; il passa quelque temps dans la prison de la Flotte, et s'embarqua ensuite pour Ostende, afin de rejoindre son père gouteux et exilé. En Belgique, en France, en Allemagne, on put voir, pendant quelques années, ce prodigue avorté et ruiné rôdant autour des billards et des lieux où l'on prend les eaux, pontant dans les maisons de jeu, dansant dans les bals publics, et courant des *steeple-chases* monté sur des chevaux appartenant à autrui.

C'est à Lausanne, dans une pension bourgeoise, que Francis Clavering fit ce qu'il appelait l'heureux coup d'épouser la veuve Amory, nouvellement arrivée de Calcutta. Son père étant mort peu de temps après ce mariage, sa femme devint *lady* Clavering ; et ce titre fit tant de plaisir à M. Snell, de Calcutta, qu'il doubla la dot de sa fille. Il mourut lui-même bientôt, laissant à Jémima Augusta et à ses enfants une fortune très-brillante, si toutefois la rumeur publique ne la grossissait pas.

Avant ce temps, il avait couru, non pas précisément des bruits fâcheux pour la réputation de lady Clavering, mais des idées qui ne pouvaient être agréables à cette dame. Les plus distingués d'entre les Anglais qui se trouvaient sur le continent évitaient de faire sa connaissance ; elle n'avait pas les manières les plus polies ; son origine était d'une bassesse déplorable, ou tout au moins fort équivoque. Les anciens négociants des Indes Orientales, qui sont en nombre considérable dans la plupart des villes continentales fréquentées par les Anglais, parlaient fort dédaigneusement du vieux légiste,

père de lady Clavering, lequel vendait de l'indigo en contrebande; ainsi que d'Amory, premier mari de cette dame, lequel avait été second du navire sur lequel miss Snell s'était embarquée pour rejoindre son père à Calcutta. Ni le père ni la fille n'étaient reçus dans la haute société de Calcutta; jamais leurs noms n'avaient été prononcés à l'hôtel du Gouvernement. Le vieux sir Jasper Rogers, ex-premier juge de Calcutta, avait dit un jour à sa femme qu'il pourrait conter une drôle d'histoire sur le premier mari de lady Clavering; mais, au grand désappointement de lady Rogers et des jeunes demoiselles ses filles, on ne put jamais obtenir du vieux juge la révélation de ce mystère.

Néanmoins, ils furent tous bien aises d'aller aux soirées de lady Clavering, lorsque cette dame, ayant loué l'hôtel Bouillé, rue de Grenelle, à Paris, brilla dans le beau monde durant l'hiver de 183-. Le faubourg Saint-Germain l'accueillit. Le vicomte Bagwig, notre excellent ambassadeur, eut pour elle des attentions qui furent remarquées. Les princes de la famille royale fréquentèrent ses salons. Les plus rigides et les plus distinguées des dames anglaises qui habitaient la capitale de la France la reconnurent et l'appuyèrent : parmi elles la vertueuse lady Elderbury, la sévère lady Rockminster, la vénérable comtesse de Southdown; en un mot, des personnes renommées pour leur austérité, et d'une pureté de mœurs tout à fait éblouissante; tellement la possession de dix, ou, selon d'autres, de vingt mille livres sterling de rente, avait exercé une grande et bienfaisante influence sur le rang et la réputation de lady Clavering. Sa charité et sa munificence n'avaient pas de bornes. Quiconque, dans la société, avait un projet de charité, était sûr de trouver sa bourse ouverte. Les pieuses Françaises obtenaient d'elle de l'argent pour l'entretien de leurs écoles et de leurs couvents. Elle souscrivait indifféremment pour le patriarche d'Arménie; pour le P. Barbarossa, venu en Europe afin de recueillir des fonds destinés à son monastère du mont Athos; pour les missionnaires baptistes de Quashyboo, et pour la colonie orthodoxe de Feefawfoo, qui est la plus grande et la plus sauvage des Iles Cannibales. L'on raconte d'elle que, le même jour où Mme de Cricri obtint d'elle cinq napoléons pour les pauvres jésuites persécutés, qui étaient alors en

très-mauvaise odeur en France, elle inscrivit son nom sur la liste de lady Budelight pour le révérend J. Ramshorn, qui avait reçu en songe l'ordre de convertir le pape de Rome. Enfin, qui plus est, lady Clavering donna, au profit des gens du monde, les meilleurs dîners, les bals et les soupers les plus magnifiques qu'il y eut à Paris durant cette saison.

C'est à cette époque que la bonne dame dut régler les affaires des créanciers de son mari en Angleterre : car sir Francis reparut dans son pays natal, sans crainte d'être arrêté. Le *Morning-Post* et le journal du comté annoncèrent qu'il logeait à l'hôtel Mivart; et un jour l'inquiète vieille gouvernante de Clavering House vit une voiture attelée de quatre chevaux qui remontait l'avenue, et qui vint s'arrêter devant le perron moussu du portique désert.

Il y avait trois gentlemen dans cette voiture, une voiture découverte. Le siège de derrière était occupé par notre vieille connaissance, M. Tatham, de Chatteries; tandis que, aux places d'honneur, étaient assis un gentleman de belle et noble figure, portant moustaches et favoris, et enveloppé d'un manteau fourré, et, à côté de lui, un homme pâle et languissant, qui descendit péniblement de voiture, lorsque le petit légiste et le gentleman aux fourrures eurent lestement sauté à terre.

Ils gravirent les grands degrés du perron moussu jusqu'à la porte, et un domestique étranger, portant boucles d'oreilles et casquette galonnée d'or, tira vigoureusement la sonnette de la porte sculptée et disloquée. On entendit résonner bruyamment la cloche dans le vaste et triste manoir. Puis des pas retentirent sur les dalles de marbre du vestibule; les portes s'ouvrirent, et finalement apparurent mistress Blenkinsop, la gouvernante, Polly, son aide de camp, et Smart, le garde, qui saluèrent humblement.

Smart, le garde, tira la mèche de cheveux couleur de foin qui ornait son front hâlé, lança en arrière son talon gauche, comme s'il y avait eu un chien acharné après ses mollets, et pencha la tête en avant pour saluer. La vieille mistress Blenkinsop fit la révérence. La petite Polly, son aide de camp, fit aussi une révérence suivie de plusieurs courbettes très-

rapides ; et mistress Blenkinsop balbutia d'une voix tremblante d'émotion :

« Soyez le bienvenu à Clavering, sir Francis. Cela fait du bien à mes pauvres yeux de revoir une fois encore un membre de la famille. »

Ce discours et les saluts s'adressaient tous au beau gentleman en manteau fourré et galonné, qui portait si magnifiquement le chapeau incliné sur l'oreille et qui tortillait si royalement ses moustaches.

Mais il partit d'un éclat de rire, et dit :

« Vous avez sellé un autre cheval, la vieille. Je ne suis pas sir Francis Clavering venu pour visiter le manoir de mes ancêtres. Amis et vassaux, voilà votre légitime seigneur ! »

Et il montrait de la main le gentleman pâle et languissant, qui dit :

« Ne faites pas la bête, Ned. Oui, mistress Blenkinsop, je suis sir Francis Clavering ; je me souviens très-bien de vous. Vous m'avez oublié, je suppose. Comment allez-vous ? »

Et il prit la main tremblante de la vieille dame, qui le regardait avec étonnement, et il hocha la tête d'une manière amicale.

Mistress Blenkinsop affirma, la main sur la conscience, qu'elle eût reconnu partout sir Francis, qu'il était l'image de son père sir Francis et de sir John son grand-père.

« Oh oui.... merci.... sans doute.... bien obligé, dit sir Francis en regardant d'un air distrait autour de lui. Voilà un lugubre vieux séjour, n'est-ce pas, Ned ? Je ne l'avais vu qu'une seule fois, quand mon père se querella avec mon grand-père, en l'an vingt-trois.

— Lugubre?... Mais non, très-beau ; un vrai château d'Otrante ! les Mystères d'Udolphe, par Jupin ! répliqua l'individu appelé Ned. Quelle cheminée ! on y pourrait rôtir un éléphant. Sculptures magnifiques ! L'œuvre d'Inigo Jones, par Jupin ! je gagerais cinq contre deux que c'est de l'Inigo Jones.

— La partie supérieure est d'Inigo Jones ; l'inférieure a été changée par le célèbre architecte hollandais Vanderputty, sous le règne de Georges I^{er}, d'après les ordres de sir Richard, quatrième baronnet, dit la gouvernante.

— Ah ! vraiment ! s'écria le baronnet. Morbleu ! Ned, vous savez tout.

— Je sais un petit nombre de choses, Frank, reprit Ned. Je reconnais que ce tableau au-dessus de la cheminée n'est pas un *Snyders* ; je vous parie trois contre un que c'est une copie. Nous restaurerons cette peinture, mon enfant. Une couche de vernis, et elle fera un effet merveilleux, monsieur. Ce vieux en robe rouge est sir Richard, je suppose.

— Shérif du comté et membre du parlement sous le règne de la reine Anne, dit la gouvernante, surprise du savoir de l'étranger. Le tableau à sa droite est le portrait de Théodosie, femme de Harbottle, deuxième baronnet ; Lely l'a peinte en Vénus, déesse de beauté. A côté d'elle, vous voyez son fils Grégoire, troisième baronnet, en Cupidon, dieu d'amour, avec son arc et ses flèches. Le tableau qui vient après représente sir Rupert, fait chevalier banneret par Charles I^{er}, et dont le domaine fut confisqué par Olivier Cromwell.

— Je vous remercie.... inutile de continuer, *mistress Blenkinsop*, dit le baronnet. Nous parcourrons seuls le manoir. Frosch, donnez-moi un cigare. Voulez-vous un cigare, monsieur Tatham ? »

Le petit M. Tatham essaya un cigare que lui tendit le courrier de sir Francis et qui fit tousser terriblement le légiste.

« Vous n'avez pas besoin de venir avec nous, *mistress Blenkinsop*. Comment s'appelle-t-il, celui-là ?... Smart ? Eh bien, Smart, donnez à manger aux chevaux et lavez-leur la bouche. Je ne m'arrêterai pas longtemps. Suivez-moi, Strong ; je sais le chemin ; j'étais ici en vingt-trois, à la fin du temps de mon grand-père. »

Sir Francis et le capitaine Strong, car tels étaient le nom et la qualité de l'ami de sir Francis, passèrent dans les salons de réception, tandis que *mistress Blenkinsop* disparaissait, toute confuse, par une porte latérale menant à son appartement, composé des seules pièces alors habitables dans le manoir si longtemps abandonné.

Ce manoir était si vaste que nul locataire n'aurait eu le moyen de l'habiter. Sir Francis et son ami parcoururent les chambres en admirant leur vaste étendue et leur triste et déserte magnificence. A la droite de la porte du vestibule se trouvaient les salons, et de l'autre côté la chambre de chêne,

le parloir, la grande salle à manger et la bibliothèque, où Pen avait jadis trouvé des livres. Le vestibule était entouré de trois côtés par une galerie menant aux principales chambres à coucher, soit directement, soit par des corridors qui y débouchaient. Plusieurs de ces chambres étaient de proportions imposantes et montraient des traces de splendeur. Le second étage se composait d'un labyrinthe d'incommodes petites mansardes, destinées aux domestiques des seigneurs qui habitaient le manoir à l'époque de sa construction. Et je ne connais pas de plus consolante preuve de la philanthropie de notre siècle que le contraste de notre architecture avec celle de nos ancêtres; les pauvres et les serviteurs sont bien mieux logés qu'au temps où milord et milady dormaient sous des baldaquins dorés, pendant que leurs serviteurs étaient couchés au-dessus d'eux dans des chenils moins propres et moins aérés que les écuries d'à présent.

Les deux gentlemen parcoururent toute la maison, en haut et en bas, le maître du manoir étant très-silencieux et ne paraissant pas transporté de joie à la vue de son immeuble. Pour le capitaine, son ami, il examinait les lieux avec tant d'empressement et d'intérêt, qu'on eût dit que c'était lui le maître, et l'autre le spectateur indifférent.

« Je vois tout ce qu'on en peut faire; il y a beaucoup de ressources ici, monsieur, s'écria le capitaine. Pardieu! laissez-moi le soin de tout cela, et je ferai de ce manoir l'orgueil du pays, à peu de frais. Quel théâtre nous pouvons faire de la bibliothèque, mettant le rideau entre les colonnes qui divisent la chambre! Quelle place pour un galop! Tout le comté y viendrait. Nous tendrons dans le parloir la tapisserie de votre second salon de la rue de Grenelle, et nous meublerons la chambre de chêne avec les cabinets moyen âge et les panoplies. Les panoplies font un effet magnifique sur le chêne noir; et il y a, quai Voltaire, une glace de Venise qui ira parfaitement sur cette haute cheminée, monsieur. Le grand salon, blanc et cramoisi, naturellement; le second salon, satin jaune, et le petit salon, bleu clair couvert de dentelles.... hein?

— Je me rappelle que mon vieux père m'a donné des coups de canne dans ce petit salon, dit sir Francis d'un ton sentencieux; il m'a toujours haï, mon vieux père.

— C'est de la perse que nous prendrons, je suppose, pour l'appartement de milady : les pièces qui donnent sur le pailier, au midi, chambre à coucher, salon et cabinet de toilette. Nous mettrons une petite serre en dehors, sur le balcon. Où voulez-vous votre appartement ?

— Dans l'aile du nord, répondit le baronnet en bâillant, là où je n'entendrai pas le maudit piano de miss Amory. Je ne puis le supporter. Elle pousse des cris depuis le matin jusqu'au soir. »

Le capitaine partit d'un éclat de rire. Dans le cours de cette promenade, il régla tous les autres arrangements de la maison ; puis tous deux se rendirent dans la chambre du régisseur, alors habitée par mistress Blenkinsop, et où ils trouvèrent M. Tatham, les yeux fixés sur un plan du domaine, tandis que la vieille gouvernante finissait les préparatifs d'une collation en l'honneur de son seigneur et maître.

Ils passèrent ensuite l'inspection de la cuisine et des écuries, qui intéressèrent assez sir Francis. Le capitaine Strong prit plus d'intérêt aux jardins ; mais le baronnet dit :

« Le diable emporte les jardins et toutes ces sortes de choses ! »

Finalement, il quitta le manoir aussi froidement qu'il y était entré.

Ce soir-là, les habitants de Clavering apprirent que sir Francis Clavering avait visité son domaine et qu'il allait résider dans le comté.

Quand cette nouvelle vint à être connue à Chatteries, toute la ville en fut émue : le haut et le bas clergé, les capitaines à la demi-solde, les vieilles filles et les douairières, les squires chasseurs du voisinage, les fermiers, les marchands et les ouvriers des manufactures, bref, toute la population de la petite ville et des environs. Le bruit en arriva à Fair Oaks, et fut accueilli avec un certain émoi par les dames et par M. Pen.

« Mistress Pybus dit qu'il y a une très-jolie fille dans la famille, Arthur, s'écria Laure, qui était aussi attentive à ces choses-là que toutes les femmes le sont en général. C'est une miss Amory, fille de lady Clavering et de son premier

mari. Naturellement, vous en deviendrez amoureux dès qu'elle arrivera. »

Hélène répliqua :

« Ne dites pas de sottises pareilles, Laure. »

Pen se mit à rire et dit :

« Eh bien ! il y a le jeune sir Francis pour vous.

— Il n'a que quatre ans, repartit miss Laure. Mais je m'en consolerai avec ce bel officier, ami de sir Francis. Il était à l'église dimanche dernier, dans le banc des Clavering, et ses moustaches sont superbes. »

On sut bientôt en ville comment se composait la famille de sir Francis, dont nous avons nommé tous les membres dans les paragraphes précédents. On le sut, ainsi que tout ce qui regardait son ménage, aussi exactement que l'adresse et l'industrie de l'homme pouvaient le calculer. Les soirs d'été, l'avenue du manoir et les allées du parc étaient émaillées de gens de la ville qui se dirigeaient vers le grand château, examinaient les lieux et critiquaient les améliorations qui s'y faisaient. D'innombrables voitures de meubles arrivèrent de Chatteries et de Londres ; et, quelque nombreuses qu'elles fussent, il n'y en eut pas une seule dont le capitaine Glanders ignorât le contenu, car il les accompagna toutes jusqu'au manoir.

Cependant il s'était lié très-intimement avec le capitaine Édouard Strong, qui occupait à Clavering l'ancien logement du paisible Smirke, et qui était très-avant dans les bonnes grâces de Mme Fribsby, sa propriétaire, comme aussi dans celles de toute la bourgade, à vrai dire. Le plus jeune capitaine était superbe de personne et de vêtements : teint frais, œil bleu, favoris noirs, poitrine large et athlétique. Une légère tendance à l'embonpoint n'ôtait rien aux agréments de sa joyeuse figure ; jamais plus brave soldat n'avait présenté à l'ennemi plus large poitrine. Lorsqu'il descendait à grands pas la principale rue de Clavering, son chapeau sur l'oreille, sa canne résonnant sur le pavé ou tournoyant autour de lui et exécutant toutes sortes de tours et de manœuvres militaires, ses joyeux éclats de rire éveillant les échos endormis de la rue, il était le bienvenu comme un rayon de soleil, et tous les habitants prenaient plaisir à le voir.

Dès le premier jour de marché, il fit connaissance avec toutes les jolies filles, et plaisanta avec toutes les femmes. Il eut un mot à dire à tous les fermiers sur leur bétail, et dîna avec les membres du club agricole qui se tenait aux Armes de Clavering; et il les fit tous rire aux éclats par ses bons mots et ses joyeusetés.

« Pour sûr, c'est un bon luron, oui, pour sûr. »

Telle était l'opinion générale des gentlemen en bottes à revers.

Il échangea des poignées de mains avec une vingtaine d'entre eux, lorsqu'ils sortirent de la cour de l'auberge, montés sur leurs vieux bidets; et il les salua encore en agitant magnifiquement son chapeau, tandis qu'il fumait son cigare sous le porche. Dans le cours de la soirée, il s'entretint familièrement avec l'hôtesse, apprit combien son mari payait de loyer, combien d'acres il cultivait; combien de malt il mettait dans sa bière forte, et s'il n'achetait pas, de temps à autre, un peu d'eau-de-vie en contrebande, à Baymouth ou dans les villages de pêcheurs le long de la côte.

Il avait d'abord essayé d'habiter le manoir; mais il n'avait pu se faire à la tristesse de ce lieu.

« Je suis une créature née pour la société, dit-il au capitaine Glanders. Je suis venu ici pour mettre en ordre la maison de Clavering : car, entre nous, Frank n'a pas d'énergie, monsieur, pas un grain d'énergie; il n'a pas la poitrine qu'il faut pour cela, monsieur (et, ce disant, il étalait la sienne); mais j'ai besoin de société. La vieille mistress Blenkinsop se couche à sept heures, et emmène Polly. Il n'y avait que moi et le fantôme pour les deux premières soirées au manoir, et je vous avoue, monsieur, que j'aime la compagnie. La plupart des vieux soldats sont comme moi. »

Glanders demanda à Strong où il avait servi.

Le capitaine Strong tordit sa moustache, et lui dit, en riant, qu'il pourrait aussi bien demander où il n'avait *pas* servi.

« J'ai débuté, monsieur, en qualité de cadet, dans les uh-lans hongrois, et, quand éclata en Grèce la guerre de l'indépendance, je quittai ce service à la suite d'une querelle avec mon chef. Je fus un des sept qui s'échappèrent de Missolonghi, et, à dix-sept ans, je sautai avec un des brûlots de

Botzaris. Je vous montrerai ma croix de l'ordre du Rédempteur, capitaine, si vous voulez venir prendre un verre de grog chez moi, ce soir. J'ai quelques-unes de ces babioles-là dans mon pupitre. J'ai l'Aigle blanc de Pologne, que Skrzynecki m'a donné sur le champ de bataille d'Ostrolenka. (Il prononça le nom de Skrzynecki avec une exactitude et un goût parfaits.) J'étais lieutenant dans le 4^e régiment, monsieur, et nous passâmes à travers les lignes de Diebitsch, oui, monsieur, nous les traversâmes au pas de charge jusqu'en Prusse, sans brûler une amorce. Ah ! capitaine, c'était une affaire bien mal conduite. Voilà une blessure que je reçus à côté du roi devant Oporto, où nous eussions écrasé ces agitateurs de Pédroïtes, si Bourmont avait suivi mes conseils ; et je servis en Espagne avec les troupes du roi jusqu'à la mort de mon cher ami Zumalacarreguy. Alors, voyant la partie perdue, j'accrochai au clou mon braquemart. Alava m'offrit un régiment, capitaine, celui des *Muleteros* de la reine ; mais je ne pouvais l'accepter : le diable m'emporte, c'était impossible. Et maintenant, monsieur, vous connaissez Ned Strong, le chevalier Strong, comme on m'appelle là-bas, aussi bien qu'il se connaît lui-même. »

Voilà comme presque tout le monde à Clavering apprit à connaître Ned Strong. Il conta son histoire à Mme Fribsby ; il la conta à l'hôtelier du Roi Georges ; il la conta à Baker, au cabinet de lecture ; il la conta à miss Glanders et aux enfants, pendant le dîner. Finalement il la conta à M. Arthur Pendennis, qui, flânant et bâillant un jour par les rues de Clavering, rencontra le chevalier Strong en compagnie du capitaine Glanders, et fut enchanté de cette nouvelle connaissance.

Au bout de peu de jours, le capitaine Strong était aussi à l'aise dans le salon d'Hélène que dans l'appartement de Mme Fribsby, et il égayait de sa bonne humeur et de son incessant bavardage la maison isolée. Jamais les deux femmes n'avaient vu d'homme pareil. Il savait mille histoires intéressantes de dangers et de batailles, de captives grecques, de belles Polonaises et de nonnes espagnoles. Il savait chanter des chansons par vingtaines, et dans une demi-douzaine de langages, et il se mettait au piano, dont il ac-

compagnait sa voix mâle et sonore. Les deux dames le déclarèrent charmant, et c'était vrai. Le fait est qu'elles n'avaient pas encore eu beaucoup de choix, n'ayant vu que peu d'hommes outre le vieux Portman, le major et M. Pen, qui, sans doute, était un génie ; mais les génies sont assez plats en société.

Le capitaine Strong raconta à ses nouveaux amis de Fair Oaks, non-seulement sa propre histoire, mais encore celle de toute la famille, qui venait habiter Clavering. C'est lui qui avait marié son ami Frank avec la veuve Amory. Elle avait besoin d'un rang dans le monde, et lui cherchait de l'argent. Quel parti pouvait être plus convenable ? Il organisa l'affaire et fit le bonheur de ces deux personnes. Il n'y avait pas d'attachement romanesque entre elles ; la veuve n'avait ni l'âge ni la figure d'une héroïne de roman, et, quant à sir Francis, pourvu qu'il fît une partie de billard et qu'il trouvât son dîner prêt, peu lui importait le reste. Mais ils étaient aussi heureux qu'on peut l'être. Clavering allait revenir aux lieux de sa naissance, la fortune de sa femme éteindrait tous ses embarras, et son fils et héritier serait un des premiers personages du comté.

« Et miss Amory ? » demanda Laure.

Laure était fort curieuse de tout ce qui concernait miss Amory. Strong se mit à rire.

« Oh ! miss Amory est une muse ; miss Amory est un mystère ; miss Amory est une *femme incomprise* ¹.

— Qu'est-ce que cela ? » demanda la naïve mistress Pendennis.

Mais le chevalier ne lui répondit pas ; peut-être n'était-il pas capable de faire une réponse satisfaisante.

« Miss Amory peint ; miss Amory fait des poèmes ; miss Amory compose de la musique ; miss Amory monte à cheval comme Diana Vernon ; miss Amory est, en un mot, une femme modèle.

— Je hais les femmes savantes, dit Pen.

— Merci, » dit Laure.

Elle était sûre, pour sa part, de trouver miss Amory charmante, et il lui tardait d'avoir une telle amie.

¹. En français dans le texte.

Et, ce disant, elle regardait fixement M. Pen, comme si chacune des paroles de la petite hypocrite eût été vérité d'Évangile.

Ainsi s'arrangeait et se préparait à l'avance une liaison intime entre la famille de Fair Oaks et ses riches voisins de Clavering-Park. Pen et Laure étaient tout aussi avides de les voir arriver que les plus curieux de la bourgade. Un *Londoner*, qui voit tous les jours de nouvelles figures et qui bâille à leur barbe, peut sourire de l'impatience avec laquelle les provinciaux attendent un visiteur. Un badaud arrive à la campagne, et ses hôtes rustiques conservent son souvenir pendant des années après son départ, et après qu'il les a sans doute oubliés, emporté qu'il est loin d'eux par les flots de la vaste mer de Londres. Mais les habitants d'une île se rappellent longtemps le navigateur qui les a quittés, et ils peuvent vous dire ses paroles, et comment il était vêtu, et quelle mine il avait, et comment il riait. Enfin l'arrivée d'un nouveau personnage est, à la campagne, un événement que nous ne pouvons comprendre, nous qui ne savons pas et qui aimons mieux ne pas savoir quel est notre voisin.

Quand les peintres et les tapissiers eurent fait leur besogne et si bien embelli le manoir, sous la direction du capitaine Strong, qu'il pouvait vraiment être fier de son goût, ce gentleman annonça qu'il irait à Londres, où toute la famille était alors arrivée, et qu'il reviendrait bientôt pour l'installer dans le manoir restauré.

Des détachements de domestiques précédèrent les maîtres. Des voitures arrivèrent par mer et furent cherchées à Baymouth avec les chevaux venus en même temps que les cochers et les valets chargés de les soigner. Un jour, la diligence *l'Empressée* amena deux hommes grands et mélancoliques, qui descendirent de l'impériale avec leurs malles à la loge de Clavering-Park. C'étaient MM. Frédéric et James, laquais de la capitale, qui consentaient à venir à la campagne, et qui apportaient avec eux leurs grandes et petites livrées aux couleurs des Clavering.

Quelques jours après, la malle déposa à la porte un gentleman étranger, paré de chaînes et de bagues nombreuses. Il fit un grand tapage à la porte de la loge, adressant la parole

à la femme du garde. C'était une femme de l'Ouest, qui ne comprenait pas son anglais ou son français de Gascogne. Il était irrité parce qu'il n'y avait pas de voiture qui l'attendît pour le mener au manoir, éloigné d'un mille; et il disait que, fatigué comme il l'était, et en bottes vernies, il ne pouvait faire plusieurs lieues à pied. Ce personnage était M. Alcide Mirobolant, ci-devant chef de Son Altesse le duc de Borodino, de Son Éminence le cardinal Beccafico, et actuellement *chef de la bouche* de sir F. Clavering, baronnet. La bibliothèque, les tableaux et le piano de M. Mirobolant étaient arrivés antérieurement, sous la garde de l'intelligent jeune Anglais qui lui servait d'aide de camp. Il avait, en outre, sous ses ordres une cuisinière de profession, également de Londres, qui commandait à son tour à des femmes de rang inférieur.

Il ne dîna pas dans la chambre du régisseur, mais prit sa nourriture seul dans son propre appartement, où il avait une servante pour son usage particulier. C'était un noble spectacle de le voir en robe de chambre composant un menu. Il se mettait toujours à son piano et jouait pendant quelque temps avant cet acte important. S'il était interrompu, il adressait d'éloquents remontrances à la petite bonne. Tout grand artiste, disait-il, a besoin de solitude pour perfectionner ses œuvres.

Mais, dans la plénitude de notre amour et de notre respect pour M. Mirobolant, nous anticipons sur les événements, et nous introduisons prématurément en scène cet important personnage.

Le chevalier Strong était pour quelque chose dans l'engagement de tous les domestiques de Londres, et, vraiment, il semblait le maître de la maison. Quelques-uns d'entre eux disaient qu'il était le régisseur ou l'intendant; seulement il mangeait à table avec la famille. Quoi qu'il en soit, il savait se faire respecter, et deux chambres du château, qui n'étaient certes pas les moins agréables, lui furent assignées pour son usage personnel.

Il se promenait sur la terrasse en ce jour solennel où, au milieu du son discordant des cloches de l'église de Clavering, sur laquelle flottait le drapeau national, une voiture découverte et un de ces chariots de voyage, ou arches de famille, que

la *philoprogénitivité* anglaise pouvait seule inventer, arrivèrent rapidement traînés par des chevaux couverts d'écume, et, après avoir passé par la porte du parc, s'arrêtèrent devant le perron du manoir. Les deux battants de la porte sculptée s'ouvrirent. Deux officiers supérieurs en noir, les grands et mélancoliques gentlemen en livrée et aux cheveux poudrés, et les domestiques campagnards engagés pour les aider, attendaient dans le vestibule et se courbaient comme de grands ormeaux quand les vents d'automne gémissent dans le parc. A travers cette avenue passèrent sir Francis Clavering, le visage impassible; lady Clavering, avec ses deux brillants yeux noirs et une joyeuse figure qui se remuait et s'agitait fort gracieusement; maître Francis Clavering, qui tenait la robe de sa maman, et qui arrêta le cortège pour regarder le plus grand des laquais dont l'aspect sembla le frapper; miss Blandy, gouvernante de maître Francis; enfin miss Amory, fille de lady Clavering, donnant le bras au capitaine Strong. Quoiqu'on fût en été, des feux de bienvenue pétillaient dans la grande cheminée de la grande salle et dans les chambres que la famille devait occuper.

M. Mirobolant avait regardé ce cortège, de l'un des tilleuls de l'avenue.

« *Elle est là*, dit-il en posant sa main chargée de bagues sur son gilet de velours richement brodé et orné de boutons de verre. *Je t'ai vue, je te bénis, ô ma sylphide, ô mon ange !* »

Et il se plongea dans le fourré pour retourner à ses fourneaux et à ses casseroles.

Le dimanche suivant, toute la société qui venait de faire son apparition à Clavering-Park alla publiquement à l'église prendre possession de l'antique banc où avaient prié un si grand nombre des ancêtres du baronnet, et où se voyaient encore leurs images représentées à genoux. Il y eut un si grand concours pour voir les nouveaux venus, que l'église de la basse ville fut abandonnée, au grand mécontentement de son pasteur; et lorsque la barouche de cérémonie, attelée de chevaux gris, conduite par un cocher en perruque argentée, et escortée de deux braves laquais, s'arrêta devant

4. En français dans le texte.

la porte du vieux cimetière, la foule s'y trouvait en nombre si considérable qu'il y avait bien des années qu'on n'en avait vu de pareille.

Le capitaine Strong connaissait tout le monde et saluait pour toute la compagnie. Les campagnards disaient que milady n'étaient pas belle, pour sûr, mais qu'elle était extraordinairement bien mise, ce qui était la vérité ; car elle avait le plus beau châle, la plus belle pelisse, le chapeau et les fleurs les plus magnifiques, et une quantité de bagues, de camées, de broches, de chaînes, de breloques et autres paratraques sans nom. Miss Amory semblait humble comme une vestale, avec sa robe gorge-de-pigeon ; tandis que maître Francis portait le costume, alors en vogue, de Rob Roy Mac-Gregor, célèbre outlaw des Highlands. Le baronnet n'était pas plus animé qu'à l'ordinaire ; il y avait en lui une sorte d'heureuse vacuité qui lui permettait d'assister avec la même indifférente aisance à un dîner, à une mort, aux offices de de l'église ou à un mariage.

Les domestiques des Clavering remplissaient le banc qui leur était destiné, et la congrégation eut la satisfaction de voir les gentlemen de Londres ayant de la farine sur la tête, ainsi que le merveilleux cocher à perruque d'argent, prendre place dans ce banc, dès que les chevaux eurent été menés aux Armes de Clavering.

Pendant le service, maître Francis se mit à crier si fort dans le banc, que Frédéric, le plus grand des laquais, fut appelé par le baronnet. Obéissant, il se se leva et emporta maître Francis, qui rugissait et lui donnait des coups de poing sur la tête, de manière que la poudre secouée forma comme un nuage d'encens tout autour. Et il ne se calma que lorsqu'il se vit sur le siège de la voiture, où il fit le cocher, excitant des chevaux imaginaires avec le fouet de John.

« C'est la première fois, voyez-vous, miss Bell, que le petit gueux va à l'église, dit le baronnet d'un ton languissant, à une jeune personne qui venait le voir ; aussi n'est-ce pas étonnant qu'il ait fait ce tapage. Je n'y vais pas non plus, quand je suis en ville ; mais à la campagne, je crois qu'il est bien de donner le bon exemple.... vous comprenez. »

Miss Bell se mit à rire et dit :

« Le petit garçon n'a pas précisément donné un très-bon exemple.

— Ma foi! je ne sais pas, répliqua le baronnet. Ce n'est pas si mal non plus. Quand il veut quelque chose, il crie toujours; et, quand maître Frank crie, il obtient ce qu'il veut. »

En ce moment, l'enfant en question commença à crier pour un plat de sucreries qu'il voyait sur la table; et, allongeant le bras par-dessus la nappe, il renversa un verre de vin sur le meilleur gilet d'un des convives, M. Arthur Pendennis, qui fut grandement contrarié de l'air sot que cet accident lui donna, et de voir sa belle chemise de batiste tout éclaboussée. »

« Nous le gâtons tellement! dit à mistress Pendennis lady Clavering qui regardait tendrement le chérubin, dont les mains et la figure étaient alors couvertes de cette espèce de mousse qui accompagne les meringues à la crème.

— C'est très-mal, répliqua mistress Pendennis, comme si elle n'avait jamais fait ce qui s'appelle gâter un enfant.

— Maman dit qu'elle gâte mon frère.... croyez-vous que quelque chose soit capable de le gâter, miss Bell? Regardez-le; n'est-il pas semblable à un petit ange?

— Pardieu! j'avais bien raison, reprit le baronnet. Il a crié, et il a obtenu ce qu'il voulait, vous voyez. Continue, Frank, mon vieux.

— Sir Francis est un père très-sage, murmura miss Amory; ne trouvez-vous pas, miss Bell? Je ne vous appellerai plus miss Bell; je vous appellerai Laure. Que je vous admirais à l'église! Votre robe n'était pas bien faite, ni votre chapeau très-frais. Mais vous avez de si beaux yeux gris et de si jolies couleurs!

— Merci, dit miss Bell en riant.

— Votre cousin est beau, et il le sait. Il est embarrassé de sa personne. Il n'a pas encore vu le monde. A-t-il du génie? A-t-il souffert? Une dame, une petite femme en robe de satin fripée et en souliers de velours, une mistress Pybus, est venue ici, et nous a dit qu'il avait souffert. Moi aussi, j'ai souffert; et vous, Laure, votre cœur a-t-il jamais été touché? »

Laure répondit : « Non! » Mais peut-être cette pensée ou

cette question la fit-elle rougir un peu, de sorte que miss Amory reprit :

« Ah ! Laure, je vois toute la chose. C'est le beau cousin. Dites-moi tout. Je vous aime déjà comme une sœur.

— Vous êtes bien bonne, répliqua miss Bell en souriant ; et.... et il faut avouer que c'est une amitié bien soudaine.

— Toutes les amitiés le sont. C'est de l'électricité, de la spontanéité. L'amitié est instantanée. Du moment où je vous ai vue, je savais que je vous aimerais. Ne le sentez-vous pas aussi ?

— Pas encore ; mais je suis sûre que cela viendra, si j'essaie un peu.

— Appelez-moi par mon petit nom, alors.

— Mais je ne le connais pas, s'écria Laure.

— Je m'appelle Blanche ; n'est-ce pas un joli nom ? Appelez-moi Blanche.

— Blanche !... c'est un nom charmant, en vérité.

— Et, tandis que maman cause avec cette aimable dame.... à quel titre vous est-elle parente ? Elle a dû être jolie, mais elle est un peu *passée* ; quoiqu'elle ne soit pas bien *gantée*, elle a une belle main. Tandis que maman cause avec elle, venez avec moi dans ma chambre ; car j'ai une chambre à moi seule, une chambre charmante, encore qu'elle ait été arrangée par cet horrible capitaine Strong. Êtes-vous *éprise* de lui ? Il dit que vous l'êtes, mais je m'y connais mieux que lui ; c'est le beau cousin que vous aimez. Oui, *il a de beaux yeux. Je n'aime pas les blonds, ordinairement. Car je suis blonde, moi ; je suis Blanche et blonde*¹. »

Et elle se regarda dans la glace en faisant la *moue*. Elle n'attendit même pas la réponse de Laure aux questions qu'elle lui avait faites.

Blanche était belle comme une sylphide. Elle avait les cheveux blonds avec des reflets verdâtres. Mais elle avait les sourcils noirs. Elle avait de longs cils noirs qui voilaient de magnifiques yeux bruns. Elle avait la taille si svelte que c'était une merveille, et de si jolis petits pieds qu'on aurait cru que l'herbe se courbait à peine sous ses pas. Ses lèvres étaient de la couleur des boutons de rose, et sa voix ga-

1. En français dans le texte.

zouillait, claire et limpide, en s'échappant d'entre les plus délicieuses petites dents de perle qu'on eût jamais vues. Elle les montrait très-souvent, car elles étaient très-belles. Elle avait un très-bon naturel, et son sourire ne se bornait pas à montrer ses admirables dents, mais il faisait encore voir deux aimables petites fossettes roses, nichées dans les deux joues.

Blanche montra ses dessins à Laure, qui les trouva charmants. Elle lui joua quelques valses avec un doigter rapide et brillant, et Laure fut plus enchantée encore. Elle lui lut ensuite quelques pièces de vers, en français et en anglais, également de sa composition, et qu'elle tenait enfermées sous clef dans son livre, son cher petit livre. Il était relié en velours bleu, garni d'une serrure dorée, et sur la reliure on lisait, imprimé en lettres d'or, ce titre : MES LARMES.

« *Mes Larmes!*... n'est-ce pas un joli titre? » continua la demoiselle, qui était ravie de tout ce qu'elle faisait, et qui faisait tout à ravir.

Laure répondit affirmativement. Elle n'avait jamais rien vu de pareil auparavant, rien d'aussi gracieux, d'aussi accompli, d'aussi fragile et d'aussi joli; rien qui gazcuillât si gentiment, qui trottinât dans une si charmante chambrette, entourée de beaux livres, de beaux tableaux et de belles fleurs. Dans son admiration, la bonne et généreuse campagnarde oubliait jusqu'à sa jalousie.

« En vérité, Blanche, dit-elle, il n'y a que de jolies choses dans cette chambre; et vous êtes la plus jolie de toutes. »

L'autre sourit, regarda dans la glace, alla prendre les deux mains de Laure, les baisa, s'assit au piano et chanta quelques petits couplets, comme si elle eût été un rossignol.

Telle fut la première visite faite par Fair Oaks à Clavering-Park, en retour d'une visite de Clavering-Park à Fair Oaks, qui elle-même servait de réponse aux cartes déposées par Fair Oaks quelques jours après l'arrivée de la famille de sir Francis. L'intimité naquit entre les demoiselles, comme le haricot de Jack, en une seule nuit. Les grands laquais ne cessaient pas de porter de petits billets couleur de rose à Fair Oaks, où il y avait une jolie fille de cuisine qui attirait peut-être ces gentlemen en un si humble séjour. Miss Amory

envoyait à Laure de la musique, ou un roman nouveau, ou une gravure du *Journal des Modes*; ou bien milady envoyait ses compliments avec des fleurs et des fruits; ou bien miss Amory priait miss Bell de venir dîner avec la chère mistress Pendennis, si celle-ci se sentait assez forte, et M. Arthur, s'il ne trouvait pas la société de Clavering-Park trop ennuyeuse et trop stupide pour lui; elle promettait d'envoyer une voiture avec un poney pour mistress Pendennis, et n'accepterait aucune excuse.

Ni Arthur ni Laure n'avaient envie de refuser; et Hélène, qui était vraiment un peu souffrante, se réjouissait de voir ses enfants goûter quelque plaisir. Elle les regardait tendrement lorsqu'ils se mettaient en chemin, et demandait tout bas à Dieu qu'il ne l'appelât pas avant qu'elle eût vu mariés ensemble ces deux êtres aimés par-dessus tout. Tandis qu'ils s'éloignaient et passaient sur le pont, elle se rappelait les soirs d'été d'il y a vingt-cinq ans, où elle aussi avait fleuri dans son court printemps d'amour et de bonheur. Tout cela était passé alors. La lune regardait du haut de la voûte d'azur empourprée par les derniers rayons du couchant, et les étoiles scintillaient au ciel, tout comme il y a vingt-cinq ans, dans ces soirées dont le souvenir est demeuré si cher. Quant à l'objet de cet amour, il était mort loin, bien loin de là, et les vagues de la mer s'agitaient entre elle et lui. Bon Dieu! comme elle se rappelait son dernier regard au moment de la séparation! Elle revoyait ce regard après tant de longues années, triste et clair comme en ce jour fatal.

Ainsi M. Pen et miss Laure trouvèrent, dans la société de Clavering-Park, une très-agréable ressource pour les soirées d'été. Blanche disait qu'elle raffolait de Laure, et très-probablement M. Pen était charmé de Blanche. Sa gaieté lui revint. Il riait et bavardait au point que Laure en était étonnée. Était-ce bien le même Pen, bâillant en veste de chasse dans le salon de Fairoaks, qui semblait si vif et si éveillé, si souriant et si coquet dans le salon de lady Clavering?

Quelquefois on faisait de la musique. Laure avait une délicieuse voix de contralto; elle chantait avec Blanche, qui avait eu les meilleurs maîtres et qui était ravie de pouvoir servir de maîtresse à son amie. M. Pen se joignait parfois à ces concerts, ou plus souvent il contemplait miss Blanche pen-

dant qu'elle chantait. Quelquefois aussi ils chantaient des chansons à refrain ; la poitrine du capitaine Strong était alors fort utile, et il faisait retentir une basse-taille prodigieuse dont il n'était pas peu fier.

« Un bon garçon, ce Strong.... n'est-ce pas, miss Bell ? disait sir Francis. Il joue à l'écarté avec lady Clavering ; il joue à tout ce qu'on veut, à croix ou pile, au cribbage ; il touche même du piano. Depuis combien de temps pensez-vous qu'il reste chez moi ? Il est venu pour huit jours, avec un sac de nuit, et voilà, pardieu ! trois ans qu'il est ici. Un bon garçon, n'est-ce pas ? Mais je ne sais pas comment il se procure un schelling ; vrai Dieu ! je ne le sais pas, miss Laure. »

Cependant le chevalier payait toujours argent comptant, lorsqu'il lui arrivait de perdre avec lady Clavering ; et, s'il vivait avec son ami depuis trois ans, il payait aussi pour cela.... en bonne humeur, en amabilité, en jovialité, en mille petits services par lesquels il se rendait agréable. Qui donc pourrait souhaiter un ami meilleur qu'un homme toujours en train, tout près quand on a besoin de lui et loin quand sa présence pourrait gêner, toujours disposé à tout faire pour son patron, soit qu'il s'agisse de chanter une chanson, de s'aboucher avec un légiste, de se battre en duel ou de découper un chapon ?

Quoique Laure et Pen se rendissent ordinairement ensemble à Clavering-Park, il arrivait cependant quelquefois que Pen y allât seul, et il ne disait rien de ses visites à sa cousine. Il se mettait à pêcher dans la rivière Brawl, qui coule à travers le parc et passe à très-peu de distance du mur du jardin ; et, bizarre coïncidence ! miss Amory sortait après avoir examiné ses fleurs, et était toute surprise de voir M. Pen pêchant.

Je serais curieux de savoir quelle traite Pen attrapait, tandis que la jeune fille regardait pêcher, ou si miss Blanche n'était pas elle-même le joli petit poisson qui rôdait autour de l'hameçon et que M. Pen tâchait de prendre. Il faut avouer qu'il prit grand goût à ce sain et fortifiant exercice de la pêche à la ligne, et que son hameçon plongeait continuellement dans la Brawl.

Quant à miss Blanche, elle avait bon cœur ; et ayant,

comme elle disait, beaucoup souffert dans sa jeune existence, il était bien naturel qu'elle compatît aux peines d'autres êtres susceptibles, tels que Pen, qui avait souffert, lui aussi. Son affection pour Laure et pour cette chère mistress Pendennis redoubla. Quand elles n'étaient pas à Clavering-Park, Blanche n'avait de repos que lorsqu'elle se trouvait elle-même à Fairoaks. Elle jouait avec Laure; elle lisait du français et de l'allemand avec Laure; et M. Pen lisait de l'allemand et du français avec elles. Il traduisait en vers anglais, pour ces demoiselles, les plus sentimentales ballades de Schiller et de Goethe. Blanche lui ouvrit *Mes larmes* et lui communiqua quelques-unes des plaintives effusions de sa tendre muse.

Il semblait, d'après ces poésies, que cette jeune personne eût vraiment souffert d'une manière prodigieuse. L'idée du suicide lui était familière. Elle souhaitait fréquemment la mort. Une rose fanée lui faisait tant de peine que vous eussiez cru qu'elle allait mourir de douleur. Il était surprenant qu'une jeune personne, qui avait eu tout le confort désirable à la maison et en pension, et qui n'avait aucun sujet apparent de se plaindre, eût tant souffert, eût trouvé le moyen d'arriver à un tel océan de passion et de désespoir (comme un mauvais garnement qui veut aller sur mer), et que, s'y étant embarquée, elle eût survécu à ces tempêtes. Quel talent elle avait dû avoir pour pleurer, puisqu'elle avait pu répandre une si grande quantité de *larmes*!

Il est vrai qu'elles n'étaient pas particulièrement amères, les larmes de miss Blanche; mais Pen, qui lut ses vers, les trouva très-bien pour une femme, et écrivit lui-même quelques strophes à son adresse. Ses vers furent très-violents et passionnés, très-ardents, doux et énergiques; et non-seulement il écrivit ces vers, mais encore, ô le scélérat! ô le trompeur! il changea et appropria au nom de baptême de miss Blanche Amory d'anciennes poésies qu'il conservait et qui avaient été composées pour une certaine miss Emily Fotheringay.



CHAPITRE XXIV.

Une petite innocente.

Dans chaque maison, il y a un squelette caché quelque part, et c'est peut-être une consolation pour certains malheureux, de penser que les plus heureux et les plus riches de leurs voisins ont leurs misères et leurs causes d'inquiétude. Blanche, notre innocente petite muse, qui chantait si gentiment, et causait d'une manière si agréable que vous eussiez cru qu'elle apportait un rayon de soleil partout où elle allait, Blanche était le squelette, ou la misère, ou la scie, ou la Némésis de Clavering-House et de la plupart de ses habitants. De même qu'un petit caillou dans votre soulier ou sous le fer de votre cheval suffit pour mettre à la torture l'animal ou le piéton, et pour faire du voyage un ennui; ainsi, dans la vie, un petit obstacle est suffisant pour empêcher votre marche et vous soumettre à des inquiétudes, à des contrariétés sans fin. Qui eût deviné qu'une aussi souriante petite fée que Blanche Amory pût être une cause de discorde dans une famille?

« Ah! Strong, dit un jour le baronnet, tandis qu'il jouait au billard après dîner avec le capitaine, tout en fumant un cigare, ce grand déboutonneur de secrets; ah! Strong, plutôt au diable que votre femme fût morte!

— Tel est aussi mon désir.... Quel carambolage, par Jupin!... Mais elle ne mourra pas; elle vivra éternellement.... vous verrez qu'elle fera comme je dis. Pourquoi la souhaitez-vous hors des gonds, Frank, mon enfant? demanda le capitaine Strong.

— Parce que vous pourriez alors épouser *mamselle*. Elle n'est pas laide. Elle aura dix mille livres sterling, et c'est un bon brin d'argent pour un pauvre diable tel que vous, répondit d'un ton traînard l'autre gentleman. Et, pardieu! Strong, je la déteste tous les jours de plus en plus. Je ne puis la supporter, Strong, non, pardieu!

— Je ne voudrais pas d'elle pour deux fois cette somme, dit le capitaine Strong en riant. Je n'ai de ma vie vu un tel petit démon.

— J'ai envie de l'empoisonner, reprit le sentencieux baronnet; oui, par Jupin! j'en ai envie.

— Mais qu'a-t-elle donc fait de nouveau? demanda son ami.

— Rien de particulier, répondit sir Francis; toujours ses vieilles malices. Cette fille a si bien le chic de rendre un chacun misérable, que, le diable m'emporte! c'est une chose tout à fait surprenante. Hier soir, à dîner, elle a été cause que la gouvernante s'est levée de table au milieu du repas, toute en larmes. Un peu plus tard, comme je passais devant la chambre de Frank, j'entendis le pauvre petit gueux qui hurlait dans les ténèbres, et j'appris que sa sœur lui avait fait une peur de diable, en lui contant un tas d'histoires sur le revenant qui hante le château. A goûter, elle a joué un tour à milady; et, quoique ma femme soit une sotte, c'est une bonne âme : le diable m'emporte si ce n'est pas une bonne âme!

— Qu'est-ce que *mamselle* lui a fait? demanda Strong.

— Eh! le diable m'emporte si elle ne s'est pas mise à parler de feu Amory, mon prédécesseur! répondit le baronnet avec une grimace. Elle tira du keepsake une image, en disant que, pour sûr, c'était tout le portrait de son cher papa. Elle voulait savoir où était la tombe de son père. Le diable emporte son père! Toutes les fois que miss Amory parle de lui, lady Clavering fond en larmes, et ce petit démon parle de lui tout exprès pour irriter sa mère. Aujourd'hui, quand elle a recommencé, je me suis mis dans une fureur extrême; je lui ai dit que j'étais son père, moi, et je ne sais quoi encore. Alors, monsieur, elle s'est retournée contre moi.

— Et qu'a-t-elle dit de vous, Frank? demanda M. Strong, toujours riant, à son patron et ami.

— Elle a dit, corbleu! que je n'étais pas son père, que je n'étais pas capable de la comprendre, que son père avait dû être un homme de génie, de sentiments délicats, que sais-je? tandis que j'avais, moi, épousé sa mère pour son argent.

— Eh bien! n'est-ce pas la vérité?

— Quoique ce soit la vérité, ce n'en est pas plus agréable

à entendre, savez-vous ? répondit sir Francis Clavering. Je ne suis pas un homme lettré, moi ; mais je ne suis pas non plus le sot pour qui elle me prend. Je ne sais comment cela se fait, mais elle parvient toujours à m'enfoncer, comprenez-vous ? Avec sa calme sérénité et son maudit air sentimental, elle fait tourner toute la maison autour d'elle. Je voudrais qu'elle fût morte, Ned.

— Tout à l'heure, c'était ma femme dont vous souhaitiez la mort, » répliqua Strong, toujours en bonne humeur.

A quoi le baronnet riposta, avec sa candeur accoutumée :

« Ma foi ! quand je suis assommé par quelqu'un, je souhaite sa mort, et je voudrais de tout mon cœur que *mamselle* fût au fond d'un puits. »

La candide conversation que nous venons de rapporter montrera que notre petite amie, si accomplie, avait quelques singularités, ou défauts de caractère, qui ne la rendaient pas très-populaire. C'était une jeune fille douée de quelques talents, très-sympathique, très-versée en littérature, mais vivant, comme beaucoup d'autres génies, avec des parents qui ne pouvaient la comprendre. Ni sa mère ni son beau-père n'avaient le goût des lettres. *Bell's Life* et le *Racing Calendar*, voilà à quoi se bornaient les lectures du baronnet ; quant à lady Clavering, elle écrivait encore comme une écolière de treize ans, et avec un mépris extraordinaire pour la grammaire et l'orthographe. Or, miss Amory sentait vivement qu'elle n'était pas appréciée et qu'elle vivait avec des personnes qui n'étaient pas ses égales en intelligence, et dont la conversation ne roulait que sur les sujets les plus vulgaires ; aussi ne perdait-elle aucune occasion de montrer sa supériorité sur les membres du cercle de famille ; non-seulement elle était une martyre, mais elle prenait soin de le faire savoir à tout le monde. Si elle souffrait cruellement, comme elle le disait et comme elle le pensait, faut-il s'étonner qu'une jeune personne d'une aussi délicate sensibilité se plaignît et pleurât beaucoup ? La vie n'est rien sans sympathie, et n'eût-ce pas été manque de franchise, chez Blanche, d'affecter une gaieté qu'elle ne sentait pas, ou de feindre du respect pour ceux qu'il lui était tout à fait impossible de respecter ? Si l'on

défend à une femme-poète de pleurer sur son sort, à quoi lui servira sa lyre? Blanche ne jouait sur la sienne que les airs les plus tristes; elle chantait des élégies sur ses espérances mortes, des chants funèbres sur ses premiers amours glacés par la froide température au milieu de laquelle elle vivait: et cela ne convenait-il pas à un si triste destin et à une muse si mélancolique?

Comme nous avons dit, ses malheurs réels n'avaient pas été jusqu'à présent très-considérables; mais ses chagrins étaient, comme ceux de la plupart d'entre nous, au fond de son cœur, et ce cœur étant triste et habituellement mécontent, il n'est pas étonnant qu'elle pleurât. Aussi, *Mes larmes* tombaient-elles de ses yeux, chaque jour, à volonté; elle pouvait fournir une quantité illimitée de pleurs, et la faculté d'en répandre ne faisait que s'accroître par la pratique: car la sensibilité, comme une autre maladie dont parle Horace (je regrette, mesdames, de dire que cette maladie a nom hydropisie), s'augmente par le laisser-aller, de façon que plus vous pleurez, plus vous voudrez et pourrez pleurer.

Mamselle avait commencé de très-bonne heure à ruisseler. Depuis l'époque où sa sensibilité s'était éveillée pour la première fois, Lamartine était son poète favori, et elle avait ensuite développé son esprit par une étude assidue des grands auteurs modernes de la France. A seize ans, il n'y avait pas un roman de Balzac ni de Georges Sand que l'infatigable petite créature n'eût dévoré; et, quoiqu'elle sympathisât fort peu avec ses parents, elle avait des amis et des parents, disait-elle, dans le monde des esprits: la tendre Indiana, la passionnée et poétique Lélia, l'aimable Trenmor, ce noble forçat, cet ange des galères; le bouillant Sténio, et les autres innombrables héros des romans français. Elle avait été amoureuse du prince Rodolphe et du prince Djalma, tandis qu'elle était encore en pension, et avait décidé, avec Indiana, la question du divorce et des droits de la femme, alors qu'elle portait encore le tablier. L'impétueuse petite demoiselle jouait à l'amour avec ces illustres créatures de l'imagination, comme un peu auparavant elle avait joué à la maternité avec sa poupée. Jolis petits esprits poétiques! il est curieux de les voir occupés de leurs jouets. Aujourd'hui le héros aux yeux bleus est le favori, et celui aux yeux noirs est relégué

tout au fond de l'armoire. Demain peut-être les yeux bleus seront-ils abandonnés à leur tour, et quelque odieux petit misérable au nez roussi, à la chevelure arrachée, et n'ayant pas d'yeux du tout, prendra la première place dans l'affection de *mamselle*, et sera caressé et bercé dans ses bras.

Comme les romanciers passent pour tout savoir, jusqu'aux secrets des cœurs de femmes, secrets qu'ignorent peut-être elles-mêmes les propriétaires de ces cœurs, nous pouvons dire que, à onze ans, Mlle Betsy, ainsi qu'on appelait alors miss Amory, avait éprouvé de tendres sentiments pour un jeune Savoyard, joueur d'orgue à Paris, qu'elle s'obstinait à croire un prince dérobé à ses parents; qu'à douze ans, un vieux et affreux maître de dessin (mais, hélas! quel âge et quels défauts personnels sont à l'épreuve de l'amour des femmes?) avait fait palpiter son jeune cœur; et qu'à treize ans, lorsqu'elle était dans l'institution de Mme de Caramel aux Champs-Élysées, maison qui est, comme on sait, porte à porte avec le pensionnat de garçons tenu par M. Rogron, chevalier de la Légion d'honneur, une correspondance par lettres s'établit entre la séduisante Betsy et deux jeunes élèves du collège Charlemagne, pensionnaires du chevalier Rogron.

Dans l'alinéa qui précède, notre jeune amie est appelée par un nom de baptême différent de celui qu'elle portait lorsque nous lui avons été présenté plus tard. Le fait est que miss Amory, qu'on appelait *mamselle* à la maison, avait été réellement baptisée Betsy, et qu'elle s'était couronnée du nom de Blanche par son propre caprice et sa propre volonté. Et l'arme que le baronnet, son beau-père, tenait suspendue sur sa tête, c'était la menace terrible de l'appeler publiquement de son nom de Betsy. Il parvenait ainsi parfois à soumettre à l'ordre la jeune rebelle.

Nous venons de parler de poupées d'enfants et de la manière dont ces petites créatures caressent ou abandonnent leurs joujoux chéris; cette histoire montrera probablement que miss Blanche traitait ses poupées vivantes avec la même inconstance enfantine. Elle avait eu déjà une foule d'amies et de favorites, et gardait, dans le coffret qui contenait ses trésors, tout un petit musée de boucles de cheveux, recueil-

lies dans le cours de son existence sentimentale. Quelques-unes de ses chères amies s'étaient mariées, d'autres avaient changé de pensionnat. Une sœur chérie, qui avait quitté la maison de Mme de Caramel, elle l'avait retrouvée, ô horreur ! chez un épicier de la rue du Bac ; sa mignonne Léocadie tenait les livres de son père. Bref, Blanche avait eu bien des désappointements, bien des séparations, bien des *désillusionnements*, comme elle disait dans son gentil jargon ; elle avait vu et souffert beaucoup pour une si jeune femme. Mais c'est le sort des cœurs sensibles de souffrir, c'est le sort de la tendresse confiante d'être trompée ; elle savait que ces douleurs et ces désappointements précoces étaient des peines inséparables du génie.

Cependant elle s'arrangeait pour rendre son honnête femme de mère aussi malheureuse que possible en ces circonstances, et nous avons vu que son digne beau-père souhaitait la voir morte. A l'exception du capitaine Strong, dont l'invincible bonne humeur était à l'épreuve de tous ses sarcasmes, la petite Blanche gouvernait toute la maison par sa langue. Si lady Clavering disait des nasperches pour des asperges, ou un hobjet pour un objet, comme cela arrivait parfois à cette infortunée dame, mamselle la reprenait avec calme et effrayait si fort la bonne âme, qu'en cherchant à éviter certaines fautes de prononciation, elle tombait dans d'autres beaucoup plus fréquentes, parce qu'elle voyait les yeux de sa fille fixés sur elle.

Il n'est pas à supposer, considérant l'immense intérêt qu'avait excité dans Clavering l'arrivée de la famille à Clavering-Park, que Mme Fribsby, seule de tous les habitants de la bourgade, fût demeurée indifférente et impassible. Dès la première apparition de la noble famille à l'église, Mme Fribsby avait remarqué tous les objets de toilette de ces dames, depuis les chapeaux jusqu'aux brodequins ; elle avait même examiné le costume des soubrettes dans le banc qui leur était assigné. Nous craignons bien que, ce jour-là, le sermon du docteur Portman, quoique ce fût une de ses compositions les plus anciennes et les plus estimées, n'ait fait que peu d'impression sur Mme Fribsby. Très-peu de jours après, elle s'était ménagé une entrevue dans l'appartement de la

gouvernante avec la principale femme de chambre de lady Clavering; et bientôt elle eut le bonheur d'apprendre que lady Clavering et miss Amory avaient favorablement accueilli ses cartes imprimées en français et en anglais, et par lesquelles elle faisait savoir qu'elle recevait les plus nouvelles modes de Mme Victorine, sa correspondante à Paris, et qu'elle se chargeait des robes de cour et de bal pour toute la noblesse et la *gentry* du comté.

Mistress Bonner, la femme de chambre de lady Clavering, devint bientôt une grande habituée du salon de Mme Fribsby, et se régala très-souvent aux frais de la modiste. Quelques tasses de thé vert, les médisances du monde, des brioches toutes chaudes et un roman à lire, voilà ce que Mme Fribsby tenait à la disposition de mistress Bonner toutes les fois que celle-ci avait liberté de passer la soirée en ville. Et elle trouvait le temps de se livrer à ces plaisirs beaucoup plus souvent que sa cadette, la femme de chambre de miss Amory, qui avait rarement un jour de congé, et que l'inexorable petite muse, sa maîtresse, faisait travailler comme une fille des manufactures.

La muse aimait à être vêtue convenablement, et, comme elle avait l'imagination fort vive et un désir de changement très-poétique, il lui prenait tous les jours des envies de changer ses atours. La femme de chambre était faiseuse de robes (elle avait appris cet art à Paris, avant d'entrer au service de miss Blanche), et elle était occupée du matin jusqu'au soir à changer et refaire les vêtements de miss Amory. Elle se levait de grand matin et se couchait fort tard, pour obéir aux incessants caprices de sa jeune maîtresse. Elle était fille de respectables parents anglais. Il y a beaucoup d'Anglais établis à Paris, qui ont vu des jours meilleurs, qui ne sont pas tout à fait ruinés, qui ne vivent pas exclusivement de la charité publique, mais qui ne peuvent cependant s'en passer totalement. Comme son père était estropié, incapable de travailler, et que, si elle était retournée à la maison, elle n'eût fait que rendre le fardeau plus pesant et ajouter à la misère de sa famille, la pauvre Pincott était encore bien aise de rester là où elle gagnait sa vie et pouvait même envoyer quelques petits secours à ses parents.

Notre muse, avec la candeur qui la distinguait, ne man-

quait pas de rappeler à sa femme de chambre l'état réel des choses.

« Je devrais vous renvoyer, Pincott, car vous êtes beaucoup trop faible, et vos yeux s'en vont, et vous pleurnichez toujours, et vous avez toujours affaire au médecin; mais je veux que vos parents aient de quoi vivre à la maison, et c'est pour l'amour d'eux, entendez-vous, que je vous supporte, » disait la chère Blanche à sa timide petite soubrette. Ou bien : « Pincott, votre mauvaise mine, vos manières serviles et vos yeux rouges me donnent positivement la migraine; et je crois que je vous ferai mettre du fard pour que vous paraissiez un peu plus gaie. » Ou bien : « Pincott, je ne puis supporter, même pour l'amour de vos parents affamés, que vous m'arrachiez ainsi les cheveux de la tête; et vous me ferez plaisir de leur écrire et de leur dire que je me passerai de vos services. » Après ces discours, et lorsque Blanche avait tenu la pauvre fille tremblante pendant une heure à la peigner (la demoiselle aimait à se faire peigner en lisant un de ses romans français favoris), elle se couchait à une heure et disait : « Pincott, vous pouvez me baiser. Bonne nuit. Vous me feriez plaisir de tenir ma robe rose prête pour le matin. » Puis, ayant donné un *Dieu vous bénisse* à sa soubrette, elle se retournait et se mettait à dormir.

La muse pouvait rester couchée aussi longtemps qu'elle en avait envie, le matin, et elle profitait de ce privilège; mais il fallait que Pincott se levât de très-bonne heure pour faire la tâche que sa maîtresse lui avait imposée. Aussi se montrait-elle le lendemain avec les mêmes yeux rouges et la même figure hâve dont la tristesse déplaisait si fort à miss Amory, qui s'irritait de voir que sa servante s'obstinât à être et à paraître malheureuse et souffrante. Ce n'est pas que Blanche se crût jamais une maîtresse sévère. Au contraire, elle était parfois tout à fait l'amie de Pincott; elle fit même quelques très-jolis vers sur la pauvre petite femme de chambre, dont le cœur était bien loin. Notre bien-aimée Blanche était une personne supérieure, et comptait être servie comme telle.

Je ne sais pas s'il y a, dans ce monde, d'autres dames qui traitent de même leurs domestiques et leurs inférieurs; la chose, toutefois, est possible. Or, la tyrannie qu'elles exer-

cent sur leurs subordonnés, et les angoisses qu'elles leur font souffrir avec une voix si douce et le fade sourire des personnes du monde, sont aussi cruelles que les coups de fouet distribués avec des jurons par un marchand d'esclaves.

Mais Blanche était une muse, une délicate petite créature toute tremblante et facile à exciter, dont les yeux se remplissaient de larmes à la moindre émotion. Qui sait si ce n'était pas la délicatesse même de sa sensibilité qui la rendait si susceptible? Il suffit de toucher un papillon pour l'écraser. Le vulgaire n'a pas d'idée de la sensibilité d'une muse.

De sorte que Pincott, étant occupée jour et nuit à ourler, à piquer, à découdre, à peigner, à repasser et à gaufrer pour sa maîtresse, et à lui faire la lecture quand elle était couchée (car la pauvre fille possédait les deux langues et avait une voix charmante), ne pouvait prendre part aux soirées de Mme Fribsby. Ajoutons qu'on ne l'y regrettait pas beaucoup, et qu'on ne la regardait pas comme assez importante pour tâcher de l'avoir.

Mais il était un autre membre de l'établissement de Clavering qui devint un hôte constant de notre amie, la modiste. Nous voulons parler du chef de la cuisine, M. Mirobolant, avec qui Mme Fribsby se lia bientôt intimement.

N'étant pas accoutumés aux manières ni à la société des Français, les rustiques habitants de Clavering n'accueillirent pas M. Alcide aussi favorablement que ce gentleman l'eût pu désirer. Par une après-midi d'un jour d'été, où l'on n'avait pas besoin de ses services au manoir, il se promenait fort innocemment au milieu d'eux, vêtu de son costume favori : paletot vert clair, gilet de velours cramoisi à boutons de verre bleu, pantalon écossais très-large, cravate de satin orange, brodequins de drap à bouts de cuir verni. Tel était, avec une calotte brodée d'or, une canne à pomme richement dorée, et autres babioles de même goût, son costume de fête habituel; il se flattait de n'avoir rien de remarquable (à moins, toutefois, que la beauté de sa personne n'attirât les regards), et croyait avoir l'air d'un élégant du beau monde de Paris.

Il descendait donc ainsi la rue, souriant et lançant des œillades assassines à toutes les femmes qu'il rencontrait,

regardant par les fenêtres et par-dessus les haies, partout où il voyait des femmes assises à respirer l'aimable fraîcheur du soir. Mais Betsy, la servante de mistress Pybus, se recula en poussant un *Dieu nous bénisse!* lorsque Alcide la lorgna par-dessus le buisson de laurier; les demoiselles Baker et leur maman ouvrirent de grands yeux étonnés à sa vue, et bientôt une foule de gamins déguenillés quittèrent les pâtes de boue qu'ils faisaient dans la rue, pour suivre l'intéressant étranger.

D'abord il crut que c'était l'admiration qui attirait cette foule à sa suite, et il continua son chemin, enchanté de pouvoir si facilement donner aux autres tant d'innocente joie. Mais les petits enfants et les fabricants de pâtes de boue furent bientôt accompagnés de gaillards plus grands; puis une troupe de garçons et de filles, qui sortaient à cette heure de la manufacture, se joignirent à la multitude et commencèrent à rire, à goguenarder, à huer, à crier des injures au Français. Les uns appelaient: « Frenchy! Frenchy! » Les autres criaient: « Grenouilles! grenouilles! » et l'un d'eux lui demanda une mèche de ses cheveux, qui étaient longs, bouclés et flottant au vent. A la fin, le pauvre artiste reconnut qu'il était un objet de dérision plutôt que de respect pour la grossière et rieuse populace.

C'est en ce moment que Mme Fribsby découvrit l'infortuné et le cortège qu'il avait à ses trousses; elle entendit les cris méprisants dont il était assailli. Elle sortit de sa chambre en toute hâte et traversa la rue, se dirigeant vers l'étranger persécuté; elle lui tendit la main, et, lui adressant la parole en français, l'invita à entrer chez elle.... Puis, quand elle l'eut abrité derrière sa porte, elle se posta bravement sur le seuil, en face des garçons et des filles de la manufacture, qui lui décochaient force lardons; elle leur dit qu'ils n'étaient qu'un tas de lâches d'insulter ainsi un pauvre homme qui ne pouvait parler leur langue et qui était seul et sans protection. La troupe poussa quelques huées et fit entendre quelques applaudissements ironiques; mais elle n'en sentit pas moins la force de l'allocution de Mme Fribsby, et se retira devant elle: car la vieille dame était assez respectée à Clavering, où sa bonté et son originalité lui avaient fait beaucoup d'amis.

Le pauvre Mirobolant fut ravi d'entendre le langage de son pays, tout écorché qu'il fût. Les Français nous pardonnent notre mauvaise prononciation beaucoup plus facilement que nous n'excusons leur mauvais anglais; ils écouteront souvent nos fautes pendant toute une longue conversation sans éprouver la moindre envie de rire. L'artiste délivré jura à Mme Fribsby qu'elle était son ange gardien, et qu'il n'avait pas encore rencontré tant d'amabilité et de politesse parmi les Anglaises. Il fut pour elle aussi poli et aussi prodigue de compliments que s'il eût parlé à la plus belle et à la plus noble lady : car Alcide Mirobolant rendait hommage à sa manière à tout le sexe féminin; il n'y avait pas pour lui, disait-il, de distinction de rangs dans le royaume de la beauté.

Une crème à l'ananas, une mayonnaise de homard qu'il espérait n'être pas indigne de sa main ni de celle à qui il avait l'honneur d'en faire hommage, et une boîte de fruits confits de Provence, furent apportés le lendemain à la modiste par un des aides de camp du chef. La corbeille contenait en outre un galant billet à l'adresse de l'aimable Mme Fribsby.

« Votre bonté, disait Alcide, a créé une oasis dans le désert de mon existence. Votre suavité contrastera toujours dans ma mémoire avec la grossièreté de la rustique population qui ne mérite pas de posséder un joyau tel que vous. »

L'intimité la plus étroite naquit entre la modiste et le chef de cuisine; mais j'ignore si c'est avec plaisir ou mortification que madame recevait les protestations d'amitié du jeune Alcide, car il s'obstinait à l'appeler *la respectable Fribsby, la vertueuse Fribsby*, disant qu'il la regarderait comme sa mère, dans l'espoir qu'elle voudrait bien le considérer comme son fils.

« Ah! il n'y a pas si longtemps, pensait Fribsby, que des paroles exprimant un attachement bien différent m'ont été dites en ce cher langage français. »

Et elle soupirait en regardant le portrait du carabinier : car c'est chose surprenante de voir rester jeunes les cœurs de gens dont les têtes ont besoin de perruques ou de teinture pour les cheveux. En ce moment, Mme Fribsby, comme elle le dit au jeune Alcide, se sentait aussi romanesque qu'une fille de dix-huit ans.

Quand la conversation prenait ce tour (et, dans les premiers temps, Mme Fribsby le lui faisait prendre souvent), Alcide la détournait toujours poliment vers un autre sujet : il persistait à considérer la bonne modiste comme sa mère ; il ne voulait lui reconnaître aucune autre capacité, et l'aimable dame fut bien forcée de se contenter de cette parenté, lorsqu'elle eut découvert que le cœur de l'artiste était engagé ailleurs.

Alcide ne tarda pas à lui décrire le sujet et l'origine de sa passion.

« Je lui fis ma déclaration, dit-il en mettant la main sur son cœur, d'une manière aussi nouvelle qu'elle était, je le pense, agréable. Où l'amour ne peut-il pénétrer, respectable madame Fribsby ? Cupidon est le père de l'invention.... Je demandai aux domestiques quels étaient les *plats*¹ que mademoiselle mangeait avec le plus de plaisir ; et j'élevai ma petite batterie en conséquence. Un jour que ses parents étaient allés dîner dans le monde (et j'ai le regret de dire qu'un dîner grossier chez quelque restaurateur des boulevards ou du Palais-Royal faisait, paraît-il, les délices de ces incultes personnages), la charmante miss invita quelques camarades de pension, et je m'évertuai à faire un petit repas qui fût du goût de palais si jeunes et si délicats. Elle porte l'aimable nom de Blanche. Le voile de la jeune fille est blanc ; les roses de sa couronne sont blanches. Je décidai que mon dîner serait aussi immaculé que la neige nouvellement tombée. A l'heure accoutumée, au lieu du grossier *gigot à l'eau* qu'on servait ordinairement sur sa trop simple table, je lui envoyai un petit *potage à la reine*.... à la reine Blanche, comme je le baptisai ce jour-là, un potage aussi blanc que le teint de mademoiselle, et que je composai d'amandes et de la crème la plus odorante. J'offris ensuite sur son autel un *filet de merlan à l'Agnès*, et un *plat* fort délicat que j'appelai *éperlans à la sainte Thérèse*, et dont ma charmante miss mangea avec plaisir. Ce premier service fut suivi de deux *entrées* de ris de veau et de poulet. La seule chose brune que je me permis pour ce repas fut un petit rôti d'agneau, que je couchai sur une prairie d'épinards garnis de croustillons qui

1. Tous les mots en italiques sont en français dans le texte

représentaient des brebis, et ornés de pâquerettes et autres fleurs sauvages. Puis vint mon second service : un pouding à la reine *Élisabeth*, princesse vierge, comme Mme Fribsby le sait ; un plat d'œufs de pluvier couleur d'opale, que j'appelai *nid de tourtereaux à la roucoule*, parce que j'avais mis au milieu de ces œufs deux de ces tendres volatiles se becquetant (ils étaient faits de beurre) ; une corbeille contenant de petits gâteaux d'abricots, que toutes les jeunes filles adorent, et une gelée au marasquin, douce, insinuante, enivrante comme le regard de la beauté. Je donnai à cette gelée le nom d'*ambrosie de Calypso à la souveraine de mon cœur*. Et quand arriva la glace, une glace-plombières avec des cerises, quelle forme pensez-vous, madame Fribsby, que je lui aie donnée ? Celle de deux cœurs percés d'une flèche sur laquelle je venais de mettre un voile de mariée en dentelle de papier, surmonté d'une virginale couronne de fleurs d'oranger. Je montai jusqu'à la porte de la salle à manger pour savoir l'effet de cette entrée. Ce ne fut qu'un cri d'admiration. Les trois jeunes filles remplirent leurs verres d'air pétillant et me portèrent un toast. Je l'entendis.... J'entendis miss Blanche parler de moi ; elle s'écria : « Dites à M. Mirobolant que nous le remercions, que nous l'admirons, que nous l'aimons ! » Mes jambes se déroberent presque sous moi pendant qu'elle parlait.

« Depuis ce jour, comment douter que le jeune artiste ait fait quelques progrès dans le cœur de la miss anglaise ? Je suis modeste, mais mon miroir me dit que je ne suis pas laid. D'autres victoires m'ont convaincu de ma beauté.

— O homme dangereux ! s'écria la modeste.

— Les blondes miss d'Albion ne voient, dans les épais habitants de leur île brumeuse, rien qui puisse se comparer avec l'ardeur et la vivacité des enfants du Midi. Nous apportons notre soleil avec nous ; nous sommes Français et accoutumés à vaincre. N'étaient cette affaire de cœur et la détermination que j'ai prise d'épouser une Anglaise, pensez-vous que je resterais dans cette famille, dans cette île, qui n'est pourtant pas tout à fait ingrate puisque j'y ai trouvé une tendre mère dans la respectable Mme Fribsby ? Mon génie s'insérerait dans la compagnie de ces rustres ; ces insulaires carnivores ne peuvent comprendre la poésie de mon art. Non,

les hommes sont odieux ; mais les femmes, ah ! les femmes, je l'avoue, sont séduisantes ! J'ai juré d'en épouser une ; et, comme je ne puis courir vos marchés et en acheter une, selon l'usage du pays, j'ai résolu d'adopter une autre coutume, d'enlever une jeune personne et de gagner Gretna-Green avec elle. La blonde miss viendra. Elle est fascinée. Ses yeux me l'ont appris. La blanche colombe n'attend que le signal de prendre la fuite.

— Êtes-vous en correspondance avec elle ? demanda Fribsby tout étonnée, et ne sachant pas si c'était la jeune fille ou l'amoureux que trompait une illusion romanesque.

— Je corresponds avec elle par le moyen de mon art. Elle mange des mets que je fais exprès pour elle. Je lui insinue ainsi mille choses qu'elle comprend, car elle est parfaitement spirituelle. Mais j'ai besoin d'autres intelligences auprès d'elle.

— Il y a Pincott, sa femme de chambre, » dit Mme Fribsby, qui, par aptitude naturelle ou par éducation, semblait avoir quelque science des affaires de cœur. Mais à cette suggestion le front du grand artiste s'assembrit.

« Madame, répliqua-t-il, il est des sujets sur lesquels un galant homme devrait se taire ; cependant, s'il ne garde pas le secret, l'inconvenance est surtout excusable vis-à-vis de sa meilleure amie, de sa mère adoptive. Sachez donc qu'il y a une cause à l'hostilité de miss Pincott contre moi, une cause qui n'est pas rare chez les personnes de votre sexe : la jalousie.

— Monstre perfide ! s'écria la confidente.

— Hélas ! non, reprit l'artiste d'une voix de basse-taille et avec un accent tragique digne de la Porte-Saint-Martin et de ses mélodrames favoris ; non pas perfide, mais fatal. Oui, je suis un homme fatal, madame Fribsby. Inspirer des passions sans espoir, telle est ma destinée. Je ne puis empêcher les femmes de m'aimer. Est-ce ma faute si cette jeune femme languit et dépérit à vue d'œil, consumée par une flamme à laquelle je ne puis répondre ? Écoutez ! il est, dans cette famille, d'autres personnes tout aussi malheureuses. La gouvernante du jeune milord m'a rencontré à la promenade, et m'a regardé d'une manière qui n'admet qu'une seule interprétation. Et milady elle-même, qui est d'âge mûr, mais qui a dans les

veines du sang oriental, a adressé une ou deux fois à l'artiste solitaire des compliments qui ne peuvent donner lieu à méprise. Je fuis la maison, je cherche la solitude, je subis ma destinée. Je ne puis épouser qu'une femme, et j'ai résolu que ce serait une femme de votre nation. Et, si toutefois sa fortune est suffisante, je crois que miss Blanche serait celle qui me conviendrait le mieux. Je voudrais connaître sa fortune avant de l'emmener à Gretna-Green. »

Alcide était-il un conquérant aussi irrésistible que son fameux homonyme, ou bien avait-il seulement le cerveau fêlé ? Nous abandonnons cette question au jugement du lecteur. Mais celui-ci, s'il a eu l'avantage de connaître beaucoup de Français, en a peut-être rencontré quelques-uns qui s'estimaient presque aussi invincibles, et qui, à les en croire, avaient fait autant de ravages dans les cœurs des Anglaises.

CHAPITRE XXV.

Qui contient amour et jalousie.

Nos lecteurs ont déjà entendu la franche opinion de sir Francis Clavering sur la femme qui lui avait donné sa fortune et qui lui avait rendu sa patrie et son domaine. Nous devons avouer que le baronnet ne se trompait pas de beaucoup dans l'appréciation qu'il faisait de son épouse, et que lady Clavering n'était ni la plus sage ni la mieux élevée des femmes. Elle avait passé environ deux ans dans un pensionnat situé en un des faubourgs de Londres, que, jusqu'à sa mort, elle s'obstina à appeler Ackney¹, et d'où elle avait dû sortir à quinze ans pour rejoindre son père à Calcutta. C'est dans cette traversée, à bord du navire *Ramchunder*, de la Compagnie des Indes, capitaine Bragg, le même sur lequel elle était venue en Europe deux ans auparavant, qu'elle fit la connaissance de M. Amory, son premier mari, qui était troisième lieutenant.

1. Au lieu de *Hackney*.

Nous n'allons pas entrer dans le détail des événements de la jeunesse de lady Clavering; mais le capitaine Bragg, qui avait charge de ramener miss Snell à son père (M. Snell était un des consignataires du capitaine, et propriétaire partiel du *Ramchunder* et de plusieurs autres navires), eut sujet de mettre le rebelle coquin de lieutenant aux fers jusqu'à leur arrivée au Cap, où il laissa son subordonné. Après un voyage orageux et périlleux, durant lequel le *Ramchunder*, la cargaison et les passagers coururent de grands dangers, il remit enfin sa pupille à son père à Calcutta.

Quelques mois après, Amory fit son apparition à Calcutta; il s'était engagé comme matelot sur un navire partant du Cap. Il épousa la fille du riche attorney en dépit de ce vieux spéculateur, s'établit planteur d'indigo et échoua, s'établit agent d'affaires et échoua de nouveau, s'établit éditeur du *Sunderbund Pilot* et échoua une troisième fois. Durant le cours de ces transactions commerciales et de ces désastres, il ne cessa de se quereller avec son beau-père et avec sa femme, et il termina enfin sa carrière avec un scandale tel, qu'il se vit forcé de quitter Calcutta pour la Nouvelle-Galles du Sud. C'est sans doute dans le temps de ces malheureuses spéculations que M. Amory fit la connaissance de sir Jasper Rogers, le respectable juge de la cour suprême de Calcutta, duquel nous avons parlé ci-devant; et, comme il faut que la vérité soit connue, c'est parce qu'il abusa du nom de son beau-père, qui écrivait fort bien et n'avait nul besoin d'un secrétaire, que la fortune délaissa enfin M. Amory et le fit renoncer à lutter de nouveau contre elle.

Le public européen, qui ne lit pas habituellement les comptes rendus des procès de Calcutta, ne connaissait pas ces faits comme les habitants du Bengale. Mistress Amory et son père voyant que l'Inde n'était plus un agréable séjour pour cette dame, il fut résolu qu'elle retournerait en Europe, où elle arriva avec sa petite fille Betsy ou Blanche, alors âgée de quatre ans. Elles étaient accompagnées de la bonne de Betsy, personne que nous avons présentée au lecteur dans le chapitre précédent, en qualité de femme de chambre et de confidente de lady Clavering, et sous le nom de mistress Bonner. Le capitaine Bragg leur loua une maison dans le voisinage de sa propre demeure, située dans Pocklington-Street.

Ce fut un rude et triste été, et la pluie tomba tous les jours pendant les premières semaines qui suivirent l'arrivée de mistress Amory. Bragg était très-hautain et très-désagréable; il semblait honteux ou désireux de se débarrasser de la dame indienne. Elle croyait que tout Londres s'entretenait du désastre de son mari, et que le roi et la reine et les directeurs de la Compagnie des Indes étaient instruits de sa malheureuse histoire. Son père lui faisait une belle pension; elle s'ennuyait en Angleterre et résolut de voyager. Elle partit donc, satisfaite d'échapper à la triste surveillance de cet odieux matamore, le capitaine Bragg.

On ne refusa pas de la recevoir dans les villes du continent où elle s'arrêta, ni dans les diverses pensions où elle payait royalement sa place. Sans doute elle disait Ackney pour Hackney, quoique d'ailleurs elle parlât l'anglais avec un petit nasillement étranger fort curieux et qui n'avait rien de déplaisant; elle s'habillait d'une manière étonnante; elle se faisait remarquer par son goût pour la table et les boissons, et elle préparait du curry et du pilau dans toutes les pensions qu'elle fréquentait; mais ses singularités de langage et de manières ne faisaient que donner du piquant à sa société: bref, mistress Amory devint justement populaire. Elle était la plus gaie, la plus généreuse, la meilleure des femmes. Elle se mettait de toutes les parties de plaisir, qu'il que ce fût qui les proposât. Elle apportait aux pique-niques trois fois plus de champagne, de volaille et de jambon que les autres. Elle louait plusieurs loges pour le spectacle et prenait pour le bal masqué une masse de billets, qu'elle distribuait gratis à tout le monde. Elle payait les maîtres de la pension plusieurs mois à l'avance; elle secourait continuellement de sa bourse de pauvres lions à moustaches et de pauvres douairières dont l'argent était en retard. C'est ainsi qu'elle vagua par toute l'Europe, se montrant à Bruxelles, à Paris, à Milan, à Naples, à Rome, suivant ses caprices. La nouvelle de la mort d'Amory lui parvint à Rome, où se trouvait alors le capitaine Clavering, hors d'état de payer sa dépense à l'hôtel (son ami, le chevalier Strong, était dans le même cas); et l'excellente veuve, qui n'affectait pas de regretter vivement le gendre de mari qu'elle venait de perdre, épousa le descendant de l'ancienne famille de Clavering.

Nous voilà ramenés à l'époque où elle est maîtresse de Clavering-Park, et où le célèbre peintre Pinckney fait son portrait avec le petit Frank à côté d'elle.

Mamselle suivit sa maman dans la plupart de ses pérégrinations, et acquit ainsi une certaine expérience de la vie. Elle eut, pendant quelque temps, une gouvernante; puis, après le second mariage de sa mère, elle jouit des avantages offerts par la célèbre institution de Mme de Caramel, aux Champs-Élysées. Quand les Clavering revinrent en Angleterre, elle les accompagna naturellement; mais ce fut seulement au bout de quelques années, après la mort de son grand-père et la naissance de son petit frère, qu'elle commença à comprendre que sa position dans le monde était changée, et que miss Amory, fille de je ne sais qui, n'était qu'un très-petit personnage en comparaison de maître Francis Clavering, héritier d'un noble domaine et d'un des plus anciens titres de baronnet. Sans ce petit Frank, elle eût, malgré son père, été une héritière; et, quoiqu'elle ne connût pas encore le prix de l'argent, dont elle ne se souciait guère, n'en ayant jamais été privée; quoiqu'elle fût, comme nous avons vu, une romanesque petite muse, cependant elle ne pouvait éprouver de reconnaissance pour les personnes qui avaient contribué à son changement de condition; elle ne connut même sa condition réelle que plus tard, lorsqu'elle eut acquis une plus grande expérience du monde.

Ce qu'il y avait de clair pour elle, c'est que son beau-père était faible et borné; que sa maman oubliait ses *h* au commencement des mots, et n'avait de distinction ni dans ses manières ni dans son extérieur; et que le petit Frank était un enfant gâté, un moutard hargneux, faisant toujours à sa tête, toujours lui marchant sur les pieds, renversant son dîner sur ses plus belles robes, enfin la maintenant hors de son héritage. Aucun de ces personnages, se disait-elle, ne pouvait la comprendre: aussi son cœur solitaire languissait naturellement après d'autres attachements, et elle cherchait autour d'elle à qui donner le don précieux de son affection inoccupée.

Cette chère fille donc, soit par absence de sympathie, soit par toute autre cause, se rendait si désagréable à la maison, donnait de telles frayeurs à sa mère, et ennuyait si fort son

beau-père, qu'ils désiraient, aussi vivement qu'elle pouvait le faire elle-même, de la voir s'établir. De là le souhait exprimé par sir Francis Clavering à son ami, dans le dernier chapitre; le baronnet aurait voulu que mistress Strong fût morte, afin que le chevalier pût épouser Blanche en secondes noces.

Mais cela ne se pouvant pas, tout autre prétendant eût été le bienvenu. Un jeune élégant de bonne mine et bien élevé, comme notre ami Arthur Pendennis, était tout à fait libre de demander sa main, s'il en avait envie. Lady Clavering l'eût accueilli pour gendre à bras ouverts, s'il avait eu le courage de se présenter comme aspirant à la main de miss Amory.

M. Pen, toutefois, sans parler d'autres défauts, avait une extrême défiance de lui-même. Il était honteux de ses récents échecs, de son oisiveté, de son obscure condition, de la pauvreté où son extravagance avait réduit sa mère, et il y avait autant de vanité que de remords dans son état actuel de doute et de défiance. Comment pouvait-il espérer une conquête aussi brillante que cette Blanche Amory, qui demeurait en un beau manoir entouré d'un parc magnifique et que servaient une vingtaine de domestiques en riches livrées, tandis qu'une seule servante apportait leur maigre repas à Fair Oaks, et que sa mère était obligée de ménager et de se gêner pour joindre les deux bouts? Des obstacles qui se fussent évanouis, s'il eût marché courageusement au-devant d'eux, lui semblaient insurmontables; et il aimait mieux désespérer ou ajourner ses desirs, si toutefois ils étaient déjà positivement formés, que d'essayer de conquérir bravement l'objet de son ambition. Plus d'un jeune homme échoue par cette espèce d'orgueil qu'on appelle timidité, qui n'eût eu qu'à demander pour obtenir ce qu'il désirait.

Mais nous ne prétendons pas dire que Pen eût déjà reconnu sa volonté, ni qu'il fût déjà amoureux; tout au plus songeait-il à le devenir. Miss Amory était charmante et pleine de vivacité. Elle le fascinait et le cajolait par mille artifices, ou par mille grâces et flatteries naturelles. Toutefois il y avait des raisons et des doutes cachés, outre l'orgueil et la timidité, qui l'arrêtaient. Malgré l'adresse, malgré les protestations et les fascinations de la jeune fille, la mère de Pen l'avait devinée et n'avait pas confiance en elle.

Mistress Pendennis voyait Blanche légère et frivole, et découvrait en elle bien des défauts dont cette chaste et pieuse dame était blessée : défaut de respect pour ses parents et pour des choses plus sacrées encore, mondanité et égoïsme cachés sous de belles paroles, sous des expressions pleines de tendresse : voilà ce qu'Hélène croyait avoir à lui reprocher. Laure et Pen discutèrent d'abord vivement là-dessus avec la veuve ; Laure était encore enthousiaste de sa belle amie, et Pen n'était pas encore assez amoureux pour essayer de dissimuler ses sentiments. Il riait des objections d'Hélène, et s'écriait :

« Bah ! mère, vous êtes jalouse à cause de Laure ; toutes les femmes sont jalouses. »

Mais, après un ou deux mois de cette inquiète surveillance de bonne mère sur les affections de son fils, de cette vigilante sollicitude où il y avait bien un peu d'angoisse et de jalousie féminine ; lorsque Hélène vit que l'intimité paraissait faire des progrès, que les deux jeunes gens trouvaient toujours des prétextes pour se rencontrer, et que tous les jours miss Blanche était à Fair Oaks ou M. Pen à Clavering-Park, la pauvre veuve commença à perdre courage ; son projet favori semblait s'évanouir ; et, cédant à sa faiblesse, elle dit un jour franchement à Pen quels étaient son but et ses désirs, qu'elle se sentait décliner, qu'elle n'avait plus longtemps à passer en ce monde, qu'elle demandait à Dieu la grâce de voir, avant de mourir, ses deux enfants unis, et qu'elle espérait être exaucée. Les derniers événements, la vie de Pen à l'Université et son ancienne passion pour l'actrice, avaient brisé le cœur de cette tendre personne. Elle sentait que son fils lui échappait, qu'il n'était plus dans le nid maternel ; et elle s'attachait avec une tendresse morbide à Laure, cette Laure que Francis au ciel lui avait léguée.

Pen baisait et calmait sa mère avec son grand air protecteur. Il avait entrevu quelque chose de ce projet ; il pensait depuis longtemps que sa mère voulait ce mariage. Laure était-elle instruite de ce désir ?

« Non pas, » répondit mistress Pendennis ; pour rien au monde, elle n'en eût dit un mot à Laure.

« Oh ! alors, c'est bien. Nous avons tout le temps ; vous

ne mourrez pas encore, dit Pen à sa mère en riant. Je ne veux pas que vous parliez de mourir. Quant à la muse, elle est trop grande dame pour songer à moi, pauvre petit ; et Laure, qui sait si elle voudrait de moi ? Elle ferait tout ce que vous lui diriez, sans doute. Mais suis-je digne d'elle ?

— Ah ! Pen, vous pourriez l'être, » répliqua la veuve.

Ce n'est pas que Pen doutât qu'il fût digne de Laure. Un indicible sentiment de plaisir et de satisfaction s'empara de lui, lorsqu'il réfléchit à cette proposition. Il se représenta Laure, telle que sa mémoire la lui rappelait, toujours bonne et franche, pieuse et bienfaisante, gaie, tendre et fidèle. Il la regarda d'un œil brillant lorsque, cet entretien achevé, elle arriva du jardin, les joues animées, la figure souriante, une corbeille de roses à la main.

Elle choisit la plus belle de ces roses et l'apporta à mistress Pendennis, que le parfum et la couleur de ces fleurs ranimèrent ; elle se pencha tendrement vers la veuve et lui donna la rose.

« Et je n'ai qu'à demander pour obtenir ce trésor ! se dit Pen avec un tressaillement de triomphe, en regardant l'excellente fille. Elle est aussi belle et aussi noble que ses roses. »

L'image de ces deux femmes resta toujours depuis dans son esprit, et jamais il ne se la rappela sans que les larmes lui vinssent aux yeux.

Au bout de quelques semaines d'intimité avec sa nouvelle connaissance, miss Laure dut se ranger à l'opinion d'Hélène, et avouer que la muse était égoïste, dénaturée et inconstante. Naturellement, Blanche avait confié à son amie de cœur tous ses petits chagrins, toutes ses contrariétés domestiques ; elle lui avait dit que sa famille était incapable de la comprendre, et qu'elle vivait comme isolée au milieu de ses parents ; que l'éducation de sa pauvre maman avait été fort négligée, et qu'elle avait à rougir de ses fautes de langage et de ses quiproquo ; que sir Francis était un homme faible, d'une intelligence déplorablement bornée, et qui n'était heureux que lorsqu'il fumait ses odieux cigares ; que, depuis la naissance de son petit frère, elle s'était vu enlever ce qu'elle estimait plus que tout au monde, la précieuse affection d'une

mère, jadis idolâtre de sa fille; enfin qu'elle était seule, seule, toute seule au monde.

Mais tous ces griefs, quelque réels et navrants qu'ils pussent être pour une jeune fille d'une exquise sensibilité, ne justifiaient pas aux yeux de Laure la conduite de Blanche en une foule de petits incidents de la vie. Le petit Frank, par exemple, pouvait être très-impatient, il pouvait même avoir privé Blanche de l'affection de sa maman; mais ce n'était pas une raison pour Blanche de souffleter l'enfant, parce qu'il avait renversé un verre d'eau sur le dessin qu'elle faisait, ni de l'appeler par toutes sortes de noms injurieux en anglais et en français; et la préférence accordée au petit Frank n'était certes pas non plus une raison pour Blanche de prendre des airs si impérieux vis-à-vis de la gouvernante de l'enfant, ni d'envoyer cette personne par toute la maison, à la recherche de son livre ou de son mouchoir de poche. Quand un domestique faisait une commission pour la bonne Laure, elle le remerciait toujours d'un air satisfait; tandis qu'elle était bien forcée de voir que la petite muse ne se faisait pas le moindre scrupule de donner ses ordres à tout ce qui l'environnait, et de déranger tout le monde pour s'éviter à elle-même le plus petit dérangement.

C'était la première fois que Laure expérimentait l'amitié, et l'excellente fille souffrait de se voir forcée de renoncer à ses illusions l'une après l'autre; de dépouiller sa nouvelle amie de tous ces charmes, de toutes ces brillantes qualités dont son imagination l'avait revêtue; et de reconnaître que la séduisante petite fée n'était qu'une mortelle, et après tout une mortelle peu aimable. Est-il un cœur généreux qui ne se soit pas trompé de même sur le compte de ses amis? et peut-être n'y a-t-il personne qui n'ait à son tour désappointé quelqu'un.

Après la scène où le petit Frank, cet indocile fils et héritier de la maison de Clavering, avait reçu de sa sœur des compliments en anglais et en français, accompagnés d'une gifle, miss Laure, qui était pleine de fine et spirituelle gaieté, ne put s'empêcher de se rappeler quelques vers fort tendres et fort touchants, que la muse lui avait lus dans son recueil intitulé *Mes larmes*. Ils commençaient ainsi : « Mon joli petit frère, puissent les anges veiller sur ton sommeil ! » Après

avoir complimenté l'enfant sur le rang qu'il allait occuper dans le monde, et mis ce rang en contraste avec sa propre condition, la muse jurait que néanmoins le petit ange ne connaîtrait jamais d'affection aussi vraie que celle de sa sœur, et qu'il ne trouverait jamais, dans ce monde perfide ouvert devant lui, un cœur aussi constant et aussi tendre que celui de Blanche. « Peut-être, ajoutait la pauvre fille délaissée, peut-être le dédaignerez-vous, ce cœur, mon joli petit enfant; peut-être me repousserez-vous de votre sein; mais je me cramponnerai à vos genoux! Oh! laissez, laissez-moi vous aimer! Le monde vous sera aussi perfide qu'il l'est pour les autres; mais moi, je vous serai toujours fidèle! » Et voilà que la muse souffletait ce cher mignon de frère, au lieu de se mettre à ses genoux! Blanche donnait à Laure la première leçon de philosophie cynique; mais non, ce n'était pas la première: Laure avait déjà vu à la maison, dans la personne de notre jeune ami, M. Pen, quelque chose de cet égoïsme et de cette humeur bourrue; elle avait vu ce contraste entre la pratique et la poésie, entre la vie de tous les jours et ces sublimes aspirations en vers.

Cependant, le cas était différent pour Pen. Pen était un homme. Il semblait assez naturel qu'il fût volontaire et qu'il agit à sa guise. D'ailleurs, sous son égoïsme, sous son humeur bourrue, il y avait un cœur vraiment bon et généreux. Quelle triste chose de penser que le diamant que Laure avait cru trouver en Blanche n'était, après tout, qu'une pierre fausse!

En un mot, Laure commençait à se lasser de sa Blanche tant aimée. Elle l'avait essayée, comme on essaye un métal, et ne l'avait pas trouvée vraie. L'admiration et la joie qu'elle avait manifestées avec la généreuse naïveté qui lui était habituelle, firent place à un sentiment que nous n'appellerons pas mépris, mais qui en était bien près. Aussi Laure adopta vis-à-vis de miss Amory un ton de grave et calme supériorité, qui ne fut pas d'abord du goût de la muse. Nul n'aime à être démasqué; nul ne se soumet volontiers à descendre, après avoir occupé une haute position.

La conscience de l'approche de cet événement ne contribua pas à augmenter la bonne humeur de miss Blanche; et, comme elle devint maussade et mécontente d'elle-même, il

est probable que les personnes qui vivaient autour d'elle trouvèrent sa société plus désagréable encore que par le passé. Survint donc, un jour fatal, un grand combat entre la très-chère Blanche et la très-chère Laure, combat où l'amitié qui existait entre elles faillit rester, pour ainsi dire, sur le carreau. La très-chère Blanche avait été, ce jour-là, extraordinairement méchante et capricieuse. Elle avait été insolente vis-à-vis de sa mère, barbare avec le petit Frank, odieusement impertinente dans sa conduite avec la gouvernante de l'enfant, et intolérablement cruelle avec Pincott, sa femme de chambre. N'osant attaquer son amie Laure, car ce petit tyran femelle avait le naturel timide des chats, et ne faisait usage de ses griffes que contre plus faible qu'elle-même, elle maltraita toutes ces personnes, et particulièrement la pauvre Pincott, qui était domestique, confidente, compagne (et toujours esclave), selon le caprice de sa jeune maîtresse.

Pincott, qui se trouvait dans la chambre avec les demoiselles, en ayant été chassée toute en larmes occasionnées par la cruauté de sa maîtresse, et ayant reçu un dernier sarcasme au moment où elle franchissait le seuil en sanglotant, Laure ne put réprimer l'explosion de son indignation. Elle ne comprenait pas, dit-elle, qu'une personne si jeune pût oublier la déférence qu'elle devait à ses aînées comme à ses inférieures, et que, en professant une si grande sensibilité pour ce qui la regardait elle-même, elle pût ainsi, de gaieté de cœur, torturer la sensibilité d'autrui. Laure dit à son amie que sa conduite était absolument méchante, et qu'elle devait en demander pardon à Dieu à genoux.

Et après une tirade dont la volubilité et la chaleur étonnèrent autant Laure elle-même que Blanche, Laure courut prendre son châle et son chapeau, traversa la porte tout agitée et bouleversée, et rentra à la maison, au grand étonnement de mistress Pendennis, qui ne l'attendait qu'à la nuit.

Seule avec Hélène, Laure lui raconta la scène qui venait de se passer, et renonça à son amie.

« O maman ! dit-elle, vous aviez raison. Blanche, qui paraît si douce et si bonne, est égoïste et cruelle, comme vous l'aviez dit. Elle parle toujours de ses affections, mais elle n'a pas de cœur. Une bonne fille n'affligerait pas ainsi sa mère,

et ne torturerait pas ainsi sa servante. Aussi, à partir de ce jour, je renonce à elle, et ne veux plus avoir d'autre amie que vous. »

Sur ce, les deux femmes s'embrassèrent, comme c'était leur habitude, et mistress Pendennis recueillit secrètement une grande consolation de cette petite querelle, car la confession de Laure semblait dire : « Cette fille ne peut convenir pour femme à Pen, car elle est légère et sans cœur, et tout à fait indigne de notre noble héros. Sûrement il découvrira lui-même son indignité; alors il s'éveillera de son illusion et s'éloignera de cette volage créature. »

Mais miss Laure ne dit pas à mistress Pendennis, et ne s'avoua peut-être pas à elle-même, la véritable cause de la querelle de ce jour. Cette méchante petite muse de Blanche, étant de très-mauvaise humeur et toujours portée au mal, avait de bonne heure commencé ses malices. Sa chère Laure était venue passer toute une longue journée avec elle, et, tandis qu'elles étaient assises à côté l'une de l'autre, avait fait tomber la conversation sur M. Pen.

« Je crains qu'il ne soit bien volage, dit Blanche. Mistress Pybus et d'autres gens de Clavering nous ont conté toute l'affaire de l'actrice.

— J'étais encore enfant quand cela arriva, et je ne sais rien du tout de cette histoire, répliqua Laure en rougissant beaucoup.

— Il s'est très-mal conduit envers elle, reprit Blanche, en hochant sa petite tête. Il lui a manqué de parole.

— Je suis sûre que non, s'écria Laure; il s'est conduit très-généreusement vis-à-vis d'elle; il voulait renoncer à tout pour l'épouser. C'est elle qui lui manqua de parole, et il faillit en mourir de chagrin; il....

— Je croyais que vous ne saviez rien de cette histoire, très-chère, interrompit miss Blanche.

— C'est maman qui m'a dit cela.

— Ah! il a beaucoup de mérite. Quel charmant poète il fait! Avez-vous lu de ses poésies?

— Je n'ai lu que *le Pêcheur et le Plongeur*, qu'il a traduit pour nous, et le poème qu'il composa pour le prix, mais qui ne fut pas couronné; et, vraiment, je le trouvais également emphatique et terre à terre, répondit Laure en riant.

— Ne vous a-t-il donc jamais adressé de poésies, à vous, ma chère ? demanda miss Amory.

— Non, ma chère, » répliqua miss Bell.

Blanche se rapprocha de son amie, la baisa tendrement, l'appela par trois fois sa très-chère Laure, la regarda malicieusement en face, hocha la tête et dit :

« Promettez-moi de ne rien dire à personne, et je vous montrerai quelque chose. »

Puis, traversant délicatement la chambre, elle ouvrit avec une clef d'argent son petit coffret incrusté de nacre, et en tira deux ou trois papiers chiffonnés et un peu tachés de vert, qu'elle mit sous les yeux de son amie.

Laure les prit et les lut.

C'étaient, assurément, des poésies d'amour ; il y était question d'ondine, de naïade, et de la rivière. Elle les regarda longtemps ; mais la vérité est que les vers ne semblaient pas très-distincts à ses yeux.

« Et vous avez répondu à cela, Blanche ? demanda-t-elle en repoussant les papiers.

— Oh non ! pour rien au monde, très-chère, » répondit l'autre.

Et, quand sa très-chère Laure eut tout à fait fini de lire ces vers, Blanche alla les renfermer dans le joli coffret.

Elle se mit ensuite à son piano, et chanta deux ou trois airs de Rossini ; sa flexible petite voix exécutait à la perfection les fioritures de cette gracieuse musique ; Laure restait assise à écouter avec distraction.

A quoi donc songeait miss Bell ? Elle le savait à peine ; mais elle resta assise silencieuse, tandis que miss Amory chantait.

Puis les deux demoiselles furent appelées pour le goûter qui était servi dans une autre chambre ; elles s'y rendirent, les bras enlacés autour de la taille l'une de l'autre.

Ce n'était pas la jalousie ni la colère qui avaient fait garder le silence à Laure : car, après avoir traversé le corridor et descendu l'escalier, au moment d'ouvrir la porte qui mène dans le vestibule, Laure s'arrêta, et, regardant son amie en face avec bonté et franchise, elle lui donna un vrai baiser de sœur.

Mais quelque chose arriva ensuite, la manière de manger

de maître Frank, ou les fautes de la maman, ou l'odeur de cigares qu'exhalait sir Francis, dont Blanche fut contrariée; et de cette contrariété résulta cette série de méchancetés que nous avons rapportées, et qui aboutirent à la susdite petite querelle

FIN DU PREMIER VOLUME.

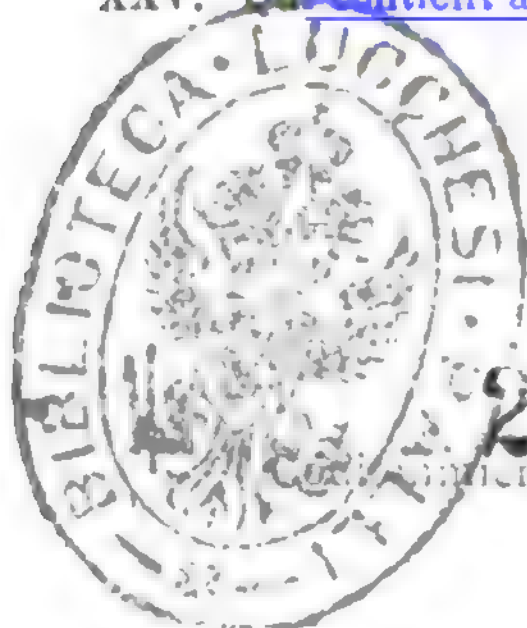
80183

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

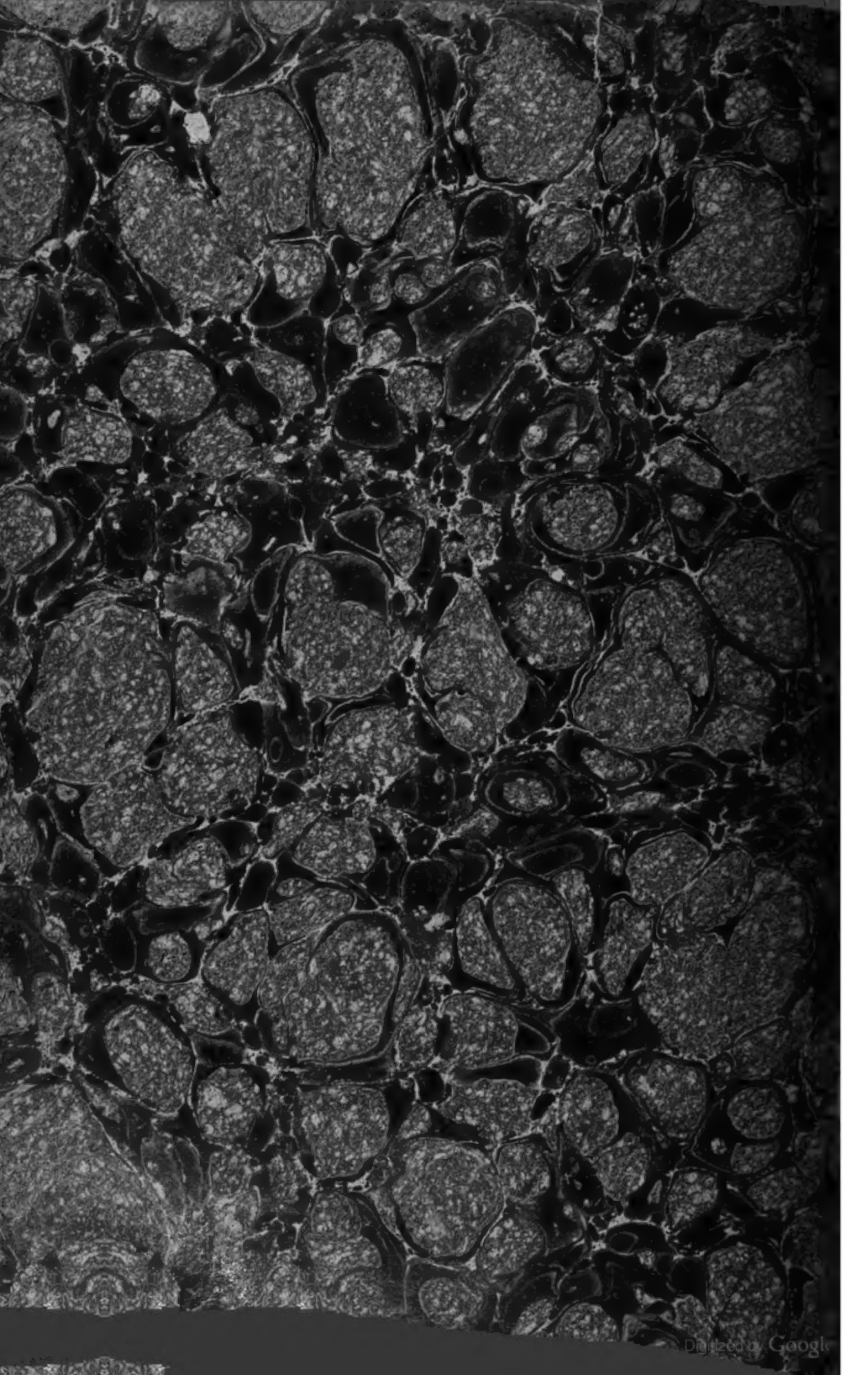
Chapitres.	Pages.
I. Lequel montre comment un premier amour peut interrompre un déjeuner.....	1
II. Une généalogie, et autres affaires de famille.....	7
III. Où Pendennis apparaît assurément comme un très-jeune homme.....	29
IV. Mistress Haller.....	45
V. Mistress Haller dans son intérieur.....	56
VI. Qui traite d'amour et de guerre.....	73
VII. Dans lequel le major fait son apparition.....	89
VIII. Dans lequel on laisse Pen à la porte, pour apprendre au lecteur ce que c'était que la petite Laure.....	100
IX. Dans lequel le major ouvre la campagne.....	115
X. Face à l'ennemi.....	125
XI. Négociations.....	132
XII. Dans lequel on propose une partie de pistolets....	143
XIII. Une crise.....	154
XIV. Où miss Fotheringay contracte un nouvel engagement..	166
XV. L'heureux village.....	175
XVI. Nouvelles tempêtes dans la mare.....	189
XVII. Qui termine la première partie de cette histoire.....	204
XVIII. Alma mater.....	219
XIX. Pendennis étudiant du collège Saint-Boniface.....	232
XX. Progrès de roué.....	250
XXI. Fuite après la défaite.....	264
XXII. Retour du prodigue.....	275
XXIII. Nouveaux visages.....	286
XXIV. Une petite innocente.....	309
XXV. Qui contient amour et jalousie....	323

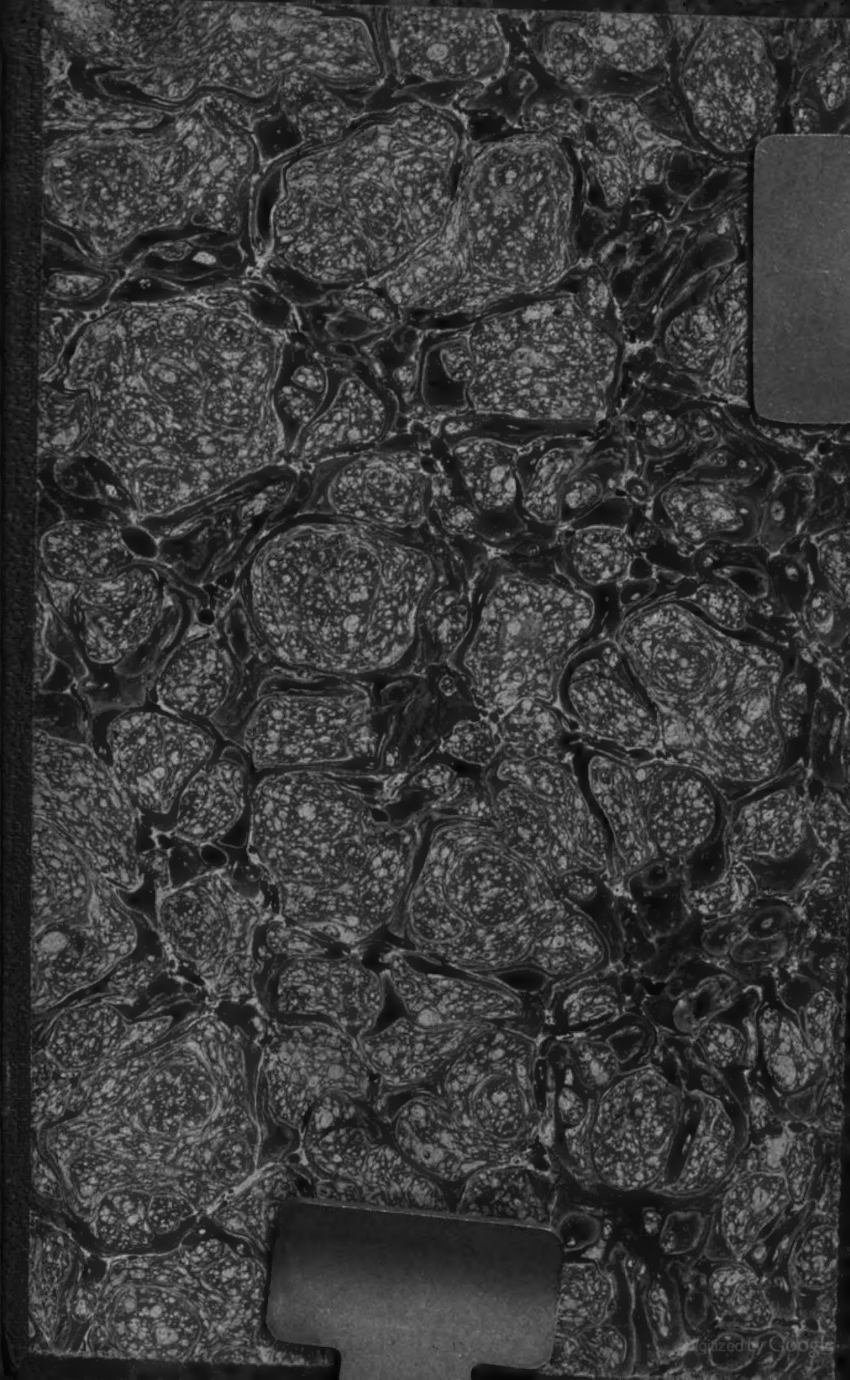
FIN DE LA TABLE.



27467

Imprimerie de A. MOUSSIN.





BIBLIOT

SCAF

PLUT

Digit